This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

1146

Por. 237295 d. 11/5

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE DE L'EST

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE DE L'EST

(L'AUSTRASIE)

XXVIIe ANNÉE

NOUVELLE SÉRIE. — CINQUIÈME ANNÉE

CINQUIÈME VOLUME

/ G

METZ

LIBRAIRIE ROUSSEAU-PALLEZ, BUREAU DE LA REVUE

RUE DES CLERCS, 14

—

1868

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES

SUR

QUELQUES CHANSONS POPULAIRES

DU PAYS MESSIN

Nous avons en France de grandes qualités, et nous le répétons peut-être assez souvent pour faire craindre que la modestie n'en fasse point toujours partie, mais il faut reconnaître que sur certains points nous ne sommes pas largement doués de l'esprit d'initiative. Nous marchons, plus souvent que nous ne le croyons, à la suite des autres nations. Ainsi nous n'avons guère commencé à nous occuper de l'étude du moyen âge que quand l'Angleterre et l'Allemagne nous en ont eu donné l'exemple. A l'égard de la poésie populaire, si maintenant nous lui accordons quelque attention, c'est que de nombreux et savants travaux, exécutés dans des pays voisins, nous ont révélé qu'elle n'est pas indigne de tout intérêt.

L'Espagne fut la première à se souvenir de la poésie populaire. Il y arriva au dix-septième siècle ce qui nous arrive seulement à cette heure : on s'y passionna pour des petits poèmes trop longtemps méprisés et toutes les presses castillanes les vengèrent soudainement de l'oubli. Les poètes artistiques ne dédaignèrent pas de chercher dans ces vers abrupts une sève nouvelle. Il résulta de cet engouement que,

Digitized by Google

presque jusqu'à nos jours, l'Espagne passa pour avoir un genre de poésie qui lui était propre et auquel les autres contrées n'avaient rien d'analogue à comparer. Toutes les nations ont pourtant ce que l'Espagne croyait posséder seule : des romances, puisque tel est, au-delà des Pyrénées, le nom qu'ont reçu les chants populaires épiques. Il serait trop long d'indiquer ici tous les recueils qui le démontrent et dont les éditeurs, parmi lesquels on pourrait citer Walter-Scott, Fauriel, Wolf, de los Rios et bien d'autres écrivains célèbres, appartiennent souvent aux plus hautes sphères de l'intelligence.

Il n'est pas hors de propos de rappeler les sympathies de l'aristocratie intellectuelle pour la poésie populaire. Celle-ci a encore besoin de cette protection aux yeux d'une bonne partie du public. Le titre même de ces pages a peut-être excité plus d'un sourire de dédain. — « Eh ! quoi, auront pensé quelques lecteurs, on va encore nous parler de vers qui n'ont ni rimes, ni césures, ni sens commun, qui souvent sont grossiers, où l'on trouve des mots qui n'ont été accueillis par aucun dictionnaire ; de chansons de nourrices, de rondes d'enfants, de couplets insipides qui, heureusement, disparaissent de la mémoire des paysans. »

La publication des *Chants populaires recueillis dans le pays messin* m'a plus d'une fois attiré des paroles de ce genre. On m'a dit à peu près comme le cardinal d'Est : « Où diable avez-vous été chercher tant de niaiseries ? » On a trouvé nos pauvres chansons triviales, vulgaires, indécentes même, et l'on m'a montré comme modèle du genre de jolis petits couplets bien propres, bien rimés, bien rhythmés, bien fades ; de la poésie populaire faite à l'imitation de : *O ma tendre musette,* ou de : *Il pleut, il pleut bergère.* Que de gens ayant trop bien fait leur rhétorique pensent ainsi et ne trouveront la muse rustique présentable que quand on l'aura peignée, fardée, attifée comme une des gentilles paysannes de Favart. Prendre une idée heureuse

Digitized by Google

à cette humble poésie — un motif — et dans un bon cabinet de travail la *Grammaire des Grammaires* d'un côté, le *Dictionnaire des rimes* de l'autre, délayer cette idée en gracieuses petites stances propres à être chantées sur le piano par une pensionnaire en vacances, voilà comme une notable partie des gens qui se piquent de goût comprennent la poésie populaire. Ceux-là n'ont pas trouvé dans nos chants du pays messin ce qu'ils cherchaient et leur ont refusé une approbation..... qu'ils ont obétnue ailleurs, pourquoi ne le dirais-je pas? Composé grâce à de zélés collaborateurs, ce volume m'appartient si peu, que je puis parler des heureuses destinées qu'il a rencontrées, sans que ma modestie soit le moins du monde en jeu. Quelques rapprochements, un travail qui n'exigeait que de la patience et un peu de mémoire, cette qualité tenue en petite estime par Charron, ce n'est certes pas assez pour que j'aie à m'enorgueillir de cette publication, pour qu'avant d'ajouter quelques notes à celles que j'ai déjà données j'hésite à rappeler de précieux encouragements. Les dédains de certains lecteurs délicats m'y obligent en quelque sorte, c'est le meilleur moyen de venger mes collaborateurs et moi du reproche de nous être occupés d'un travail peu digne d'hommes sérieux. Nos chants messins ont reçu un excellent accueil de l'illustre Wolf qui le lut peu avant sa mort et y trouvait « une foule de belles choses et de parallèles intéressants. » A leur sujet, M. le chevalier Nigra, ce juge si compétent, me faisait l'honneur de m'écrire : « Votre recueil apporte un nouveau et précieux contingent aux études de la poésie populaire, non-seulement de la France, mais de tous les pays et spécialement de ceux qui appartiennent à la race celto-latine. » M. Félix Liebrecht, le savant professeur de l'Athénée de Liége, a, dans les *Gœttinger gelehrte Anzeigen,* consacré un long article à nos chants populaires. Ils ont été mentionnés dans les *Mémoires de l'Académie de Vienne* par le docteur Bolza qui, en rassemblant les *Canti comaschi,* rencontrait sur les

Digitized by Google

bords du lac de Côme quelques analogies avec nos poésies mosellanes, par M. Domenico Comparetti, professeur à l'Université de Pise, dans son beau travail : *Virgilio mago e innamorato;* enfin les lecteurs de la *Revue de l'Est* n'ont pas oublié l'article que M. Salmon a bien voulu consacrer à notre volume; ce volume, cité par M. de la Villemarqué, par M. R. Kœhler, a été encore examiné par M. Champfleury dans la *Revue des Provinces,* par M. V. Fournel dans la *Gazette de France,* et dans la *Revue critique* confronté par M. Gaston Paris, avec la collection dont les départements de l'Ouest ont fourni les éléments à M. Jérôme Bujeaud.

Que ceux qui seraient tentés de ne voir dans l'étude de la poésie populaire qu'un futile passe-temps veuillent bien lire ce dernier article. Je voudrais pouvoir en rapporter plusieurs pages. J'en choisirai du moins un fragment fait pour prouver que la poésie populaire a de quoi occuper les érudits : « Le dessin général et l'arbre généalogique de nos chansons, dit M. G. Paris, devra un jour ou l'autre être fixé » à peu près ainsi : en allant toujours du plus vaste au plus » restreint, on ira de l'humanité entière à la race blanche, » aux Aryens, à chaque groupe du peuple aryen (slave, » germanique, grec, roman, celtique, etc.), à chaque peuple, » à chaque province, à chaque canton. En d'autres termes » étant donnée une chanson populaire quelconque, il faudra » pouvoir déterminer pour combien chacun de ces facteurs » est entré dans la formation. On en trouvera qui n'ont pas » de racines et ne remontent pas plus loin que le village où » on les entend; d'autres, au contraire, qui, pendant des » siècles, *ont volé sur la bouche des hommes,* et qui résonnaient, peut-être déjà à un temps antérieur à toute histoire, sur ces plateaux de l'Asie centrale où nos premiers » pères conduisaient leurs troupeaux [1]. »

Il me semble que voilà la poésie populaire quelque

[1] *Revue critique,* t. I, p. 302. Franck, rue Richelieu.

Digitized by Google

peu réhabilitée. Il faut voir encore M. G. Paris se livrer plus loin à l'examen d'un chant bien connu, *Jean Renaud,* dans la plupart des provinces; le *Roi Renaud* dans la version publiée par le recueil messin; ce chant, M. Paris le compare, comme je l'avais fait moi-même, à une ballade bretonne puis à un chant italien, et regarde notre rédaction comme fort ancienne. Une chose singulière, qu'un autre rédacteur de la *Revue critique* fait remarquer, c'est qu'une version tourangelle diffère entièrement des textes recueillis dans les provinces voisines de la Touraine et se rattache d'une part à la complainte recueillie par nous, et de l'autre à la chanson vénitienne [1].

Je ne veux pas laisser échapper cette occasion de remercier la *Revue critique* de l'attention qu'elle a accordée aux chants populaires du pays messin.

La reconnaissance ne doit cependant pas m'empêcher de protester contre une opinion qui me paraît très contestable. M. G. Paris n'approuve pas que les collectionneurs — un néologisme que j'ose employer à son exemple — que les collectionneurs provinciaux s'inquiètent des rapprochements fournis par les langues étrangères. Ce travail de comparaison — cela semble ressortir de ce qui suit ou précède — n'appartient qu'aux lettrés de profession. Il paraît que chez le savant écrivain c'est là une idée bien arrêtée, car il y revient dans un article sur les *Contes et Proverbes populaires recueillis en Armagnac* [2] au sujet desquels il dit : « Ce n'est » pas à l'éditeur de contes et de poésies populaires qu'in- » combent, nous le répétons, les travaux de ce genre. » Et pourquoi donc? Pourquoi ne serait-il pas permis aux éditeurs de signaler des rapprochements qui pourraient, sans cela, rester inconnus des lecteurs? Je sais bien que c'est un peu déflorer la matière et que, sous de plus doctes plumes, ces

[1] *Revue critique,* t. II, p. 127.
[2] Id. t. III, p. 265.

Digitized by Google

rapprochements pourraient donner lieu à d'intéressantes observations ethnologiques. C'est un inconvénient sans doute, mais il est compensé par l'utilité que le lecteur peut trouver à ce travail comparatif. Ainsi, à la suite du *Roi Renaud* j'ai fait, avec un chant breton et un chant italien, des rapprochements qui, je l'ai déjà dit, ont arrêté un peu plus tard M. Paris. Ils ont pu avoir de l'intérêt pour le lecteur qui les a trouvés sans peine, sans fatigue, à la suite d'un chant qui les amenait tout naturellement. Ces ressemblances et les autres fort nombreuses que j'ai indiquées, le public les eût-il connues si je ne les avais pas rapportées? C'est peu probable. Certains recueils sont fort rares, on ne trouve plus, même en Portugal, le *Romanceiro* d'Almeida-Garrett; on rencontre difficilement les *Observaciones sobre la poesia popular* de Milà y Fontanals; les *Canti piemontesi,* publiés par M. Nigra dans la *Rivista contemporanea*, n'ont été tirés qu'à peu d'exemplaires et ne sont pas dans le commerce. N'est-ce pas rendre service au lecteur de mettre sous ses yeux les fragments qu'il lui importe de connaître de ces livres dont, s'il n'a pas fait des recherches spéciales, il ignorerait même les titres et l'existence, et qu'en tous cas il ne se procurerait qu'avec beaucoup de peine. Je l'accorde volontiers, les rédacteurs de la *Revue critique* sauraient tirer de ce travail de confrontation, de savantes remarques qui échappent à des éditeurs provinciaux, mais la *Revue critique* ne peut s'adonner à de pareils travaux que très accidentellement, et après tout elle n'est pas aussi répandue qu'elle mériterait de l'être.

Donc, malgré M. G. Paris, je reste dans l'impénitence, impénitence encouragée, d'ailleurs, par Wolf, Nigra, Liebrecht, et j'y reste si bien que cet article ne sera guère qu'un complément aux rapprochements que j'ai déjà indiqués dans les *Chants populaires du pays messin.*

Depuis la publication de ce recueil j'ai pu lire les *Chants populaires de l'Ouest,* publiés par M. Jérôme Bujeaud, les

Digitized by Google

Noëls et Chants populaires de la Franche-Comté, recueillis par M. Max-Buchon, et le second tome des *Chants de la Provence,* rassemblés par M. Damase-Arbaud. La collection de M. Bujeaud contient plus de quatre-vingts morceaux que je retrouve, avec plus ou moins de variantes, dans le Pays messin. Dans le volume de M. Max-Buchon douze chansons sont, à peu de chose près, semblables à douze de celles que m'a offertes le département de la Moselle, et cinq se rencontrent également dans l'ouest et dans le Pays messin; telle est, entre autres, la chanson connue dans notre contrée sous le nom de *Vêpres d'Anoux.* Elle est en patois messin et j'avais cru voir là une preuve d'originalité; mais c'est aussi en patois, en patois francomtois, qu'elle existe dans la collection de M. Max-Buchon. Le premier volume des *Chants provençaux* m'a déjà donné d'assez nombreux parallèles, le second volume contient aussi une certaine quantité de morceaux ayant de l'analogie avec des chansons messines. La *Filho doon ladre* roule sur le même sujet que les deux pièces que j'ai données (pages 112 et 113) : l'*Amant discret* et la *Rencontre.* L'*Enlèvement* rappelle le *Frère et la Sœur* du recueil messin. Le *Roussignou messagier* est notre chanson :

J'ai une commission à faire,
Je ne sais qui la fera.

Nous retrouvons le *Jaloux* dans les *Chants populaires de l'ouest,* dans le recueil de M. Max-Buchon et dans notre province sous le titre de *Chanson de la bergère*[1]. Dans notre

[1] J'ai déjà rapproché beaucoup de morceaux de cette *Chanson de la bergère* (*Chants pop.*, p. 223), le suivant qui appartient au Danemark m'avait échappé, je l'emprunte à Ampère.

La profondeur de la mer du nord

Le frère parle à sa sœur et souvent il lui répète : — « Ne veux-tu point prendre un mari? » — Mais elle ne pense qu'à celui qu'elle aime.

Digitized by Google

province encore j'ai recueilli les *Noces de l'alouette et du pinson,* fort semblables aux *Noueços doou quinsoun;* enfin les couplets intitulés, en Provence, *Jean Pichoun,* paraissent l'écho du *Petit mari,* cette vieille ronde que Scarron a citée dans son *Roman comique.* On comprend que comparer minutieusement tous ces chants, tantôt presque identiques, d'autrefois n'offrant que de vagues analogies, ce serait faire un volume de ces notes. Après avoir, dans les lignes précédentes, indiqué au lecteur curieux de rapprochements les livres qui peuvent aisément l'aider à les faire, je veux seulement ici m'arrêter à quelques détails.

« — Non pas, oh! non pas, mon cher frère, je suis trop petite encore pour me marier. »

« — Cependant j'entends dire de tout côté que tu as voulu déjà te marier. »

« — On dit tant de choses ici et là; mais c'est une folie, tu peux compter là dessus. »

« — Quel était ce beau chevalier qui ce matin est sorti à cheval de la cour de ton château. »

« — Ce n'était pas un beau chevalier, c'était mon palefrenier sur son cheval. »

« — Quels étaient les deux souliers qui étaient l'autre jour devant ton lit? »

« — Ce n'étaient pas deux souliers, c'était une pantoufle à moi »

« — Quels étaient ces deux petits enfants qui, l'autre jour, étaient couchés dans ton lit? »

« — Ce n'étaient pas deux petits enfants, c'était une poupée qui était couchée près de moi. »

« — Quel était ce cri d'enfant que j'ai entendu chez toi ce matin? »

« — Les enfants ne crient point de la sorte, c'est une servante qui pleurait parce qu'elle avait perdu sa petite clef. »

» — Quel était ce beau berceau que j'ai vu chez toi en cachette? »

« — Ce n'était pas un beau berceau, c'était mon ouvrage en soie. Frère, si tu sais encore des questions à m'adresser, je sais un plus grand nombre de réponses à te faire. »

Lorsque les femmes ne pourront trouver une réponse sur-le-champ, l'eau manquera dans la mer du nord.

(Ampère, *Littérature, voyages et poésie,* t. I. *Chants populaires danois,* p. 485.)

Digitized by Google

M. Bujeaud donne (p. 202, t. II) une chanson commençant ainsi :

Du port de Brug' nous somm's partis,
En Hollande sommes entrés,
Un coup fatal sur nous tiré,
Par terre, hélas! un soldat mit.

Le capitaine, au feu cessé,
Demande : y a-t-il un blessé?
« — Oui da, oui da, mon capitaine,
Voyez-en un, le porte-enseigne. »

« — Cher porte-enseign', mon bel ami,
As-tu du regret de mouri?
Toi qui toujours fus à l'épreuve,
Craindrais-tu donc ta dernière heure?... » etc.

J'ai publié un chant analogue, (page 178) mais évidemment plus ancien :

Ce dix avril, soldats de guerre,
Nous faut partir, nous faut partir,
Nous faut partir dedans la guerre,
Nous faut partir pour l'Angleterre.

Après avoir tiré six heures,
. . . . . .
Notr' bon maîtr' s'est trouvé blessé.

« — Dis-moi, mon maîtr', mon bel ami,
N'as-tu pas regret de mourir? »
« — Tous les regrets que j'ai dans c' monde
C'est de mourir sans voir ma blonde... » etc.

Cette expression de bon maître au lieu de ses synonymes modernes : capitaine, général, paraît nous transporter en plein moyen âge; et cette blonde que regrette le mourant a même apporté à M. Liebrecht, qui a parlé de ce chant, comme un vague souvenir d'Iseult-la-Blonde et de Tristan.

Digitized by Google

J'ai publié (p. 345 des *Chants populaires du pays messin*) une ronde commençant ainsi :

L'avant-veille de mes noces,
Ah! grand Dieu! qu' la nuit dura.

Elle m'a été depuis envoyée d'un manière plus complète et dans un texte qui se rapproche d'un des chants de M. Bujeaud, dont voici le premier couplet :

La nuit d'avant mes noces,
Oh! d'vinez c' qui m'arriva,
Je me lève à la fenêtre
Voir si le jour ne vient pas.
Le point du jour arrive, arrive,
Le joli jour,
Vive l'amour! etc.

On rencontre la même donnée dans une des chansons réunies par M. Max-Buchon, et ce qu'il y a de singulier, c'est que cette rédaction franc-comtoise, on peut la trouver dans le recueil des *OEuvres musicales* de J.-J. Rousseau, qui l'adapta à un air de sa composition. La voici telle que le philosophe génevois l'a mise en musique :

J'avais pris mes pantouflettes
Qui vont faisant cric et crac.
Je me suis mise à la fenêtre
Voir si mon ami n'vient pas,
Et pensez-vous qu'il m'ennuye
Et oh! là, là, qu'il ne m'ennuî pas?

Je m'suis mise à la fenêtre
Voir si mon ami n'vient pas,
J'aperçus la claire lune:
Claire lune, Dieu te gard!
Et pensez-vous, etc.

Digitized by Google

J'aperçus la claire lune, etc.
Hélas! que les nuits sont longues
Quand les amis n'y sont pas!
Et pensez-vous, etc.

Hélas! que les nuits sont longues, etc.
Ma mère est à la fenêtre
Elle entend ce discours-là.
Et pensez-vous, etc.

Ma mère est à la fenêtre, etc.
« — Taisez-vous, petite sotte,
Votre père le saura.
Et pensez-vous, etc.

Taisez-vous, petite sotte, etc.
« — Ma mère, ma bonne mère,
Savez-vous ce qu'il y a?
Et pensez-vous, etc.

Ma mère, ma bonne mère, etc.
Si vous êtes à votre aise
Tout le monde n'y est pas.
Et pensez-vous, etc. »

C'est M. Ernest Auricoste de Lazarque, qui a tant contribué au recueil de nos chants populaires, auquel je dois la communication de cette trouvaille. Il se demande si c'est la ronde, telle à peu près que je l'ai publiée, qui a été châtiée pour se prêter à la musique de Rousseau, ou si cette ronde, composée par quelque bel esprit pour le divertissement d'une société un peu gaie, s'est ensuite, en se répandant dans le peuple, travestie, corrompue au point de devenir les couplets que nous savons.

Cette dernière supposition n'est nullement à rejeter. Dalayrac et les compositeurs ses contemporains se plaisaient à ces pastiches. J'ai donné (p. 121) deux versions d'une chanson dont le sujet se retrouve dans un opéra de Favart,

Digitized by Google

dans *Anette et Lubin*, où Anette chante une espèce de fabliau :

Il était une fille,
Une fille d'honneur,
Qui plaisait fort à son seigneur;
En son chemin rencontre
Ce seigneur déloyal
Monté sur son cheval.

Mettant le pied à terre,
Entre ses bras la prend:
« — Embrasse-moi, ma belle enfant. »
« — Hélas! ce lui dit-elle,
Le cœur transi de peur,
Volontiers, monseigneur.

Mon frère est dans les vignes,
Vraiment, s'il voyait ça,
Il l'irait dire à mon papa.
Montez sur cette roche,
Jetez les yeux là-bas,
Ne le voyez-vous pas? »

Tandis qu'il y regarde,
La finette aussitôt
Sur le cheval ne fait qu'un saut:
« — Adieu, mon gentilhomme! »
Et zest elle s'en va,
Monseigneur reste là.

Cela vous apprend comme
On attrape un amant:
Quand on le veut on se défend.
Mais on ne voit plus guère
De ces filles d'honneur
Refuser un seigneur.

Ces couplets sont exactement sur la même donnée que

Digitized by Google

la chanson d'Anette dont j'ai recueilli deux rédactions, et qu'une autre chanson publiée par M. Tarbé. *(Romancero de Champagne*, t. II, p. 147).

Le point de départ pourrait être dans les vers de Favart. Je serais cependant tenté de penser qu'au contraire ici Favart s'est rappelé un vieux chant rustique dont il a fait son profit. Ce qui m'y engage, c'est la présence dans chaque couplet de deux terminaisons féminines qui ne riment point, il y a là comme une preuve d'origine populaire. On trouve du reste parmi les chants albanais une petite pièce qui n'est pas sans une lointaine analogie avec le sujet en question. Comme elle est jolie et n'a pas, que je sache, été jusqu'ici traduite en français, je ne vois pas pourquoi je ne la publierais pas.

Le Mariage du Vieillard[1]

Neuf jeunes gens se mirent en chemin — se mirent en chemin de Venise — pour trouver neuf filles — neuf filles albanaises. — Par la route se joignit à eux le vieillard : — « Moi aussi, vieux, je vais avec vous. » — « Votre seigneurie peut venir — quoique tu sois vieux, — où nous irons à cheval — le cheval te portera avec nous.

[1] Je vais donner de ce chant, non le texte en langue albanaise, mais la traduction en italien mise en regard de l'original par Camarda :

Il Matrimonio del Vecchio

Si posero in via nove giovani,
Si posero in via di Venezia,
Per trovare nove donzelle
Nove donzelle albanesi.
Per la via invitòsssi loro il vecchio :
Vengo anch'io vecchio con voi —
— Vossignoria può venire,
Sebbene sii vecchio.
Se noi andremo a cavallo
Il destriero ti porterà con noi.

Digitized by Google

— où nous détendrons nos membres à pied, — nous te ferons un petit bâton — pris par le chemin dans un buisson de bruyère. » — Dans ce pays où ils allèrent — ils se mirent à tirer au sort — les filles qu'ils avaient choisies, — et la plus blanche et la plus gracieuse — celle-là échut au vieillard. — Et aussitôt ils se séparèrent — et seuls s'acheminèrent le vieillard et la fille. — Ils trouvèrent une fontaine solitaire — près de laquelle ils s'assirent pour prendre leur nourriture — « Asseois-toi, ô vieux, car tu es las, — repose-toi un peu. » — Au vieillard le sommeil survint — sur le giron de la jeune fille. — Elle qui était très-rusée — prit le voile de sa tête — et lui couvrit les yeux, — prit la ceinture de son corps — et lui lia l s mains, — les mains et les pieds, — et doucement elle se leva et s'éloigna, — s'en allant leste et malicieuse, — à la tente de son bien-aimé. — Quand s'en aperçut le vieillard, — la belle avait gravi la

Ove scioglieremo le membra a piedi
Ti faremo un bastoncello
Per la via di un cespo d'erica. —
In quel paese dove andarono
Presero a gittar le sorti
Sulle fanciulle elette.
E la piu bianca, la piu morbida
Quella al vecchio toccò.
E tosto si separarono
Et soletti s'awiarono il vecchio e la donzella.
Solitaria poi trovarono una fonte
Dove si posero a prender cibo:
— Siediti, o vecchio, che sei stanco,
Alquanto d'ora ti riposa. —
Al vecchio soprawenne il sonno
Della donzella in grembo.
Essa, ch'era assai scaltra,
Tolse il velo del suo capo
E gli chiuse (copri) gli occhi.
Sciolse il cinto dalla vita
E gli legò le mani,
Le mani e i piedi.
E delicatamente levòsi, e si allontanò
Ita celere e dritta
Al padiglione del suo dilletto.
Quando sene accorse il vecchio
La donzella avea superato il monte,

Digitized by Google

montagne, — cette montagne et une autre. — Des coups de poing que se donna le vieillard — résonnèrent les vallons, — de la barbe que s'arracha le vieillard — la terre devint blanche.

A propos de ruses féminines, je rappellerai que j'ai publié deux chansons (p. 112 et 113) auxquelles j'ai trouvé de nombreuses analogies et dont la rédaction typique suivit peut-être, au dixième siècle, Henri de Bourgogne en Portugal. A ces parallèles on peut ajouter le chant grec suivant dont je dois la communication et la traduction à un ami dont l'érudition égale l'obligeance.

La Perdrix

Une perdrix matin et soir se vantait — qu'il ne se rencontrerait pas le chasseur qui la prendrait. — Le chasseur, quand il l'entendit, trouva la chose bien piquante. — Il tend lacets sur la plage, il plante gluaux dans les champs, — il jette des filets de soie dans la fontaine neigeuse. — La perdrix vient pour y boire, elle est prise par le cou. — « Chasseur, relâche un peu ton filet ou mon âme va s'envoler. » — Et quand il relâche le filet, elle joue des ailes et s'échappe. — « Bonne chance, chasseur, pauvre chasseur débonnaire, — tu as laissé partir la perdrix pour qu'un autre te l'enlève [1]. »

Cette *morale* est tout à fait celle d'une chanson recueillie

Quel monte e l'altro.
Dei pugni che si diede il vecchio
Risonarono le convalli,
Della barba che si svelse il vecchio
Sbiancó (la terra) il suolo.

(*Appendice al saggio di grammatologia comparata sulla lingua albanese*, per Demetrio Camarda. Prato 1866, p 115.)

[1] Passow, *Popularia carmina Græciæ* Lipsiæ, p. 577.

Digitized by Google

par Gérard de Nerval et qui n'est qu'une variante des couplets que j'ai donnés moi-même :

Quand on tenait la poule
Il fallait la plumer.

Un autre chant grec, dû encore au littérateur si bienveillant qui m'a fait connaître le morceau précédent, rappelle tout à la fois ce morceau et la *Chanson de la batelière.* (*Chants populaires du pays messin,* p. 145).

La Tromperie

Un garçon et une jeune fille arrivent ensemble au bord d'un fleuve. — Ils trouvent l'eau troublée, troublée et le gué difficile. — « Aide-moi à passer, jeune garçon, et si tu le veux ensuite prends-moi, — de toute mon âme je te le redis, si tu le veux ensuite prends-moi. » — Par la main il la conduisit, à l'autre bord il la mena. — « Maintenant, ma belle, donne-moi ce que tu as promis et dont nous sommes convenus. » — « Là un peu plus loin le terrain est uni, allons-y et je te donnerai ce que je t'ai promis. » — Nous sommes arrivés en belle place, maintenant, etc. » — « Là un peu plus loin, il y a un ruisseau, allons-y, etc. » — « Nous sommes arrivés, etc. » — « Là un peu plus loin il y a des cabanes, allons-y, etc. » — « Nous sommes arrivés, etc. » — « Là un peu plus loin il y a une prairie, etc. » — « Nous sommes arrivés, etc. » — « Là un peu plus loin il y a des guérets, etc. » — « Nous sommes arrivés, etc. » — « A moi, mes chiens, mes levriers ! hardi, sautez-lui à la gorge[1] ! »

Je me suis éloigné des chants albanais plutôt que je ne le voulais. J'y reviens pour remercier M. Liebrecht d'avoir fait remarquer (Gœtt. gel. Anz. 1867. Stück 31, s. 1208) que les *Rapsodie d'un poema albanese raccolte nelle colonie del*

[1] Même recueil, p. 360.

Digitized by Google

Napoletano, offrent une aventure semblable à celle qui fait le fond de la chanson de Germaine (p. 8, *Chants populaires du pays messin*), lequel est le même que celui de l'*Épouse du croisé,* recueilli en Bretagne par M. de la Villemarqué. M. Liebrecht, rendant compte du livre de Camarda, a bien voulu aussi indiquer parmi les parallèles du chant albanais intitulé le *Petit Constantin,* le *Retour du mari* (*Chants populaires du pays messin,* p. 20). La chanson que j'ai publiée sous ce titre a beaucoup d'analogie avec celle que j'ai insérée page 25: *Le Soldat revenant de la guerre.* Cette dernière pièce fait, avec quelques variantes, partie du recueil de M. Bujeaud, mais là il s'agit d'un marin. On m'a communiqué une autre rédaction de cette chanson, dans laquelle il s'agit également d'un marin; le refrain est différent, il rappelle, mais d'une façon plus accentuée, le *je m'en ris* de Béranger. Le même sujet a été traité aussi par la poésie populaire allemande; le recueil de Simrock m'offre une pièce dont je donne la traduction et qui présente une identité presque complète avec le chant messin.

Le Retour du soldat

Il revint un soldat, de la guerre,
Hurrah!
Déchiré, en guenilles, et même encore pis.
« — Monsieur le soldat, d'où venez-vous?
Hurrah! »

« — J'arrive à présent de la guerre,
Hurrah!
Voilà que maintenant j'ai servi six ans,
A preuve ma feuille de route et mon congé.
Hurrah! »

Digitized by Google

Le soldat entre dans l'auberge,
Hurrah !
« — Dame l'hôtesse, avez-vous de bonne bière ? »
« — Soldat, as-tu de l'argent pour la payer ?
Hurrah ! »

« — De l'argent comptant, je n'en ai pas,
Hurrah !
J'ai un manteau gris que voilà,
Qui sera pour vous payer la bière.
Hurrah ! »

Le soldat s'asseoit à la table,
Hurrah!
Il se met à manger, à boire,
Dame l'hôtesse se met à pleurer.
Hurrah!

« — Dame l'hôtesse, pourquoi pleurez-vous?
Hurrah!
Est-ce pour la bière que vous pleurez?
Et pensez-vous que vous n'en serez pas payée?
Hurrah! »

« — La bière, ce n'est pas pour ça que je pleure,
Hurrah !
J'avais un homme, qui est allé à la guerre,
Je crois bien que c'est vous, pour sûr.
Hurrah! »

« — D'où viennent donc tous ces enfants?
Hurrah !
Deux enfants je t'avais laissés,
Mais à présent je t'en vois quatre.
Hurrah! »

« — C'est une fausse lettre qui m'a trompée;
Hurrah!
Elle m'annonçait ton enterrement,
Alors moi, j'ai pris un autre homme.
Hurrah! »

Digitized by Google

« — Eh bien! partageons les enfants :
Hurrah!
L'aîné, je le prends avec moi,
Et les trois autres, garde-les.
Hurrah!

Au roi la guerre est déclarée,
Hurrah!
A Hambourg je m'embarquerai,
Adieu, ma femme, mon petit enfant.
Hurrah[1]! »

La femme de ce pauvre diable était moins coupable que celle d'un soldat dont un romance portugais nous raconte la mésaventure. Je traduis ce romance qui complète les détails que j'ai réunis au sujet du *Retour du mari*, et qui offre à la fois de la ressemblance avec la pièce intitulée : *Trop tard.*

La Chaîne d'or [2]

Le capitaine s'en va — avec ses soldats à la guerre, — il y avait deux cents hommes enrôlés, — il y avait deux cents hommes de levés. — Si tous s'en vont tristes, — un plus que tous l'était, — il porte son épée basse, — ses yeux abaissés vers la terre. — Au milieu du chemin

[1] *Die deutschen Volkslieder gesammelt von K. Simrock*, Francfurt, 1851. Seite, 475.

O cordaõ de oiro

[2] Là se vai o capitaõ
C'os seus soldados à guerra:
Duzentos eram quintados,
Eram duzentos de leva.
Se todos elles vaõ tristes,
Um mais que todos o era;
Baixa tràs a sua espada,
Seus olhos postos em terra.
Là no meio do caminho

Digitized by Google

— le capitaine lui dit: — « Pourquoi êtes-vous si triste, soldat? — Ces regrets pour qui sont-ils? » — « Ni pour père, ni pour mère, — ni pour sœur que j'ai, — c'est pour ma femme que j'ai laissée — là-bas dans mon pays. — Cette chaîne d'or fin, — qui pèse bien sept livres, — il me pèse encore plus de la porter, — parce que je ne la lui ai pas donnée à mon départ. » — « Soldat, prends sept jours — pour aller la voir, — si tu la trouves pleurant, — reste sept années avec elle, — sinon pas même une heure, — ne prends de retard ni d'attente. » — Qui sautait de joie, c'était mon petit soldat. — Il quitte la route directe — et par des sentiers se dirige. — Il n'était pas encore minuit — qu'il frappait à sa porte. — « Qui frappe à ma porte, — qui frappe à ma porte avec tant de violence? » — « C'est un soldat, Madame, qui vous apporte des

O capitaõ lhe dissera:
— Porque vais triste, soldado,
Essa painaõ por quem era?
— Não è por pae nem por mãe,
Nem por irman que eu tivera,
E pela esposa que deixo
Là tam so na minha terra.
Este cordaõ de oiro fino
Que sette arrateis bem pesa,
Mais me pesa à mim levà-lo,
Que ao partir lh'o naõ dera!
— Soldado, tens sette dias
Para que voltes a vê-la.
Se a incontrares chorando,
Fica sette annos com ella:
Senão, nem mais una hora
Terás de aguardo ou de espera! »

Quem saltava de contente
O meu soldadito era.

Dexiou estrada direita,
Por atalhos se mettèra;
Inda naõ é meia-noite,
A sua porta battèra.
— Quem bate à minha porta,
Quem bate com tanta pressa?
— E um soldado, senhora,

Digitized by Google

nouvelles de la guerre. » — « Au diable soient ces nouvelles — et plus encore qui les apporte. — Lève-toi, ma vie, montre-toi à cette fenêtre, — congédie-moi ce soldat — qui à une si mauvaise heure me demande. » — « Ami, vous vous adressez mal avec vos nouvelles de la guerre, — laissez-nous dormir en paix, — car nous en avons bon besoin. » — S'en fut de là le soldat, — plus vite qu'il n'était venu. — « Béni soit mon capitaine — pour le bien qu'il m'a fait. — Il m'accordait sept jours, — il ne m'a pas fallu sept heures — pour m'enlever mes regrets — et me délivrer de toute peine. — Prenez, mon capitaine, — les gages de mon pays, — cette chaîne d'or fin — qui à présent me pèse encore plus à porter. Ma femme n'en a pas besoin, — les cousins peuvent l'entretenir. — Ah ! ta femme à des cousins — et tu étais en souci d'elle. »

Que vos trae novas da guerra.
— Mal haja a nova que tràs,
E mais quem veio trazè-la !
Ergue-te tu, minha vida,
Assoma-te à essa janella ;
Despede-me esse soldado
Que à tam mà hora aqui cheza.
— Amigo, vindes errado
Co' as vossas novas da guerra :
Deixae-nos dormir em paz,
Que bem percisamos d'ella.

Foi-se d'alli o soldado
Mais prompto doque viera.
— Bem haja o meu capitaõ
Pelo bem que me fizera !
Com sette dias de aguardo.....
Nem sette horas carecèra
Para me quitar saudades,
Livrar-me de toda a pena !
Tomae là meu capitaõ
Os mimos da minha terra ;
Este cordaõ de oiro fino
Que agora inda mais me pesa,
Minha mulher não precisa,
Que os primos podem manté-la.
— Pois tua mulher tem primos,
E tu vinha com dò d'ella !.....

(*Romanceiro*, par J. B. de Almeida Garrett, t. III, p. 168.)

Digitized by Google

Il n'y a pas lieu de s'étonner si la situation qui fait le sujet de ce romance portugais a été tant de fois reproduite. Des faits réels et semblables ont pu, dans des contrées différentes, fournir le motif de récits analogues et ces récits ont très bien pu se former sans qu'il y eut imitation. Mais la poésie populaire présente souvent des conceptions assez originales pour qu'on puisse être certain qu'une transmission s'est faite, et bien des fois le point de départ est fort éloigné. M. Marmier, dans le recueil si intéressant dont les chants populaires du nord lui ont fourni les matériaux, a inséré une ballade appartenant au Danemarck, et portant ce titre : *Le retour d'une mère.* Suivons cette ballade dans ses pérégrinations et commençons par donner le chant danois :

Dyring s'en va dans une île et épouse une belle jeune fille. Ils vécurent ensemble sept ans et eurent six enfants.

La mort entre dans le pays et enlève la jeune femme.

Dyring s'en va dans une île et épouse une autre jeune fille.

Il épouse cette jeune fille et la ramène chez lui. Elle était méchante et haineuse.

Elle arrive à la porte de la maison, les six enfants sont là qui pleurent.

Les petits enfants bien affligés, elle les repousse du pied.

Elle ne leur donne ni bière, ni nourriture, et elle leur dit : « Vous souffrirez la faim et la soif. »

Elle leur enlève leurs coussins bleus et elle leur dit : « Vous coucherez sur la paille. »

Elle leur enlève leur flambeau de cire et leur dit : « Vous resterez dans les ténèbres. »

Le soir, bien tard, les enfants pleurent; leur mère les entend sous terre.

Elle les écoute dans son cercueil. « Il faut que j'aille vers mes petits enfants. »

Elle s'avance devant Notre-Seigneur, et lui dit : « Ne puis-je aller vers mes petits enfants? »

Elle prie si longtemps, que Notre-Seigneur la laisse partir.

« Tu reviendras au chant du coq, tu ne resteras pas plus longtemps. »

Digitized by Google

Elle se lève sur ses jambes fatiguées, et sa tombe s'entr'ouvre.

Elle s'avance vers le village, les chiens hurlent en levant la tête.

Elle arrive près de sa maison, sa fille aînée est à la porte.

« — Pourquoi restes-tu là, ma chère fille? Où sont tes frères et sœurs? »

« — Tu n'es pas ma mère, ma mère était belle et riante.

Ma mère avait les joues blanches et roses; toi tu es pâle et tu ressembles à une morte. »

« — Comment serais-je belle et riante? je suis morte et mon visage est pâle.

Comment pourrais-je être blanche et rose? j'ai été dans le cercueil si longtemps. »

Elle entre dans la chambre et trouve ses petits enfants avec des larmes sur les joues.

Elle brosse les vêtements de l'un, elle peigne le second, elle relève le troisième, elle console le quatrième;

Le cinquième, elle le prend sur ses genoux comme si elle voulait l'allaiter.

Elle dit à sa fille aînée: « Va prier Dyring de venir ici. »

Et quand il entra dans la chambre, elle lui dit, en colère:

« — Je t'avais laissé de la bière et du pain et mes petits enfants ont faim.

Je t'avais laissé des coussins bleus et mes petits enfants sont sur la paille.

Je t'avais laissé des flambeaux de cire et mes petits enfants sont dans les ténèbres.

S'il faut que je revienne il vous en arrivera malheur.

Voilà que le coq rouge chante, les morts doivent retourner dans la terre.

Voilà que le coq noir chante, les portes du ciel s'ouvrent.

Voilà que le coq blanc chante, je ne puis rester plus longtemps. »

Depuis ce temps, chaque fois que Dyring et sa femme entendaient les chiens grogner, ils donnaient aux enfants de la bière et du pain.

Chaque fois qu'ils entendaient les chiens aboyer, ils avaient peur de la morte.

Chaque fois qu'ils entendaient les chiens hurler, ils tremblaient de la voir apparaître.

(*Chants populaires du nord*, traduits par Marmier, p. 108.)

Digitized by Google

Cette touchante légende, je l'ai rencontrée dans la partie allemande du département de la Moselle, amoindrie, altérée, devenue plus populaire encore, mais toujours touchante; les lecteurs en jugeront d'après cette traduction :

Les Orphelins [1]

Une mère est morte, elle avait trois petits enfants qu'elle aimait de tout son cœur. Hélas! le plus petit crie et pleure si fort! il crie et pleure si fort!

L'aîné dit au plus jeune : « Nous trois petits enfants, nous voulons aller tous les trois à la recherche de notre mère. »

Quand ils arrivèrent au cimetière, sur la tombe de leur mère : « O ma mère, ma mère ardemment aimée, si nous pouvions seulement être auprès de vous. »

« — Être auprès de moi, cela ne se peut, mes trois enfants si chéris; mes jambes sont si lourdement chargées de cette terre pesante! »

[1] Es ist ein Mutter gestorben
Von drei Herzkindelein.
Ei das kleinste, ei das schreit und weint so sehr,
Ei das schreit und weint so sehr.

Der ältste zu den jüngsten sprach:
Wir drei Herzkindelein
Wir wollen alle drei auswandern gehn,
Unser Mutter suchen gehn.

Ja wie sie auf den Kirchhof kam'n
Wohl auf ihr Mutters Grab:
Ach! mein Mutter herzallerliebste mein
Könnten wir uns bei euch sein.

Bei mir zu sein das kan nicht sein,
Mein drei Herzkindelein,
Meine Beincher sein so schwer beladen
Ei von solcher schwerer Erd!

Digitized by Google

Il vint un ange du ciel ; il apporta un siége à la mère sur lequel elle s'assit pour donner une dernière leçon à ses enfants.

« — Quand vous passerez à côté des gens, découvrez-vous avec respect ; s'ils vous demandent qui vous a appris cela, répondez : C'est notre mère qui est dans la tombe. »

Tandis que je recueillais cette légende sur les bords de la Moselle, un ami de la muse rustique, M. Alexandre Favier, qui se propose de publier les chants populaires du nord de la France, voulait bien, comme échantillon de sa collection, m'envoyer quelques pièces parmi lesquelles je retrouvais la ballade danoise. M. Al. Favier m'a autorisé, de la manière la plus gracieuse, à publier ce chant qui fait vivement désirer l'apparition du recueil dont il est détaché. Le voici tel que me l'a transmis mon confrère :

Les Enfants de la Morte

BALLADE WALLONNE

« Ah ! Jacques, si je meurs, ne te r'mari' donc mie
Nos trois petits enfants, eh ! quoi deviendront-i ? »
« — Va, va, meurs y toudi, n' te r'tourne point de mi [1]. »

Es kommt ein Engel vom Himmel herab,
Und bracht der Mutter ein Stuhl
Worauf sie sich, sie sich soll sitzen
Fur ihr Kinder zu lehren thun.

Wenn ihr längst die Leuten geht
So thut eure Hutlein ab :
Wenn sie euch fragen, wer euch daß gelernet hat :
Unsre Mutter so tief im Grab.

C'est M. le baron Ch. de Schmid qui a recueilli pour moi cette chanson dans les environs de Sarralbe.

[1] *N' te r'tourne point de mi*, Ne t'inquiète point de moi.

Digitized by Google

Le jour de l'enterr'ment, — Jacque il a eu un ban [1],
Le jour de son service, — Jacque il se remarie.
A la première nuit — qu' sa femm' couche avê lui,
Le plus petit des trois, la tét' [2] lui demandit.
Elle se retournit, — un soufflet lui donnit,
Elle dit au plus grand : — « Rapais' moi cet enfant,
Si tu ne l' rapais' pas, j' vas t'en donner s'autant. »

« — Taisez, taisez, mo frère, — ce n'est mi' là no mère,
No mère elle est dans l' terr', — là-bas dans l' cimeutière
S'il plaît au Dieu de gloir', — demain nos l'irons voir. »
Le lendemain matin, les trois enfants partis,
Dans leur chemin renscontr'nt Notr' Seigneur Jésus-Christ :
« — Où allez-vous trois ang's, trois ang's aussi petits ? »
« — Nous allons voir no mèr', qu'elle est en terre pourrie. »
(Jésus qui se souvient :) « Son âme en paradis !... »

Quand c'est v'nu à la fosse, à deux genoux s' sont mis :
« — Doulce Vierge Mari', — no mèr' n'est-ell' point ci? »
Aussitôt la parol', la terre s'est ouvrie;
La mèr' prend le plus p'tit, — à son écour [3] l'assit,
Elle prend le moyen, à son côté le mit,
Elle dit au plus grand : — « Reva-t-en, mon enfant,
« Va-t-en servir ton père — et ta marate mère,
Si ell' te donn' du pain, — baise lui sa bell' main [4],
Si ell' te donn' de l'eau, — défais-lui ton chapeau,
Si ell' te mène à l' mess', tiens-toi bien derrière elle,
Et si ell' te demand' : « Qui t'a si bien appris ? »
« — C'étoit ma pauvre mèr' qu'elle est en terr' pourrie. »

Ell' n' li donna mi' d' l'eau, — li donna du pureau,
Ell' n' li donna mi' d' pain, — li donna du levain.

[1] *Ban,* publication de mariage à l'église.

[2] *La tête,* le sein.

[3] *Ecour,* giron.

[4] *Ta belle main,* la main droite ; envoie-lui un baiser de la main droite, un beau baiser comme l'on dit encore. Se peut-il une peinture plus gracieuse et plus naïve ?

Digitized by Google

(Jésus, touché du sort des orphelins, dit à leur mère :)
« Relève-toi, chrétienn', relève-toi de terre,
Je te donne quinze ans — pour él'ver tes enfants. »

Les quinze ans écoulés, — la mèr' s' met à pleurer.
Le plus vieux lui demand' : « Mèr' qu'avez à pleurer ? »
« — Je suis sorti' de terre, il faut y retourner. »
« — Ne pleurez pas, chèr' mèr', nous somm's tous élevés.
Si vous r'tournez en terre, nous irons vous r'trouver[1]. »

La ballade danoise ne s'est pas arrêtée dans le pays wallon et dans le pays messin. Elle est allée en Provence, où M. Damase-Arbaud l'a recueillie, dans un chant intitulé les *Orphelins*, chant qui est beaucoup plus près de la ballade danoise et de la légende wallonne que des vers allemands.

Je regrette de ne pouvoir le citer, mais M. Damase-Arbaud interdit *toute traduction et reproduction même partielle* de son recueil. Il oublie qu'il a fait de nombreux emprunts à ses confrères et devrait se dire qu'en fait de poésies populaires, c'est le cas ou jamais de répéter après Musset :

Tout appartient à tous.

Je doute que M. Damase-Arbaud ait le droit qu'il s'arroge, je ne veux pas braver cependant une prohibition qu'en qualité de traducteurs, Fauriel, M. de la Villemarqué et M. Marmier auraient pu mettre en avant avec plus de justice, mais à laquelle aucun *collectionneur* de chants populaires n'a jamais songé ; peu désireux de m'attirer une ridicule affaire, je me bornerai donc à faire connaître en quelques mots le chant provençal, l'analyse, je l'espère, n'est pas défendue. — Un homme resté veuf donne une marâtre

[1] *Observation générale.* — Un grand nombre de vers de ce morceau peuvent se dédoubler ; j'ai cru bien faire de les scinder par ce signe — . (Notes de M. Favier.)

Digitized by Google

aux enfants qu'il a eus d'une première femme, la marâtre les laisse mourir de faim. Le plus jeune des trois enfants lui demande du pain, elle lui donne un coup de pied dans le ventre. Le plus grand des trois frères relève le pauvre petit et lui dit qu'il faut aller trouver leur mère au cimetière et qu'elle leur donnera du pain. En chemin ils rencontrent Jésus-Christ qui leur demande, et avec les mêmes termes que dans la ballade wallonne, où ils vont. Ils répondent qu'ils vont chercher leur mère. Jésus-Christ promet de la leur envoyer et dit en effet à la pauvre femme de se lever et d'aller élever ses enfants; il lui rend la vie pour sept ans. Quand les sept années sont près d'être passées, la mère ne fait que pleurer. Ses enfants lui demandent la cause de ses larmes, elle répond qu'il faut bientôt se quitter. Ils l'engagent à se consoler et lui disent qu'ils partiront ensemble, que l'un portera le buis, l'autre le flambeau, le troisième un livre et qu'ils s'en iront en chantant. Le lecteur qui voudra mieux connaître cette jolie ballade, fort dépoétisée dans mon analyse, la trouvera tome Ier, page 23, des *Chants populaires de la Provence*, qu'il est permis d'acheter et de lire, mais dont il est défendu de se servir.

M. Luzel, qui publie le *Gwerziou Breiz-izel* [1], chants populaires de la Basse-Bretagne, a dans sa première livraison, la seule qui ait paru jusqu'ici, rapproché de l'un de ces chants : *Celui qui alla voir sa maîtresse en enfer* (Ann hini oa et da welet he vestrez d'ann ifern), notre chanson, la *Damnée* (page 21 des *Chants du pays messin*), que j'ai moi-même comparée à un chant italien et à un chant normand. Notre chanson, comme le fait remarquer M. Luzel, ressemble d'une manière frappante au *Gwerz* breton, dont voici le sujet : Deux jeunes gens s'aimaient sans montrer aucune crainte de la puissance de Dieu ; la mort les séparent. Un démon offre à l'amant de lui faire revoir celle qu'il a

[1] Lorient, Ed. Corfmat.

Digitized by Google

perdue et le conduit en enfer; il y trouve sa maîtresse au milieu des tourments et s'adresse ainsi à elle :

— « Dites-moi, mon amie, n'y aurait-il pas moyen — de vous racheter des supplices de l'enfer — par des jeûnes, des oraisons, de bonnes prières, — l'aumône aux pauvres et la sainte messe? »

— « Les jeûnes, les oraisons, les bonnes prières, — ne font qu'accroître les peines d'une âme damnée. » — « Adieu donc, mon amie, puisqu'il faut partir, — je donnerai de vos nouvelles à votre sœur. » — « Oh! oui, mon serviteur, oh! oui, n'y manquez pas, — donnez-lui de mes nouvelles et lui dites de ma part — de n'être pas trop familière avec les galants, — de crainte, hélas! Marie, d'être aussi damnée. » (*Gwerziou Breiz-izel*, p. 47.)

La ressemblance est complète entre ce dénouement et la fin de notre chanson, et dans l'une comme dans l'autre pièce se trouve exprimée cette idée étrange que les bonnes œuvres, les prières, ne font qu'augmenter les peines des damnés :

Oh! dites-moi, ma belle amie,
Ne peut-on pas vous soulager
Avec quelques messes à dire,
Ou quelques vigil's à chanter?

— Oh! non, mon bel ami, oh! non,
Oh! non, ne m'en faites point dire,
Tant plus prieras ton Dieu pour moi,
Et tant plus souffrirai martyre.

— Oh! adieu donc, adieu, ma mie,
Puisqu'il faut ainsi vous quitter:
A votre sœur Marguerite,
N'avez-vous rien à envoyer?

— Tu diras à ma sœur Marguerite
Qu'elle ne fass' pas comme moi,
Que jamais ell' ne se promène
Sur le soir dans les grands bois.

(*Chants populaires du pays messin*, p. 71.)

Digitized by Google

Il y a eu certainement pour ce chant, comme pour la ballade des petits enfants, non rencontre fortuite, mais imitation, et il en a probablement été de même à l'égard d'un chant bizarre répandu dans la Moselle, comme dans toute la France, et que M. Stœber, dans son curieux recueil, a publié sous ce titre : le *Conjurateur et le Loup*. Le voici :

Il y a un loup dedans un bois,
Le loup ne veut pas sortir du bois,
Ah ! j' te promets, compèr' Brocard,
Tu sortiras de ce lieu-là.

Le loup n' veut pas sortir du bois,
Il faut aller chercher le chien, etc.
Il faut aller chercher le chien,
Le chien n' veut pas japper au loup,
Le loup n' veut pas sortir du bois, etc.

Il faut aller chercher l' bâton,
L' bâton n' veut pas battre le chien,
Le chien n' veut pas japper au loup,
Le loup n' veut pas sortir du bois.

Il faut aller chercher le feu,
Le feu n' veut pas brûler l' bâton,
L' bâton ne veut pas battre le chien,
Le chien n' veut pas japper au loup,
Le loup n' veut pas sortir du bois.

Il faut aller chercher de l'eau,
L'eau n' veut pas éteindre le feu,
Le feu n' veut pas brûler l' bâton,
L' bâton n' veut pas battre le chien,
Le chien n' veut pas japper au loup,
Le loup n' veut pas sortir du bois.

Il faut aller chercher le veau,
Le veau ne veut pas boire l'eau,

Digitized by Google

L'eau n' veut pas éteindre le feu,
Le feu n' veut pas brûler l' bâton,
L' bâton n' veut pas japper au loup,
Le loup n' veut pas sortir du bois.

Il faut aller chercher l' boucher,
L' boucher n' veut pas tuer le veau,
Le veau ne veut pas boire l'eau,
L'eau n' veut pas éteindre le feu,
Le feu n' veut pas brûler l' bâton,
L' bâton n' veut pas battre le chien,
Le chien n' veut pas japper au loup,
Le loup n' veut pas sortir du bois.

Il faut aller chercher le diable,
Le diable veut bien venir,
L' boucher veut bien tuer le veau,
Et le veau veut bien boire l'eau,
L'eau veut bien éteindre le feu,
Le feu veut bien brûler l'bâton,
L' bâton veut bien battre le chien,
Le chien veut bien japper au loup,
Le loup veut bien sortir du bois,
Ah ! j' te promets, etc.

(*Elsaessiches Volksbüchlein*, p. 105).

M. Stœber, outre une pièce allemande qui est pour ainsi dire la répétition de celle qu'on vient de lire (p. 31), a indiqué dans ses notes un nombre divers de chants populaires offrant de l'analogie avec le *Conjurateur et le Loup*. J'ajouterai que dans l'excellent recueil de M. Bujeaud, t. I, p. 46, on lit une pièce sur le même sujet; elle se termine ainsi :

Il faut aller chercher l' fermier,
L' fermier veut bien prend' le bâton,
L' bâton veut bien battre le chien,
Le chien veut bien mordre le loup,

Digitized by Google

Le loup veut bien manger biquette,
Biquett' veut bien sortir des choux,
Ah ! tu sortiras biquette, biquette,
Ah ! tu sortiras de ces choux-là.

Un chant grec enfantin, traduit par M. de Marcellus (*Chants populaires de la Grèce,* p. 226), n'est pas sans ressemblance avec la chanson du *Loup;* en voici assez de fragments pour indiquer où est l'analogie :

Il était un vieillard lequel avait un coq
Qui chantait et réveillait le vieillard solitaire,
Survint le renard lequel mangea le coq,
Qui chantait et réveillait le vieillard solitaire,
Survint le chien lequel mangea le renard qui avait mangé le coq, etc.

Cette chanson se termine ainsi :

Puis vint la peste laquelle emporte :
Le berger qui avait égorgé le bœuf,
Qui avait bu le fleuve,
Qui avait éteint le poêle,
Qui avait brûlé le bâton,
Qui avait tué le chien,
Qui avait mangé le renard,
Qui avait mangé le coq,
Qui chantait et réveillait le vieillard solitaire [1].

A propos de chants destinés à l'amusement des enfants, faisons remarquer que quelques-uns de ceux qui sont connus en France ont leurs parallèles en Italie et en Catalogne.

Bolza a recueilli sur les bords du lac de Come une espèce de ronde qui commence ainsi :

Pianta la fava la madre villana,
Quando la pianta, la pianta cosi...
(*Canzoni popolari.* Vienne 1867, p. 659.)

Milà y Fontanals, dans son précieux romancerillo catalan, a donné quelques chants de la même espèce, entre autres celui qui débute par ces vers :

El meu pare quando llauraba,
Feya aixi,

Digitized by Google

Quelques-unes des chansons répandues dans le Pays messin pourraient avoir leur point de départ sur les tréteaux où Tabarin et Gauthier Garguille se firent une célébrité. Parmi les chansons de ce dernier on en trouve une qui semble à M. Ed. Fournier, le savant éditeur de Gauthier Garguille, un souvenir de la fameuse *Fête de l'âne* [1]. En voici quelques couplets :

Et de mon âne
Qui en aura la teste?
Ce sera toi, laquais,
La tienne est bien mauvaise.
Hélas! mon âne tu te meurs,
Tu me fais mourir de peur.

Et de mon âne
Qui en aura la peau?
Ce sera vous, Monsieur,
Pour vous faire un manteau.
Hélas! etc.

Feya aixi,
S'eu donaba un cop al pit,
Y sen giraba...
(*Observaciones sobre la poesia*, p. 173.)

Il y a de l'analogie entre ces rondes étrangères et cette ronde si connue de nos enfants :

Voulez-vous savoir comment
Comment on plante l'aveine?
Mon père la plantait ainsi,
Puis se reposait à demi... etc.

[1] Elle pourrait remonter plus loin et avoir son origine dans le testament de *Grunnius Corocotta Porcellus*, facétie latine composée vers l'an 350, et dans laquelle un porc partage sa dépouille suivant ce qui peut être le plus agréable à chacun de ses héritiers, *verbosis linguam*, *pueris vesicam*, etc. Auger Gaillard, dit le Roudié (le charron) de Rabasteins, a imité cette pièce; voyez p. 74 de ses œuvres publiées à Albi, 1843. — On peut lire dans le recueil de Max-Buchon une chanson assez semblable à notre *Vieux cheval*, p. 89.

Digitized by Google

Et de mon âne
Qui en aura les oreilles?
Ce sera vous, Monsieur,
Pour pendre vos bouteilles.
Hélas! etc.

J'ai recueilli une chanson patoise dans laquelle on remarque des idées analogues, seulement au lieu d'un âne il s'agit d'un cheval (p. 441) :

J' baill'reu sa grande viele langue
Aux nigauds pour mieux se défende.
. . . . . .
J' baill'reu sé hennissement
Au mat' d'écoule pour se plein chant,
J' baill'reu se grand vié nay
Aux prisaux pou mié schnouffay, etc.

Le refrain *verduron, verdurette,* apparaît dans une chanson de Gauthier Garguille (p. 113). Beaucoup de ces refrains, dont M. Champfleury s'est préoccupé avec raison, paraissent remonter fort loin. Une chanson attribuée à Gaston Phœbus nous offre le fameux *dondaine, dondon :*

Aqueres mountines,
Que ta haütes soun,
Doundène
Doundon.

M'empecheu dé bédé
Mes amous oun soun,
Doundène
Doundon.

Si saby las bédé
Ou las rencontra,
Doundène
Dounda.

Digitized by Google

Passery l'ayguette
Chens poù dé'm nega,
Doundène
Dounda.

Aqueres mountines
Qué 's abacheran,
Doundène
Doundan.

Et mes amourettes
Que parecheran,
Doundène
Doundan [1].

Mais quittons le quatorzième siècle pour revenir à Gauthier Garguille, abandonné un instant en faveur du brillant comté de Foix. J'ai donné sous ce titre : *Le bon Mari* (p. 272), des couplets où on lit :

Le matin quand je me lève,
Je r'commande à mon mari,
De bien balayer la chambre,
Proprement refair' mon lit.

[1] *Chansons et airs populaires du Béarn*, recueillis par F. Riverès. Pau, Vignancourt. Grand-in-8°, p. 67. Voici la traduction de ces couplets :

« — Ces montagnes, — qui sont si hautes, — m'empêchent de voir — où sont mes amours ; — si je savais les voir — ou les rencontrer, — je passerais l'eau — sans peur de me noyer. — Ces montagnes s'abaisseront — et nos amourettes paraîtront.

Les Poésies béarnaises (Pau, 1852, deux vol. in-8°) donnent une autre rédaction de la chanson de Gaston Phœbus. Elle se compose seulement des quatre premiers couplets, et le refrain vient ainsi :

Aqueres mountines
Qui ta haütes soun
Doundène,
Qui ta haütes soun
Doundon (p. 152).

Digitized by Google

Dans le répertoire de Gauthier Garguille un *branle* commence ainsi :

Quand Guillot vient le matin,
Oh ! le bon mari, ma voisine,
Il balaye la cuisine
Et va me quérir de l'eau,
Il en faudra garder la peau.

Plusieurs des chansons de Gauthier Garguille sont, comme beaucoup des nôtres, dirigées contre les *vieux maris*, que la poésie populaire prend si souvent à parti.

La *Comédie des chansons*[1], pièce étrange qui fut imprimée en 1640, et dans laquelle « il n'y a pas un mot qui ne soit un vers ou un couplet de chanson[2], » offre aussi sur les *mal mariés* divers morceaux qui rappellent quelques-unes de nos rondes sur les unions mal assorties.

Dans cette *Comédie des chansons* on lit aussi ces deux vers :

A Paris l'y a une fille mariée nouvellement,
Elle se peigne, elle se mire dans un beau miroir d'argent.

La chanson qui débute ainsi a été recueillie à Malavillers, par M. le comte de Maigret ; je ne l'ai pas publiée dans mon recueil parce qu'elle me semblait assez insignifiante. Je serai aujourd'hui moins sévère à son égard, en considération de son ancienneté qui alors ne m'était pas connue :

A Paris l'y a une fille
Mariée nouvellement,
Elle se coiffe, elle se mire
Dans un beau miroir d'argent.
Comme le vent, comme la plume,
Comme le vent légèrement.

[1] *Ancien théâtre français*, publié par Viollet-le-Duc (Jannet), t. IX, p. 107.

[2] Avertissement au lecteur.

Digitized by Google

Elle se coiffe, elle se mire
Dans un beau miroir d'argent.
Elle appelle sa servante :
Marguerite venez-vous-en.
Comme le vent, etc.

Elle appelle sa servante :
Marguerite, venez-vous-en.
Venez voir si je suis belle,
Si mon miroir il y ment.
Comme le vent, etc.

Venez voir si je suis belle,
Si mon miroir il y ment.
— Vous êtes un peu brunette,
Ce sont les plus belles gens.
Comme le vent, etc.

Vous êtes un peu brunette
Ce sont les plus belles gens.
— Si je savais être brune,
Je maudirais mes parents.
Comme le vent, etc.

Si je savais être brune,
Je maudirais mes parents ;
Je maudirais père et mère,
Mon mari premièrement.
Comme le vent, etc.

Je maudirais père et mère,
Mon mari premièrement.
Le mari qu'est aux écoutes,
Qui entend ce compliment :
Comme le vent, etc.

Le mari qu'est aux écoutes,
Qui entend ce compliment :
— Taisez-vous, petite fille,
Vous parlez trop hardiment.
Comment le vent, etc.

Digitized by Google

Taisez-vous petite fille,
Vous parlez trop hardiment,
Quand vous étiez chez vot'père
Vous viviez bien pauvrement.
Comme le vent, etc.

Quand vous étiez chez vot'père
Vous viviez bien pauvrement.
Vous portiez des jup's de toile,
Des souliers percés devant.
Comme le vent, etc.

Vous portiez des jup's de toile,
Des souliers percés devant.
A présent vous portez robe,
Des souliers garnis d'argent.
Comme le vent, etc.

A présent vous portez robe,
Des souliers garnis d'argent;
Et vous n'allez à l'église
Qu'avec cinq ou six servants.
Comme le vent, etc.

Et vous n'allez à l'église
Qu'avec cinq ou six servants;
L'un porte votre beau livre,
L'autre porte vos bels gants
Comme le vent, etc.

L'un porte votre beau livre,
L'autre porte vos bels gants,
Et l'autre port' le fauteuil
Pour asseoir madam' dedans.
Comme le vent, comme la plume,
Comme le vent légèrement.

Digitized by Google

Dans la *Comédie des chansons* encore, on rencontre ces deux vers :

Rossignolet des bois, messager d'amourette,
Va-t'en trouver ma mie et lui porter ma lettre [1].

Ces deux vers sont aussi à peu près le début d'une chanson que M. Auricoste de Lazarque a recueillie à Retonféy, et que j'avais laissée de côté par les mêmes raisons qui m'avaient engagé à ne pas publier les couplets précédents. Cette chanson dédaignée la voici, mais je crois qu'à partir du dixième vers, un fragment d'une autre chanson est venu singulièrement en déranger le sens :

Rossignolet sauvag' messager des amours,
Voudrais-tu bien m'y porter cette lettre
A ma maîtress' la cell' que mon cœur aime.

Rossignolet sauvag' prend donc la commission,
Tu t'en iras de bocage en bocage,
Tu trouveras la bell' dessous l'ombrage.

— Bonjour ma mi' ma bell', bonjour vous soit donné.
Belle Isabeau, votre amant est en peine
Si vous l'aimez tout autant qu'il vous aime.

De l'aimer comme il m'aim', non, ça ne se peut pas.
L'avait toujours dans la bonne espérance
De m'y mener dans la ville de Londres. (Langres ?)

Non, non, je n'irai pas dans la ville de Londres,
Là où je n'ai cousin-germain ni frère
A qui compter mes tourments et mes peines.

Des tourments et des peines, non, tu n'en auras point.
Promets-moi donc la foi du mariage,
Jamais chagrin tu n'auras dans ton ménage.

[1] P. 216.

Digitized by Google

Dans une autre chanson que j'ai rapportée (p. 318), et qui se retrouve aussi dans la poésie populaire provençale, le rossignol a encore le rôle de messager :

J'ai une commission à faire
Je ne sais qui la fera.

Ces couplets et les premiers de ceux que je viens de donner sont peut-être l'écho d'une poésie d'un vieux troubadour. Pierre d'Auvergne a aussi chargé le rossignol de voler près de sa dame, de lui porter de ses nouvelles et de revenir lui apprendre bien vite ce que fait cette souveraine adorée, car il n'y a ni frères, ni amis dont il soit plus désireux d'ouïr parler. Le joyeux oiseau part et va remplir son ambassade [1].

Il y a, comme on le voit, beaucoup de ressemblance entre les deux données, mais la dame de Pierre d'Auvergne est plus tendre que l'héroïne de notre chanson populaire. Dans

[1] Rossinhol en son repaire,
M'iras madomna vezer,
E diras li'l mieu afaire
E ilh diga t del sieu ver
E mant sai
Com l'estai.....

Que tost no m'tornes retraire
Son estar, son captener ;
Qu' ieu non ai amic ni fraire
Don tant ho volha saber.
Ar s'en vai
L'auzel gai
Ab gaug on que venha
Ab essai
Ses esglai
Tro que trop l'ensenha.

Le Parnasse occitanien ou choix de poésies originales des Troubadours. (Toulouse 1819.) T. I, p. 138 ; et *Choix de poésies originales des Troubadours*, de Raynouard, t. V, p. 292.

Digitized by Google

une des versions de cette chanson, celle-ci s'adresse ainsi à l'oiseau en parlant de son amoureux :

J'en ai oublié bien d'autres
J'oublierai bien celui-là.

La dame de Pierre d'Auvergne dit au rossignol envoyé par le troubadour :

Doux oiseau en sa demeure — iras quand viendra le matin, — et tu lui diras en droit langage — de quelle façon je le chéris [1].

Mais revenons à la *Comédie des chansons*. On a lu dans les *Chants du Pays messin* une pièce intitulée *les Souliers déchirés* (p. 371) :

Hier au soir j'ai tant dansé,
J'ai déchiré mes souliers.
. . . . . .
Au cordonnier faut les porter
Pour les faire racommoder.
. . . . . .
Cordonnier, beau cordonnier,
Voulez-vous refair' mes souliers ?

C'est, à peu de chose près, le couplet suivant de la *Comédie des chansons*.

J'allay l'autre jour danser,
J'y ai rompu mon soulier.
Cordonnier, beau cordonnier,
Referas-tu mon soulier ?

Le *Théâtre du boulevard* (Mahon, 1756) présente égale-

[1] Dous auzel en son estatge
Iras quan venra 'l matis,
E diga l en dreg lengatge
En qual guisa l'obedis.

Digitized by Google

ment quelques vestiges de vieux branles. On y trouve notamment ce début d'une ronde :

Mon père a fait bâtir maison,
Tappe tes coud's contre mon front.

La charmante Isabelle ne finit pas cette chanson dont le premier vers appartient aussi à une ronde du pays messin, elle préfère l'histoire de dame Cunégonde :

C'est la fille d'un prince et la sœur d'un duc.

C'est à M. Auricoste de Lazarque que je dois cette dernière indication, et il a bien voulu me faire part aussi de la découverte suivante. On peut lire dans les *Chants du Pays messin,* sous ce titre *les Filles de Lorry* (p. 135), une chanson qui existe dans bien des provinces. Elle est intitulée, dans le *Romancero de Champagne, la Fille dans l'embarras ;* dans le manuscrit de M. Auricoste, *les Filles de Châlons ;* on en lit une version dans le beau recueil de M. Bujeaud (t. II, p. 336), une rédaction patoise dans les *Recherches* de M. Fallot, etc. Il s'agit de commères qui, après s'être bien régalées au cabaret, y avoir, suivant certains textes, été laissées en gage par leurs amants, sont obligées, pour payer leurs dettes, d'abandonner jusqu'à leurs jupons. Il est fait allusion à cet épisode dans la *Rue Mercière,* comédie de Legrand, représentée à Lyon en 1694 :

Oui, messieurs, leurs galants les laissant pour ôtages,
Pour payer leur repas elles mirent en gage
Une bague, un collier, un cotillon fort beau,
Ne pouvant pas trouver crédit chez Funereau ..

Malgré le début de ces notes, plus d'un lecteur, lassé de parcourir ces pages, se dira avec un sourire ironique en changeant quelque chose au mot de Vestris : « Que de choses dans une chanson ! » Il se demandera où était l'u-

Digitized by Google

tilité de toutes ces recherches. Elles ont leur intérêt pourtant. Les rapprochements précédemment indiqués sont la preuve qu'il existait jadis des facilités de communications que nous ne connaissons pas assez ; ils peuvent en certains cas révéler quels rapports existaient entre tels et tels peuples, et quelles transformations une idée pouvait subir en passant des uns aux autres. Enfin, si on ne veut pas accorder à un travail de ce genre l'importance dont il n'est peut-être pas dépourvu, qu'on le considère comme une de ces distractions qu'il est permis de prendre au milieu de travaux plus sérieux, et qu'on me pardonne d'avoir essayé de suivre des exemples que la docte Allemagne n'a pas dédaigné de nous donner tant de fois. — C'est la petite pièce, le vaudeville de l'archéologie littéraire.

TH. DE PUYMAIGRE.

Pau, janvier 1868.

Digitized by Google

UN ARTISTE LORRAIN

Qui ne connaît A. de Lemud? Entrez dans son atelier ouvert à tous. C'est là que l'artiste est visité par la muse qui l'inspire.

Favorisé de la fortune, son labeur est celui de l'homme sans patrimoine; s'étant fait un nom dans les arts, pour lui sa tâche n'est pas terminée. Il travaillera toujours, sans relâche, jusqu'au bout.

Le travail, il le sait, anoblit, élève l'âme, et puis son intelligence n'est-elle pas dévorée par un feu inextinguible, l'amour du beau? La recherche de l'idéal est son but. Il quittera le burin pour le pinceau, le crayon pour l'ébauchoir.

Sa vue est affaiblie par les veilles et non par l'âge, car il est encore jeune et dans toute sa verdeur. Une lectrice assidue lui fera la lecture quotidienne des journaux, des revues et souvent de la Bible. Ce livre, il l'admire, l'étudie, l'annote, y cherche le sentiment du sublime, des indications de mœurs et de costumes. Jadis il s'est inspiré des œuvres de Béranger, des joyeux rêves, des hymnes d'amour, des chants de gloire; maintenant il s'inspirera des choses sacrées. Il fera son *Adam et Eve* et son *Moïse*. On lui lira aussi Homère dont il illustra l'Iliade, il se nourrira de Schiller et de Gœthe, de Byron et de Lamartine. Cet homme est un poëte; sa première œuvre, publiée par le *Magasin pittoresque*, fut le *Roi des Aulnes*, sujet tiré d'une ballade allemande; puis *Wolframb et Hélène Adelsfreid* furent les productions où se révéla son talent. Il y dévoila un nouveau

Digitized by Google

procédé de lithographie. N'oublions pas non plus les illustrations de *Notre-Dame de Paris,* où son génie, amant du romanesque et d'inventions poétiques, trouvait largement à prendre son essor.

Le caractère de son esprit est le rêve ; né sur la frontière, près de l'Allemagne, il en a toute l'originalité, le mysticisme, l'allure moyen-âge et légendaire. Son talent vit de contrastes; ses gravures ne sont pas homogènes, mille sujets les composent : tantôt la courtisane, l'actrice et la sœur de charité se coudoient, le tout dominé par une vue du ciel. Rien ne s'y choque et ne s'y nuit, tout s'y fait valoir. Etudiez le frontispice des premières chansons de Béranger. Que de personnages divers entourant le buste de la Muse ! Vieux soldats de l'empire pleurant leur dernière défaite, sœur de charité, grisette, Basile, chaste jeune fille, homme du peuple rancunier et batailleur, ministre, marquise, tout se mêle sans choquer le regard. Au-dessus, comme couronne, un joyeux repas où jeunes garçons et jeunes filles portent des toasts à la joie. C'est bien Béranger, le poëte des amours et le poëte politique, l'écho des partis vaincus, le chansonnier du peuple et le chansonnier satirique et pamphlétaire, le chantre du dieu des bonnes gens.

Qui n'a admiré le *Juif-Errant,* où se manifeste déjà un sentiment religieux ?

> **Chrétien, au voyageur souffrant**
> **Tends un verre d'eau sur ta porte.**
> **Je suis le Juif-Errant**
> **Qu'un tourbillon toujours emporte.....**

Qui n'a admiré *les Hirondelles, l'Ame, Ma Nacelle, les Étoiles qui filent, Louis XI, la Bonne Vieille ?* Je préfère les illustrations des dernières chansons de Béranger aux premières. La ligne s'est affermie, le dessin est plus correct ; vingt ans se sont écoulés, le poëte et l'artiste ont vieilli, leur jugement et leur talent se sont mûris, épurés. Le

Digitized by Google

poëte a laissé les errements politiques et les chansons légères pour les idées morales, les grandes vues, l'idée du ciel, les larges horizons. De Lemud l'a suivi dans son ascension. L'interprète lutte corps à corps avec le poëte. Il l'égale, le surpasse parfois, l'embellit, développe son idée, l'agrandit, la rend palpable.

Maintenant qu'il nous soit permis d'étudier le chef-d'œuvre de la jeunesse de A. de Lemud, *le Prisonnier*. C'est, je crois, le seul tableau qu'il ait peint pendant un long la d'années.

On aperçoit à travers les barreaux d'une prison un homme la tête découverte, au torse nu, qui regarde le ciel dont un coin étoilé lui apparaît. Une hirondelle égarée heurte ses aîles contre cette prison. C'est la messagère de la patrie, sans doute; elle en apporte des nouvelles, elle en ravive la souvenance. Le prisonnier lui sourit tristement, il pense aux siens qui sont morts peut-être, et une poignante mélancolie saisit son âme. C'est une réminiscence de la chanson de Béranger, c'est le cadre de la gravure des premières années agrandi, idéalisé. Que de pensées dans cet œil cave, alangui par la souffrance! Cet homme est miné par le chagrin, mais son corps est resté robuste, ses membres sont musculeux et leur ossature indique la force. C'est le lion accroupi dans sa cage et qui rêve au désert, à la liberté.

Rien ne peut exprimer la surprise que l'on ressent en face de ce tableau, la couleur est sobre, les détails presque nuls et cependant l'esprit est fortement saisi. Sous la peinture on sent la vie, dans ces yeux on sent l'âme, on la touche presque du doigt. Tout cela sort de la toile, l'anime, l'éclaire. L'inspiration y est, de Lemud a débuté par un chef-d'œuvre. En restant si longtemps sans reprendre ses pinceaux, a-t-il craint de ne plus se surpasser ou de s'amoindrir? Nous ne savons. Talent multiple ne rappelant aucune école, il s'est remis à la gravure, et sans parler de divers sujets tels que l'*Indien chasseur*, l'*Homme au lorgnon*, il a

Digitized by Google

produit dans ces derniers temps son *Beethoven*, dernier mot du savoir-faire de l'idéal dont il est l'interprète, dernière note du poëme que forment les œuvres du graveur, page la plus sublime qu'il ait produite. Que de travail ce *Beethoven* a coûté, sans tâtonnements, puisqu'ils sont impossibles en ce genre; dix ans marquent le temps qu'il a coûté de recueillement et de main-d'œuvre. Que fait cet homme? Il rêve et croit entendre un céleste concert, quoiqu'il soit devenu sourd.

Il a passé la nuit à composer et s'est endormi, la tête appuyée sur son piano encore ouvert. Il est exténué par le travail. Un songe passe au-dessus de lui : c'est l'orchestre aérien que, se transfigurant, il dirige avec un archet magique. Les musiciens sont prêts, leurs instruments sont dans leurs mains, qu'il donne le signal et des symphonies merveilleuses se feront entendre : c'est le songe de Beethoven. D'un côté les heureux du jour, les femmes couronnées, les adolescents dont le cœur est plein d'illusions et d'amour; de l'autre les parias de la vie au cœur aigri; ici les réprouvés, et là les heureux. C'est Beethoven rêvant au chef-d'œuvre qui devait mettre le sceau à sa gloire.

De Lemud s'est surpassé, il a atteint le comble de l'art; sa création est admirable et je m'étonne qu'on n'ait pas fait plus de bruit autour de cette production qui réunit à l'inspiration la plus épurée, la plus complète, le travail manuel le plus remarquable, les hachures les plus habiles, la science des jours et des ombres la plus consommée.

Rien qui choque le regard, pas un détail manqué, pas un coin du cadre qui laisse froid.

Sauf Beethoven, tous les personnages sont habillés de rien, de tuniques à peine visibles, et ces vêtements paraissent naturels, flottent, ondoient, s'assouplissent autour des membres. Évocations fantastiques, ils ne touchent pas terre et passent dans les airs comme des fantômes. Ils tiennent pourtant et semblent portés par des nuages ou des aîles invisibles.

Digitized by Google

C'est le propre de l'homme dont nous nous occupons de porter l'âme à la rêverie, à l'extase. Ce n'est point le réaliste ni le romantique exagéré, ce n'est point le graveur terre-à-terre et trop consciencieux, ce n'est point le graveur maniéré et trop évaporé, c'est le graveur mystique du moyen âge sans la raideur.

Dans ces dernières années, de Lemud reprit ses pinceaux. Le travail de la gravure avait affaibli sa vue, il ne pouvait rester inactif et se souvint qu'il était peintre. A cette infirmité passagère nous devons le *Moïse*. Ce personnage à mi-corps est debout et l'un de ses bras est appuyé sur les tables de la loi; pour tout horizon le ciel. Les bras sont admirables de dessin et de modelé, tout respire dans la face la force unie à la sérénité de l'âme, entrevoyant le but; on reconnaît l'inspiré de Dieu, sûr de sa mission.

N'oublions pas non plus l'*Adam et Eve*. M. de Lemud a fait d'Adam un homme d'une extrême beauté. Il est au pied de l'arbre du bien et du mal. La faute vient d'être commise. Dieu lui apparaît et sa présence fait naître dans sa conscience le remords. Il détourne la tête et se cache le front d'une main avec un geste de désespoir. L'angoisse la plus grande est peinte sur sa figure. Il pressent les conséquences immenses de sa désobéissance ; son autre main repose sur la tête d'Ève affaissée à ses pieds, également repentante. Les reflets de sa chevelure blonde sont superbes, cachant la nudité de son corps plein de grâce. C'est l'être faible trouvant son protecteur. C'est la femme dans toute sa beauté, c'est la mère du genre humain abîmée sous le poids de sa faute. Mais passons.

Ce n'est point dans la peinture que le talent de Lemud est le plus remarquable. Des critiques sévères trouvent peut-être sa couleur trop pâle et manquant de vigueur, mais cet homme est anatomiste. S'il a le mouvement de Delacroix, il a mieux que lui la connaissance du corps humain.

Voyez dans la collection de ses compositions ces vieux

Digitized by Google

grenadiers portant le cénotaphe de l'Empereur. Ils sont drapés dans leur suaire, mais sous le linge on devine la maigreur du cadavre qui sort de la tombe. Ce sont des ombres de géants. Découvrez-vous : c'est la vieille garde qui passe. L'artiste lorrain a la foi, la foi de son art; son œuvre n'est pas une tâche qu'il s'impose, une interprétation quelconque. C'est la traduction d'une idée à lui qu'il trace à ses heures. Il l'interrompt quand l'inspiration est passée, quitte à la reprendre plus tard. Il prend son temps ; après avoir gravé il peint un tableau accroché à son mur; dans quelques instants il s'amusera à sculpter un panneau ou quelques meubles gothiques. Je l'ai vu modeler un bénitier dont il faisait présent à une église de sa ville natale.

Plus tard, je l'ai vu mettre au jour une statue colossale de saint Martin.

Ce qui fera le mérite de de Lemud, ce sera l'essor qu'il aura donné à son imagination, et puis, il faut le reconnaître, son originalité.

Vous rencontrerez peut-être souvent le même type de figures, de ces figures osseuses et sombres que rappellent le Manfred de Byron ; mais chaque artiste a son cachet propre. Disciple de l'école romantique, de Lemud n'en exagère pas les défauts. Créateur, il est sobre d'inventions ; mais dans chacune de ses œuvres on sent le travail de la pensée qui creuse un sujet et en fait jaillir la lumière.

Sur le premier plan, le personnage dont il s'occupe; sur le second, à peine indiquée, en tons plus pâles et presque effacés, la broderie que comporte son sujet: des batailles, des orchestres, des scènes de l'Olympe, des rêves du ciel, sarabandes d'idées, de fantômes et d'apparitions tantôt lugubres et funèbres. C'est l'homme universel, complet. Aussi mathématicien que peintre, il se rend compte des perspectives, des moindres effets de lumière.

Tel je me figurais les artistes consciencieux du moyen âge, comme Holbein et Dürer, travaillant à tête reposée loin du

Digitized by Google

bruit, entourés de leur famille faisant silence pour ne point contrarier l'inspiration qui s'envole si vite.

Je me représentais la muse invisible descendant d'en haut dans le sanctuaire de l'artiste, planant comme l'ange tutélaire au-dessus de son front, pour y déposer la couronne de la renommée, récompense méritée que confirmera sans aucun doute la postérité.

N. B. Au moment où nous écrivons ces lignes, on met en vente une photographie d'un dessin de M. de Lemud. C'est le vénéré Pie IX conduisant la barque de saint Pierre sur la mer orageuse. Un homme au torse vigoureux maintient la voile. Dans les airs saint Pierre apparaît portant les clefs du paradis. L'air de résignation du Saint-Père est admirable. De sa main droite il bénit le monde.

FERDINAND DES ROBERT.

Digitized by Google

HAMLET [1]

Le théâtre moderne nous présente trois types complètement inconnus au théâtre grec et romain, ce sont: Faust, Don Juan et Hamlet. De ces trois types, Don Juan est le plus facile à saisir et à définir; Hamlet le plus difficile. On discutera, on raisonnera longtemps, et toujours peut-être, sur *Faust* de Gœthe; mais il est permis d'aboutir à un résultat sur cette incarnation du scepticisme ou plutôt du panthéisme moderne, sur ce Titan de la pensée orgueilleuse et inassouvie; tandis que *Hamlet* de Shakespeare pèsera, selon l'avis de Gœthe lui-même, comme un problème éternel sur l'esprit.

De quel droit oserai-je aborder ce problème qui a semblé insoluble à l'immortel auteur de *Faust,* et qui a provoqué chez les innombrables commentateurs de Shakespeare les avis les plus contradictoires? De quel droit ajouterai-je une pauvre obole de plus à cet immense trésor d'érudition et d'examen philosophique qui, depuis deux siècles, s'est accumulé autour de la pièce capitale du génie anglais, dont la carrière et le développement intime restent toujours enveloppés de mystère?

Si je suis trop hardi, avertissez-moi, condamnez-moi. Si vous pensez au contraire que l'étude consciencieusement appliquée à un chef-d'œuvre donne quelque droit, même

[1] Conférence tenue à l'hôtel de ville de Strasbourg, en janvier 1867.

Digitized by Google

à un dilettante, de se faire entendre, veuillez me prêter quelques quarts d'heure de bienveillante attention. Nous essayerons de pénétrer dans les replis ténébreux de ce cœur et de cet esprit bizarre, qui restera l'éternel type de l'une de nos faiblesses : la réflexion maladive, mère ou sœur de l'irrésolution.

L'*Allemagne c'est Hamlet!* tel a été le cri éloquent jeté, il y a une vingtaine d'années, par un poëte lyrique éminent, par Freiligrath, qui entendait bien par là reprocher à sa patrie le vice héréditaire de l'indécision et de la réflexion philosophique. Tout récemment l'Allemagne a donné un éclatant démenti à Freiligrath : pour vider une vieille discussion de prééminence entre le nord et le midi, elle est bravement descendue dans l'arène des combats ; et Hamlet, si habilement, si vivement évoqué comme une espèce d'épouvantail, Hamlet, cet Oreste danois, est allé se recoucher dans les caveaux d'Elseneur, auprès du spectre royal qui avait en vain essayé de lui inspirer le souffle de la vengeance.

Vous n'ignorez point que dans son admirable roman de *Wilhelm Meister,* Gœthe a, sinon analysé, du moins indiqué le contenu de Hamlet avec l'exquise supériorité de jugement qui s'alliait chez lui à une imagination créatrice.

Pour Gœthe, la pensée fondamentale de Hamlet c'est un grand acte imposé à une nature molle, c'est le germe d'un chêne planté dans un vase à fleur et se développant de manière à briser la frêle enveloppe qui entrave ses puissantes racines.

Il y a un grand fonds de vérité dans cette appréciation, mais il y a quelque chose de plus dans la tragédie de Hamlet ; l'interprétation de Gœthe ne rend pas compte de tous les phénomènes, de toutes les angulosités de ce caractère anormal.

Rappelons sommairement les faits qui se sont passés en Danemarck avant le lever du rideau. Un roi, brave comme Mars le dieu païen, beau comme Apollon, un roi vainqueur

Digitized by Google

de la Norwége et de l'Angleterre, un roi adoré de sa femme, de son fils, de ses sujets, est mort subitement d'un mal inconnu. A peine un mois après ce décès, la reine veuve a convolé en secondes noces : elle a épousé le frère de son mari. Le fils du défunt est accouru du fond de l'Allemagne, de Wittemberg, la ville universitaire où il faisait ses études; il trouve le trône occupé, escamoté par son oncle, une espèce d'avorton, aussi laid que son frère avait été adorablement beau ; mais évidemment fort habile, puisqu'il a pu décider les états du royaume à lui confier, non la régence, mais la royauté, et à renvoyer à une éventualité longue et incertaine l'héritier légitime.

Celui-ci s'est soumis en apparence à un fait accompli. Il a vu passer sa mère dans les bras de l'usurpateur, et il s'est résigné au rôle d'héritier présomptif. Cependant il n'est point de la toute première jeunesse; Shakespeare semble lui prêter l'âge de vingt-cinq à trente ans. Il n'y a rien de précis à ce sujet. De singuliers soupçons ont évidemment surgi dans la tête de Hamlet ; il les comprime, il les étouffe ; il paraît à la cour de son oncle ; mais un sombre nuage pèse sur sa tête, et projette de sinistres reflets sur sa noble physionomie. Le nouveau roi et la reine ne laissent pas de s'en inquiéter ; la reine par amour maternel, car elle adore son fils.

Hamlet, dans la pensée du poëte créateur de ce rôle énigmatique, est un jeune homme idéaliste. Pour lui, jusqu'au moment où la mort de son père vient l'arracher à ses occupations favorites, pour lui la vie se présentait sous des couleurs riantes : les hommes étaient des êtres sinon parfaits, du moins très tolérables, et les femmes charmantes. Une jeune fille, ravissante de candeur et d'affection naïve, Ophélie, avait attiré ses hommages. Hamlet croyait à la vertu, au droit, à la justice, à la bonne foi ; mais tout à coup une affreuse déchirure se fait sous le voile qui lui cachait la réalité des choses. Sa mère, pour laquelle il

Digitized by Google

professait une vénération et un amour filial à toute épreuve, sa mère que, dans toutes ses pensées, il associait à l'image du feu roi, renie en quelques semaines tout son passé, et avant que la semelle de ses souliers, qui la chaussaient au jour des funérailles, n'ait été usée, avant que la rougeur maladive de ses yeux de veuve ait eu le temps de disparaître, elle se marie avec un être qui n'est pas même la caricature de son premier mari. Le portrait du feu roi disparaît dans la demeure des courtisans; celui du nouveau chef de l'état, à peine regardé il y a quelques mois, se trouve partout reproduit à l'infini; les grandes corporations ont porté leur serment au pied des nouveaux autels, et la nouvelle idole reçoit l'encens, le sourire sur les lèvres; elle fournit à Hamlet la preuve patente que l'on peut sourire, toujours sourire, et être néanmoins un fripon fieffé.

Vous devinez l'effroyable révolution qui s'accomplit dans les idées et les sentiments de Hamlet. Il pouvait, par anticipation, s'écrier avec le grand poëte allemand: « Ils sont » éteints les beaux soleils qui éclairaient les sentiers de ma » jeunesse; les figures idéales qui remplissaient mon cœur » enivré se sont évanouies! Elle n'est plus la foi dans les » êtres enfantés par mes rêves, la triste réalité a englouti » ce qui était si beau et si divin! »

Le vrai nœud du caractère de Hamlet est là; après s'être bercé d'illusions sur la valeur de la nature humaine, tout à coup il se trouve en face de la perversité. Il rentre dans son propre cœur, il en fouille les recoins cachés et il reconnaît avec effroi qu'il recèle les mêmes dispositions criminelles et vicieuses que celles qu'il trouve chez les autres.

Un affreux accablement s'empare de lui; le monde qui, tout à l'heure encore, lui semblait un Éden, maintenant n'est plus qu'un globe hideux, tombant en putréfaction; la vermine humaine qui grouille dans cette mare de boue et de sang ne peut désormais lui inspirer qu'un insurmontable

Digitized by Google

dégoût. C'est dans cette disposition d'esprit que vient le surprendre une mission, un ordre surnaturel; le spectre de son père lui révèle le crime, le fratricide commis par l'usurpateur, et lui enjoint de se faire le vengeur de ce forfait. Mais cet ordre, venu d'un monde invisible, ne rencontre dans la personne de Hamlet qu'un être malheureux, dont tous les ressorts sont déjà brisés, qui cherche toute espèce de prétexte pour différer l'action qu'on lui demande, et qui simule la folie pour échapper aux regards scrutateurs de ses parents, de ses amis, des indifférents et des ennemis. Cette folie simulée, par moments devient réelle, car il y a dans la démence quelque chose de contagieux; on ne joue pas impunément avec les idées de suicide, de meurtre, de vengeance; les têtes les plus fortes se désorganiseraient à prétendre accepter à la longue le rôle d'un Brutus ou d'un Oreste hypocrite. Hamlet, à force de différer sa vengeance légale, est entraîné à des actes répréhensibles, criminels; il brise impitoyablement le cœur d'une amante et la pousse à la folie; car lui qui ne croit plus à la vertu des femmes, pourquoi ménagerait-il celle qu'il a aimée à tort? Sa mère, quoiqu'elle ait ignoré l'acte coupable de son second mari et qu'elle n'ait cédé qu'à un funeste entraînement de vanité et d'avidité, sa mère est torturée moralement par lui avec un raffinement cruel, dont le fils même de Clytemnestre, poussé par les Furies vengeresses, eût été incapable; il insulte le frère d'Ophélie sur la tombe de cette malheureuse victime d'un conflit dont elle ignorait la première cause; et le poëte ne pouvant plus sortir de ce labyrinthe dont il a construit les sombres galeries, le poëte se pose en suprême exécuteur des hautes œuvres de la Providence, en tuant tous les acteurs de ce lugubre drame.

Je ne saurais assez appuyer sur cette circonstance du profond découragement d'Hamlet en face de la triste laideur du monde officiel; car c'est bien moins la faiblesse de son caractère — Hamlet était brave — qui arrête sa volonté

Digitized by Google

d'agir : c'est bien moins son caractère porté à la méditation, à la pondération du pour et du contre, que cette décourageante connaissance du cœur humain, qui brise dans sa main l'épée de la vengeance. Pourquoi s'occuperait-il à redresser une machine détraquée, qui, après tous les efforts tentés à cet effet, se dérangerait de nouveau?

C'est le spectacle de ces fluctuations intimes, c'est l'analyse psychologique de cette lutte intérieure qui imprime au rôle de Hamlet un caractère tragique. On ne peut s'empêcher d'aimer, de plaindre le héros, malgré ou à raison même de ses fautes évidentes ; on sent au vif toutes les blessures de ce cœur ulcéré qui avait commencé par battre en vue du bien de l'humanité entière, et qui se voit forcé de comprimer ses élans et de se dévorer lui-même. Nous nous trouvons en face du tableau du désespoir le plus profond, le plus irrémédiable, dont l'âme puisse être atteinte.

Voyons les personnes qui entourent Hamlet et qui, par les effets même du contraste, font d'autant mieux ressortir quelques traits de sa physionomie.

La personnification de la culpabilité, de la méchanceté première de l'homme, se trouve reproduite dans le rôle du roi usurpateur. Claudius a empoisonné son frère, perfidement, au milieu du sommeil ; il ne lui a pas donné le temps de se recueillir avant de franchir le seuil de l'éternité. Puis, d'après les idées du siècle de Shakespeare, il a commis un inceste en épousant sa belle-sœur, il a spolié son neveu ; à ces actes il joint l'hypocrisie : il fait à Hamlet des leçons de morale et le reprend gravement, paternellement, sur les défauts de son caractère ; puis, quand il acquiert la conviction que Hamlet non-seulement le soupçonne, mais qu'*il sait*, il lui donne une prétendue mission qui doit infailliblement le conduire à la mort. Nous verrons tout à l'heure dans l'exposé sommaire du drame les autres gentillesses de ce tartuffe couronné.

Gertrude, la mère de Hamlet, est moins foncièrement

Digitized by Google

pervertie, elle est plutôt faible que méchante; chez elle l'amour maternel survit à tout, c'est une fleur à corolles blanches au milieu de la mauvaise herbe qui a envahi ce cœur corrompu. Elle a aussi des accents de commisération profonde pour la pauvre Ophélie, cet ange intellectuellement non pas moralement déchu.

Ophélie, la fille du courtisan Polonius, est l'une des plus gracieuses créations de Shakespeare; cependant nous ne la voyons que de profil, elle ne fait son apparition que dans bien peu de scènes; mais quelques coups de pinceau ont suffi au peintre pour nous montrer, dans toute son adorable candeur, cette nature d'artiste, primesautière, qui accepte comme une chose toute simple les protestations d'amour de Hamlet; mais qui, intimidée par son frère Laërte et par son père, se rétracte, évite son amant, et, comme la folie de ce dernier coïncide avec la défense que lui a faite Ophélie de revenir la visiter, se persuade ingénûment qu'elle-même pourrait bien être la cause de cette mélancolie tour à tour sournoise et furibonde. Elle subit l'ironie, l'insulte, le mépris de son amant, avec une angélique résignation; dans son innocence d'enfant elle est incapable de comprendre toute la portée des invectives et des indécentes allusions de Hamlet, et lorsque plus tard, par une fatale méprise, son père tombe sous le poignard du prince royal, sa pauvre raison ne résiste plus à ce choc : elle devient folle, et dans sa folie elle trahit à la fois toute la profondeur, toutes les faiblesses et tous les désirs comprimés de son cœur. La malheureuse finit par le suicide; elle n'était plus responsable de ses actes, et c'est bien ainsi que le poëte a voulu qu'on la jugeât dans l'émouvante scène de ses funérailles.

Polonius est le représentant de la prudence vulgaire, de la sagacité humaine. Il a de l'expérience, il connaît le monde, il a de l'éducation, de l'esprit; il en fait parade avec une espèce de coquetterie; par là, il devient comique, parfois bouffon. Mais avec toute son expérience, tout son

Digitized by Google

esprit, il n'est qu'un instrument dans les mains du roi; il condescend à épier Hamlet, et même un peu la reine, dont son second mari commence à se méfier. Polonius est frappé à mort, là où il mérite de l'être, derrière un paravent.

Malgré toute son expérience, Polonius a jugé à rebours du bon sens l'amour que Hamlet éprouve pour sa fille; il n'y a vu qu'une tentative de séduction. Pour lui, la nature idéaliste de Hamlet était chose incompréhensible; il lui arrive ce qui advient à tous les vieillards qui ont abusé de leur jeunesse; dans l'affection pure de deux êtres il voit non-seulement le germe du mal, mais le mal déjà réalisé, inévitable; cette incapacité de croire à une passion vertueuse est pour eux le juste retour des choses d'ici bas. Leur cœur flétri n'admet pas l'épanouissement juvénile d'un autre cœur. Polonius sacrifie sa fille, en apparence à ses devoirs de père de famille, mais en réalité il la sacrifie à sa vanité. Hamlet le lui fait sentir en le comparant ironiquement à Jephthé.

Laërte, le frère d'Ophélie, est un mauvais sujet, du reste plutôt bretteur que brave; il est intelligent, beau discoureur, moraliste à l'endroit de sa sœur, à laquelle il donne, comme son père, d'excellents conseils de sagesse, dont il n'usera guère pour lui-même. Dans la suite du drame, on ne peut lui en vouloir de ce qu'il tienne à venger la mort de son père et la folie de sa sœur; mais il le fait d'une manière déloyale et périt par où il a péché.

Rosencrantz et Guildenstern, les deux courtisans que le roi a chargé d'épier les démarches, les discours et le silence de Hamlet, Rosencrantz et Guildenstern sont les types des chevaliers d'industrie de haut parage; je ne dirai pas qu'ils sont des instruments, mais des éponges dans la main du souverain; ces vils flatteurs espèrent arracher son secret à Hamlet, qui leur échappe; car si, vis-à-vis de Polonius, il a joué le rôle d'un fou, il se montre parfaitement au naturel en face des deux courtisans : mais à leurs yeux hébétés il passe pour fou.

Digitized by Google

Horatio, l'ami de Hamlet, lui est, sous beaucoup de rapports, diamétralement opposé; c'est un homme simple, sans passion, ferme; il a ce qui manque à Hamlet, le point d'appui moral, la foi dans le bien; c'est un homme qui, selon l'expression de son ami, accepte avec une égale sérénité les dons et les coups du sort. Mais Horatio est terre à terre; il n'a point les tendances idéalistes de Hamlet.

Le caractère du jeune Fortinbras, du prince norwégien, est à peine indiqué; c'est un homme d'action jeté dans la pièce pour amener un dénouement. Les autres personnages ne sont guère que des comparses, à l'exception des deux fossoyeurs, dont la conversation, moitié brulesque, moitié tragique, ouvre le cinquième acte.

Maintenant que nous avons passé en revue les principaux rôles et que nous tenons en main, à titre de fil conducteur, l'idée qui paraît avoir inspiré Shakespeare, suivons à pas rapides l'action elle-même à travers ces cinq actes, si pleins de faits significatifs, de péripéties inattendues, de professions de foi mondaine, morale et religieuse, d'énigmes en apparence insolubles, et de sinistres échappées de vue sur les hommes, les choses, le monde visible et la mystérieuse éternité.

Une scène toute septentrionale forme le digne portail de cette pièce mystérieuse. Nous sommes sur les bords du Sund, près du château d'Elseneur. Il est minuit, une bise glaciale jette les flots du détroit contre les murs de soutènement de la terrasse. Une sentinelle se promène à grands pas pour se réchauffer; elle est interpellée par un officier de ronde.

— Tu n'as rien vu?

— Rien jusqu'ici.

Survient un autre officier qui s'entretient avec son camarade de l'apparition du spectre du feu roi pendant les dernières nuits. L'ami du prince royal, Horatio, prévenu de cet étrange incident, se joint aux interlocuteurs; il va se faire répéter tous les détails, lorsque le fantôme, de tous points semblable au feu roi, en cuirasse, mais la visière levée, traverse d'un

Digitized by Google

pas majestueux la terrasse. Horatio, quoique intimidé, va l'interpeller, mais l'apparition lui échappe.

— C'est étrange! vous avez remarqué la tristesse de sa majestueuse figure?

Le spectre revient une seconde fois; Horatio, prenant son cœur à deux mains, lui barre le passage.

— Arrête! et dusses-tu me faire périr, arrête! Que puis-je faire pour ton repos? pour ton salut? un acte de réparation reste-t-il à accomplir? as-tu accumulé quelque part, dans les entrailles de la terre, des trésors qui doivent être rendus à leur véritable maître? Dis, parle, j'accomplirai ta volonté!

On entend le chant du coq, et l'apparition échappe de nouveau aux regards et aux mains de ces braves soldats, qui ont prétendu l'arrêter à l'aide de leurs armes.

Dans la conversation qui suit cette scène et qui renferme la ravissante description de la nuit de Noël, pendant laquelle les esprits malfaisants n'ont pas le droit de se montrer, les officiers témoins de l'entrée et de la disparition du spectre royal, se donnent la parole de garder le secret sur cette étrange aventure, qui ne pronostique rien de bon à l'état danois, où se manifestent des symptômes de décomposition.

Tis somewhat rotten in the state of Denmark.

Mais ils croient de leur devoir d'en informer le jeune prince. Au moment où ils quittent la terrasse, l'aurore touche les sommets des collines chargées de givre, et met fin aux terreurs de cette nuit fatidique, point de départ et germe de graves événements pour le malheureux royaume.

Nous voici à la cour. Le roi donne mission à deux de ses affidés de se rendre auprès du roi de Norwége et de s'enquérir du but des armements que prépare le jeune Fortinbras; puis se tournant vers Hamlet soucieux et distrait, il lui fait un reproche de son excessive tristesse, de son deuil obstiné; il débite des lieux-communs sur la nécessité de se soumettre

Digitized by Google

aux décrets de la Providence après la mort des êtres qui nous sont chers, il gourmande son fils adoptif, ce jeune homme au cœur insoumis; il l'engage à ne point retourner à Wittemberg; évidemment il a l'arrière-pensée de le faire observer de près, peut-être aussi en vue des idées réformatrices allemandes. La reine se joint aux instances de son second mari, et Hamlet semble obéir de bonne grâce; mais demeuré seul, il exhale, dans un éloquent monologue, l'indignation qu'il a jusqu'ici comprimée; il fait toucher du doigt la plaie intérieure; à l'entendre gémir, évoquer la mémoire d'un père adoré, déverser un blâme sévère sur celle qui lui a donné le jour et qui n'a pas su respecter le souvenir de son premier mari, on dirait que Hamlet n'a pas besoin du moindre stimulant pour tenter une action d'éclat et se révolter contre l'ordre de choses actuel.

— Fragilité, ton nom est femme! s'est-il écrié en pensant à sa mère.

Horatio et ses amis le trouvent dans cette disposition d'esprit, et lui racontent l'incident fabuleux, et pourtant réel, des trois dernières nuits. Hamlet n'élève ni objections, ni doute à l'endroit de leur récit. Il est si bien préparé à une semblable révélation, il en a si fort le pressentiment, il a si bien entrevu la fin tragique de son père, que rien ne l'étonne. Il ne dit point à ses amis: Ne vous trompez-vous pas? Il les interroge seulement sur le caractère de la physionomie du feu roi.

— Son expression était-elle triste?... sinistre?...

— Oui, triste plutôt qu'irritée.

— Eh bien! je veillerai avec vous cette nuit; j'attendrai son passage. Vous lui avez parlé?

— Nous l'avons interpellé, il n'a pas répondu. Vous auriez été interdit comme nous.

— C'est probable. Combien de temps est-il resté avec vous?

— Aussi longtemps qu'il en faut pour compter jusqu'à cent.

Digitized by Google

— Plus longtemps, reprend un autre interlocuteur.

— Peu importe, s'écrie Hamlet, je lui parlerai, fût-il envoyé par l'enfer. Et puisque vous avez tant fait que de garder le secret sur cette nuit de terreur, promettez-moi de tenir la bouche close; mon affection vous garantit une large récompense.

— Votre affection, prince, nous suffit.

Hamlet resté seul, tout préparé à l'avance aux révélations qui l'attendent, s'écrie :

— Ah ! les forfaits, fussent-ils enfouis dans les entrailles de la terre, la terre les vomit au grand jour !

Nous passons dans l'appartement de Polonius, et nous assistons à une conversation entre Laërte et sa sœur Ophélie. Laërte est sur le point de partir pour Paris; il sermonne sa sœur et l'engage à être plus que prudente dans ses rapports avec Hamlet.

— Il vous aime, dites-vous, il fait des protestations; peut-être est-il sincère en ce moment; mais n'ajoutez foi qu'à demi à ses promesses. Il est l'esclave de l'État. Soyez prudente ! Une jeune fille qui dévoile ses charmes en face de la lune, en est encore trop prodigue.

Ophélie promet de suivre les avis de son frère, mais répond cependant :

— Ne soyez point comme ces prêcheurs en chaire qui commandent l'abstinence et agissent contrairement à leurs paroles. N'allez point, à Paris, donner vous-même un démenti à vos bons préceptes.

Polonius le père arrive sur ces entrefaites et donne sa bénédiction à son fils, avec une série de préceptes à inscrire en lettres d'or dans le carnet d'un jeune homme en partance pour une grande capitale. C'est du Larochefoucauld tout pur, et l'on est tout étonné de voir, dans le cours du drame, le même vieillard, si prudent et si austère vis-à-vis de son fils, se prêter entre les mains du roi à des commissions peu louables. C'est que l'expérience des hommes et des

Digitized by Google

choses n'est nullement la garantie d'un caractère ferme et irréprochable. Son dialogue avec Ophélie, après le départ de Laërte, est un modèle de catéchisme de prudence; rigoriste à l'excès, il blâme Ophélie d'avoir accueilli les hommages du prince, qui, à ses yeux, n'est qu'un séducteur voilé de platonisme. La conversation de Polonius avec sa fille m'a bien rappelé celle du maître de musique Miller avec sa fille Louise, dans *Intrigue et Amour* de Schiller.

— C'est sur le sac qu'on frappe, dit le vieux Miller, lorsque Louise lui raconte les belles sentences du noble Ferdinand; c'est sur le sac qu'on frappe, mais on a en vue le baudet.

— Ne vous fiez point à ses serments, dit Polonius à Ophélie, ce sont des entremetteurs, les avocats des désirs criminels.

Avec une rudesse implacable il prescrit à Ophélie d'interrompre ses relations avec le prince, et Ophélie, victime obéissante, comprime les meilleurs sentiments de son cœur; elle étouffe des convictions qui pour elle étaient des articles de foi; elle implante dans sa frêle organisation le premier germe de la folie, et elle concourra, bien malgré elle, à pousser Hamlet dans la voie du mépris.

Dans la dernière scène du premier acte, nous nous retrouvons sur la terrasse du château. Le spectre royal apparaît à l'heure accoutumée. Les cheveux du prince se dressent sur sa tête; mais, exalté, pressé de lire au fond du terrible mystère qui va faire le désespoir de sa vie, il adresse à son père cette éloquente allocution :

— Anges et messagers de Dieu, assistez-nous!... Qui que tu sois, esprit de bénédiction ou spectre damné, que tu apportes avec toi le souffle du ciel ou les vapeurs de l'enfer, je t'interpelle, je te nomme Hamlet, prince, père, roi de Danemark; réponds-moi!

Le spectre ne répond point et fait signe à Hamlet de le suivre au bout de la terrasse, sur un point écarté. Malgré

Digitized by Google

les avertissements de ses compagnons, qui supplient le prince de ne point suivre le fantôme démoniaque sur le bord des récifs, où le vertige saisit les plus intrépides, Hamlet obéit aux injonctions de son père. Celui-ci lui révèle le terrible secret.

« C'est pendant mon sommeil que le frère usurpateur et » adultère a versé dans mon oreille le suc de la jusquiame, » qui a corrompu, sur l'heure, la masse de mon sang, et » m'a tué non confessé, sans communion, sans extrême- » onction, sans que j'aie pu régler mon compte avec le ciel.

» *O horrible ! horrible! most horrible !*

» Mais de quelque façon que tu entames cet acte, ne » souilles point ton cœur ! n'entreprends rien contre ta » mère ! abandonne-la au ciel et aux épines du remords » qui déchireront son sein. Adieu, pense à moi ! »

Et comme si un éclair avait illuminé de ses sinistres reflets cette scène nocturne, comme si cette flamme du ciel avait pénétré dans tous les replis de son cerveau, Hamlet s'abandonne sur l'heure à un épouvantable désespoir. Il veut effacer de la table de sa mémoire tout le souvenir de son passé. Le commandement de son père seul survivra.

— Ah ! le drôle infâme ! je veux noter sur mes tablettes que tel peut sourire, toujours sourire et être néanmoins un frippon fieffé.

— Du moins, ajoute-il avec l'ironie mordante qui de ce moment sera au fond de toutes ses paroles, du moins je sais qu'il en est ainsi en Danemark.

Ses amis le rejoignent ; il leur fait promettre sur son épée qu'ils ne révéleront à personne la terrible apparition de cette nuit, et qu'ils ne l'interrogeront point lui-même sur l'entrevue qu'il a eue avec son père.

— Il peut me convenir de prendre une attitude bizarre. Ne donnez point à entendre, par quelque signe d'intelligence, que vous savez ce que c'est.

Digitized by Google

Et à mesure que ces fidèles amis répètent les paroles du serment que Hamlet leur fait prêter, le spectre les suit comme une taupe souterraine d'un bout de la terrasse à l'autre, et fait entendre sourdement ce seul mot :

— Jurez !

— Malheur à moi, s'écrie Hamlet demeuré seul, malheur à moi, le temps est hors de ses gonds. Malheur à moi, que je sois venu au monde pour le remettre à sa place !

L'acte II nous montre des scènes d'intérieur dans la maison de Polonius ; celui-ci commence par donner à son serviteur Reinhold une mission de confiance à Paris, pour y surveiller son fils, s'assurer par des voies détournées s'il fait des dettes de jeu et de mauvais sujet ; puis après l'avoir congédié, il entend les révélations de sa fille sur la marche de la passion du prince. Ophélie décrit, avec une émotion visible, la dernière entrevue qu'elle a eue avec Hamlet, ou plutôt l'entrée imprévue du prince dans l'appartement de la jeune fille, son costume débraillé, son air hagard, ses gestes saccadés, son silence, sa retraite sinistre.

— Il est venu à moi, dit la jeune fille, comme si l'enfer avait lâché sur lui toutes ses terreurs.

L'intention du poëte a été évidemment de faire croire au spectateur que cette entrevue avec Ophélie a eu lieu le lendemain même de l'apparition du spectre.

Polonius se décide à faire part au couple royal de ces symptômes de folie ; il se rend à la cour, où le roi vient de donner mission à Rosencrantz et Guilderstern de surveiller le prince. Les scènes d'espionnage sont des chefs-d'œuvre d'adresse. Vis-à-vis de Polonius, Hamlet joue le rôle d'un fou ironique, méchant par moments. Il raille impitoyablement le vieux courtisan et le force de convenir qu'il y a de la méthode dans cette folie. Quant aux deux surveillants, Hamlet dédaigne de prendre vis-à-vis d'eux un masque quelconque ; il leur parle avec une simplicité charmante,

Digitized by Google

avec une naïveté que les roués interprêtent comme si c'était de la folie.

— Convenez donc, Messieurs, leur dit Hamlet avec bonhomie, convenez que vous avez la mission du roi de me tirer, comme on dit vulgairement, les vers du nez.

Et il les raille, il les accule, il les conjure si bien au nom de leurs relations d'enfance, que l'un d'eux, dans une veine de franchise, convient du fait.

— Oui, mon prince, on nous a fait chercher dans cette intention.

— Voilà qui est bien. Et maintenant, franchise pour franchise: je suis tombé dans une singulière disposition d'esprit; j'ai tout à coup perdu toute gaîté; le monde est devenu pour moi une insupportable prison, un promontoire dépouillé de verdure; le ciel, le firmament, ce baldaquin constellé, ne me paraît plus qu'un amoncellement de mauvaises vapeurs; l'homme, ce chef-d'œuvre de la création, si richement doué, ce modèle de tout ce qui respire, n'est plus pour moi que la quintessence de la poussière. L'homme ne me plaît point, et la femme pas davantage... Pourquoi riez-vous?...

— Prince, à vous entendre exprimer votre déplaisir à l'endroit de tout ce qui est vivant, j'ai pensé que vous feriez mauvais accueil aux comédiens que nous amenons.

— Les acteurs de la cité?...

— Précisément, ceux que vous aimiez autrefois.

— Eh bien, ils seront les bienvenus.

Hamlet se laisse aller à une malicieuse récapitulation des rôles de caractère, à la mode à Londres vers la fin du seizième siècle. On lui amène le chef de la troupe. Sa résolution est vite prise. Il se servira de cette occasion opportune pour lire dans la conscience du roi. On représentera la *Mort de Gonzague,* et Hamlet intercalera dans cette pièce italienne une vingtaine de vers de sa façon, contenant une allusion à la mort récente du roi légitime. En attendant la

Digitized by Google

représentation, pour éprouver la valeur et les capacités du comédien principal, il lui fait réciter des vers héroïques sur la prise de Troie, sur la mort de Priam et d'Hécube.

Et quand l'acteur est parti, Hamlet éclate en reproches qu'il s'adresse à lui-même : « Cet acteur, qui s'émeut pour Hécube ! Hécube, qu'est-elle pour lui ? et lui, qu'est-il à Hécube pour pleurer son sort ? Et moi, misérable, je ne m'émeus point, je ne puis rien dire pour un roi dont le trône et la vie sont devenus la proie d'un scélérat !... Je n'ai que le sang d'une colombe ! je n'ai point de fiel ! sans cela depuis longtemps j'aurais nourri les vautours avec le cadavre de ce misérable ! »

Un doute s'est élevé dans l'espit de Hamlet : le démon peut avoir pris la figure du feu roi. L'épreuve du spectacle va dissiper ce nuage, et Hamlet se trouvera de nouveau dans une cruelle alternative, entre l'obligation morale d'agir et l'impossibilité résultant de la désespérante disposition de son esprit.

L'acte III s'ouvre par des scènes à la cour de Claudius, qui interroge ses émissaires sur le résultat de leurs observations auprès de Hamlet. Polonius propose au roi de se tenir avec lui caché pendant une entrevue qu'Ophélie doit avoir avec le prince.

Hamlet entre et prononce le célèbre monologue : *To be or not to be !* Évidemment, la même irrésolution qui empêche le prince d'accomplir la promesse faite au fantôme l'empêche aussi de se tuer ; le suicide serait pour lui une excellente issue après ses intimes souffrances, s'il osait aborder l'éternité face à face ; mais il a peur des rêves qui peuvent survenir pendant le sommeil du tombeau et il s'arrête sur le seuil de cet abîme, de ce monde inconnu, comme il hésite d'appeler le peuple aux armes et de provoquer une enquête solennelle sur la cause du décès du feu roi.

Après ce terrible examen de conscience, dans la conversation avec Ophélie, dans cette navrante scène d'adieux et

Digitized by Google

de renoncements, lorsque la jeune fille lui rend les gages de souvenir, tous ces dons charmants auxquels l'amour seul donnait un prix et un parfum, Hamlet n'a que des paroles satyriques. Son scepticisme le pousse à flétrir, à nier la vertu féminine.

— Va-t-en dans un couvent, lui dit-il; sois pure comme la neige, chaste comme la glace, la calomnie trouvera moyen de te noircir. Va-t-en dans un couvent, ne mets pas dans le monde des pécheurs comme nous... ou bien, si à toute force tu veux te marier, prends un fou pour mari; car les hommes prudents et sages ne savent que trop ce que vous faites d'eux.

Et lorsque après cette apostrophe, il la quitte, Ophélie exhale sa douleur comprimée dans un monologue qui contient déjà les indices avant-coureurs d'un cœur brisé, d'un esprit troublé.

Le roi, rentrant en scène avec Polonius, n'a que trop deviné que cette désespérante humeur de Hamlet n'est point le résultat d'un amour concentré. Sa mauvaise conscience d'ailleurs le tourmente; il enverra son beau-fils avec une mission en pays étranger.

Nous assistons ensuite à un spectacle dans le spectacle. Hamlet endoctrine les acteurs et fait incidemment un cours dramatique. Je ne m'arrêterai point à cet épisode, qui a dû être d'un grand intérêt pour les contemporains de Shakespeare, et qui présente encore pour nous le charme d'une exposition lucide des principes de l'art, mais qui entraverait inutilement la marche de mon récit. Au moment où la cour, invitée par Hamlet, doit arriver, Horatio a été sommé par son ami de tenir les yeux attachés sur la figure du roi pendant la durée de la représentation qui a lieu sur un petit théâtre improvisé au fond de la scène. Hamlet, assis aux pieds d'Ophélie, en face du couple royal, accompagne, comme le chœur antique, de ses réflexions la marche de l'action et lance des épigrammes acérées à l'empoisonneur.

Digitized by Google

Celui-ci, de plus en plus troublé par d'évidentes allusions, ne peut plus se contenir; il se lève et à sa suite toute la cour en désarroi se précipite hors de la scène. Hamlet pousse des cris de joie féroces; la souris est tombée dans la souricière. Le doute n'est plus possible; rien ne doit plus s'opposer à l'exécution des ordres donnés par le fantôme royal.

Les émissaires du roi rentrent en scène; ils accablent le prince de reproches. C'est lui qui est la cause du malaise subit du roi. La reine mande son fils auprès d'elle; c'est le message que Rosencrantz et Guildenstern viennent faire à Hamlet.

Tout le monde connaît la réponse du prince qui se sent épié.

— Connaissez-vous cet instrument?

— C'est une flûte.

— Eh bien! ne voulez-vous pas jouer de cette flûte?

— Je ne le puis.

— Comment, vous ne le savez pas? c'est chose si facile.

— Je ne connais pas les touches.

— Ah! vous ne connaissez pas les touches et n'osez jouer de la flûte, et vous croyez par hasard que vous pouvez user de moi comme d'un instrument dont vous connaissez les touches?... Allez!

Polonius vient répéter l'invitation de la reine. Hamlet va se rendre auprès d'elle. En route il aperçoit, en traversant une galerie, le roi agenouillé, faisant sa prière, essayant d'échapper aux tortures morales par l'aveu de sa faute en face du tribunal céleste. Hamlet est sur le point de se précipiter sur son oncle, mais un scrupule l'arrête, un scrupule infernal. Il ne veut point expédier l'assassin au moment où celui-ci pourrait se trouver en état de grâce; il veut le surprendre, soit après un festin, soit sur sa couche incestueuse; il a la prétention de l'envoyer en enfer.

La scène de l'entrevue entre Hamlet et sa mère est l'une des plus éloquentes du vaste répertoire tragique de Shakes-

Digitized by Google

peare ; elle fait de Hamlet l'un des orateurs les plus véhéments qui aient essayé de réveiller une conscience rebelle ou étouffée. Dans le premier moment, lorsque Hamlet commence sa véhémente apostrophe, la reine se croit trahie, livrée, sur le point d'être assassinée par son fils irrité. Elle appelle au secours. Polonius, caché derrière la tapisserie, fait un mouvement, et Hamlet, dans la pensée qu'il va frapper le roi, le transperce de son épée.

Le meurtre n'arrête pas un seul instant le cours de ses reproches amers; mais lorsqu'au milieu de cette cruelle incartade le spectre de son père apparaît, visible à son fils seulement, Hamlet se trouble. Il lui parle, il lui adresse des paroles incompréhensibles pour la reine, qui trouve dans cette exaltation visionnaire de son fils une preuve réitérée de sa folie et qui échappe en partie, par là, à ses propres angoisses. Elle promet à Hamlet le silence sur ce qui s'est passé entre eux, et elle est parfaitement sincère dans le moment où elle parle ; mais Hamlet continue à la railler impitoyablement; il l'engage à céder aux premières caresses du roi.

— Vous savez d'ailleurs, ma mère, que l'on va m'envoyer en Angleterre; les lettres sont scellées ; je devine ce que signifie ce message; mais je creuserai des mines plus profondes que celles de mes adversaires ; et gare à l'artificier, car il pourrait sauter en l'air avant moi. Bonsoir, ma mère !

L'acte IV suit une marche beaucoup plus irrégulière et plus compliquée que les précédents; les scènes se suivent avec rapidité et en apparence sans connexité. Au début, la reine raconte au roi le meurtre de Polonius et confirme son mari dans la résolution prise de faire partir Hamlet au plus vîte pour l'Angleterre. En vue d'une émeute, le roi donne des ordres pour que l'on enterre Polonius en secret, sans pompe; mais pour le faire, il faut savoir où Hamlet a caché le cadavre. Les courtisans interrogent le prince, qui se moque d'eux ; il ne se laissera pas interroger par une

Digitized by Google

éponge. Amené devant le roi, il subit la répétition du même interrogatoire..

— Où est Polonius?

— Il assiste à un festin.

— Chez qui?

— A un festin où il ne mange point, mais où il est mangé.

— Mais enfin, où est-il?...

— Dans le ciel; envoyez-y pour voir, et s'il n'y est point, il est sûrement autre part où vous le trouverez. Si d'ici à un mois vous n'avez point de ses nouvelles, vous pourrez le flairer en montant par l'escalier qui conduit à la galerie.

Le roi annonce à Hamlet son dessein de l'envoyer en Angleterre.

— C'est bien, réplique Hamlet.

— Comment, c'est bien; vous prononcez ces paroles sans connaître mes intentions.

— Je vois un ange qui les connaît.

Le roi Claudius, demeuré seul, trahit son désespoir et laisse lire au fond de sa pensée. Il a pris des mesures pour faire périr Hamlet dès qu'il sera arrivé auprès de son vassal.

Sur le point de s'embarquer, Hamlet rencontre, dans une plaine du Danemark, l'armée de Fortinbras, de ce jeune prince norwégien qui a obtenu du roi Claudius la permission de traverser les terres danoises pour faire la guerre en Pologne. Cette rencontre avec un jeune homme aiguillonné par le désir de la gloire et courant peut-être à la mort, avec 20,000 braves, pour un simple point d'honneur, pour la conquête de quelques pouces de terrain, devient pour Hamlet un reproche vivant; il raille itérativement sa propre inaction, il s'enhardit à n'avoir plus que des pensées de sang et de vengeance.

Nous touchons aux scènes de folie d'Ophélie, scènes qui échappent à toute analyse et qui réclameraient l'organe

Digitized by Google

d'une actrice habile pour être goûtées dans leur déchirante simplicité. Les chants populaires qui servent de véhicule et d'enveloppe à sa douleur désespérante, permettent de lire dans son cœur et dans sa pensée ; sa folie est le double produit de la mort violente de son père et de son amour contrarié, brisé. Ophélie a fait une simple apparition devant la reine et son époux, lorsqu'on annonce l'arrivée de Laërte, qui a produit une émotion générale dans le royaume. Laërte vient poursuivre le meurtrier de son père ; c'est au roi lui-même, non à Hamlet, qu'il fait remonter le meurtre ; le peuple danois le croit aussi. Une formidable sédition a suivi spontanément la seule apparition de Laërte. Celui-ci se présente à la cour d'Elseneur, accompagné d'une troupe de rebelles ; il envahit le palais et arrivé en face du roi, il le somme de rendre compte de la mort de Polonius.

Le roi, qui sur ce point se sent innocent, reste calme et offre à Laërte de faire procéder à une enquête par des arbitres de son choix. Cette attitude en impose au jeune homme ; son attention est d'ailleurs distraite par l'entrée d'Ophélie, qui ne reconnaît point son frère, et dont les discours incohérents portent le désespoir au fond de son cœur. Il promet au roi de se contenir jusqu'à ce qu'il ait acquis une conviction quelconque, et de poursuivre au besoin la vengeance en commun avec le pouvoir royal.

Horatio, dans la scène suivante, reçoit une lettre de Hamlet, qui lui annonce son retour subit dans le Danemark, à la suite d'une rencontre avec des corsaires, entre les mains desquels il est demeuré prisonnier. Il donnera verbalement à son ami toutes les explications, et il lui demande à cet effet une entrevue.

Dans la dernière scène de ce quatrième acte, Laërte, convaincu de la non-culpabilité du roi, se concerte avec lui sur la punition à infliger à Hamlet, dont le retour imprévu vient d'être annoncé. Laërte a demandé au roi :

— Pourquoi donc ne l'avez-vous pas mis en jugement immédiat ?

Digitized by Google

— Pour deux raisons : pour l'amour de sa mère et par crainte du peuple qui idolâtre Hamlet. Il faudra, pour arriver au but, sans froisser la reine et la vile populace, il faudra de grandes précautions. Hamlet sait que vous êtes fort dans l'escrime, il est jaloux de votre capacité, il faut faire une passe d'armes avec lui ; dans l'ardeur de la lutte et après avoir fait une passe ou deux, vous choisirez un fleuret non boutonné ; Hamlet, avec son laisser-aller naïf, ne s'en apercevra point et vous le blesserez.

Laërte entre dans les idées du roi ; de plus, il enduira d'un poison subtil le bout du fleuret, et, pour surcroît de mesures perfides, le roi fera préparer une coupe empoisonnée ; Hamlet s'échauffe avec une extrême facilité dans les exercices gymnastiques, il boira et mourra.

Pendant ces pourparlers, la reine vient annoncer aux interlocuteurs le suicide d'Ophélie, et ce récit navrant stimule davantage encore l'ardeur de Laërte, qui n'éprouve aucun remords de conscience à faire périr par des moyens criminels le meurtrier de son père et de sa sœur.

Au cinquième acte, on dirait que tout doit se précipiter ; mais non, nous assistons à la conversation de deux fossoyeurs qui creusent la tombe d'Ophélie et raillent, dans leur jargon vulgaire mais incisif, la vanité, le néant des choses humaines. Ils déversent le blâme sur la partialité du jury, qui accorde l'enterrement chrétien à une femme noble qui s'est suicidée, tandis que dans les mêmes circonstances on aurait enfoui à l'écart la femme du peuple.

Hamlet et Horatio surviennent ; leur conversation, à l'occasion du crâne d'Yorick, du fou du roi, est connue, elle a été illustrée et rendue populaire par le pinceau de Delacroix. On apporte le cadavre d'Ophélie dans un cercueil découvert ; toute la cour, la reine en tête, fait cortége. Laërte est scandalisé de ces funérailles incomplètes ; il interpelle un prêtre qui a accompagné silencieusement le cercueil, sans faire entonner les chants funèbres usuels. L'ecclésiastique

Digitized by Google

lui répond en se retranchant derrière la règle immuable de l'Église.

— Eh bien, je te le dis, réplique Laërte dans sa douleur, je te dis, prêtre endurci, que ma sœur angélique sera placée auprès du trône de Dieu, tandis que toi, tu seras couché, en hurlant, sur le sol.

Au moment où la terre va couvrir le beau corps d'Ophélie, Laërte se précipite dans la tombe, et lance des imprécations contre l'auteur de la folie de sa sœur. Hamlet s'approche, se jette à son tour dans la tombe et prononce des paroles plus emphatiques encore que Laërte. Une lutte violente s'engage entre les deux adversaires que l'on sépare avec peine.

Dans la scène qui suit celle du cimetière, Hamlet révèle à son ami Horatio les incidents de son voyage maritime forcé ; la ruse qu'il a employée pour s'emparer des dépêches que portaient les deux courtisans et qui enjoignaient au roi d'Angleterre de mettre Hamlet à mort aussitôt après son arrivée ; la substitution d'une dépêche contrefaite par Hamlet lui-même et qui donne l'ordre de tuer les deux messagers ; la rencontre et la lutte avec des corsaires, qui emmènent Hamlet prisonnier ; enfin le retour inespéré de Hamlet sur les côtes du Damenark, où les corsaires l'ont déposé.

Pendant cette conversation entre les deux amis, survient un messager du roi Claudius, le courtisan Osrick, qui invite Hamlet à une lutte au fleuret avec Laërte. Le roi veut à cette occasion réconcilier les deux adversaires.

Hamlet se montre tout prêt à se rendre aux désirs du roi. La scène entre lui et Osrick est pleine d'humeur et destinée à mettre encore une fois en relief la mordante ironie du prince.

Osrick est le courtisan cérémonieux, qui a bien appris par cœur sa leçon de perroquet, mais qui, une fois les phrases de conversation prononcées, reste court comme un idiot.

Digitized by Google

— Vois-tu, Horatio, dit Hamlet, vois-tu, cet être, en venant au monde, a fait des cérémonies avant de prendre le sein de sa nourrice.

Sur cette scène semi-burlesque tranche la scène toute mélodramatique de la clôture et que je prends la liberté de ne plus trouver au niveau des actes précédents. On dirait que le poëte se sentait fatigué, qu'il éprouvait le désir d'en finir.

Les choses se passent d'abord selon le plan prémédité du roi. Hamlet, saisi par de funestes pressentiments, qu'il communique à son ami, consent néanmoins à faire l'escrime avec Laërte; il s'échauffe, on se repose un instant. La reine, sur le refus de Hamlet de boire, prend elle-même la coupe empoisonnée et boit à la santé, à la réussite de son fils. Laërte saisit le fleuret non boutonné, blesse légèrement son adversaire; une nouvelle interruption a lieu. Laërte, troublé, ne s'aperçoit pas que Hamlet a pris le fleuret fatal; il est frappé à mort et annonce à Hamlet qu'ils sont trahis par le roi.

Hamlet furieux, voyant sa mère se tordre dans l'agonie, se précipite sur l'usurpateur, le transperce, et meurt lui-même après avoir légué la couronne de Danemark à Fortinbras.

Horatio est le porte-voix de son ami mourant; il annonce au jeune chef norwégien sa fortune inespérée, son élévation et les crimes qui viennent de confondre en une seule et même destinée toute la famille royale, ces Pélopides-scandinaves, empruntés par Shakespeare à la chronique de Holinshed, mais immortalisés par son souffle créateur.

Je suis tenté de croire que Shakespeare a déposé dans la tragédie de *Hamlet* ses plus hautes inspirations, la pensée intime d'une certaine époque de son développement. On a beaucoup douté sur l'époque où Shakespeare a composé *Hamlet;* il est permis de placer vers 1594 la première apparition de cette Orestéïde septentrionale sur le théâtre. Shakespeare a refondu et développé la donnée première; c'est vers 1604 que le second *Hamlet* a vu le jour.

Digitized by Google

Nous possédons dans cette tragédie l'une des plus hautes conceptions de l'esprit humain. Sans aucun doute Shakespeare a traversé lui-même quelques-unes, peut-être toutes les phases de la torture morale de son jeune héros; il a souffert comme lui, et, ainsi qu'il l'exprime si éloquemment dans le célèbre monologue du troisième acte, « il a subi » l'oppression des puissants, le mauvais traitement des » orgueilleux, les douleurs de l'amour méprisé, les dénis » et les délais du droit et de la justice, l'insolence des » hommes en place et l'injure que la médiocrité inflige au » mérite modeste et silencieux. »

Je ne pense pas, quelqu'obscure et voilée que soit la vie de Shakespeare, je ne pense que nous soyons bien loin de la vérité en cherchant dans *Hamlet* une confidence. C'est à travers ce triste labyrinthe du doute et de l'indécision qu'a dû passer le grand poëte anglais avant d'atteindre et de conquérir la sérénité qui lui a permis d'enfanter les nombreux chefs-d'œuvre de la seconde partie de sa carrière, la plupart de ses drames historiques et de ses charmantes comédies, la plupart des types héroïques et passionnés qui feront l'éternelle admiration des penseurs et des amants.

Nous ne dirons point, nous ne dirons plus avec Freiligrath : « L'Allemagne, c'est *Hamlet,* mais *Hamlet,* c'est Shakespeare » à la veille ou à l'époque de sa gloire ! »

LOUIS SPACH.

Digitized by Google

LES ŒUVRES DE M. JEAN MACÉ

UNE BOUCHÉE DE PAIN. — L'ARITHMÉTIQUE DU GRAND-PAPA. — LE THÉATRE DU PETIT CHATEAU. — LES CONTES DU PETIT CHATEAU. — LE MAGASIN D'ÉDUCATION.

Les enfants sont heureux à présent. Sans doute on les a toujours autant aimés, jamais on ne les a autant gâtés. Quelle variété et quelle perfection dans leurs jouets! Le cerceau éprouvait autrefois l'adresse et la force, aujourd'hui il laisse autant de sécurité qu'il donne de satisfaction; il suit fidèlement, servilement le bâton conducteur, assuré contre les chutes aux passages les plus difficiles. L'élégante porcelaine a remplacé le carton dans ces créatures fragiles auxquelles les enfants se plaisent à donner une éducation peu profitable pour se venger de celle qu'ils reçoivent et dont ils ne profitent pas toujours beaucoup mieux. Jadis ils étaient réduits à cette grossière ressource de faire marcher d'une main les animaux qu'ils aiguillonnaient de l'autre; la mécanique leur offre une illusion complète; ils trouvent une obéissance presque spontanée à leurs ordres et peuvent croire qu'ils ont la vie sous les yeux, ayant le mouvement à leur service. L'éducation s'est nécessairement adoucie en même temps que les plaisirs sont devenus plus recherchés et les jouets plus délicats. On ne se rappelle plus les anciennes sévérités. Ceux qui les avaient éprouvées n'ont pas cédé au besoin de les infliger à leur tour, comme on voyait dans une

Digitized by Google

grande école les malheureux de l'année précédente faire payer leurs souffrances passées à la génération nouvelle qui n'en pouvait mais et qui n'avait pour se consoler que l'espoir de réclamer l'année suivante à son profit une semblable application de la justice distributive sur de nouveaux innocents destinés à se dédommager de même. La tendresse des parents a retranché le superflu de rigueur dont ils avaient souffert. Ils se sont réduits au strict nécessaire, encore les faibles moyens de correction qu'ils emploient sont-ils plus pénibles pour eux-mêmes que pour ceux sur qui ils s'exercent.

Mais comment l'autorité paternelle, volontairement dénuée de ses moyens d'action les plus énergiques, s'y prendra-t-elle pour donner l'instruction? Si elle ne veut plus la faire subir, pourra-t-elle la faire accepter? Nous avons tous appris que si les fruits de la science sont doux, la racine en est amère; malheureusement l'enfant éprouve l'amertume par lui-même, et quant à la douceur, il est forcé de s'en rapporter au témoignage d'autrui, sans pouvoir la goûter, car ces fruits sont de telle nature qu'il faut attendre longtemps pour les recueillir et les savourer. La perspective lointaine d'un résultat, quelque utile et quelque charmant qu'il soit, donne-t-elle un assez ferme espoir, surtout à des enfants, pour les faire passer sur de pénibles commencements? Jusqu'ici l'autorité seule a été efficace, à présent la science doit s'y prendre d'une autre manière: qu'elle se rende attrayante, ne demandant plus à un pouvoir rigoureux de la rendre nécessaire. C'est à lui donner cet attrait que M. Macé s'applique très heureusement. Il est dans l'enfance un goût dont on n'a pas tiré toujours tout le parti possible: c'est le goût de la lecture, plus vif peut-être au premier âge que dans ceux qui suivent. A mesure que l'homme mûrit, qu'il vieillit, il est absorbé à la fois par le dehors et par le dedans, par les affaires dont les plus oisifs sont assaillis, par la réflexion à laquelle les plus légers se livrent; il ne lit plus avec un abandon sans réserve à la pensée d'autrui, il n'éprouve plus

Digitized by Google

l'irrésistible besoin et il n'a plus la certitude de s'instruire. Pour les enfants, au contraire, tout est nouveau, instructif; ils ne croient pas perdre leur temps, ils ne se sentent pas humiliés en s'oubliant complètement dans un ouvrage; ils isent pour lire, ils vont jusqu'au bout de livres très ennuyeux bien plus souvent que les hommes faits. Il faut satisfaire leur goût en écrivant pour eux des livres attrayants, et l'utiliser en écrivant des livres instructifs. Ainsi ils n'apprendront pas de la même manière qu'autrefois, ils pourront apprendre aussi bien.

Les principaux ouvrages de M. Macé sont ceux où il met la science à la portée des enfants, disons mieux, des ignorants parmi lesquels comptent beaucoup de grandes personnes, et M. Macé a trop d'esprit pour n'avoir pas senti que si les premiers devaient l'écouter avec empressement, ses leçons seraient fort utiles aux seconds. Qui ne se rappelle l'immense succès de l'*Histoire d'une bouchée de pain?* Tout le monde voulut la connaître, attiré non-seulement par le désir de lire un livre très bien fait, mais encore par la curiosité de faire une découverte à la suite d'un maître, car apprendre c'est découvrir.

Il est une qualité nécessaire aux livres de ce genre, dont nous ne pouvons guère parler que pour en signaler l'importance, car nous ne sommes pas compétent pour l'attribuer ou la dénier à un auteur: nous voulons parler de l'exactitude scientifique. On veut instruire les enfants, mais quel soin ne doit-on pas prendre pour n'introduire aucune notion fausse dans leur confiante intelligence! L'ignorance à tout âge vaut mieux que l'erreur. Que de livres d'histoire, par exemple, où sont entassées des fables! Sans doute il y a des choses qu'il faut cacher; en est-il qu'il soit permis d'altérer? Du reste, ce n'est pas le parti pris qui est le plus à craindre, c'est la négligence. L'éducation de l'enfance, par les livres comme par les leçons orales, est trop souvent laissée à des esprits sans distinction, qui se contentent de peu, qui

Digitized by Google

tiennent d'autrui tout ce qu'ils savent, et ce n'est pas grand chose. On ne peut remédier sans peine à ce grave inconvénient pour l'enseignement oral, qui demande un si grand nombre d'instituteurs; mais si les leçons que donne une personne sont nécessairement faites pour très peu d'enfants, ce qu'elle écrit peut aller jusqu'à tous. Combien en est-il qui n'aient pas lu ou qui ne doivent pas lire l'*Histoire d'une bouchée de pain!*

Ce qu'il convient particulièrement d'examiner, c'est le procédé ou l'art de la composition. Le dessein est facile à comprendre: intéresser et instruire les enfants, mais il n'est pas facile à exécuter. On ne sait pas toujours écrire de manière à se faire suivre et aimer d'eux, sans laisser décheoir le style jusqu'à la puérilité, éviter les classifications et les abstractions, sans sacrifier rien d'essentiel dans la science.

M. Macé a le grand art d'intéresser ses lecteurs d'une manière constante: son procédé est double. D'abord il fait vraiment de l'histoire naturelle une histoire. Nous parlions du goût très vif qu'a l'enfance pour la lecture, ajoutons pour celle de l'histoire; qu'on lui raconte toujours quelque chose, qu'il y ait partout des événements et des personnages. M. Macé se garde bien d'une exposition didactique: « Nous étudierons, d'abord pièce par pièce, la belle machine qui est en vous et qui vous rend tant de services à la seule condition que vous ne lui donnerez pas plus de travail qu'elle ne doit en faire. » — Mais comment l'étudier? — « Nous verrons ce que devient, en passant par toutes ces pièces, la bouchée de pain que vous placez si tranquillement sous la dent, comme si, cela fait, tout était fini, et nous suivrons sa marche depuis le commencement jusqu'à la fin (lettre I). » De là un récit avec des épisodes nombreux; autant de personnages qu'il y a de parties dans le corps, de pièces dans cette machine, car elles prennent toutes la vie, elles s'animent pour se mêler à la narration et en accroître l'intérêt.

Le second procédé consiste à faire intervenir sans cesse,

Digitized by Google

dans l'exposition du sujet, l'enfance, ses jeux, ses soucis, ses habitudes quelquefois bonnes et plus souvent mauvaises; ainsi, à propos des *incisives* : « C'est avec celles-là qu'on mord dans le pain et dans les pommes, où il ne s'agit d'abord que de couper. C'est aussi avec celles-là que les petites filles paresseuses coupent leur fil quand elles ne veulent pas se donner la peine de chercher leurs ciseaux ; et, par parenthèse, c'est une très-mauvaise habitude, parce qu'en les frottant ainsi les unes contre les autres, on les use, et vous verrez bientôt que les dents usées ne repoussent pas (lettre V). » Quelle touchante histoire que celle du diaphragme : « Quand vous veniez au monde, ma chère enfant, et que vous n'étiez qu'un pauvre petit morceau de chair, sans force, sans intelligence, sans volonté, incapable de donner n'importe quel ordre à vos organes que vous ne connaissiez pas encore, votre diaphragme a commencé tout tranquillement son service, sans vous rien demander, et, avec votre première respiration, votre vie a commencé. » Ce diaphragme est comparé à un de ces vieux serviteurs, indépendants et dévoués, que l'enfant a dû voir près de soi dans sa famille ; l'auteur éveille chez cette enfant une douce malice et lui inspire de la reconnaissance pour ceux dont elle a reçu les soins. Rien de plus agréable que cette comparaison longtemps suivie, rien qui rende plus claire l'explication du sanglot, du rire, du hoquet.

M. Macé connaît admirablement les enfants. Il leur enseigne sa science. Eux, de leur côté, lui ont appris leur langage. Certes ce n'est pas toujours une bonne manière de se préparer à écrire que de donner des leçons ou de faire des cours ; la pensée s'habitue à s'arrêter, à insister, à revenir sur elle-même, au lieu de suivre son développement naturel. M. Macé a mis à profit ce qui est dangereux pour les autres, il sait à ne pas s'y méprendre à quel moment il doit s'arrêter dans une explication scientifique, parce que l'attention serait lasse ou que la compréhension deviendrait

Digitized by Google

difficile, et amuser par une anecdote habilement rattachée au sujet, par une ingénieuse comparaison. Il suppose souvent qu'il excite l'étonnement ou le sourire; il n'agit point en auteur qui dispose à son gré des sentiments ou du visage de ses muets interlocuteurs, sûr qu'il ne sera pas contredit. Sa supposition est un fidèle souvenir; il raconte ce qu'il a fréquemment observé.

L'auteur suit le même système dans l'*Arithmétique du grand-papa*. C'est l'*Histoire de deux petits marchands de pommes*. L'auteur représente d'abord *l'arrivée du grand-papa* au moment où s'apprennent les leçons, c'est-à-dire l'arrivée de l'amusante histoire, personnifiée dans un aimable et sage vieillard qui veut bien compatir aux chagrins de ses enfants, mais qui ne veut pas les laisser dans l'ignorance. Toutes les circonstances qu'il faut retenir à grand'peine pour s'instruire dans l'arithmétique sont ingénieusement mises en lumière: « Toutes leurs pommes étaient exactement semblables. Ce n'était pas comme les pommes du marché, dont les unes sont grosses, les autres petites, ce qui fait que les paysans mettent les plus belles sur le dessus pour attirer les acheteurs... » Un conseil de prudence est indirectement donné par occasion: Enfants, qui achetez des pommes et peut-être tout autre chose, ne vous laissez pas prendre à la surface, regardez toujours au-dessous, au fond du panier. Pour tirer d'embarras les deux frères qui se disputent sur le nombre de leurs pommes et qui ne savent compter que jusqu'à dix, leur sœur Pinchinette leur montre à former des dizaines, des centaines, des mille, en mettant les fruits dix par dix dans des sacs, les sacs dans des boîtes, les boîtes dans des paniers. La difficulté d'appliquer ce procédé à bien d'autres choses que les fruits, à des chevaux, par exemple, rend nécessaire la première leçon d'arithmétique, avec les mots propres et les chiffres, qui semblent justement placés pour aider l'intelligence au lieu de l'embarrasser comme ils font d'ordinaire: « Ainsi finit la première visite de Pinchinette. »

Digitized by Google

L'auteur a grand soin de rattacher à ses explications scientifiques les idées morales qu'on ne rappelle jamais trop à l'enfance ; celle-ci les prend quelquefois en grippe, parce qu'on les lui présente d'ordinaire sous la forme assurément désagréable de la réprimande ; l'abstraction, quand une faute commise n'aide pas à les en faire sortir, lui paraît ennuyeuse. Quel doit-être cependant le but de l'éducation ? La science elle-même, si précieuse et, dans une certaine mesure, si nécessaire, la science n'est qu'un moyen. C'est à pénétrer un jeune esprit de la morale, c'est à lui faire pratiquer toute sa vie la vertu que tendent les principaux efforts des maîtres. M. Macé n'a point failli à cette partie de sa tâche. L'*Histoire d'une bouchée de pain* se termine par cette conclusion : « Mangez en paix, comme un joli petit animal que vous êtes. Mais n'oubliez pas de nourrir aussi l'autre partie de votre être, celle qui est la principale et qui vous fait monter à Dieu. » Un des passages les plus utiles et les mieux placés dans un livre d'histoire naturelle est assurément celui-ci : « Il s'est établi en France une société pour la protection des animaux, une noble tâche, très honorable en dépit des plaisanteries, pour ceux qui se la sont donnée. C'est en effet une mauvaise chicane d'aller dire aux gens qui font du bien quelque part qu'il y en aurait encore plus à faire ailleurs (lettre 28). » L'auteur revient fréquemment sur le respect dû aux animaux ; lui qui ne cite presque jamais, il rapporte la petite allocution que l'oncle Toby adresse à la mouche et qui finit ainsi : « Va, pauvre diablesse ! va-t-en ; pourquoi te ferais-je du mal ? Le monde est, ma foi ! bien assez grand pour nous contenir tous les deux (lettre 36). » Il faut croire que les mauvais penchants de l'enfance sont toujours les mêmes. Il y a longtemps que ses instigateurs veulent l'empêcher de s'exercer à la cruauté sur les animaux : « C'est passe-temps aux mères de veoir un enfant tordre le col à un poulet, et s'esbattre à blecer un chien et un chat : et tel père est si sot, de prendre à bon augure d'une âme martiale,

Digitized by Google

quand il veoit son fils gourmer injurieusement un païsan ou un laquay qui ne se deffend point... Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté, de la tyrannie...; elles se germent là et s'élèvent après gaillardement et proufitent à force entre les mains de la coutume... » (Montaigne, *Essais,* liv. I, ch. XXII).

Les leçons morales ne manquent pas même dans l'arithmétique. On comprend sans peine à quel propos arrive la leçon de soustraction. Ramasse-tout, à qui le petit Partageur a imposé par surprise un partage dérangeant tous ses comptes, en perd la tête : « S'il ne s'était pas retenu, je crois qu'il aurait battu le pauvre petit. Mais c'était un brave garçon qui aurait rougi d'abuser de sa force, et qui savait que les aînés n'ont pas d'autre droit sur leurs cadets que celui de les protéger quand ils en trouvent l'occasion. »

Nous ne pouvons nous empêcher de regretter que l'éditeur, en tête de l'*Arithmétique du grand-papa,* dans un *avertissement*, titre inoffensif ! ait dirigé une attaque très vive contre les livres de M. Figuier, contre sa nature d'esprit même ; il fait ressortir par le contraste les incontestables mérites de M. Macé, qui ressortent suffisamment des ouvrages de celui-ci. L'éditeur n'a-t-il pas manqué au programme de l'auteur ? La polémique est-elle faite pour l'enfance, à laquelle on veut apprendre la charité, tout au moins la douceur, et, à défaut de l'abnégation qui consiste à s'effacer derrière les autres, la justice et le bon goût, qui consistent à laisser ceux-ci dans leurs places, bonnes ou mauvaises, sans leur contester les premières, sans montrer quel triste droit ils ont aux secondes ?

Deux ouvrages d'un autre genre, les *Contes du petit château* et le *Théâtre du petit château,* ont eu presque autant de succès quoiqu'ils aient fait moins de bruit. L'utile et l'agréable y sont réunis comme dans les ouvrages scientifiques, mais suivant une proportion inverse. L'amusement ici passe le premier, et c'est l'instruction qui s'y mêle par surcroît. L'auteur ne

Digitized by Google

veut pas que le temps abandonné à la distraction soit complétement perdu ; tout à l'heure il ne voulait pas que le temps consacré au travail ne fournît à l'esprit aucune occasion de se détendre. Pour ne parler que du *Théâtre*, l'histoire y occupe une place considérable ; il semble que l'auteur ait cherché la difficulté pour montrer comment il en triomphait ; il a choisi le siècle de Louis XV pour en faire le sujet de la *composition d'histoire*, et a trouvé le moyen de laisser dans l'esprit de ses jeunes lecteurs un jugement exact ou plutôt une juste impression, sans leur rien dévoiler de ce qui doit être caché à leurs yeux. Deux pièces, *le Palais du temps*, la *Leçon de géographie*, nous font saisir le plan de l'auteur. Les abstractions ou les souvenirs sont personnifiés ; ils passent sous les yeux avant de s'aller fixer dans la mémoire. La *Leçon de géographie* met en regard la méthode ordinaire, celle de M. Jean-Baptiste, qui dicte : « L'Alsace, traversée par le 5e degré de longitude est, et les 48e et 49e de latitude nord, » et la méthode nouvelle, celle de la fée voyageuse, qui fait apparaître la même Alsace en costume de paysanne des environs de Strasbourg, tenant ce langage intelligible pour les plus petits : « Il y a deux cents ans seulement que j'appartiens à la France, et la belle plaine que j'occupe entre les Vosges et le Rhin est maintenant la meilleure barrière contre mes anciens amis les Allemands. J'ai deux grandes villes dont je suis fière : Mulhouse, la capitale du coton en France, et Strasbourg, la patrie des pâtés de foie gras. » La leçon morale se place dans d'autres pièces : *A brebis tondue Dieu mesure le vent*, par exemple, enseigne à faire la charité après avoir satisfait à la justice ; le théâtre tout entier à travailler, à remplir son devoir.

Certes M. Macé n'est pas le premier auteur qui ait écrit pour les enfants ; les *Veillées du Château* ne sont pas à dédaigner, quoique la science et le style en soient vieillis ; mais elles ne sont pas constamment à la portée des enfants et elles peuvent éveiller leur curiosité sur des points délicats. Si nous remontons aux contes de fées de Mme d'Aulnoy,

Digitized by Google

nous trouvons un ouvrage dont la galanterie fait le fonds, qui n'est propre qu'à remplir les jeunes têtes d'idées fort étonnantes, presque pernicieuses pour elles; ajoutons que les moyens féeriques n'y sont pas toujours employés avec adresse. Le *Magasin des enfants*, de Mme Leprince de Beaumont, et les ouvrages de Berquin, valent certainement mieux. Si on les compare aux livres de M. Macé, on reconnaîtra que ceux-ci sont supérieurs par la suite, par la persévérance dans une idée d'instruction; mais les premiers offrent plus de naïveté, plus d'abandon; les enfants seraient plus disposés à les croire écrits par l'un d'entre eux. M. Macé laisse peut-être un peu trop apercevoir son désir de faire tourner les récréations au profit des études et du progrès moral. Le jour ouvert sur la distraction au milieu du travail le rend plus facile, presque attrayant; la place faite au sérieux, à l'utile dans les jeux de l'enfance, lui paraît toujours envahissante. Parmi les ouvrages contemporains, ceux de Mme de Ségur offrent un abandon complet; la pleine confiance du narrateur dans son histoire, sans préoccupation d'aucune sorte, au moins en apparence, de là leur singulier attrait; il est vrai qu'il y en a quelques-uns qui peuvent suggérer de fâcheuses idées. Les *Malheurs de Sophie*, par exemple, ou même *Un bon petit diable*. Les tours qu'imagine Mme de Ségur sont souvent assez spirituels pour tenter l'imitation, sans être assez méchants pour effrayer. On ne trouve pas de leçons périlleuses chez M. Macé.

M. Macé cite très-peu d'auteurs et il a raison. Il apprend assez de choses à ses élèves sans leur faire un cours de littérature disséminé. Mais quels sont les contemporains dont il parle avec admiration? Mme Georges Sand, M. V. Hugo, M. Michelet. Peut-être ne contredirons-nous pas ce qu'il dit de la première, dans les *Contes du petit Château*, où il l'appelle, sans la nommer, il est vrai, le premier écrivain du siècle; nul ne peut nier le génie du second, même le talent du troisième. Mais M. Macé recommande de lire cent soixante pages dans la *Mer* de M. Michelet. La lecture

Digitized by Google

des livres consacrés par ce dernier à l'histoire naturelle a de quoi effaroucher bien du monde; sans doute le long passage auquel renvoie M. Macé doit-être irréprochable, mais ce qui suit et ce qui précède dans le même volume! mais les autres volumes qu'on désirera connaître après avoir lu celui-ci! Sied-il bien à tout le monde de pouvoir mettre Mme Georges Sand au premier rang parmi les écrivains? Sans doute les lecteurs et lectrices des *Contes* ne l'y placeront pas d'eux-mêmes; mais ils sont à l'âge où l'on admire sur parole et où l'on ne craint pas de donner des témoignages d'admiration qui peuvent être compromettants. Il est d'ailleurs peu adroit de faire ressortir le génie d'un écrivain quand on ne veut pas le donner à lire. Nous n'aurions pas fait l'observation qui précède si les noms que nous avons rappelés avaient été signalés avec d'autres et si le privilége d'une mention isolée n'avait pas dû avoir pour effet de concentrer exclusivement sur eux l'attention des lecteurs. On peut les croire grands, il ne faut pas du moins les croire seuls.

M. Macé s'est joint à des hommes distingués, animés du même esprit que lui, instruits et fins, pleins du noble désir de servir l'enfance et complaisamment disposés à la distraire en la formant pour l'avenir, et ils ont fondé le *Magasin d'éducation*, que l'Académie française a justement couronné. Là, M. Macé a fait l'histoire du mouvement, comme il avait fait celle de la digestion; nous y avons lu la *Belle petite princesse Ilsée*, traduction d'un ouvrage allemand, poétique, mais peu simple; un nouveau *Robinson suisse*, aussi intéressant que l'ancien, mis d'accord avec les nouvelles découvertes de l'histoire naturelle. Ce recueil, fait avec tant de dévouement et d'intelligence, devait réussir: il a trouvé un plein succès, il a encore accru la réputation de M. Macé, qui, fort de ce qu'il avait déjà fait, a entrepris, du reste, d'instruire les hommes après avoir instruit les enfants.

ALBERT DESJARDINS.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

Nous ne pouvons pas laisser passer, sans nous y arrêter, la mort d'un de nos éminents concitoyens enlevé prématurément à une situation brillante, où son mérite l'avait fait rapidement parvenir et lui promettait encore de nombreux succès. Nous voulons parler de M. Eug. Gandar, professeur d'éloquence française à la Faculté des lettres de Paris, dont les obsèques ont eu lieu le 25 février dernier, à Rémilly, près Metz.

M. Eug. Gandar appartenait, par sa mère, à la famille Rolland, dont ce village est le berceau et en quelque sorte le domaine, et qui jouit à tant de titres chez nous de la plus grande considération. Le jeune professeur était digne d'ajouter encore quelque chose à ce patrimoine d'honneur et d'estime publique. Avant quarante ans il occupait déjà, comme suppléant de M. Nisard, la chaire importante qui venait tout récemment de lui être définitivement donnée, à la suite de la retraite du titulaire porté au sénat. C'est au moment même où il recevait cette juste récompense de ses travaux qu'Eugène Gandar a été enlevé par un mal redoutable qu'il a été impossible de conjurer.

Le corps entier des professeurs de la Faculté s'est joint à la députation officielle désignée pour assister aux funérailles de notre jeune concitoyen; M. le ministre de l'Instruction publique s'y était rendu aussi. Les cordons du poële étaient tenus par MM. Mourier, vice-recteur de l'Académie de Paris,

Digitized by Google

Saint-Marc Girardin et Wallon, professeurs à la Faculté des lettres, et Guérard, l'un des directeurs de Sainte-Barbe. Après la cérémonie qui eut lieu à Saint-Sulpice, le 24 février, le corps fut transporté directement à la gare du chemin de fer de l'Est, pour être ramené à Rémilly; et cette circonstance a seule empêché les hommes éminents qui ne pouvaient suivre jusque là cette triste dépouille, de payer à la mémoire de l'homme distingué à qui elle appartenait, l'hommage public des discours que l'usage ne permet de prononcer qu'au bord de la fosse elle-même. Les restes mortels de M. Eug. Gandar sont arrivés le 25, au matin, à Rémilly. Un concours immense de parents et d'amis les y attendait, pour assister à de nouvelles obsèques, après lesquelles l'inhumation a eu lieu dans le cimetière du village, au milieu des tombes, déjà serrées, de l'honorable famille frappée de nouveau d'un coup si douloureux. Les derniers adieux ont été prononcés, à ce moment suprême, par M Aug. Prost, au nom de l'Académie impériale de Metz, à laquelle appartenait M. Eugène Gandar, et au nom de l'Université, par M. J. Girard, maître des conférences à l'École normale, qui avait pieusement accompagné, depuis Paris, le cercueil de son ami.

M. Aug. Prost, représentant l'Académie impériale de Metz, a d'abord pris la parole en ces termes:

Messieurs,

Délégué par le président de l'Académie impériale de Metz, je viens, au nom de cette société, remplir le pénible devoir d'adresser les suprêmes adieux à un de ses anciens membres titulaires, à l'homme distingué à tant de titres dont la fosse est ouverte devant nous.

On s'étonnera, non sans raison, qu'une voix aussi faible que la mienne ait à se faire entendre dans cette circonstance. De pieuses traditions de famille désignaient le modeste cimetière de Rémilly

Digitized by Google

pour cette triste cérémonie. Les funérailles d'Eugène Gandar eussent été, sans cela, suivies jusques au bout par ceux qui, les ayant commencées, sont retenus loin d'ici par leurs devoirs publics, et à qui revenait plus naturellement la tâche qui maintenant m'est dévolue. L'hommage de leur parole ne manquera pas cependant à la mémoire d'Eugène Gandar. Ses collègues dans l'Université et au sein de la Faculté des lettres de Paris diront ailleurs, avec les détails nécessaires, ce qui doit être dit de lui pour le public attentif.

Quant à nous, que les liens de l'amitié unissaient tous à celui que la mort vient de frapper ; quant à nous qui le connaissions bien, nous n'avons besoin que de peu de mots pour nous communiquer nos douloureuses impressions. Nous aurons dit tout ce qu'il faut dire ici de cette vie honorable, si fatalement brisée, quand nous aurons nommé les principales étapes de la carrière trop courte — hélas ! — où elle s'est développée : le lycée de Metz où Eugène Gandar avait fait brillamment ses premières études ; l'École normale, l'École d'Athènes, où il les avait complétées ; la classe de rhétorique du lycée de Metz, où le jeune professeur débuta plus tard ; les deux chaires d'enseignement supérieur des Facultés de Grenoble et de Caen, où il s'est élevé ensuite ; et enfin à la Faculté des lettres de Paris, cette importante chaire d'éloquence française qu'il occupait depuis plusieurs années comme suppléant, et dont il venait d'être nommé titulaire, quand la mort est venue tout à coup l'arrêter.

Parmi les souvenirs qu'il nous laisse, il en est qui nous sont plus particulièrement chers ; ce sont ceux qui se rapportent à son séjour parmi nous, dans les premiers temps de sa carrière de professeur. On ne saurait oublier les belles études qu'il a communiquées alors à notre Académie, où il venait d'entrer, et cette société messine de l'*Union des Arts* dont il avait conçu la pensée, qu'il avait réussi à faire naître, et qu'il anima pendant plusieurs années du feu de son âme généreuse, au grand profit du mouvement de vie intellectuelle, dont Metz moderne peut, avec juste raison, s'honorer. Eugène Gandar est un de ceux qui ont efficacement contribué à le produire, pendant le temps qu'il a vécu dans notre cité. Quand il en fut éloigné, il y concourut encore par l'intérêt qu'il ne cessait d'y prendre et par le reflet des travaux dont il s'est toujours patriotiquement efforcé de renvoyer l'éclat à sa ville natale. C'était pour celle-ci une cause de légitime orgueil de voir un

Digitized by Google

de ses enfants occuper si dignement, dans la vieille Sorbonne, cette noble chaire d'éloquence française, illustrée déjà par tant de maîtres éminents. Je suis de ceux qui l'y ont vu monter, de ceux qui ont prêté l'oreille à l'enseignement qu'il y donnait, et qui peuvent rendre témoignage du succès avec lequel, remplaçant un maître aimé de ses auditeurs, il sut captiver dès le début l'attention et bientôt la faveur de ce public délicat et difficile à contenter.

Le souvenir de ces belles leçons ne se perdra pas. Il aura pour soutien, quand auront disparu ceux qui le gardent, le livre excellent dont l'inspiration première a été fournie par elles, le livre de *Bossuet orateur*. Cet ouvrage, couronné par l'Académie française, est la dernière œuvre de notre ami ; il conserve la précieuse empreinte des idées élevées, d'ordre moral et religieux, dans le commerce desquelles il a passé ses dernières années.

Arrêtons-nous, Messieurs, aux impressions sérieuses que fait naître en nous ce souvenir. Elles sont d'accord avec la gravité de la situation où nous sommes. Elles sont de nature aussi à nous raffermir aujourd'hui, par la certitude où elles nous confirment qu'Eugène Gandar avait un de ces solides esprits qui connaissent les viriles pensées et qui les commandent.

Ami regretté, notre douleur sera digne de toi. C'est un sentiment profond et réfléchi. Ce sera un sentiment constant. Nous cultiverons pieusement ta mémoire. Au nom de tes anciens confrères, au nom de tes amis je te le promets, en t'adressant ce dernier adieu.

M. J. Girard, maître de conférences à l'École normale, a ensuite prononcé, au milieu de l'émotion générale, l'allocution suivante :

Messieurs,

En accompagnant jusqu'ici ces tristes et précieux restes que nous avons dû vous rendre, je viens vous dire, au nom de ses amis de Paris, tout ce que nous gardons encore de celui que vous avez la douleur d'ensevelir : quelle mémoire chère et respectée, quelles traces profondes d'un passage trop court dans le plus haut enseignement de l'Université. Vous pourrez lire les hommages que lui rendront publiquement des témoins plus autorisés, qui l'ont vu à côté

Digitized by Google

d'eux, pendant plus de six ans, dans une chaire illustrée avant lui par les plus éloquents critiques de notre époque. Il allait y remonter comme leur successeur, au bruit des applaudissements de la foule qui se pressait de plus en plus autour de lui, gagnée par son talent et son caractère. Séduite tout d'abord par cet amour des belles et des grandes choses qui l'attirait vers Pascal, vers Bossuet, vers Fénelon, vers Montesquieu, elle l'avait suivi avec une sympathie croissante dans des études savantes et ingénieuses, où l'élégance soutenue et l'abondance tout oratoire du langage étaient toujours vivifiées par la passion du vrai et par l'honnêteté généreuse du cœur. La récompense de ces grandes qualités et de ces honorables succès, suprême honneur de sa vie si légitimement obtenu, n'est venue que pour éclairer d'un rayon de joie ses derniers instants ; il n'a pu en jouir une seule fois au milieu de ses fidèles auditeurs ; elle est arrivée pour décorer son tombeau ! En faisant ici ce triste rapprochement, Messieurs, je ne suis que l'écho des nombreuses voix qui déploraient hier avec la plus sincère émotion ce jeu cruel de la fortune et cette fatalité implacable de la maladie qui ne pardonne pas aux meilleurs et aux plus dignes. Cependant la puissance de la maladie et de la mort a ses limites. Si elle peut briser ainsi au milieu de leur cours les vies les plus honnêtes et les plus illustres, il y a des souvenirs et des monuments qu'elle respecte. Elle nous laisse tout entier l'historien de la jeunesse de Bossuet, le critique qui nous a rendu dans leur sincérité les premières œuvres de ce grand génie et qui nous en a fait comprendre l'admirable développement.

Mais, quelle que soit la valeur de ces livres et des cours professés à la Sorbonne, je répondrais mal aux prédilections marquées de mon pauvre ami, si je ne rappelais avec une insistance particulière la maison à laquelle il avait tant donné de ses affections et de ses plus chères aptitudes, l'École normale. Vous savez quel entraînement l'avait poussé vers elle, avec quel fruit il y passa trois années de sa laborieuse jeunesse, avec quel honneur il en sortit à la tête de sa promotion. Depuis, dans les différents postes où le transporta la suite brillante de sa carrière, à Athènes, à Metz, à Grenoble, à Caen, son goût secret ne cessa de le ramener vers ce foyer du professorat universitaire. Il y rentra enfin et s'y fit apprécier comme un des meilleurs maîtres ; et si bientôt il ne put se refuser à des fonctions plus éclatantes, je sais combien de fois,

Digitized by Google

jusque dans ces derniers temps, il tourna ses regards vers cet enseignement plus modeste, mais qu'il savait pouvoir rendre si utile. C'est qu'il était animé du plus sincère amour pour son état ; c'est qu'il préférait aux plus flatteurs applaudissements la satisfaction du véritable professeur, celui qui a des disciples et dont les leçons doivent être transmises ; c'est qu'il aimait les jeunes gens, et ne se croyait quitte de son devoir que lorsqu'il avait noué des liens intimes avec ses élèves et qu'il s'était fait des amis parmi ceux qu'il était chargé d'instruire et de former.

Ce sentiment du devoir uni au besoin d'affection, tel était pour ceux qui l'ont vu de près, le trait dominant de son caractère. C'est pour cela que son commerce était si doux et si bon, qu'il réchauffait et qu'il élevait l'âme. Je ne crains, en le disant, d'être démenti ni par aucun de ses amis et de ses parents, ni par la courageuse et noble femme qui, pendant quatorze ans, s'est associée avec un charme de distinction si naturel et si vrai à tous les mouvements de ce cœur droit et généreux comme à tous les travaux de cette belle intelligence.

Permets-moi, mon bien cher ami, d'apporter au milieu de douleurs si respectables, l'expression de mon propre chagrin. Depuis le moment où nous nous sommes assis au collége sur les mêmes bancs, je t'ai suivi partout : à l'École normale où nous avons appris à nous connaître ; en Grèce d'où nous avions rapporté tant d'impressions communes et de rêves d'avenir si cruellement trompés ; à Paris où, depuis huit ans, nous vivions dans une intimité de chaque jour. J'ai voulu te suivre encore dans ce pays que tu as tant aimé, auquel t'attachaient de si doux et de si douloureux souvenirs, et où je t'avais vu encore si heureux. Adieu, cher Gandar ; ton départ me laisserait bien seul et bien désarmé pour les tristes luttes de la vie, si je ne conservais précieusement en moi, avec ta chère image, le modèle de courage dévoué que tu nous lègues, et l'exemple de ta confiance sereine dans celui qui, sans doute, t'avait marqué comme un des siens, puisqu'il n'y a rien de bon qui ne soit à lui.

La *Revue des cours littéraires*[1] nous apporte un nouvel hommage rendu à la mémoire de M. Gandar, par un de ses

[1] 29 février 1868.

Digitized by Google

collègues les plus distingués. Nos lecteurs nous sauront gré de le mettre sous leurs yeux :

M. Eugène Gandar, professeur d'éloquence française à la Faculté des lettres de Paris, est mort samedi dernier, à l'âge de quarante-deux ans. Il appartenait à cette première génération de l'École française d'Athènes, à laquelle la Sorbonne doit également M. Mézières, l'École normale M. Jules Girard, l'Institut M. Lévêque et M. Beulé, l'École d'Athènes elle-même son directeur actuel, M. Bournouf. Il sortait de l'École normale et il venait de conquérir le premier rang à l'agrégation des lettres, lorsqu'il partit pour la Grèce, au commencement de 1848, il y a juste vingt ans. Un goût très vif pour tous les arts, un jugement déjà mûr, une forte éducation classique, le préparait à tout sentir et à tout comprendre dans la patrie d'Homère et de Phidias. Ses forces trahirent malheureusement son ardeur, et sa santé, éprouvée par le climat, le contraignit de hâter son retour en France sans avoir réalisé tous ses projets d'études. Mais il n'a jamais pu se résigner à ne pas remplir jusqu'au bout un devoir qu'il s'était prescrit. Il reprit quelques années plus tard, voyageur volontaire, la route d'Athènes, et il en rapporta une nouvelle et riche moisson d'impressions et de souvenirs. Il avait été nommé, après son premier voyage, professeur de réthorique au lycée de Metz, où il avait fait ses premières études. A la fin de 1855, il fut chargé du cours de littérature ancienne à la Faculté de Grenoble, et, au bout de quelques mois, appelé à inaugurer le cours de littérature étrangère à la Faculté de Caen. Il n'accepta pas sans hésitation cet enseignement nouveau pour lui : « Me voici encore une fois exilé d'Athènes, » dit-il à ses auditeurs de Grenoble en leur faisant ses adieux. Il fit de cet exil un voyage studieux et consciencieux à travers les chefs-d'œuvres poétiques de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Allemagne, ne touchant à aucun sujet sans l'étudier à fond dans les textes mêmes et dans les travaux des biographes et des critiques nationaux. Un succès brillant et durable récompensa ses efforts. Ce succès, toutefois, loin de l'éblouir, lui semblait presque une infidélité à la vocation qu'il avait conçue ponr lui dès le collége. Cette vocation, c'était l'étude spéciale de la littérature française. Même quand il avait recherché la familiarité du génie grec, il y avait vu surtout une initiation à l'intelligence

Digitized by Google

du génie français. Il avait bien marqué cette préoccupation de son esprit quand, revenant pour la seconde fois de Grèce, il prit pour sujet de thèse : Ronsard, considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare. Aussi fut-il heureux d'échanger en 1860 sa chaire de littérature étrangère pour une conférence supplémentaire de langue et de littérature française à l'École normale. L'année suivante, la suppléance de M. Nisard, dans la chaire d'éloquence française de la Sorbonne, lui ouvrait enfin sa véritable carrière. Son succès y fut assuré dès le début et sembla grandir tous les ans. Ses nombreux et sympathiques auditeurs se préparaient cette année à l'applaudir comme professeur titulaire, quand, par une de ces ironies trop communes dans la destinée humaine, la mort est venue le prendre au lendemain de sa nomination et sans qu'il ait pu en jouir.

Eugène Gandar laisse de remarquables travaux sur Homère et la Grèce contemporaine, sur Ronsard, sur Nicolas Poussin, sur Bossuet. Plusieurs morceaux inédits, recueillis par une main pieuse, ajouteront encore à sa renommée d'écrivain. Mais aucun de ses écrits, même son beau livre de *Bossuet orateur*, que l'Académie française a couronné, ne donnera la mesure complète de cet esprit délicat, dont la distinction naturelle recevait son cachet particulier d'une conscience rigide, très ferme et en même temps très bienveillante à l'égard des autres, très exigeante pour lui-même. Il s'était consacré tout entier à ses leçons de la Sorbonne, et c'est là surtout qu'il faudrait le chercher, si la préparation scrupuleuse qu'il y apportait lui avait laissé le loisir de les rédiger pour le public du dehors. Il répugnait également à la science toute faite et à la science hâtive et conjecturale. Comme professeur et comme écrivain, il n'a jamais voulu produire que les résultats définitifs de ses recherches et de ses réflexions personnelles. Ses amis seuls savaient quelle masse énorme de lectures, quelle tension d'esprit, quelles insomnies lui coûtaient chacune de ses leçons. Ils savent aujourd'hui ce qu'elles leur ont coûté à eux-mêmes. L'excès du travail était devenu pour lui un besoin et un poison, dans toute la force du terme, comme pour d'autres l'abus des liqueurs fortes. Une âme austère, pour qui toute pensée prenait la forme d'un devoir, luttait chez lui contre une sensibilité presque féminine et, sous l'apparence de la santé, un tempérament débile. Ce contraste, qui prêtait un singulier charme à sa physionomie, a été l'honneur et le

Digitized by Google

tourment de sa vie. Il n'a jamais failli à la lutte; mais la lutte l'a brisé. Une âme noble trouve sa récompense dans la satisfaction du devoir accompli et dans la conscience du bien qu'elle a fait; mais elle n'en souffre que davantage, par l'effet de sa noblesse même, de laisser sa tâche inachevée. Nul, plus qu'Eugène Gandar, n'a connu cette amère souffrance. Aussi il nous est doux de penser, et c'était également sa consolation et sa foi philosophique, que tout n'est pas fini pour lui, et que, dans ce combat de l'âme contre le corps, qu'il a si vaillamment soutenu, le corps n'a pas eu le dessus pour toujours.

ÉMILE BEAUSSIRE.

L'Administrateur-Gérant,

A. ROUSSEAU.

Metz. — Typ. ROUSSEAU-PALLEZ.

Digitized by Google

METZ DE 1864 A 1914[1].

Il y a trois ans, ici à cette même place, je jetais un regard en arrière sur nos soixante dernières années, et je considérais les diverses transformations que Metz a subies dans ce grand demi-siècle, où il m'avait été donné de suivre de près son histoire. Aujourd'hui, c'est moins le passé qui me préoccupe que l'avenir. Ce n'est plus Metz de 1804 à 1864, c'est Metz de 1864 à 1914. Quelles nouvelles transformations notre bonne ville aura-t-elle subies dans ce nouveau demi-siècle, qui a déjà trois ans, et qui commence à se dérouler avec sa fiévreuse activité? Voilà la question que je me pose, le problème que je voudrais pouvoir résoudre. On dit que les vieilles gens sont un peu prophètes. On dit aussi que l'histoire des temps passés contient en germe l'histoire des temps futurs. Si je ne me suis pas trompé dans l'appréciation des soixante années que nous laissons derrière nous, peut-être ai-je quelque chance de saisir, de deviner la physionomie des soixante années qui vont suivre. C'est un peu hardi, j'en conviens. Quand les astronomes ont relevé deux ou trois points du parcours d'une planète nouvelle, ils en déduisent par le calcul sa courbe entière, et ils peuvent prédire quel lieu précis du ciel elle occupera dans un moment donné. Mais les choses humaines marchent-elles comme les astres? N'entre-t-il pas dans leur tissu un élément capricieux dont

[1] Conférence faite à Metz, à l'hôtel de ville, le 14 mars 1868.

Digitized by Google

les mouvements sont impossibles à prévoir et à calculer? Qui peut pressentir quelle direction et quelle allure prendront les forces sociales sous l'empire de la liberté? N'est-il donc pas tout simplement insensé de prétendre affirmer quoi que ce soit de l'avenir?

J'en tombe d'accord. Oui, c'est hasardeux, c'est presque ridicule, et cependant je persiste dans mon dessein. Une ville, à mon sens, est une sorte d'individu moral, qui a son caractère propre, sa physionomie particulière, ses traits personnels, d'où l'on peut tirer jusqu'à un certain point son horoscope, et dont on peut dire, comme on le fait journellement pour un jeune garçon ou une jeune fille, ce qu'il sera un jour très vraisemblablement, s'il ne survient rien dans sa vie de tout à fait impossible à prévoir. Eh bien! si cela est vrai, j'en conclus qu'on peut, dans de certaines limites et sans trop de présomption, envisager l'avenir probable de son pays, et se réjouir par avance des progrès qui l'attendent s'il demeure fidèle aux saintes lois de la vie. Après tout, s'il arrive que je me sois trompé et que j'aie trop présumé de nous, je n'en aurai pas moins fait un beau rêve, et c'est bien quelque chose. On en fait assez de mauvais!

Je me transporte donc en esprit à l'année 1914, dans le premier quart de ce vingtième siècle qui commence à se rapprocher de nous. Nos enfants de dix ans en auront alors passé soixante, et les pères de ceux qui en auront vingt ou trente ne sont pas encore au monde. Ces générations inconnues, bien que nous les portions dans nos flancs, habiteront et parcourront cette ville, que nous habitons, que nous parcourons aujourd'hui, comme l'ont habitée et parcourue nos aïeux. Elles jouiront de nos travaux, comme nous jouissons de ceux qui ont été accomplis avant nous, et elles travailleront à leur tour pour les générations futures, sans trop y penser peut-être! Mais ne soyons pas plus sévères pour nos petits-neveux que nous ne le sommes pour nous-mêmes, et entrons dans le détail.

Digitized by Google

Ils trouveront, je n'en doute pas, notre belle cathédrale entièrement dégagée, au dedans et au dehors, de toutes ses constructions parasites; et ils la contempleront enfin, avec ses beautés et ses défauts, telle que l'ont réalisée peu à peu nos vieux âges de foi. J'aime à penser qu'ils nous sauront quelque gré d'avoir entrepris ce long et coûteux travail, et qu'à leur tour ils s'appliqueront à rendre un peu plus dignes du culte quelques-uns de nos anciens édifices religieux, tout à fait disproportionnés avec le chiffre de la population et les développements de l'art contemporain. Il faut qu'on puisse aller *même à la messe*, c'est le moins; et que le lieu où se traitent les intérêts du ciel ne soit pas inférieur à ceux où se traitent les intérêts de la terre. N'est-ce pas de toute justice?

Je pense bien aussi que notre édilité aura poursuivi son utile entreprise du redressement et de l'élargissement des rues, entreprise qui intéresse à un si haut degré la circulation et la salubrité. Il existe encore quelques ruelles, quelques cloaques; tout cela aura disparu. Le Petit-Champé, la rue Saulnerie, la rue du Paradis, la rue d'Enfer, le Coffre-Millet, l'impossible rue des Murs, d'autres qui ne me reviennent pas ou que je ne peux nommer, faute d'espace, auront cessé d'être ou se seront tellement transformées qu'on ne les reconnaîtra plus. En soixante ans bien employés on fait bien de l'ouvrage. C'est surtout de l'assainissement des quartiers populeux qu'on se sera occupé. Que n'est-il permis d'espérer qu'on pourra quelque peu s'étendre? Ce n'est pas assez d'élargir la voie publique, il faudrait pouvoir ouvrir des places, dessiner des squares, disposer de petites halles. Mais l'espace manque, ces massives fortifications nous resserrent et nous atrophient, et, comme dit le proverbe, on ne peut que ce qu'on peut. Tentons au moins tout ce qui est possible.

Je ne saurais m'empêcher de sourire en songeant que nos enfants verront enfin la Seille dégagée et purifiée. Ce n'est

Digitized by Google

pas de l'eau que charrie cette petite rivière, la nymphe nonchalante de nos quartiers laborieux, ce n'est pas même de la boue; c'est quelque chose de huileux, demi-solide, demi-liquide, qui n'a pas de nom et qui ne peut s'exprimer en aucune sorte dans la langue des honnêtes gens. Eh bien! oui, les hommes du vingtième siècle se promèneront le long de la Seille, comme ceux du dix-neuvième se promènent le long de la Moselle, sur des quais aérés et propres, visités à leur heure par le soleil et la police, ce qui procurera gaîté et sécurité, deux bonnes choses assurément.

Mais, puisque je parle de quais, je veux féliciter par avance nos descendants de l'élégant prolongement qu'ils ne manqueront pas de donner au quai Sainte-Marie par la suppression des *Roches* et par son raccordement avec le quai Saint-Pierre, qui lui-même, je l'espère bien, ira rejoindre celui de l'Arsenal. On ne sait pas encore à Metz quel parti on peut tirer d'un quai le long d'une belle rivière. Les Lyonnais et les Parisiens pourraient nous l'apprendre!

De beaux quais et de beaux ponts, voilà ce qui décore dignement une grande ville traversée par de larges cours d'eau. Nous pouvons en juger par l'effet qu'ont produit nos restaurations du pont des Morts, du pont de Thionville, du pont des Hautes-Grilles. Il reste à transformer ceux de la Comédie, de Saint-Marcel, de la Préfecture, de Saint-Georges, des Basses-Grilles, qui ont moins d'importance, mais qui ne sont point à négliger non plus; et certes, dans soixante ans, si l'œuvre n'est pas achevée, on peut compter du moins qu'elle sera bien avancée.

Quant à l'autre rive, elle aura également subi de notables changements. Cette ancienne île du Saulcy, comme on l'appelait, où se tenaient au moyen âge le marché au bois et le marché aux chevaux, et où s'élèvent aujourd'hui le théâtre et l'hôtel de la préfecture, semble attendre de nouveaux embellissements. A ses deux extrémités s'étendent deux promenades impures où personne ne se promène, et

Digitized by Google

qui sont évidemment destinées à porter un jour certains établissements réclamés par le développement naturel de la population. Où pourrait-on placer plus convenablement qu'aux abords du théâtre une salle de concerts, et dans le voisinage de la préfecture un amphithéâtre pour des cours de lettres ou de sciences? Soyez sûrs qu'au vingtième siècle on aura tout cela, et bien autre chose, dont la nécessité se fait sentir tous les jours davantage. Autour de la salle de concerts et autour de l'amphithéâtre des cours, se grouperont des locaux divers affectés aux besoins intellectuels et sociaux d'une population qui entrera de plus en plus dans les voies légitimes du progrès.

Resterait à savoir comment ces intérêts de l'ordre moral se concilieront avec les intérêts de l'ordre économique, et comment les usines de la ville, par exemple, s'harmoniseront avec les élégantes façades que l'art y pourra combiner. Ce sera un problème de plus à résoudre. Mais on en a résolu bien d'autres.

Le génie de l'embellissement s'appliquera de nouveau à à notre riante Esplanade, pour laquelle cependant il a déjà beaucoup fait. En 1914, la rampe lourde et boiteuse qui y conduit à partir du quai Sainte-Marie, sera remplacée, je m'imagine, par un joli escalier dont les marches s'étageront de distance en distance, et serviront de repos pour admirer graduellement cette vue ravissante. Le jardin de Boufflers aura son bassin et sa gerbe, qui en feront un lieu de délices, un des plus gracieux panoramas de l'univers. Une fontaine monumentale se dessinera sur la façade du palais de justice, qui alors sera découverte et laissera voir ses lignes un peu massives, mais fermes et harmonieuses. Dans une ville où les monuments sont rares, encore ne faut-il pas cacher ceux qui peuvent lui faire honneur. Nul doute aussi que, le goût public se formant peu à peu, nos descendants ne renoncent enfin à mutiler leurs arbres, sous prétexte de les aligner; et, d'autre part, qu'ils ne débarrassent l'horizon de ce pauvre

Digitized by Google

cheval de bronze qui occupe sottement une si belle place, la plus belle qui puisse tenter un grand artiste. Ils laisseront peut-être à l'entrée de la promenade le maréchal Ney, qui est une très bonne figure, bien que son air menaçant ne doive pas convenir longtemps aux aspirations pacifiques de l'avenir; mais en face du mont Saint-Quentin ils élèveront quelque belle statue de la France honnête et laborieuse, quelque ingénieuse allégorie des tendances du monde nouveau. Ils comprendront qu'il faut donner un accent à cet admirable terre-plein que nous envient tous les étrangers.

Mais que ne ferait-on pas de cette merveilleuse terrasse, si les fatales nécessités de la guerre ne l'emprisonnaient dans un savant ensemble de redoutes et de bastions? A cent mètres de là est la rivière avec ses eaux limpides, ses prés sans fin, son horizon à souhait; qu'il ferait bon y descendre par un escalier monumental à double rampe, avec toutes les élégances de la sculpture et toutes les raretés d'une riche végétation ingénieusement étagée! Y aurait-il au monde un plus délicieux coup-d'œil, une promenade publique plus digne d'un peuple qui aime la nature et les arts?

Malheureusement, on est loin encore de l'ère d'union et de paix qui rendra superflus ces redoutables retranchements, et ce n'est pas dans soixante années, je le crains bien, que les fortifications de Metz subiront le sort des fortifications de Luxembourg. Cependant, qui sait? l'esclavage est bien aussi ancien que la guerre, et l'esclavage a fait son temps; il disparaîtra prochainement de la face du globe. Nos enfants ne verront-ils pas à leur tour disparaître la guerre? L'un est-il plus odieux que l'autre? Est-il moins cruel d'ôter la vie à son semblable que de lui ravir sa liberté?

Il y en a qui pensent que nos remparts sont éternels. Bah! Les créneaux du châtel St-Blaise et du châtel St-Germain défiaient aussi les siècles, et il y a quatre cents ans qu'ils jonchent le sol. Il a suffi de l'invention de la poudre pour leur ôter toute raison d'être. Attendez encore un peu,

Digitized by Google

et l'invention des chemins de fer fera raison des cavaliers et des redans. Il suffira d'un peu de vapeur d'eau, comme il a suffi d'un peu de soufre et de salpêtre.

Ah! du jour où les nations, fatiguées de tueries, se tendront enfin la main, Metz changera bien! Elle étouffe dans sa ceinture de pierre. Brisez l'entrave et la cité rajeunie se dilatera, elle s'épanouira comme l'insecte qui s'élance de sa chrysalide. Elle renversera ses remparts dans ses fossés, elle aplanira le sol, s'éparpillera dans la campagne, s'enveloppera de vastes faubourgs. St-Julien, Plantières, Montigny, le ban St-Martin doubleront son territoire. Alors il y aura la ville vieille et la ville neuve; il y aura de belles usines et de beaux établissements de commerce, dont la tannerie de M. Sendret, les chantiers de M. Geisler, la poudrerie de l'État, les ateliers du chemin de fer ne donnent qu'une imparfaite idée. Il y aura de bien autres promenades que l'Esplanade elle-même. Le jardin de Frescatelly en est un mignon précurseur. Belle-Croix se recouvrira de maisons de plaisance, Chambière deviendra un hippodrome, le ban St-Martin un petit bois de Boulogne. L'imagination peut se donner carrière. Il suffit de regarder Nancy pour se figurer ce que Metz pourrait devenir, avant un siècle peut-être, si elle changeait son titre de ville forte contre celui de ville ouvrière.

Or, l'avenir n'est point à la force, il est au travail. Voilà pourquoi, un peu plus tôt ou un peu plus tard, les choses que je dis arriveront. Si ce n'est pas dans soixante ans, ce sera dans cent ans, dans deux cents ans. Le temps ne fait rien à l'affaire. Mais les choses vont vite aujourd'hui.

Les choses vont vite, et les hommes aussi; et c'est parce que les hommes sont en marche que les événements se précipitent. Voyez, mes chers concitoyens, ce qu'il en est de l'éducation de vos enfants. Comparez le programme de leurs études avec celui des études qu'on faisait il y a un demi-siècle; rapprochez les temps, et demandez-vous ce qu'il en

Digitized by Google

sera dans un autre demi-siècle encore si les choses vont du même train. Vos colléges, vos écoles sont des modèles, je le veux bien, et il règne entre ces beaux établissements une émulation heureuse qui tourne au profit de tous; mais pensez-vous que cette émulation se ralentira? que les institutions libres cesseront de lutter contre les institutions de l'État? que les villes de notre voisinage renonceront à vous faire concurrence? que les progrès de la studieuse Allemagne laisseront dormir vos ministres de l'instruction publique? Ne vous bercez pas de ce doux espoir qu'un jour on dira: *C'est assez, respirons*. Marche, marche! disait Bossuet. Et ce n'est pas seulement à l'homme sur le chemin de la vie que s'adresse cette inexorable apostrophe: c'est à la société, c'est au genre humain tout entier, qui voudrait en vain s'arrêter. Il faut aller toujours, c'est la loi, et malheur à qui il prendrait envie de se reposer en chemin! Comprenez donc ce qu'il en sera forcément des générations prochaines dans l'entraînement du nouveau siècle. Nous passerons alors pour de grands ignorants, nous autres du siècle passé; à peine on comprendra que nous ayons pu nous contenter de si peu.

Mais de grands changements se seront opérés de jour en jour sans qu'on y prenne garde. Nous avons une vaste bibliothèque publique; seulement elle sert peu, sinon aux savants, et encore!.. Les besoins nouveaux réclameront bientôt des bibliothèques populaires, plus accessibles au commun des lecteurs. Deux ou trois salles toutes simples, tapissées de cartes géographiques et de tableaux synoptiques bien clairs; un ou deux mille volumes choisis parmi ce que la presse a produit de meilleur pour développer l'intelligence, former le jugement, orner l'esprit, assainir le cœur; de longues tables revêtues de tapis; du feu, de la lumière, du silence; voilà l'indispensable élément de progrès pour un peuple qui veut secouer sa poussière. Heureux si ce sont les hommes auxquels ces institutions sont le plus nécessaires qui en prennent l'initiative et la responsabilité!

Digitized by Google

Rien ne serait plus digne ni d'un meilleur exemple, que des bibliothèques ouvrières fondées, entretenues, fréquentées par des ouvriers. Les Américains n'ont pas seulement leur *self-government*, ils ont aussi leur *self-culture*, l'éducation de l'homme par lui-même. Le jour où nous les imiterons en cela, où nous compterons, pour nous élever, un peu plus sur nos propres forces et pas tant sur les forces et le secours d'autrui, nous aurons fait un grand pas en avant.

Qui peut dire, par exemple, si dans soixante ans d'ici nos excellentes sociétés de secours mutuels, ayant de plus en plus le sentiment de leur dignité, ne remercieront pas leurs honorables associés-libres, et ne s'efforceront pas de se suffire par leurs seules cotisations? L'institution n'en serait que plus assurée et que plus respectable évidemment. Car personne ne fait mieux nos affaires que nous-mêmes, puisque personne n'y saurait prendre plus d'intérêt que nous. Et enfin, s'il est permis à l'enfant qui commence à marcher de prendre la main que lui tend son frère aîné, il appartient à l'homme fait de remercier en souriant la même main secourable dont il n'a plus besoin.

On parle beaucoup des sociétés coopératives, soit pour la consommation, soit pour la production, soit pour le crédit. Rien de mieux, assurément; mais de telles sociétés ne réussiront, comme elles n'ont réussi jusqu'à présent, que quand elles auront été instituées, développées, affermies par ceux-là mêmes au profit de qui elles auront pris naissance, par les ouvriers. Les messieurs n'y peuvent rien, qu'ils se le tiennent bien pour dit. Or, c'est une question qu'on peut se poser à l'heure qu'il est: nos ouvriers sont-ils dès à présent capables d'un tel effort? Le seront-ils dans trente ans, dans soixante ans? A eux de répondre. Seulement, ce qui me paraît certain, c'est que ce n'est pas dans leurs brasseries, dans leurs cafés même, qu'ils acquerront le degré d'intelligence et de force morale, les connaissances pratiques et économiques, sans lesquels il n'y a point de sociétés coopé-

Digitized by Google

ratives possibles. Ce sera dans leurs bibliothèques, s'ils ont la sagesse d'aller y chercher leurs récréations; dans leurs cercles, s'ils parviennent à en organiser d'honnêtes et de durables; dans les cours publics qu'on mettra à leur portée, s'ils se montrent désireux de s'instruire; c'est là qu'ils deviendront capables de s'associer sérieusement pour améliorer leur sort. Toute espérance d'y arriver autrement est vaine.

Mais voilà certainement un des graves problèmes de l'avenir. Ce n'est pas autre chose que l'éducation personnelle, cette *self-culture* dont nous parlions tout à l'heure, qui commence pour la jeunesse au sortir des écoles, et qui est pour toutes les classes de la société le plus sûr moyen d'élévation. On ne peut pas fréquenter les écoles toute sa vie, mais on peut jusqu'à l'extrême vieillesse, à quelque condition qu'on appartienne, développer ses facultés naturelles, accroître le trésor de ses connaissances acquises, s'élever dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre moral. Pour le riche comme pour le pauvre, l'éducation n'a point de terme; on peut même dire qu'elle ne commence réellement que du jour où l'homme devient son maître à lui-même. Quel que puisse être, dans soixante ans, le perfectionnement de nos institutions scolaires, soit pour l'un soit pour l'autre sexe, nous n'aurons fait de réels progrès, nous ne serons devenus une société éclairée et vaillante, que si chacun de nous s'est fait courageusement son propre instituteur. Voyez comment, de nos jours, Mme Swetchine était devenue un des plus grands esprits qu'eût encore produits son sexe, une simple femme que consultaient les Tocqueville et les Lacordaire. Voyez comment dans une campagne isolée Mlle de Guérin était devenue un écrivain et presque un penseur. Sont-ce les maîtresses de pension, les professeurs au cachet qui ont produit ces merveilles? Le vrai maître de Mlle de Guérin, de Mme Swetchine, et de celles et de ceux qui leur ressemblent, c'est le maître intérieur que chacun porte au

Digitized by Google

dedans de soi, c'est l'infaillible lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Ce maître, elles le consultaient fidèlement sur leurs études, sur leurs lectures, sur leurs pensées. Elles avaient quelques livres, mais elles méditaient plus qu'elles ne lisaient. Elles ne fuyaient pas la société de leurs semblables, mais elles affectionnaient les conversations solides et profitables. Elles écrivaient, mais pour elles, non pour le public. Elles transcrivaient les belles pages, les pensées justes qu'elles venaient à rencontrer dans les auteurs de leur choix; elles se rendaient compte de leurs sentiments, de leurs démarches, des moindres incidents de leur vie. Dieu, la création, l'âme humaine, voilà quel était l'incessant objet de ce travail intime dont nous admirons et goûtons aujourd'hui dans leur histoire les fruits excellents.

Or, ce que des femmes ont fait, des hommes le peuvent faire. Et s'il y en a déjà qui le fassent, s'il y a parmi nous aujourd'hui des hommes, et des femmes aussi, qui se proposent comme une des fins essentielles de leur vie leur propre éducation, nul doute que le nombre de ces hommes et de ces femmes ne puisse augmenter et augmenter encore; de sorte que dans un temps donné ils forment un levain d'esprits droits et de nobles cœurs qui fassent fermenter la masse. Je ne sais si Metz possédera jamais des facultés de sciences ou de lettres, et si l'avenir lui réserve un système quelconque de hautes études; mais je m'en inquiéterais peu si je voyais naître dans la population un amour sincère du vrai et du beau, et un commencement de foi dans l'efficacité de l'éducation personnelle. C'est la doctrine du docteur Channing, c'est celle du P. Gratry, ces grands amis, ces guides éclairés du monde moderne. Nous ne pouvons pas trop en faire notre doctrine à nous-mêmes. Aussi tout sera-t-il sauvé en 1914, un peu plus tôt ou un peu plus tard, si le vent souffle de ce côté, et si c'est parmi nous un commun proverbe *qu'on n'a meilleur serviteur ni meilleur précepteur que soi-même.*

Digitized by Google

Pour cela sans doute, indépendamment des voyages, qui forment les hommes, il faudra des livres qui vulgarisent la science ; il faudra des collections d'objets d'art ou d'objets naturels qui aient plus pour but d'enseigner les ignorants que de glorifier les savants ; il faudra des cours publics, des lectures à haute voix, des conférences peut-être ; mais rien de tout cela ne fera défaut. Déjà nous avons un jardin botanique qui fait de belles promesses et qui les tiendra certainement. Nous possédons tous les éléments d'un muséum d'histoire naturelle, tous ceux d'une galerie d'antiquités, tous ceux d'un musée de peinture et de sculpture ; il n'y aura qu'à le vouloir un peu résolument pour que des locaux convenables et dignes reçoivent enfin ces richesses diverses, ces vrais trésors des remèdes de l'âme, comme disaient les anciens en parlant de leurs livres, et comme nous pouvons bien le dire après eux en parlant de tout ce qui nourrit et élève l'esprit.

En 1914, nos fils auront un muséum d'histoire naturelle, un cabinet d'antiquités, un musée de peinture. Et si, comme j'y compte bien, l'esprit judicieux qui commence à se faire jour parmi nous continue à s'y développer, ces utiles collections perdront l'air de parade, qu'elles ont presque partout, pour devenir de vraies écoles de goût et de savoir. Il faut que la science se résume et qu'elle parle aux esprits incultes. En tête des longues séries, les types caractéristiques. Des étiquettes bien lisibles, en langue vulgaire. Des explications tout unies, sans énigmes et sans phrases. La part des savants, soit ; mais la part du peuple aussi. Sans quoi le peuple se promènera en bâillant parmi toutes ces merveilles qui ne lui disent rien et ne lui apprennent rien. Dans un musée, rien hors de la portée de la vue ; tout dans le degré de lumière le plus favorable. Point d'entassement, point de confusion, point de contrastes choquants. Les très belles choses disposées avec honneur dans certaines places réservées, où elles jouissent des incontestables avantages de

Digitized by Google

l'isolement. On doit songer qu'il s'agit ici de l'éducation du public, lequel a besoin d'être averti de la présence des chefs-d'œuvre. Un musée ne s'ouvre pas pour les artistes seulement et pour les hommes de goût et d'érudition ; il s'ouvre pour tout le monde, et surtout pour tout le monde. Ne craignez pas de faire parler même la bordure : le nom de l'auteur, le sujet du tableau, son histoire, s'il en a une ; le donateur, si c'est un don. Tous ces livrets sont insupportables ; ils ne sont achetés que par les touristes et les étrangers qui les emportent ; les gens du lieu veulent être instruits et renseignés autrement. Les mêmes réflexions s'appliquent naturellement et plus justement encore aux débris de monuments, aux statues, aux médailles, aux objets d'art et de curiosité, qui sont de l'histoire à leur manière, mais qui ne disent rien à personne si on ne leur donne pas préalablement la parole. Ce mutisme des collections savantes explique l'air de fatigue et d'ennui que traînent les visiteurs le long de leurs interminables galeries. Ils se récrient dès l'entrée sur le grand nombre d'objets réunis, sur l'ordre qui paraît avoir présidé à leur arrangement ; mais ce stérile mouvement d'admiration est d'ordinaire tout le fruit qu'ils rapportent de leur visite. Il convient d'utiliser un peu plus ces inappréciables richesses accumulées au prix de si grandes dépenses et de si grands travaux.

C'est ainsi que, dans mes prévisions de l'avenir, j'envisage principalement le progrès moral de notre chère cité. Tout est là en effet. Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. La ville sera ce que seront ses habitants. La ville s'embellira si les habitants acquièrent le sentiment du beau ; l'ordre et la paix y règneront si l'amour du vrai domine dans les esprits, si l'amour du juste domine dans les consciences. C'est donc à l'homme qu'il faut s'adresser, et par l'homme je n'entends pas telle ou telle classe de la société, j'entends toutes les classes, celles qui travaillent des mains comme celles qui travaillent de l'esprit. Il serait à la fois injuste et

Digitized by Google

dangereux de s'appliquer exclusivement à l'élévation de telle ou telle classe de la société, tandis qu'on négligerait d'élever proportionnellement telle ou telle autre. Il faut que le développement soit général et simultané. Mais, comme c'est la classe ouvrière qui a le plus de chemin à faire pour atteindre son niveau, c'est son éducation qui doit le plus nous préoccuper. On a fait beaucoup dans cette direction, il faut faire plus encore, et ce sera l'œuvre capitale des soixante années qui vont suivre.

Un des plus puissants moyens d'action aujourd'hui sur les masses, c'est la presse, surtout la presse périodique. Malheureusement, les points de vue sont bien divers, les systèmes bien exclusifs, les esprits bien passionnés, et la passion est habituellement aveugle et injuste. Je ne fais aucune application ni aucune allusion. Nous avons à Metz quatre journaux, bien différents d'allure et de langage, qui se partagent les sympathies de quatre fractions correspondantes de la société. Cela vaut mieux sans doute que l'indifférence pour la chose publique, car rien n'est pire que l'indifférence. Mais enfin, à côté de ces quatre couleurs tranchées, n'y aurait-il pas une modeste place pour une cinquième couleur qui se nuancerait de la teinte des quatre autres, et qui les harmoniserait en empruntant à chacune d'elles ce qu'elle a de vrai ? Je ne saurais croire la tentative absolument chimérique. Ce serait, autant que le permet la nature des choses, la conciliation des deux essentiels principes de l'autorité et de la liberté. Ce serait le respect des droits de tous par tous. Ce serait, sans le reniement d'aucun élément d'ordre et de progrès, l'expression de la justice et de la sympathie que tous les hommes se doivent les uns aux autres. Point de mépris insultant, point d'accusation de mauvaise foi, point d'excitation à la haine, point d'opposition systématique. L'équité, l'indulgence, la bienveillance pour tous ; serait-ce trop demander ? Je ne sais, mais il me semble qu'avec le temps et les progrès de la raison, un journal de

Digitized by Google

cette nuance aurait quelque chance de succès. Je le souhaite à nos petits-fils.

Je leur souhaite aussi une nouvelle école de philosophie pratique, où l'on se proposerait l'acquisition des connaissances et le développement des facultés propres aux hommes appelés par leur position à entrer dans les conseils de l'État et à remplir les fonctions publiques non rétribuées. Il semble à beaucoup de gens que le premier venu, pourvu qu'il ait de la fortune et du loisir, convient pour faire un membre du Conseil municipal, ou du Conseil général, ou du Corps législatif, voire même un maire ou un adjoint. C'est une grande erreur, dont le temps fera justice. On comprendra de plus en plus que pour remplir dignement de tels mandats, indépendamment de la loyauté et de la fermeté du caractère, il faut réunir des connaissances spéciales pour l'acquisition desquelles ce n'est pas trop de plusieurs années d'études sérieusement employées. La politique, l'économie sociale, le droit naturel et positif, l'histoire des institutions, la situation vraie du commerce et de l'industrie, les tendances légitimes de l'esprit public, ce ne sont pas là des idées innées ni des jeux d'enfants. Il appartiendrait éminemment aux jeunes hommes qui n'ont point à se préoccuper d'une carrière, de se préparer ainsi par des études consciencieuses à la difficile gestion des intérêts publics pour le jour où la confiance de leurs concitoyens viendrait les y appeler. Après s'être formés silencieusement dans la méditation et la retraite, ils s'exerceraient peu à peu, dans la presse, à la discussion des questions débattues; dans des conférences, comme celle-ci par exemple, à l'exposé de leurs doctrines; dans des réunions populaires, à l'éloquence du bon sens et du bon droit. On saurait alors sur qui l'on pourrait compter ; et, le jour venu, les électeurs ne se verraient pas dans l'embarras où ils se voient trop souvent.

Oui, je souhaite à notre postérité ce souhaitable progrès, et j'ai confiance qu'il se réalisera. D'autre part, et dans un

Digitized by Google

ordre différent d'institutions, je suis convaincu que nos neveux verront s'accroître encore la compétence des tribunaux de paix, de police, de commerce, déjà si heureusement étendue. Je pense qu'ils verront nos maisons de détention se transformer en véritables pénitenciers, et la loi, en frappant le coupable, se proposer non moins son amendement et sa réhabilitation, que la juste satisfaction due à la société offensée. Ils verront abolie la peine de mort, ce reste dégoûtant de l'antique barbarie. Nous avons vu disparaître l'exposition et la marque, ils verront disparaître l'échafaud. Dieu ! le beau jour que celui où, dans notre douce France, la justice croira pouvoir déposer sans retour son glaive souillé de tant de noble sang ! Du sang des Bailli, des Lavoisier, des Chénier, pour ne rappeler que des noms chers à la liberté, à la science et aux muses ! Ce jour-là, je ne le verrai pas ; mais je le salue de loin, avec celui où d'un bout de la terre à l'autre la guerre sera exécrée.

Je souhaite aussi, puisque je suis en train de souhaiter, que nos descendants se montrent de plus en plus soucieux de leurs gloires locales, et de plus en plus reconnaissants des bienfaits et des services dont ils auront été l'objet. Des monuments, des statues, des inscriptions, voilà la monnaie avec laquelle s'acquittent les populations bien inspirées qui ont un vrai souci de leur renommée et de leur élévation. Metz, sous ce rapport, n'est pas restée en arrière des autres villes de son rang ; nul doute qu'à l'avenir elle ne continue et ne complète son œuvre. Nous cherchons encore où nous pourrons inscrire le grand nom de Bossuet, bien qu'il y ait quelque probabilité qu'il demeurait, pendant son séjour à Metz, dans le voisinage de la *Propagation,* dont il était aumônier, dans la rue Taison ou dans la rue des Écoles peut-être, question douteuse qu'éclairciront messieurs les archéologues. Mais déjà l'administration municipale vient d'acquitter sa dette envers une famille exceptionnellement charitable, en donnant à la rue d'Eltz le nom d'Hollandre-

Digitized by Google

Piquemal. Plus récemment encore, elle a donné à la rue du Heaume le nom de notre savant concitoyen, le général Poncelet. Bientôt s'élevera sur la place Saint-Vincent la fontaine Van der Noot, qui perpétuera le souvenir de l'ingénieur laborieux et modeste à qui nous sommes redevables de notre magnifique système d'eaux vives. Et plus tard il y aura un autre souvenir encore à consacrer, celui de l'administration elle-même qui a présidé à la conception et à l'exécution de cette colossale entreprise, pour ne point parler des autres grands travaux qu'elle a réalisés dans le même temps. Nous avons la rue Goussaud, la rue Marchant..... S'arrêtera-t-on là ? J'espère bien que non, et je forme des vœux pour que la génération qui va nous suivre ne se montre pas plus oublieuse que ses devancières des services noblement gratuits qui auront été rendus à la cité. Je m'embarrasse médiocrement que la rue qui longe le château d'eau s'appelle des *Récollets*, ou que le quai Saint-Pierre porte le nom d'un autre ancien couvent qui a disparu avec les Prêcheresses et les Grands-Carmes. J'aime que les murs parlent et qu'ils disent quelque chose au cœur et à l'âme. Je voudrais qu'on pût leur faire dire à tous dans leur grave et brève éloquence : *Aux hommes qui l'ont honorée et servie la cité reconnaissante.* C'est comme cela qu'on récompense, qu'on encourage et qu'on pousse au désintéressement. Et le désintéressement, voilà ce qui fait la noblesse, la noblesse d'un homme et la noblesse d'un peuple.

Vous le voyez, Mesdames et Messieurs, j'ai pour nos petits-neveux une ambition peu commune. Je les entrevois prophétiquement dans une ombre incertaine, comme le pieux Enée voyait aux Champs-Élysées les héros de sa race. Confiant dans cette grande loi du progrès que révèle et constate l'histoire, je décore nos descendants de vertus qui nous ont manqué, bien que nous ayons eu nous-mêmes quelques vertus qui manquaient à nos pères. J'ai foi qu'ils comprendront mieux que nous la justice et la liberté, qu'ils reven-

Digitized by Google

diqueront pour eux l'une et l'autre avec énergie, mais qu'ils les accorderont à leurs adversaires avec la même libéralité. Ce qui est bon pour nous n'est-il pas bon pour tous? J'ai foi qu'ils auront honte, qu'ils auront horreur de ces aversions irréfléchies et traditionnelles qui transforment en autant de camps ennemis toutes les nations du globe; et qu'ils s'efforceront de remplacer le mépris par l'estime, la haine par l'affection, les procédés iniques et violents par des actes de bon vouloir et de bon voisinage. Qu'importe que ceux-ci soient des Anglais, que ceux-là soient des Prussiens, que d'autres soient des Français ou des Russes? Tous ne sont-ils pas des hommes d'abord, et les différents sols font-ils fatalement ici des bons, là des méchants? N'y a-t-il pas de bonnes gens et d'honnêtes gens partout? Faut-il se ruer stupidement les uns sur les autres parce qu'on ne parle pas la même langue, ou parce qu'on ne prie pas Dieu dans la même posture, ou parce qu'on n'a pas la même façon de se vêtir ou de se saluer? Atroce folie! Nos pères plantaient des arbres de la liberté, il y en avait un ici sous ces fenêtres, entre l'hôtel de ville et la cathédrale, touchant symbole qu'a flétri bientôt, puis déraciné, le souffle inconstant des révolutions; nos enfants planteront, je l'espère, des arbres de la paix, plus vigoureux, plus vivaces, à l'ombre desquels prendront un rapide essor les arts, les mœurs, les idées. Je voudrais que ce fût de ces végétaux singuliers qui n'ont pour ainsi dire point de vieillesse, et dont les branches se recourbant gracieusement vers la terre, s'y replantent sans fin, comme pour figurer l'infini dans l'étendue et l'infini dans la durée. *Partout et toujours,* telle serait leur devise. Est-ce donc présumer trop du bon esprit de notre postérité, que de la voir dans cet heureux lointain se passionner enfin pour la concorde et la paix, comme nous nous sommes passionnés pour la liberté et la gloire, et, à défaut du figuier de l'Inde, substituer du moins au laurier ou au chêne l'utile et pacifique olivier? L'universelle paix n'est-elle pas l'idéal de nos

Digitized by Google

rêves, et ne savons-nous pas que lorsqu'on la voudra fortement, on l'aura assurément, comme on a eu tout le reste? La volonté, c'est comme la foi: elle transporte les montagnes. A nos enfants donc de vouloir, à eux de vouloir énergiquement tout ce qui est bien, tout ce qui est bon, la paix surtout, et ils auront la paix.

Mais je m'oublie dans cette inoffensive contemplation d'un avenir qu'au sortir d'ici plus d'un de mes auditeurs va traiter de chimérique. Ces arbres me rappellent celui que plantait le vieillard de la fable. « A quoi bon, lui » disaient les trois jouvenceaux témoins de son labeur, à » quoi bon charger votre vie des soins d'un avenir qui n'est » pas fait pour vous? Quittez le long espoir et les vastes » pensées; tout cela ne convient qu'à nous. » Certes, cette jeunesse avait quelque raison de parler ainsi, car c'est à elle qu'appartiennent naturellement le long espoir et les vastes pensées. « Mais quoi, répond le vieillard, défendrez-vous au » sage de se donner des soins pour le plaisir d'autrui? » Et le vieillard aussi avait raison, car si l'avenir est à la jeunesse, la bonté est de tous les âges; et comme ce brave octogénaire mettait son bonheur à planter un arbre qu'il ne verrait pas fleurir, mais dont ses petits-neveux cueilleraient un jour les fruits, moi aussi je me plais à composer ce lointain idéal que je ne dois point voir, mais que réaliseront plus ou moins les enfants de nos enfants. « Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui, j'en » puis jouir demain et quelques jours encore. » Hélas! il y a deux sortes de gens auxquels nous ne pensons pas assez: ceux qui nous ont précédés dans le cours des siècles et qui nous ont faits héritiers de tant de biens; ceux qui doivent nous suivre et nous continuer dans les âges inconnus, et qui jouiront des biens que nous leur aurons laissés à notre tour. Plus reconnaissants envers le passé, plus sympathiques et plus prévoyants envers l'avenir, nous unirions par les liens de l'amour les générations aux générations, et

Digitized by Google

ce serait mieux que l'insoucieux égoïsme qui nous isole de nos pères et de nos fils.

Enfin, que vous dirai-je, j'ai cédé à ce mystérieux attrait qui nous entraîne, jeunes et vieux, vers ce qui n'est pas encore, comme j'avais cédé précédemment à cet autre inexplicable attrait des choses qui ne sont plus. J'aurai mis ainsi bout à bout deux vies d'homme: l'une qui, pleine de souvenirs, a commencé en 1804 avec l'éclosion de ma raison enfantine; l'autre, pleine de rêves, qui date de 1864, pour aller s'éteindre dans les vingt premières années du nouveau siècle. Si j'écrivais sur des feuilles moins légères, nos descendants pourraient comparer l'une à l'autre, et mettre en parallèle les faits annoncés avec les faits accomplis. Ils y pourraient puiser quelques bonnes leçons, ne fût-ce qu'un peu plus de circonspection dans le hasardeux métier de diseur de bonne aventure. Mais, outre qu'on n'est guère prophète en son pays, ni ma mémoire ni mes pensées n'ont chance d'une bien longue durée. Ma pauvre conférence ira où va toute chose, et, quoi qu'il arrive, ni elle ni moi nous ne serons là pour être justifiés ou pour être démentis.

B. FAIVRE.

Digitized by Google

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR

L'ESPRIT MILITAIRE & L'ÉDUCATION NATIONALE

DES ÉGYPTIENS & DES BABYLONIENS

I

DE L'ESPRIT MILITAIRE ET DE L'ÉDUCATION NATIONALE DES ÉGYPTIENS

Les auteurs profanes s'accordent tous pour dire que l'Egypte[1] fut placée d'abord sous un régime sacerdotal et qu'elle fut en guerre assez longtemps avec l'Ethiopie. La fameuse ville de Thèbes fut élevée dès cette époque. Vint ensuite une longue succession de dynasties guerrières, sous lesquelles on construisit la ville de Memphis, les Pyramides, le lac Mœris, les chaussées du Nil, le Labyrinthe, et tous les autres monuments merveilleux du pays. Enfin, la troisième phase de l'histoire d'Egypte n'est qu'un tissu de

[1] D'après un fragment de Manéthon conservé par Josèphe, *Contre Appion*, l. I, le fameux conquérant Sésostris ou Rhamsès-le-Grand se nommait aussi Egyptus. C'est de ce roi guerrier que tout le pays, nommé auparavant *la terre de Mizraïm*, a pris ensuite le nom d'Egypte.

Digitized by Google

bouleversements, où force était bien à la nation tout entière de prendre les armes, sous peine d'être asservie à la loi du vainqueur. L'Egypte, en effet, fut asservie et déchut de sa gloire antique lorsqu'elle eut perdu son esprit militaire, c'est-à-dire lorsqu'elle ne mit plus de bornes à son idolâtrie.

La Bible elle-même nous apprend que l'Egypte, au moment de sa grandeur, avait une très-nombreuse et très-puissante armée. Putiphar était *Prince*[1], ou général de l'armée égyptienne, lorsque Joseph lui fut vendu par les Ismaëlites; et il avait une *prison*[2] sous sa dépendance, où dans la suite il fit jeter Joseph. Dès le temps où mourut Jacob, l'Egypte avait des *chars de guerre* et des *cavaliers*[3]. On ne sait si ces chars, mentionnés alors pour la première fois, avaient une origine déjà ancienne, ou s'ils étaient une invention toute récente de Joseph. L'usage des chariots pour le transport était connu depuis longtemps[4]; mais celui des chars de guerre semble dater de cette époque, et il n'y en eut d'abord qu'un petit nombre pour les principaux chefs. On voit que Pharaon avait son char[5], ainsi que Joseph plus tard avait le sien[6], quand il fut *Prince* de toute l'Egypte[7], c'est-à-dire généralissime des armées.

Les chars de guerre, introduits dans les armées par le génie des Egyptiens, ne furent d'abord que de simples véhicules, pareils à ceux qu'on voit décrits par Homère et dont se servaient encore les Troyens et les Grecs. Mais les Chananéens, chez qui la férocité prit naissance de bonne heure avec l'idolâtrie, rendirent ces machines de guerre plus cruelles en les armant de faulx ou de lames tranchantes.

[1] Genèse, XXXIX, 11.
[2] Genèse, XXXIX, 20; XL, 3.
[3] Genèse, L, 9.
[4] Genèse, XLV, 19.
[5] Genèse, XLI, 43.
[6] Genèse, XLVI, 29.
[7] Genèse, XLII, 6; XLV, 8.

Digitized by Google

Leur emploi fut souvent terrible sur les champs de bataille, au milieu des guerres incessantes qui ont sévi partout chez les races homicides des premiers temps ou des premiers empires. Leur forme a varié, et l'on en trouve plusieurs descriptions différentes. Diodore nous les dépeint de cette sorte : « Le joug de chacun des deux chevaux qui tiraient le char était armé de deux pointes, longues de trois coudées, qui s'avançaient contre le visage des ennemis. A l'essieu étaient attachées deux autres broches tournées du même côté que les premières, mais plus longues et armées de faulx à leurs extrémités [1]. » Ceux dont parle Quinte-Curce avaient quelque chose de plus : « L'extrémité du timon, dit-il, était armée de piques avec des pointes de fer. Le joug avait, des deux côtés, trois espèces de glaives. Entre les rais des roues se voyaient plusieurs dards qui donnaient en dehors, et les jantes des mêmes roues étaient garnies de faulx qui mettaient en pièces tout ce qu'elles rencontraient [2]. » Quelquefois les faulx attachées à l'essieu tournaient par le moyen d'un ressort et détruisaient tout ce qui se trouvait dans la sphère de leur mouvement [3]. On conçoit quelles boucheries affreuses devaient produire sur un champ de bataille d'aussi redoutables machines. Nos projectiles, au moins, tranchent les jours d'un ennemi sans le mutiler et sans le bourreauder ; et c'est un moyen d'ôter la vie presque doux en comparaison. Hélas ! pour être délivrés à jamais de la guerre et de ses horreurs, quand pourrons-nous être délivrés entièrement de ses causes malheureuses et soustraits pour toujours à son principe fatal !

[1] Diodore de Sicile, l. XVII.

[2] Quinte-Curce, l. IV, n. 34.

[3] Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eglise catholique*, t. I, p. 274, édition Bordes frères, 1867. Voir aussi, relativement au mécanisme et à l'emploi des chars de guerre, les longs détails rapportés, d'après Végèce, Xénophon, Tite-Live, etc., par Rollin, *Histoire ancienne*, livre I, art. 37, n. 41, et livre IV, chap. 4, art. 2, n. 3.

Digitized by Google

Au temps de la famine, Joseph avait fourni du blé en abondance à tous les Egyptiens, et il avait obtenu, en retour, tout l'argent du peuple, ainsi que tous les chevaux, les brebis, les bœufs, les ânes et les terrains des cultivateurs [1]. Par cette mesure, il avait procuré au Pharaon des richesses immenses et un empire absolu sur son peuple. De cette époque date la grandeur suprême de l'Egypte, qui fut le berceau des sciences pour le reste du monde et le plus grand foyer de l'industrie humaine.

Pour juger combien sa puissance militaire était remarquable à ce moment, il convient de rapprocher les chiffres, indiquant la force de l'armée égyptienne à différentes époques.

1° Armée de Pharaon : *Deux cent cinquante mille six cents combattants* [2], décomposés de la façon suivante :

Fantassins	200,000
Cavaliers.	50,000
Chars d'élite	600
Total	250,600

2° Armée de Sésostris [3] : *Six cent cinquante-deux mille sept cents combattants* [4], décomposés de la façon suivante :

Fantassins	600,000
Cavaliers.	24,000
Chars de guerre . .	27,000
Officiers principaux.	1,700
Total	652,700

[1] Genèse, XLVII, 14-25.

[2] Josèphe, *Antiquités judaïques*, l. II, ch. 6; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl. cath.*, t. I, p. 339 de la 3e édition.

[3] On appelle aussi ce roi Egyptus, Sethos et Rhamsès VI ou Rhamsès-le-Grand. Voyez Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl. cathol.* t. I, p. 350. Le *Magasin pittoresque*, année 1849, pages 90-101, contient un article très intéressant sur la *Table d'Abydos*, sur le *Papyrus Sallier* et sur *Rhamsès-le-Grand;* on peut très utilement le consulter.

[4] *Diodore de Sicile*, l. I, ch. 54; Hérodote, l. II, ch. 102; Rollin, *Histoire ancienne*, l. I, 3e partie.

Digitized by Google

3° Armée de Sésac[1] : *Un million soixante et un mille deux cents combattants*,[2] décomposés de la façon suivante :

Fantassins[3]	1,000,000
Cavaliers.	60,000
Chars de guerre . .	1,700
Total	1,061,200

4° Armée d'Osorchon, 30 ans après Sésac[4] : *Un million trois cent combattants*[5], décomposés de la façon suivante :

Fantassins et cavaliers .	1,000,000
Chars de guerre. . . .	300
Total.	1,000,300

La conclusion à tirer des chiffres qui précèdent c'est que la population mâle presque tout entière devait figurer dans ces armées immenses, et que *l'exercice militaire* formait aussi à cette époque, chez les Egyptiens, la base ordinaire de l'éducation des enfants ou des adolescents. Cette *éducation militaire* usitée en Egypte avait déjà frappé l'illustre Bossuet, qui a lui-même consacré à cet important sujet plusieurs pages remarquables. « Il y a, dit-il, un art de former les corps aussi bien que les esprits. Cet art, que notre nonchalance nous a fait perdre, était bien connu des anciens ; et l'Egypte l'avait trouvé. Elle employait principalement à ce beau dessein la frugalité et les exercices. Dans un champ de bataille, qui a été vu par Hérodote, les crânes des Perses

[1] On appelle aussi ce roi Sésonchis, Sousak et Schischak ou Schischok. Voyez Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl. cath.* t. II, p. 268-269.

[2] II Paralipomènes, XII, 3 ; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl. cath.* t. II, p. 267.

[3] Cette infanterie innombrable se composait d'Egyptiens, de Lybiens, de Troglodytes et d'Ethiopiens.

[4] On appelle aussi ce roi Zara, Zarach, Zoroch, Zorch, Osorgon et Osorthon. Voyez Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl. cathol.* t. II, p. 274.

[5] II Paralipomènes, XIV, 9 ; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl. cath.* t. II, p. 274.

Digitized by Google

aisés à percer, et ceux des Egyptiens plus durs que les pierres auxquelles ils étaient mêlés, montraient la mollesse des uns, et la robuste constitution qu'une nourriture frugale et de vigoureux exercices donnaient aux autres. La course à pied, la course à cheval, la course dans les chariots se pratiquait en Egypte avec une adresse admirable; et il n'y avait point dans tout l'univers de meilleurs hommes de cheval que les Egyptiens. Quand Diodore nous dit qu'ils rejetaient la lutte comme un exercice qui donnait une force dangereuse et peu durable, il a dû l'entendre de la lutte outrée des athlètes, que la Grèce elle-même, qui la couronnait dans ses jeux, avait blâmée comme peu convenable aux personnes libres; mais, avec une certaine modération, elle était digne des honnêtes gens; et Diodore lui-même nous apprend que le Mercure des Egyptiens en avait inventé les règles, aussi bien que l'art de former les corps. Il faut entendre de même ce que dit encore cet auteur touchant la musique. Celle qu'il fait mépriser aux Egyptiens, comme capable de ramollir les courages, était sans doute cette musique molle et efféminée qui n'inspire que les plaisirs et une fausse tendresse. Car pour cette musique généreuse dont les nobles accords élèvent l'esprit et le cœur, les Egyptiens n'avaient garde de la mépriser, puisque, selon Diodore même, leur Mercure l'avait inventée, et avait aussi inventé le plus grave des instruments de musique. Dans la procession solennelle des Egyptiens, où l'on portait en cérémonie les livres de Trismégiste, on voit marcher à la tête le chantre tenant en main *un symbole de la musique et le livre des hymnes sacrés*. Enfin, l'Egypte n'oubliait rien pour polir l'esprit, ennoblir le cœur et fortifier le corps. Quatre cent mille soldats qu'elle entretenait étaient ceux de ses citoyens qu'elle exerçait avec le plus de soin. Les lois de la milice se conservaient aisément, et comme par elles-mêmes, parce que les pères les apprenaient à leurs enfants: car la profession de la guerre passait de père en fils comme les autres;

Digitized by Google

et après les familles sacerdotales, celles qu'on estimait les plus illustres étaient, comme parmi nous, les familles destinées aux armes[1]. Je ne veux pas dire pourtant que l'Egypte ait été guerrière. On a beau avoir des troupes réglées et entretenues, on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires et parmi les images des combats, il n'y a jamais que la guerre et les combats effectifs qui fassent les hommes guerriers. L'Egypte aimait la paix, parce qu'elle aimait la justice, et n'avait des soldats que pour sa défense. Contente de son pays, où tout abondait, elle ne songeait point aux conquêtes. Elle s'étendait d'une autre sorte, en envoyant ses colonies par toute la terre, et avec elles la politesse et les lois. Les villes les plus célèbres venaient apprendre en Egypte leurs antiquités et la source de leurs plus belles institutions. On la consultait de tous côtés sur les règles de la sagesse. Quand ceux d'Elide eurent établi les jeux olympiques, les plus illustres de la Grèce, ils recherchèrent par une ambassade solennelle l'approbation des Egyptiens, et apprirent d'eux de nouveaux moyens d'encourager les combattants.

« L'Égypte régnait par ses conseils ; et cet empire d'esprit lui parut plus noble et plus glorieux que celui qu'on établit par les armes. Encore que les rois de Thèbes fussent sans comparaison les plus puissants de tous les rois de l'Égypte, jamais ils n'ont entrepris sur les dynasties voisines, qu'ils ont occupées seulement quand elles eurent été envahies par les Arabes ; de sorte qu'à vrai dire ils les ont plutôt enlevées aux étrangers qu'ils n'ont voulu dominer sur les naturels du pays. Mais quand ils se sont mêlés d'être conquérants, ils ont surpassé tous les autres[2]. »

[1] Un grand évêque de nos jours rendait encore dernièrement à la France le même hommage que lui rend ici Bossuet. « Toute la terre, dit-il, nous envie deux choses : *notre armée* et *notre clergé*. » Voir *La femme chrétienne et française*, par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, p. 116 de la 3e édition, Paris, chez Douniol, 1868.

[2] *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, ch. III.

Digitized by Google

Le premier conquérant qui parut chez les Égyptiens, fut le célèbre Sésostris [1]. Son histoire est des plus curieuses, et son éducation semble avoir été *foncièrement militaire*. Avec ce prince furent élevés *tous les enfants de son âge ;* c'étaient apparemment tous ceux de sa ville seule, et non pas tous ceux du pays ; ils étaient dix-sept cents. Ils furent placés sous les mêmes chefs et appliqués aux mêmes études. Ils vivaient à la cour avec le jeune prince, et on les éleva soigneusement sous les yeux du monarque. Ce régime confraternel était bien dans la manière des Égyptiens, c'est-à-dire d'accord avec les grandes pensées qui dès l'origine paraissaient naturelles chez ce peuple. C'est pourquoi il semble que ce n'était pas ici une exception à la règle établie, mais que tel était plutôt l'usage ordinaire ou la règle commune :

[1] Sésostris était un homme de très-haute taille. Il mesurait 4 coudées 3 palmes et 2 doigts. Mais on trouve dans l'histoire ancienne quelques exemples de géants qui possédaient une taille encore plus excessive. L'empereur Maximin avait 8 pieds 4 pouces romains. Artachée, l'un des généraux de l'armée de Xerxès, avait 5 coudées royales moins 4 doigts. Le géant Gabbara, envoyé d'Arabie à l'empereur Claude, avait 9 pieds 9 pouces romains. Le géant Goliath avait 6 coudées et un empan. Sous le règne d'Auguste, on vit à Rome un géant nommé Pusio et une géante nommée Secundilla, qui avaient chacun 10 pieds 3 pouces romains. Le géant Éléazar, juif de naissance, envoyé à l'empereur Tibère, par Artaban, roi des Parthes, avait 7 coudées de haut. Og, roi de Basan, avait lui même une taille si prodigieuse, qu'elle atteignait à 9 coudées. Nous n'ajouterons pas d'autres exemples ; mais il sera curieux de placer ici le tableau comparatif de ces différentes tailles :

Sésostris... ..	2m 363	équivalent à	4 coudées 3 palmes 2 doigts.
Maximin.....	2 454	—	8 pieds 4 pouces romains.
Artachée.....	2 550	—	5 coudées royales moins 4 doigts.
Gabbara.....	2 871	—	9 pieds 9 pouces romains.
Goliath.....	2 925	—	6 coudées et 1 empan.
Pusio.....	3 019	—	10 pieds 3 pouces romains.
Secundilla.....	3 019	—	10 pieds 3 pouces romains.
Éléazar.....	3 092	—	7 coudées.
Og.....	3 975	—	9 coudées.

Nous avons suivi dans ce tableau l'évaluation des anciennes mesures telle que la donne M. Saigey, dans son savant *Traité de Métrologie ancienne et moderne.*

Digitized by Google

d'autant plus que la coutume générale chez les anciens fut, partout et toujours, d'élever les enfants en commun. Sésostris reçut donc, avec ses compagnons d'enfance, une éducation militaire. On leur apprenait : *la marche, l'équitation et la chasse* [1], c'est-à-dire l'exercice à pied, l'exercice à cheval et le maniement d'armes. En ce temps-là, on regardait la chasse, ou la guerre aux bêtes, comme l'apprentissage de la guerre aux hommes [2]; et par le fait, ce sont toujours les peuples chasseurs qu'on a vus se signaler parmi les peuples guerriers. Telle est la raison de l'humeur belliqueuse qu'on remarque, à peu près toujours, chez les peuples montagnards. Accoutumé aux travaux guerriers, Sésostris fut entraîné par le goût des expéditions lointaines et par un esprit singulier d'aventures. A la tête d'une armée puissante de ses sujets, il fit la première conquête du monde. On sait combien la marche de ce premier conquérant fut rapide : il ne mit que *neuf ans* pour assujettir tous les princes, traverser tous les peuples, faire le tour de la terre habitée et s'adjuger l'empire universel ou la puissance de roi des rois. C'était aller bon train, surtout dans un temps où il n'y avait que de mauvaises routes en bien des pays ; et peut-être même que, pendant tout son itinéraire, l'armée égyptienne dut s'avancer sans pouvoir suivre de route marquée, à peu près comme les chasseurs piétinent à travers champs ou fendent les broussailles des bois à travers mille obstacles. Il paraît cependant que certains peuples, d'une civilisation plus avancée, avaient déjà tracé des routes, puisque, dès le temps de Moïse et de

[1] Diodore, liv. I, ch. 54 ; Rollin, *Histoire ancienne*, liv. I, 3e partie. « L'éducation des enfants, dit Fleury, semble avoir été à peu près la même chez les Israélites que chez les Égyptiens et les Grecs les plus anciens. Ils leur formaient le corps par *le travail* et *les exercices* (militaires), et l'esprit par *les lettres* et *la musique*. » C'est ce que témoigne aussi Platon. Voyez Platon, *République*, liv. II et III, et Fleury, *Mœurs des Israélites*, 2e partie, ch. XI.

[2] Xénophon, *Cyropédie*, liv. I, ch. 2, n. 10 ; Rollin, *Histoire ancienne*, liv. I, 3e partie.

Digitized by Google

Josué, la Bible mentionne expressément la *Voie Royale* [1] construite en Idumée et le fameux *Chemin de Basan* [2]. Sésostris, dans ses campagnes audacieuses, avait pour officiers principaux ses compagnons d'enfance : « il ne pouvait avoir, dit Bossuet, de plus fidèles ministres, ni des compagnons plus dévoués de ses combats [3]. » L'armée entière dépassait *six cent cinquante mille hommes ;* ce qui faisait un chiffre énorme. Néanmoins, ce n'était encore qu'une faible partie de la force intégrale de l'Égypte ; car on dit même que la ville de Thèbes, à elle seule, pouvait fournir *sept cent mille combattants* [4]. Ce ne serait aujourd'hui ni Paris, ni Londres, qu'on verrait suffire à en produire autant, même avec leur masse si prodigieuse de citoyens [5]. Sésostris éleva partout des monuments de ses victoires, avec des inscriptions superbes où il était qualifié de *Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs* [6]. Il fit aussi construire des cartes de géographie, pour décrire son vaste empire avec toutes ses provinces ; et ce furent les premières cartes générales en usage chez les anciennes nations [7]. Cent temples fameux furent érigés par son ordre, en actions de grâces envers les dieux tutélaires des différentes villes ou des divers pays ; et il eut soin de publier, par les inscriptions, que ces grands ouvrages avaient

[1] Nombres, XX, 17. La Vulgate emploie ici l'expression *Via publica.*

[2] Nombres, XXI, 33.

[3] *Discours sur l'histoire universelle,* 3e partie, ch. III. Voir aussi, relativement à l'expédition de Sésostris et à ses fondations monumentales, le savant article inséré par M. Pauthier dans le *Magasin pittoresque,* année 1849, pages 98—101.

[4] Fleury, *Mœurs des Israélites,* 2e partie, ch. III ; Tacite, *Annales,* livre II, 60.

[5] Paris compte actuellement *deux millions* d'habitants et *cinquante mille* maisons sur *sept millions d'hectares* en superficie. Londres compte près de *trois millions* d'habitants et *trois cent soixante mille maisons* sur *trente-et-un millions d'hectares* en superficie.

[6] Hérodote, liv. II, ch. 102.

[7] Apollonius, *Argonautiques,* livre IV.

Digitized by Google

été achevés sans fatiguer ses sujets. Il mettait sa gloire à les ménager et à ne faire travailler aux monuments de ses victoires que les captifs. C'est ainsi que Salomon lui-même n'employa que les peuples tributaires dans les grands ouvrages qui ont rendu son règne immortel. Les citoyens étaient attachés à de plus nobles exercices : ils apprenaient à faire la guerre et à commander [1].

Les chefs militaires étaient distingués en Égypte par des insignes qui frappaient tous les yeux. Les *Princes* ou les généraux portaient un *grand cordon couleur de pourpre,* apparemment mis en écharpe, ou peut-être en sautoir ; ils avaient au cou *un collier d'or,* analogue au hausse-col de nos officiers en tenue de service ; et leur habit était *de diverses couleurs,* ce qui était chez les anciens le nec plus ultra de la beauté. Lorsque Joseph fut nommé *Prince* ou généralissime de l'Égypte, il fut revêtu de ces divers insignes [2]; et il eut en même temps le privilége de porter l'*anneau royal* à son doigt, comme aussi celui de monter sur un char d'honneur, ce qui n'était permis qu'aux plus grands personnages. Quand Jacob revêtit Joseph encore enfant de la fameuse *robe de diverses couleurs* [3], cause de la haine violente de ses frères et peut-être aussi de ses propres songes où d'avance éclatait sa grandeur future, ce pouvait être un pressentiment de l'avenir. Chez les Phéniciens, les *Princes* avaient de même des *habits de diverses couleurs* [4], et c'était le signe particulier qui marquait leur grandeur. Au reste, les Phéniciens, les Philistins et la plupart des peuplades les plus rapprochées des Égyptiens avaient un système de guerre modelé entièrement sur celui de l'Égypte. Ils avaient des *Princes*, richement vêtus et décorés d'insignes éclatants, pour commander les corps

[1] Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle,* 3e partie, ch. III.
[2] Genèse, XLI, 42.
[3] Genèse, XXXVII, 3.
[4] Ezéchiel, XXVI, 16.

Digitized by Google

d'armée [1]. Sous les Princes étaient des *Tribuns* ou chefs de mille hommes. Sous les Tribuns étaient des *Centurions* ou chefs de cent hommes, autrement dit des capitaines. Quant à la tactique suivie habituellement par les corps d'armées égyptiens, rien ne nous l'indique d'une manière assez claire. Il est probable que leurs fantassins manœuvraient par colonnes, se formaient en ligne, ou campaient comme les soldats hébreux; que leurs cavaliers chargeaient l'ennemi et l'écrasaient, comme font nos troupes à cheval; et qu'enfin leurs chars de guerre, lancés à toute vitesse, faisaient des trouées sanglantes à travers le gros des bataillons ennemis.

L'armement des Égyptiens comprenait : l'*épée, la lance, le bouclier, le casque et la cuirasse* [2]. Ils avaient donc tout à la fois l'arme offensive et l'arme défensive. On redoutait surtout leurs chars de guerre, qu'ils lançaient avec force et conduisaient avec adresse. Mais on ne voit pas que leurs guerriers aient jamais fait aucun usage des flèches. Les Égyptiens étaient *cavaliers* principalement; ils montaient des chevaux et des chars; ils avaient aussi des corps d'infanterie, mais n'étaient pas archers. Cependant ils avaient à leurs portes un peuple archer par excellence : c'étaient ces redoutables Éthiopiens, ou cette espèce de géants dont la force invincible apparaissait dans leurs corps robustes et dans leurs bras nerveux. On sait comment le roi de cette nation voulut se moquer de la pourpre, des bracelets d'or et des parfums que lui offraient les ambassadeurs du roi des Perses. Prenant en main un arc qu'un Perse eût à peine soutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en présence des ambassadeurs, et leur dit : « Voici le conseil que le roi d'Éthiopie donne au roi de Perse. Quand les Perses pourront

[1] Rois, XXIX, 2. La Vulgate emploie ici le mot *Satrapæ*, et ensuite le mot *Principes* comme son équivalent.

[2] Jérémie, XLVI, 3-4.

Digitized by Google

se servir aussi aisément que je viens de faire d'un arc de cette grandeur et de cette force, qu'ils viennent attaquer les Éthiopiens, et qu'ils amènent plus de troupes que n'en a Cambyse. En attendant, qu'ils rendent grâce aux dieux, qui n'ont pas mis dans le cœur des Éthiopiens le désir de s'étendre hors de leurs pays. » Cela dit, il débanda l'arc et le donna aux ambassadeurs [1].

On voit par cette anecdote combien ces montagnards africains étaient des guerriers forts et surtout des archers excellents. Pour l'adresse et la force, ils étaient pareils à Guillaume Tell, le fameux archer suisse; et pour l'humeur ou le caractère, ils se rapprochaient du célèbre Théodoros, roi actuel des Abyssins. On raconte de ces Ethiopiens à trempe si solide qu'ils se nourrissaient *de viande et de lait* [2], ce qui leur donnait d'une part cette force prodigieuse,

[1] Hérodote, liv. III, 20; Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, ch. III.

[2] Le docteur Descieux, dans son excellent *Manuel d'hygiène*, prétend aussi que nos aliments les plus nutritifs sont *le lait et la viande*. « La matière, dit-il, n'étant alimentée qu'à la condition de contenir en quantité suffisante de l'azote et du carbone, l'aliment le plus nutritif est, à poids égal, celui qui est le plus riche en carbone et en azote. A l'exception du lait et de la viande grasse, il n'existe pas de substances alimentaires qui satisfassent à cette condition: de là la nécessité d'une alimentation mixte, en partie végétale, en partie animale. » A propos de la puissance nutritive du lait, nous dirons que Monteil, le savant auteur de l'*Histoire des Français des divers états*, n'a vécu que de lait. On pourrait citer mille autres exemples pareils *. Les malheureux feraient donc mieux de recourir au lait qu'à l'absinthe. Le lait est d'ailleurs un contre-poison excellent; et aujourd'hui surtout que le commerce abonde en boissons frelatées et en poisons alimentaires, il est important de réagir par l'emploi du lait contre l'effet pernicieux des denrées malsaines qui ont un accès forcé dans la consommation du plus grand nombre des bouches pauvres. Le lait renferme cinq élé-

* « L'archevêque Gélase d'Armagh, dit Fleury, était en opinion de sainteté et ne vivait que du lait d'une vache blanche, qu'il faisait mener partout avec lui. » (*Hist. eccl.* l. LXII, n. 38). En Irlande, sitôt qu'un enfant était né, le père ou le premier venu le plongeait trois fois dans de l'eau, et dans du lait si c'était l'enfant d'un riche. Cette ancienne coutume irlandaise subsistait encore au XIIe siècle, comme Fleury le remarque à l'occasion du Concile de Cassel. (*Hist. eccl. loc. cit.*)

Digitized by Google

et d'autre part les faisait vivre en moyenne jusqu'à cent vingt ans[1]. Un célèbre agronome de nos jours, Mathieu de Dombasle, préconise beaucoup l'emploi du lait comme alimentation, et prétend aussi que lait est la nourriture des hommes forts[2].

Les Egyptiens paraissent n'avoir pas plus imité les Ethiopiens dans l'usage du lait que dans l'usage des flèches. Ils faisaient bouillir des *marmites de viande* et ils avaient *le pain à satiété*[3]. Ce régime, à base fortifiante, était varié et complété par divers accessoires, tels que: *le rôti, le poisson, les concombres, les melons, les porreaux, les ognons, l'ail, les figues, les grenades, le raisin en grappe et en jus*[4], c'est-à-dire à peu près tout ce qu'on peut imaginer d'excellent comme nourriture ou comme boisson. Il est vrai que les vignes, en Egypte, étaient assez rares; mais les Egyptiens, comme il est probable, tiraient leurs vins de la Judée ou de l'Idumée[5]. Ils pouvaient aisément les faire venir à dos de chameaux, par les marchands Ismaélites; ils pouvaient encore se les procurer par le transport des vaisseaux phéniciens ou de leurs vaisseaux propres.

ments, les mêmes que ceux de la viande, savoir: albumine, gélatine, fibrine, graisse ou caséine, et osmazône. Ces cinq éléments sont tous nécessaires à l'alimentation, d'après les autorités médicales les plus compétentes. D'où s'ensuit l'erreur de ceux qui ont voulu réduire l'alimentation à la gélatine, tels que le célèbre Darcet. Les chiens même n'ont pas voulu de la gélatine Darcet. Pythagore en son temps, et de nos jours Cabanis sont tombés dans un autre excès, en voulant condamner l'humanité à une nourriture végétale. Il est impossible de se nourrir exclusivement de végétaux, à moins de vouloir, dit encore Descieux, « donner au corps une contexture lâche et molle qui prédispose aux affections chroniques. »

[1] Hérodote, l. III, n. 114; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl. cath.*, t. II, p. 242.

[2] Œuvres posthumes, *Traité d'Agriculture*, t. I.

[3] Exode, XVI, 3.

[4] Nombres, XI, 4 et 5; XX, 5.

[5] Hérodote, l. II, ch. 77; Roland, *Palæstina monumentis veteribus illustrata*; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl. cath.*, t. I, p. 542.

Digitized by Google

A côté de ce régime confortable des Egyptiens, mais surtout à côté de l'esprit militaire qui présidait à leur éducation, quand même on ne le voyait pas se révéler au dehors par des expéditions lointaines, nous voyons en Egypte une civilisation florissante, qui émerveilla le monde pendant les premiers siècles et qui servit longtemps d'école aux Sages de la Grèce, par ses arts, ses sciences et sa philosophie [1].

Le labourage, connu dès l'origine du monde, avait fait de l'Egypte un pays sans égal pour la production du blé et des

[1] Bossuet résume, avec son génie ordinaire, les traits principaux de la civilisation antique de l'Egypte dans le *Discours sur l'histoire universelle*.

Clément d'Alexandrie nous a transmis (*Stromates*, livre VI,) un détail de la science des Egyptiens, dans la description de la procession d'Isis: « *Le chantre*, dit-il, s'avance le premier; il porte un des instruments, symboles de la musique, et deux livres de Mercure contenant, l'un des hymnes religieux, l'autre la liste des rois Après lui, *l'horoscope* paraît avec une palme et une horloge, symboles de l'astrologie: il doit savoir par cœur les quatre livres de Mercure qui traitent de l'astrologie, le premier sur l'ordre des planètes, le second sur les levers du soleil et de la lune, et les deux autres sur les levers et les aspects des astres. *L'écrivain sacré* vient ensuite, ayant des plumes sur la tête, et en main un livre, de l'encre, une plume en roseau; il doit connaître les hiéroglyphes, la description de l'univers, le cours du soleil, de la lune des planètes, la division géographique de l'Egypte, le cours du Nil, les instruments, les ornements sacrés, les lieux saints, les mesures, etc. Puis vient le *prêtre*, qui porte la coudée de justice, ou mesure du Nil, et un calice pour les libations; sa charge l'oblige à la connaissance de dix volumes concernant les sacrifices, les hymnes, les prières, les offrandes, les cérémonies, les fêtes. Enfin arrive le *prophète*, qui porte dans son sein et à découvert une cruche, et qui mène à sa suite ceux qui portent les pains: il apprend dix volumes qui traitent des lois, des dieux et de toute la discipline des prêtres. Or, il y a en tout quarante-deux volumes, dont trente-six sont appris par ces personnages. Les six autres sont du ressort des *pastophores;* ils traitent de la médecine, de la structure, du corps humain, des maladies, des médicaments, des instruments, etc. » Nous laissons à déduire au lecteur toutes les conséquences d'une pareille encyclopédie. Mais il paraît que ces livres antiques, à l'origine desquels Abraham, Jacob, Joseph et Moïse ont pu concourir par leurs relations particulières avec l'Egypte, sont eux-mêmes la source de tout ce que nous ont transmis les Latins et les Grecs dans toutes les sciences, y compris même les sciences occultes et tous les rêves de l'alchimie ou de l'astrologie.

Digitized by Google

divers fruits de la terre [1]. C'est parce que les Egyptiens avaient à un si haut degré le génie agricole, qu'ils eurent en même temps le génie de la guerre et le génie des sciences. En effet, nous avons démontré le rapport intime qui associe entre eux constamment ces génies divers, et qui les fait concourir tous au développement religieux, spirituel et corporel de l'homme et de la société. Nous avons constaté chez les Hébreux cette harmonie heureuse; nous pouvons faire aussi la même remarque chez les Egyptiens, surtout aux grandes époques de leur intéressante histoire.

L'astronomie, l'arithmétique, la géométrie, la musique, la poésie et la médecine avaient reçu en Egypte un développement extraordinaire. Toutes les sciences ont été en grand honneur, dès les premiers temps, dans ce pays favorisé du ciel.

Dieu a des pensées qui ne sont pas les nôtres; il fait luire son soleil pour tout le monde, et il permet que les enfants de ténèbres soient en général plus prudents, plus sages que les enfants de lumière. Mille exemples le prouvent. Ainsi, Caïn fut un grand coupable : et pourtant Dieu lui donna des lumières et des talents qu'on ne voit point chez Seth, son pieux frère. Caïn, en effet, bâtit la première ville [2]. Un descendant de Caïn, Jabel, imagina les premières tentes et traça des règles pour l'éducation des troupeaux. Jubal, frère de Jabel, inventa la cithare et l'orgue, et découvrit l'art enchanteur de la musique. Tubalcaïn, frère des deux précédents, fut encore un artiste ; il forgea le fer et le cuivre, et il apprit à former toutes sortes d'ouvrages au

[1] Genèse, XLI, 47-49; Exode, XVI, 3; Nombres, XX, 5; Plutarque, *De Isid. et Osir.*; Diodore, l. I, sect. I, n. 8.

Le plus savant des Juifs, Maïmonides, observe très-justement que « les peuples anciens étaient entièrement adonnés à l'agriculture. » Sous le nom d'*anciens peuples*, ce docte rabbin entend particulièrement les Chaldéens, les Egyptiens et les Arabes sabéens. Voyez Maïmonides, *More Nebuchim*, partie III, ch. IX.

[2] Genèse, IV, 17.

Digitized by Google

moyen des métaux. Leur sœur Noéma, industrieuse à son tour, inventa l'art des tissus communs et celui des belles tapisseries de luxe [1]. Voilà comment les premiers arts furent inventés par la descendance de Caïn.

Après le déluge, il en fut de même qu'auparavant. Ainsi, Cham fut un mauvais fils ; s'il ne tua pas son frère, il se moqua de son père, et ce scandale lui attira une malédiction qui, jusqu'à la fin, doit peser sur sa race. Cependant, son petit-fils Mizraïm eut la gloire de constituer l'Égypte et d'y régner sur un peuple intelligent, dont les lumières ont contribué principalement à éclairer et policer le monde. Ses autres descendants donnèrent pareillement naissance à des populations très-distinguées : tels furent, par exemple, les Phéniciens, les Philistins et les Chananéens. Mais c'est en Égypte principalement que les arts et les sciences commencèrent à briller depuis le déluge. C'est en Égypte que furent écrits les premiers livres. C'est en Égypte que l'on vit pour la première fois des *Bibliothèques,* et qu'on les désigna sous le nom si beau de *Trésor des remèdes de l'âme* [2]. On cite particulièrement la *Bibliothèque d'Osymandias :* c'était dans la grande Thèbes qu'elle existait. Les observations faites de nos jours ont permis à Champollion de reconnaître son emplacement et de la voir revivre au milieu de ses ruines. Elle occupait une partie du *Rhamesseïon* ou palais de Rhamsès. Sur une porte qui conduisait de l'une des pièces de l'édifice à une autre pièce, Champollion a pu lire une inscription où il est dit que cette porte a été *recouverte d'or pur.* Douze petits bas-reliefs, figurés sur les jambages et le bandeau de cette même porte, y représentent le roi Rhamsès adorant la divinité. Au bas des jambages, on voit deux divinités sculptées

[1] Genèse, IV, 20-22.

[2] Diodore de Sicile, liv. I ; Godeau, *Histoire de tous les peuples,* t. I, p. 69, 3e édition.

Digitized by Google

ayant la face tournée vers l'ouverture de la porte, et regardant la seconde salle placée ainsi sous leur juridiction. A gauche, c'est Thoth, le dieu des sciences et des arts, l'inventeur des lettres ; à droite, c'est la déesse Saf, compagne du dieu Thoth, portant le titre remarquable de *Dame des lettres et Présidente de la Bibliothèque* [1].

Quant aux autres monuments égyptiens, ils furent visités d'une manière solennelle à différentes reprises et après chaque révolution du monde, savoir : par les Babyloniens des successeurs du grand Cyrus, par les Grecs d'Alexandre, par les Romains de Pompée et de Germanicus, par les Arabes des successeurs de Mahomet, par les Français de S. Louis et de Napoléon Ier. Ils sont décrits et vantés par Homère, Hérodote, Diodore, Pomponius Méla, Strabon, Pline et Tacite parmi les anciens, et en même temps par Thévenot, Bossuet, Rollin, Volney et Champollion parmi nos auteurs ou nos voyageurs. Des temples, des palais, des colonnes, des statues, des pyramides, le lac Mœris, les écluses et les chaussées du Nil, le Labyrinthe et le canal de Rhamsès ou de Néchao, première et antique conception du canal maritime de Suez : tels sont ces monuments fameux, dont la connaissance est vulgaire. Bossuet, qui excelle à juger les grandes choses, paraît se complaire à vanter les travaux du Nil. « L'Égypte, dit-il, était le plus beau pays de l'univers, le plus abondant par la nature, le mieux cultivé par l'art, le plus riche, le plus commode et le plus orné par la magnificence de ses rois. Il n'y avait rien que de grand dans leurs desseins et dans leurs travaux. Ce qu'ils ont fait du Nil est incroyable. Il pleut rarement en Égypte : mais ce fleuve, qui l'arrose toute par ses débordements réglés, lui apporte les pluies et les neiges des autres pays.

[1] Godeau, *Histoire de tous les peuples*, t. I, p. 67. Il semblerait, d'après un passage de Juvénal, que les bibliothèques romaines avaient une disposition analogue à celles de l'Égypte. Voyez Juvénal, *Satires*, III, vers 204 :

Hic libros dabit, et forulos, mediamque Minervam.

Digitized by Google

« Pour multiplier un fleuve si bienfaisant, l'Égypte était traversée d'une infinité de canaux d'une longueur et d'une largeur incroyable. Le Nil portait partout la fécondité avec ses eaux salutaires, unissait les villes entre elles, et la grande mer, avec la mer Rouge, entretenait le commerce au dedans et au dehors du royaume, et le fortifiait contre l'ennemi : de sorte qu'il était tout ensemble et le nourricier et le défenseur de l'Égypte. On lui abandonnait la campagne ; mais les villes, rehaussées avec des travaux immenses et s'élevant comme des îles au milieu des eaux, regardaient avec joie, de cette hauteur, toute la plaine inondée et tout ensemble fertilisée par le Nil. Lorsqu'il s'enflait outre mesure, de grands lacs, creusés par les rois, tendaient leur sein aux eaux répandues. Ils avaient leurs décharges préparées : de grandes écluses les ouvraient ou les fermaient selon le besoin ; et les eaux, ayant leur retraite, ne séjournaient sur les terres qu'autant qu'il fallait pour les engraisser.

« Tel était l'usage de ce grand lac qu'on appelait le lac de Myris ou de Mœris : c'était le nom du roi qui l'avait fait faire. On est étonné quand on lit (ce qui néanmoins est certain) qu'il avait de tour environ cent quatre-vingts de nos lieues. Pour ne point perdre trop de bonnes terres en le creusant, on l'avait étendu principalement du côté de la Libye. La pêche en valait au prince des sommes immenses ; et ainsi quand la terre ne produisait rien, on en tirait des trésors en la couvrant d'eaux. Deux pyramides, dont chacune portait sur un trône deux statues colossales, l'une de Myris et l'autre de sa femme, s'élevaient de trois cents pieds au milieu du lac et occupaient sous les eaux un pareil espace. Ainsi elles faisaient voir qu'on les avait érigées avant que le creux eût été rempli, et montraient qu'un lac de cette étendue avait été fait de main d'homme sous un seul prince. Ceux qui ne savent pas jusqu'à quel point on peut ménager la terre, prennent pour fable ce qu'on raconte du nombre des villes d'Égypte. La richesse n'en était pas moins incroyable.

Digitized by Google

Il n'y en avait point qui ne fût remplie de temples magnifiques et de superbes palais. L'architecture y montrait partout cette noble simplicité et cette grandeur qui remplit l'esprit. De longues galeries y étalaient des sculptures que la Grèce prenait pour modèles. Thèbes le pouvait disputer aux plus belles villes de l'univers. Ses cent portes, chantées par Homère, sont connues de tout le monde. Elle n'était pas moins peuplée qu'elle était vaste ; et on a dit qu'elle pouvait faire sortir ensemble dix mille combattants par chacune de ses portes. Qu'il y ait, si l'on veut, de l'exagération dans ce nombre, toujours est-il assuré que son peuple était innombrable. Les Grecs et les Romains ont célébré sa magnificence et sa grandeur, encore qu'ils n'en eussent vu que les ruines, tant les restes en étaient augustes [1]. » Les pyramides, au pied desquelles Napoléon livra bataille à Mourad-Bey, excitèrent l'admiration et l'exaltation du conquérant français. En les montrant de loin à ses soldats, il s'écria, dans son enthousiasme : *Du haut de ces monuments, quarante siècles nous contemplent !* Les pyramides sont des édifices à proportions gigantesques. Elles ont une base carrée qui se termine en pointe, et renferment ordinairement plusieurs cavités, avec des couloirs ou galeries dans l'intérieur [2]. Celles de Memphis, au nombre de trois, sont les plus grandes. Ce que les voyageurs modernes en ont vu est assez conforme à la description qui en est faite par les anciens auteurs. La plus grande, assise sur le roc vif qui lui sert de fondement, présente au dehors une succession ou superposition de gradins, qui vont toujours en diminuant, depuis la base jusqu'au sommet. Le spectateur croit que le monument se termine en pointe, en observant le sommet du bas ; mais il est trompé par l'erreur de ses yeux, résultat de la hauteur

[1] *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, ch. III.

[2] On compte environ quarante pyramides de diverses grandeurs sur une étendue de seize lieues au plus. Voir la description, avec gravures, qui en est faite dans le *Magasin pittoresque*, année 1833, p. 345-347 et 382-383.

Digitized by Google

prodigieuse de cette pyramide. Ce sommet, qui semble pointu, est en réalité une plate-forme dont la circonférence mesure environ soixante pieds, ou vingt mètres. Les pierres employées dans cette construction gigantesque sont des blocs de la plus forte taille ; elles ont trente pieds de longueur, dix à douze pieds de hauteur, avec une largeur à peu près égale ; elles sont toutes posées sans mortier ni ciment, et néanmoins si rapprochées et si bien assorties entre elles qu'il est impossible d'introduire dans les jointures même une lame de couteau. La hauteur perpendiculaire de cette pyramide est de quatre cent quarante-huit pieds, ou cent cinquante mètres ; ce qui donne environ cinq mètres de plus que la hauteur de la tour de Strasbourg, l'édifice le plus élevé de l'Europe. Chaque côté de la base mesure sept cent vingt pieds, ou deux cent quarante mètres, et la base entière occupe une superficie de cinq cent soixante-seize ares ; ce qui montre à quel point sa masse est colossale et bien faite pour étonner la plus vaste imagination. Cent mille ouvriers, dit-on, y travaillèrent pendant huit ans [1]. Une pareille construction coûterait aujourd'hui le double du budget annuel de la France. Mais quand reverra-t-on jamais la construction de monuments semblables?

[1] Le bon Rollin, dans son *Traité des Études*, t. III, p. 51, fait sur les pyramides les réflexions suivantes : « Il y a peu de personnes qui entendent parler des fameuses pyramides d'Égypte sans être transportées d'admiration et sans se récrier sur la grandeur et la magnificence des princes qui les bâtirent. Je ne sais si cette admiration est bien fondée, et si ces masses énormes de bâtiments, qui coûtèrent des sommes immenses, qui firent périr un nombre infini d'hommes employés à ces travaux, et qui n'étaient que pour la pompe et l'ostentation, sans être destinés à aucun usage solide ; si, dis-je, de tels bâtiments méritent qu'on en parle avec tant d'éloges. La vraie élévation ne consiste pas à désirer ou à faire ce qu'une imagination déréglée ou une erreur populaire représente comme grand et magnifique. Elle ne consiste pas à tenter des choses difficiles, par l'attrait même de la difficulté. Elle ne se sent pas excitée par l'idée du merveilleux et par le plaisir de surmonter l'impossible, comme l'histoire l'a remarqué au sujet de Néron : *Erat incredibilium cupitor*. Cicéron ne trouve d'ouvrages et de bâtiments véritablement dignes

Digitized by Google

Après tout ce que l'on sait des merveilles enfantées par les sciences et les arts incomparables de l'Égypte, on s'étonnera peu de voir ce peuple savant cultiver déjà les langues étrangères. En effet, les Égyptiens étaient des hommes capables de converser en plusieurs langues. On voit, de temps en temps, l'histoire s'arrêter à mentionner leurs *interprètes ;* et la Bible même en parle avant tous les auteurs profanes. Dans l'histoire de Joseph, il est question des *interprètes de la cour* [1] ; Joseph les employa, comme s'il avait eu besoin de leur ministère, pour converser avec ses frères ; ils savaient donc le *syrien* ou l'*hébreu*. Hérodote parle aussi, plus tard, des *interprètes d'Eléphantine* [2], chez ceux qu'il nomme Icthyophages ou mangeurs de poissons ;

d'admiration que ceux qui ont pour but l'utilité publique : des aqueducs, des murailles de villes, des citadelles, des arsenaux, des ports de mer. Il remarque que Périclès fut justement blâmé d'avoir épuisé le trésor public de la Grèce pour embellir la ville d'Athènes et l'enrichir d'ornements superflus. »

Volney, dans ses *Ruines*, t. I, note 9, fait à peu près les mêmes doléances : « Pendant vingt ans, dit-il, cent mille hommes travaillèrent jour et nuit à bâtir la pyramide du roi Chéops. Supposons par an seulement 300 jours, à cause du sabbat, et ce sera 30 millions de journées de travail en une année, et 600 millions de journées en vingt ans ; à 15 sous par jour, ce sera 450 millions de francs perdus sans aucun produit ultérieur. Avec cette somme, si ce roi eût fermé l'isthme de Suez d'une *forte muraille* comme celle de la Chine, la destinée de l'Égypte eût été tout autre ; les invasions étrangères eussent été arrêtées, anéanties, et les Arabes du désert n'eussent ni conquis ni vexé ce pays. Que de milliards perdus à mettre pierre sur pierre ! »

En ne considérant les choses que d'un côté seul, on fait volontiers ces raisonnements boiteux. Mais pour juger sainement des grandes entreprises humaines, il faut voir un ensemble qui se rattache aux notions supérieures d'une existence laborieuse de l'homme terrestre et d'une providence divine dont nous ne pouvons, avec nos faibles lumières, pénétrer tous les secrets. Il se fait en ce monde, par la volonté de Dieu, bien des choses que nous ne comprenons guère. Mais ce que l'esprit de Dieu inspire aux peuples et aux rois peut être bon et utile, sans que notre esprit en comprenne l'utilité ou la bonté. Les grandes entreprises humaines que Dieu permet ou suscite directement ont toujours leur côté utile.

[1] Genèse, XLII, 23.

[2] Hérodote, l. III, 17.

Digitized by Google

on voit qu'ils savaient le *persan*, puisqu'ils interprétèrent la *langue éthiopienne* à Cambyse, apparemment dans la langue propre de ce roi des Perses. Cette connaissance des langues étrangères chez les Égyptiens est déjà un progrès fort remarquable pour l'époque. Elle mérite d'être signalée parmi les gloires nombreuses et les attributs divers de ce merveilleux peuple.

Un trait assez général chez les Orientaux, mais plus particulier aux Égyptiens, c'est l'usage des énigmes. Les sages d'Héliopolis, principalement, étaient des personnages d'esprit subtil et savants en questions énigmatiques. On sait la question qu'ils proposèrent à Esope, au milieu d'un grand repas: « Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes; chacune desquelles a trente arcs-boutants, et autour de ces arcs-boutants se promènent deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. » — « Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; et les arcs-boutants, les jours, autour desquelles se promènent alternativement le jour et la nuit [1]. » Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres de pareilles questions à résoudre. C'étaient des problèmes sur toutes sortes de matières. Il y avait une espèce de tribut ou d'amende à payer ou à recevoir, selon qu'un des rois répondait bien ou mal aux questions proposées. On en voit des exemples rapportés dans la *Vie d'Esope;* ce sont les énigmes suivantes, adressées par Nectanébo, roi d'Égypte, à Lycérus, roi de Babylone: « 1° Où trouver des architectes qui sachent bâtir une tour en l'air? 2° Où trouver un homme prêt à répondre sur toutes sortes de questions? 3° J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont auprès de Babylone: qu'avez-vous à répondre là-dessus? » Le sage Ésope, qui possédait toutes

[1] *La Vie d'Esope,* en tête des *Fables* de la Fontaine.

Digitized by Google

les finesses de la philosophie, sut répondre d'une manière adroite à ces diverses questions. Il en fut de même de Thalès, autre philosophe en renom. Amasis, roi d'Égypte, avait envoyé au roi d'Ethiopie les questions suivantes : « Qu'y a-t-il de plus ancien, de plus grand, de plus sage, de plus beau, de plus commun, de plus utile, de plus nuisible, de plus fort, de plus facile? » Le roi d'Ethiopie avait fait une réponse qui paraissait bonne, mais que Thalès critiqua justement et remplaça par une meilleure, ainsi qu'on peut voir, dans le tableau suivant, par un simple coup-d'œil :

QUESTIONS D'AMASIS, ROI D'ÉGYPTE	RÉPONSES DU ROI D'ETHIOPIE	RÉPONSES DE THALÈS
1° Qu'y a-t-il de plus ancien?	Le temps	Dieu.
2° Qu'y a-t-il de plus grand?	Le monde	L'espace.
3° Qu'y a-t-il de plus sage?	La vérité	Le temps.
4° Qu'y a-t-il de plus beau?	La lumière	Le monde.
5° Qu'y a-t-il de plus commun?	La mort	L'espérance.
6° Qu'y a t il de plus utile?	Dieu	La vertu.
7° Qu'y a-t-il de plus nuisible?	Le démon	Le vice.
8° Qu'y a t-il de plus fort?	La fortune	La nécessité.
9° Qu'y a-t-il de plus facile?	Le plaisir	Ce qui est naturel.

Ces questions que proposait Amasis furent résolues par Thalès au banquet des sept sages, dont Plutarque nous a laissé la relation[1]. Déjà la Bible nous montre Samson apportant un pareil problème au milieu d'un festin et promettant trente habits complets pour la récompense de ceux d'entre les Philistins qui sauraient deviner la réponse[2]. Plus tard, la reine de Saba faisait à Salomon des questions du même genre, et Salomon savait répondre à toutes les énigmes de cette reine savante avec une sagesse qui triomphait comme

[1] Plutarque, *Banquet des sept sages*; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Égl. cathol.*, t. III, p. 209—210.

[2] Juges, XIV, 12—13.

Digitized by Google

en se jouant des plus ardus problèmes[1]. Ces énigmes entre savants durèrent jusqu'à l'époque de Charlemagne, et l'enseignement du célèbre Alcuin roulait encore sur des questions à peu près du même genre[2]. Ils duraient même en France du temps de Pascal, qui proposa durant quelque temps divers problèmes aux savants de l'époque[3], tels que ses problèmes sur la roulette et mille autres, qui ont singulièrement contribué aux progrès des mathématiques supérieures, de l'astronomie et de la physique dans ces deux derniers siècles.

L'Egypte, qui fut si grande par ses monuments et par ses sciences pendant de longs siècles, n'a pas conservé jusqu'à la fin des temps sa merveilleuse prééminence. Mais sa chute peut encore nous servir de leçon. L'Egypte avait une milice soigneusement entretenue pendant tout le temps qu'elle fut florissante et prospère. « Nous voyons sur la fin, dit Bossuet, que les troupes étrangères font toute sa force; ce qui est un des plus grands défauts que puisse avoir un état[4]. » La décadence de l'esprit militaire, voilà donc la cause principale de la ruine de l'Egypte. Ce grand pays se trouva plongé dans une idolâtrie extrême; il perdit ainsi toute religion et toute force morale. Par un enchaînement ordinaire dans la conduite des choses humaines, la chute de l'agriculture en Egypte y suivit celle de la religion, et l'énergie physique elle-même fut presque éteinte dans les populations. L'art militaire vit ainsi crouler chez les Egyptiens ses bases fondamentales, l'agriculture et la religion, d'où l'homme tire à la fois sa force physique et sa force morale. Toute la civilisation croula aussitôt sur ce sol, jadis fortuné, qui l'avait vue si longtemps fleurir et s'incarner dans de si

[1] III Rois, X, 1—3; II Paralipomènes, IX, 1—2.

[2] Œuvres d'Alcuin, *Disputatio*, t. II, p. 352—354; Aug. Savagner, article *Charlemagne*, dans l'*Encyclopédie catholique*, t. VI, p. 649.

[3] Montucla, *Histoire des Mathématiques*, t. IV, édition in-4°.

[4] *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, ch III.

Digitized by Google

belles merveilles, dont la plupart sont en ruines, mais dont quelques-unes restent debout, après avoir bravé l'effort de quarante siècles. N'est-ce pas encore une preuve suffisante de la thèse que nous formulons en ces mots : « L'art militaire et l'agriculture se tiennent par la main, en se formant un appui mutuel ; et ils s'allient étroitement avec la Religion, de manière à constituer par leur union une trinité sociale[1]. Or, de la Religion découlent tous les bienfaits, comme l'histoire le démontre et comme Jésus-Christ l'a promis : *Quærite primùm regnum Dei, et omnia hæc adjicientur vobis*[2]. »

II

DE L'ESPRIT MILITAIRE ET DE L'ÉDUCATION NATIONALE DES BABYLONIENS

Le premier empire a commencé chez les Babyloniens avec Nemrod, qui fut le premier potentat. Ce potentat fut un chasseur, c'est-à-dire un guerrier. Son royaume fut la terre de Sennaar, ou Mésopotamie, où s'éleva Babylone avec trois autres villes, que la Bible nomme Arach, Achad et Chalanné. Nemrod était le petit-fils de Cham et le neveu de Mizraïm ou Mesraïm, fondateur de l'Égypte. Assar, le second fils de Sem, sortit d'avec les Babyloniens et fonda Ninive, Chalé et Résen. Il imagina de faire à Ninive de *grandes places* pouvant servir à des rassemblements et déjà peut-être à l'exercice des armes[3]. Babylone étant établie

[1] Cette thèse a déjà été démontrée assez longuement et assez solidement dans le premier chapitre, où nous traitons *de l'esprit militaire et de l'éducation nationale des Hébreux*. Elle reviendra, comme conclusion finale, dans tous les chapitres suivants.

[2] Matth. VI, 33.

[3] Genèse, X, 8-12.

Digitized by Google

dans une plaine, il fallut la construire en briques et en bitume, et non pas en pierres et mortier. Sa tour fameuse devait s'élever jusqu'à toucher le ciel. On voit par là quelle audace animait ses présomptueux architectes. Dieu ne voulut pas souffrir cette entreprise téméraire, où l'esprit humain aurait pu placer son orgueil; et la dispersion du genre humain fut accomplie à la suite d'une confusion des langues. Le monument resta inachevé, et ce fut véritablement une tour de Babel ou de confusion [1]. Babylone n'est que le nom de Babel, légèrement altéré. Quand on pense à la tour de Babel et à ses dimensions colossales, on s'explique très bien que tous les peuples aient cherché, dans l'origine, à bâtir en grand, comme faisaient surtout les Égyptiens d'Afrique, les Pélasges d'Europe, les Indiens d'Asie et même les Mexicains sous le ciel d'Amérique. C'était un souvenir des premiers temps, une tradition fidèle qu'ils avaient conservée. Ce trait seul marque entre les divers peuples une commune origine et confirme ce que nous apprend la Bible au sujet de leur parenté. Les pyramides et les autres monuments élevés par les Égyptiens, les monuments cyclopéens ou pélasgiques, ceux de Palenqué dans le Guatémala, ceux d'Éléphanta ou Gharipour, à côté de Bombay, et toutes les massives constructions des Hindous, auxquelles il faut aussi joindre la grande muraille qui subsiste encore au nord de la Chine [2]: voilà une confirmation de l'histoire de la tour de Babel et un commentaire au chapitre XI de la Genèse.

De même que Thèbes et Memphis étaient placées sur le Nil, de même aussi nous voyons Ninive placée sur le Tigre et Babylone placée sur l'Euphrate. Les grandes populations

[1] Genèse, XI, 2-9; II Rois, XXXII, 6.

[2] Godeau, *Histoire de tous les peuples*, t. I, p. 221. Voir, sur la *grande muraille* de la Chine et sur les monuments de Pékin, une lettre de Mgr Verrolles, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, numéro de juillet 1867. Voir aussi les ouvrages intéressants du P. Huc et le *Magasin pittoresque*, année 1833, p. 149.

Digitized by Google

se sont toujours assises à côté des grands fleuves. Mésopotamie veut dire un pays situé entre deux fleuves; ce qui marque une région fertile, habitée par un peuple d'agriculteurs et par conséquent par un peuple guerrier. On n'est pas agriculteur sans courage, et celui qui n'est pas guerrier, n'est pas ouvrier non plus; il reste efféminé, voluptueux, et ce n'est qu'un misérable et lâche épicurien, bon seulement à vivre comme un parasite dans la société, dont il est la honte et le fléau tout à la fois. Mais nous voyons que les Babyloniens, efféminés plus tard à l'excès sous leur Sardanapale, furent des guerriers dans les commencements de leur empire et à toutes les époques fameuses de leur histoire. Un rapprochement de chiffres va nous aider à mettre leur caractère guerrier dans toute son évidence.

1° Armée de Ninus [1]: *Un million neuf cent vingt mille six cents combattants*, décomposés de la façon suivante:

Fantassins	1,700,000
Cavaliers.	210,000
Chars armés de faulx. . .	10,600
Total.	1,920,600

2° Armée de Sennachérib [2] : *Quatre cent mille combattants environ*, divisés en trois corps, de cette façon:

Corps de Rabsacès	Fantassins	120,000	ensemble	132,000
	Cavaliers	12,000		
Corps de Rabsaris	Fantassins	120,000	ensemble	132,000
	Cavaliers	12,000		
Corps de Tartan	Fantassins	120,000	ensemble	132,000
	Cavaliers	12,000		
		Total.		396,000

[1] Diodore de Sicile, l. I, ch. 54.

[2] L'effectif de cette armée n'est pas bien précisé dans la Bible, qui se sert des termes assez vagues de *manu valida* (IV Rois, XVIII, 17), *manu gravi* (Isaïe, XXXVI, 2). Nous l'estimons d'après l'armée d'Holopherne, et d'après le chiffre des morts, qui fut de 180,000 (Isaïe, XXXVII, 36; IV Rois, XIX, 35; Tobie, I, 21; Ecclés., XLVIII, 24; I Machab., VII, 41; II Machab., VIII, 19.

Digitized by Google

3° Armée d'Holopherne [1] : *Cent trente-deux mille combattants,* décomposés de la façon suivante :

Cavaliers tirant de l'arc. . .	12,000
Fantassins.	120,000
Total. . . .	132,000

Il est probable que ce corps d'armée n'était qu'une partie des troupes du roi de Ninive, et qu'il y avait encore deux armées pareilles en réserve. Ce qu'il faut remarquer, c'est le soin qu'avait pris Holopherne d'assurer la subsistance de son armée par une fourniture incroyable en provisions de toutes sortes [2]. Cette prudence donne la mesure d'un véritable général, car l'approvisionnement fait beaucoup pour les chances de victoire.

4° Armée de Baltassar [3] : *Quatre cent vingt mille combattants,* commandés par Crésus, et formés en grande partie de mercenaires lydiens, égyptiens, grecs, thraces et asiatiques.

Les armées conquérantes de Phul, Théglath-Phalasar, Salmanasar, Nabuchodonosor Ier et Nabuchodonosor II ou le Grand, vaguement qualifiées d'armées *puissantes* ou *formidables,* devaient approcher, en plus ou en moins, du chiffre ordinaire de *quatre cent mille hommes.*

5° Armée de Cyrus-le-Grand [4], avant la conquête de Babylone : *Cent quatre-vingt-seize mille hommes,* décomposés de la façon suivante :

Cuirassiers à cheval. . . .	10,000
Cuirassiers à pied	20,000
Piquiers	20,000
Archers ou troupes légères.	20,000
Cavaliers mèdes.	26,000
Fantassins.	100,000
Total. . . .	196,000

[1] Judith, II, 7.
[2] Judith, II, 8-10.
[3] Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Église cathol.*, t. III, p. 53; Rollin, *Hist. ancienne*, l. IV, ch. I, art. 1, section 9.
[4] Rollin, *ibid.*

Digitized by Google

6° Armée de Cyrus [1], depuis la conquête de Babylone : *Sept cent vingt-deux mille hommes,* décomposés de la façon suivante :

Cavaliers	120,000
Chars de guerre. . . .	2,000
Fantassins	600,000
Total. . .	722,000

7° Armée de Darius-le-Mage, contre les Scythes [2] : *Sept cent mille fantassins* et *six cents vaisseaux montés par un très-nombreux équipage;* en tout : *huit cent quarante mille trois cents combattants,* décomposés de la façon suivante :

Fantassins ou soldats de terre. .	700,000
Marins des six cents vaisseaux. .	140,300
Total.	840,300

8° Armée de Xerxès [3] : *Cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt combattants,* décomposés de la façon suivante :

Fantassins.	1,700,000
Cavaliers	80,000
Marins des 1,207 navires. . .	277,600
Renfort de l'armée d'Amilcar. .	300,000
Mercenaires et auxiliaires. . .	3,925,620
Total. . . .	5,283,220

9° Armée de Darius-Codoman à Issus [4] : *Six cent mille combattants,* décomposés de la façon suivante :

Nationaux.	570,000
Grecs mercenaires. . .	30,000
Total. . . .	600,000

[1] Rollin, *Traité des Études,* t. III, p. 233, édit. stéréotype de Paris, 1833.

[2] Hérodote, liv. VII, n. 117 ; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Église cathol.,* t. III, p. 353.

[3] Hérodote, l. VIII, n. 117; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Église cathol.,* t. III, p. 106; Plutarque, *Thémistocle.*

[4] Plutarque, *Alexandre;* Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Église cathol.,* t. III, p. 362.

Digitized by Google

10° Armée de Darius à Arbelles [1] : *Un million deux cents combattants*, décomposés de la façon suivante :

Fantassins.	1,000,000
Chars armés de faulx. .	200
Total.	1,000,200

Cet effectif considérable, qu'on voit presque en tout temps caractériser les armées babyloniennes, donne à conclure que chez les Asiatiques riverains du Tigre et de l'Euphrate l'exercice militaire formait, comme partout ailleurs, la base principale de l'éducation des jeunes gens. Au reste, l'histoire est formelle sur ce point. Ninus prescrivit l'exercice militaire aux jeunes gens, comme le rapporte Diodore [2]; et il voulut qu'un *long temps* fût employé aux classes, c'est-à-dire une durée de sept ans. On sait que chez les Perses et chez les Romains l'éducation régulière des enfants commençait à l'âge de sept ans, et qu'elle durait aussi sept ans; c'est-à-dire qu'elle remplissait tout l'intervalle compris entre l'âge de sept ans et l'âge de quatorze ans. Il en était de même chez les Babyloniens, et en général chez presque tous les peuples. Leur éducation était toute militaire et consistait principalement en exercices du corps. Voilà pourquoi les mots *juventus* ou *juvenes* reviennent si souvent dans Virgile [3] et les divers auteurs classiques, comme synonyme des mots *exercitus* ou autres. Voilà pourquoi aussi les maîtres de l'enfance avaient chez les Latins le nom de *magister ludi*, qui autrement semblerait fort étrange.

Virgile, qui fut tout à la fois un grand poète et un homme très-savant dans les antiquités, nous a laissé une description très-complète et très-intéressante des *Jeux troyens*, ou du

[1] Diodore, l. XVII, 60; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Église cathol.*, t. III, p. 364.

[2] Diodore, l. I, ch. 1.

[3] Enéide, I, 477, 497; II, 477; IV, 86; V, 598; VII, 162; IX, 607. La Bible elle-même se sert du mot *pueri*, qu'elle emploie dans un sens tout pareil. Voir à ce sujet : II Rois, II, 12, 13, 14 et 30.

Digitized by Google

système d'éducation militaire usité chez les Troyens, les Babyloniens, les Égyptiens, les Grecs et les anciens Romains. Il les représente comme des joûtes solennelles, où les jeunes gens disputaient, sous les yeux d'une nombreuse assemblée, les prix assignés pour la *course à pied,* la *lutte athlétique,* le *tir de l'arc* et les *évolutions équestres*. En effet, nous voyons figurer dans sa description [1] :

1° Pour la course :

1. Nisus	Troyens	7 coureurs illustres et une foule d'inconnus.
2. Euryale		
3. Diorès		
4. Salius, Acarnanien		
5. Patron, Arcadien		
6. Hélymus	Siciliens	
7. Panope		
Foule d'inconnus		

2° Pour le ceste :

1. Darès, Troyen	2 concurrents.
2. Entelle, Sicilien	

3° Pour le tir de l'arc :

1. Hippocoon	Troyens	4 concurrents.
2. Mnesthée		
3. Eurytion		
4. Aceste, Sicilien		

4° Pour l'équitation :

1. Priam et ses 12 cavaliers	3 chefs et 36 cavaliers divisés en pelotons.
2. Atys id.	
3. Iule id.	

[1] Enéide, V, v. 286-602.

Digitized by Google

A ces divers exercices dont la coutume devint universelle dans les premiers empires, il faut joindre aussi l'exercice du javelot, la course des chars et le jeu de la toupie, que le même Virgile décrit ailleurs comme un des plaisirs les plus vifs du jeune âge [1].

La description des mêmes *Jeux* par Homère nous présente encore une plus grande variété d'exercices, comme on en peut juger par le tableau suivant :

1° Course des chars :

1. Eumélus 2. Diomède 3. Ménélas 4. Antiloque 5. Mérion.	5 coureurs illustres.

2° Ceste :

1. Epéus 2. Euryale	2 combattants illustres.

3° Lutte sans armes :

1. Ajax, fils de Télamon 2. Ulysse	2 lutteurs illustres.

4° Course à pied :

1. Ajax, fils d'Oïlée 2. Ulysse (2 fois nommé) 3. Antiloque (2 fois nommé)	3 coureurs illustres.

5° Lutte avec armes :

1. Ajax, fils de Télamon (2 fois nommé) 2. Diomède (2 fois nommé)	2 lutteurs illustres.

[1] Enéide, VII, v. 378-383.

Digitized by Google

6° Disque :

1. Polypoètes
2. Léontée
3. Ajax, fils de Télamon (3 fois nommé)
4. Epéus (2 fois nommé)

} 4 concurrents illustres.

7° Tir de l'arc :

1. Teucer
2. Mérion (2 fois nommé)

} 2 tireurs illustres.

8° Javelot.

1. Agamemnon
2. Mérion (3 fois nommé)

} 2 concurrents illustres.

Tous ces détails que Virgile et Homère[1] nous ont conservés sur les *Jeux militaires,* ou sur l'éducation primitive des peuples d'Orient, sont précieux pour nous montrer quelle était chez les Babyloniens l'occupation régulière des jeunes gens. Les mœurs des Troyens, en effet, ne différaient en rien de celles des Babyloniens, ni des Égyptiens, ni des Hébreux. C'étaient des populations assez nouvellement sorties de la même souche ; et il est remarquable de voir combien toutes ces fractions principales du monde asiatique se sont longtemps copiées ou fidèlement imitées les unes les autres. Mais c'est par l'adoption d'un système commun pour l'éducation militaire des jeunes gens que ces anciens ont surtout réussi à conserver entre eux la plus grande ressemblance. La même tradition se remarque aussi chez les Perses.

Cyaxare, un des rois perses, fut, dit-on, le *premier*

[1] Iliade, XXIII, v. 258-897. La Bible aussi, II Rois, II, 12-30, fait mention de plusieurs joûtes de même nature, usitées chez les Hébreux au commencement du règne de David, et dont la tradition semble remonter jusqu'à Moïse. Voir ce que nous en avons dit plus haut, dans notre premier chapitre.

Digitized by Google

organisateur des armées. Avant lui, les armées étaient des masses confuses, qui opéraient à volonté. Chacun des soldats se plaçait, se battait sans rien suivre que sa fantaisie, comme à la guerre de Troie brillamment décrite par Homère. Cyaxare institua le commandement et fit régner la discipline. Il donna une place fixe dans le corps d'armée aux *Piquiers*, aux *Archers* et aux *Cavaliers*. On prit dès lors l'habitude des rangs et des alignements; et l'ordre en ligne fut prescrit pour la bataille. [1] Cette tactique eut pour effet de rendre les armées plus fortes avec un moindre nombre d'hommes. C'est ce qui fut rendu sensible à la bataille de Thymbrée, dont nous avons une description technique. « Dans l'armée de Cyrus, dit Rollin, les compagnies d'infanterie étaient de cent hommes sans compter le capitaine. La compagnie avait quatre escouades, qui étaient de vingt-quatre hommes chacune, non compris celui qui la commandait. L'escouade se partageait en deux files, chacune de douze hommes. Dix compagnies avaient un chef pour les commander, qui répond assez à ce que nous appelons colonel : et dix de ces corps avaient un commandant, qu'on pourrait appeler brigadier (général de brigade). J'ai déjà remarqué que Cyrus, lorsqu'il vint à la tête de trente mille Perses au secours de son oncle Cyaxare, fit dès lors un changement considérable dans ses troupes. Les deux tiers ne se servaient que de javelots ou d'arcs, et par conséquent ne pouvaient combattre que de loin. Au lieu de cela, Cyrus les arma pour la plupart de cuirasses, de boucliers, d'épées ou de haches, et laissa peu de soldats armés à la légère.

« Les Perses ne savaient alors ce que c'était de combattre à cheval. Cyrus, convaincu que rien n'est plus décisif pour le gain d'une bataille que la cavalerie, sentit bien cet inconvénient; et de loin il prit de sages précautions pour y remédier. Il en vint à bout, et peu à peu il forma un corps

[1] Hérodote, l. I, s. 102-106.

Digitized by Google

de cavalerie persane qui monta jusqu'à dix mille hommes, qui étaient les meilleures troupes de l'armée. Je parlerai ailleurs du changement qu'il introduisit dans les chariots de guerre. Il est temps de venir au dénombrement des troupes de l'une et de l'autre armée, que l'on ne peut fixer que par conjecture et en réunissant plusieurs endroits de Xénophon, cet auteur ayant omis d'en marquer ici précisément le nombre : ce qui me paraît étonnant pour un homme habile dans la guerre comme l'était cet historien.

» L'armée de Cyrus montait en tout à 196,000 hommes, infanterie et cavalerie. Dans ce nombre il y avait 70,000 Perses naturels, savoir : 10,000 cuirassiers à cheval, 20,000 cuirassiers à pied, 20,000 piquiers et 20,000 hommes armés à la légère. Le reste de l'armée, au nombre de 126,000 hommes, comprenait 26,000 chevaux mèdes, arméniens et arabes de la Babylonie, et 100,000 fantassins des mêmes nations. Outre ces troupes, Cyrus avait 300 chariots de guerre armés de faux, dont chacun était tiré par quatre chevaux attelés de front et bardés à l'épreuve du trait, de même que ceux des cuirassiers persans. Cyrus avait encore fait construire un grand nombre de chariots beaucoup plus grands, sur lesquels il y avait des tours hautes environ de dix-huit ou vingt pieds, qui contenaient vingt archers. Ces chars étaient traînés sur des roulettes par seize bœufs attelés de front. Il y avait aussi un grand nombre de chameaux, montés chacun de deux archers arabes adossés, en sorte que l'un regardait la tête et l'autre la croupe du chameau.

» L'armée de Crésus était plus forte du double que celle des Perses, et montait à 420,000 hommes, dont il y en avait 60,000 de cavalerie. Les principales troupes étaient des Babyloniens, des Lydiens, des Phrygiens, des Cappadociens, des peuples de l'Hellespont et des Égyptiens, au nombre de 360,000. Les derniers, c'est-à-dire les Égyptiens, faisaient à eux seuls un corps de 120,000 hommes. Ils avaient des

Digitized by Google

boucliers qui les couvraient jusqu'aux pieds, des piques fort longues, et des épées courtes, mais larges. Le reste était des Phéniciens, des Cypriotes, des Ciliciens, des Lycaoniens, des Paphlagoniens, des Thraces et des Ioniens.

» L'armée de Crésus se mit en bataille sur une seule ligne, l'infanterie au centre et la cavalerie sur les ailes. Toutes les troupes, tant de pied que de cheval, avaient trente hommes de profondeur ; mais les Égyptiens, dont nous avons vu que le nombre montait à 120,000 et qui formaient la principale force de l'infanterie de Crésus, dont ils occupaient le centre, étaient partagés en douze gros corps ou bataillons carrés de 10,000 hommes chacun, qui avaient 100 hommes de front et autant de profondeur, avec quelques intervalles entre les bataillons, afin d'agir et de combattre indépendamment les uns des autres. Crésus aurait voulu les engager à se ranger sur une moindre hauteur, pour faire un plus grand front. Les armées étaient dans une plaine immense, qui permettait d'étendre ses ailes à droite et à gauche ; et son dessein, sur lequel il fondait l'espérance de la victoire, était d'envelopper l'armée des Perses. Mais il ne put obtenir des Égyptiens qu'ils changeassent l'ordre de bataille auquel ils étaient accoutumés. L'armée, ainsi rangée sur une ligne, occupait de terrain presque 40 stades, c'est-à-dire près de deux lieues. Araspe, qui sous prétexte d'un mécontentement s'était retiré dans l'armée de Crésus et qui avait eu ordre surtout de bien examiner la manière dont ce général rangerait ses troupes, était revenu dans le camp des Perses la veille du combat. Cyrus, pour former son ordre de bataille, se régla sur la disposition de l'armée de Crésus, dont ce jeune seigneur mède lui avait rendu un compte exact. Les troupes persanes combattaient ordinairement sur 24 de hauteur; Cyrus changea cette disposition. Il lui importait de former le plus grand front qu'il lui serait possible sans trop affaiblir ses phalanges, pour ne pas être enveloppé. Son infanterie était excellente, armée avanta-

Digitized by Google

geusement de cuirasses, de haches et d'épées ; et pourvu qu'elle pût joindre l'ennemi corps à corps, il n'y avait pas lieu de croire que les phalanges lydiennes, armées seulement de boucliers légers et de javelots, en pussent soutenir l'attaque. Cyrus dédoubla donc les files de son infanterie, et les mit sur 12 de hauteur seulement : elle était composée de 93,000 hommes. La cavalerie était rangée sur deux ailes, la droite commandée par Chrysante, et la gauche par Hystaspe. Le front entier de l'armée n'occupait en tout qu'un terrain de 32 stades, c'est-à-dire un peu plus d'une lieue et demie ; et par conséquent il était débordé de plus de 3 stades de chaque côté par l'armée ennemie.

» Derrière cette première ligne et à une très-petite distance, Cyrus plaça les lanceurs de javelots ; après eux, les archers. Ils étaient couverts les uns et les autres par les soldats qui étaient avant eux, au-dessus de la tête desquels ils pouvaient lancer contre l'ennemi leurs javelots et leurs flèches. Il forma une dernière ligne, pour composer l'arrière-garde, de ce qu'il y avait de plus braves soldats dans l'armée. Leur fonction était d'avoir l'œil sur ceux qui faisaient leur devoir, d'arrêter par des menaces ceux qui s'ébranlaient, et d'aller même jusqu'à tuer les fuyards, comme des traîtres, enfin d'imposer de leur part aux lâches une crainte plus grande que celle qui pouvait leur venir du côté des ennemis.

» Derrière l'armée persane étaient ces tours roulantes dont j'ai parlé plus haut. Elles formaient une ligne égale et parallèle à celle de l'armée, et ne servaient pas seulement à incommoder l'ennemi par les décharges continuelles des archers dont elles étaient garnies, mais pouvaient encore être regardées comme des espèces de forts ou de redoutes mobiles, sous lesquelles les troupes persanes pouvaient se rallier, en cas qu'elles fussent rompues et poussées par l'ennemi. Tout proche de ces tours, il y avait deux autres lignes, parallèles aussi et égales au front de l'armée, for-

Digitized by Google

mées l'une par les bagages, et l'autre par les chariots qui portaient les femmes et les personnes inutiles.

» Pour former toutes ces lignes et les mettre hors d'état d'être insultées par l'ennemi, Cyrus avait placé à la queue 2,000 hommes d'infanterie, 2,000 chevaux, et la troupe de chameaux, qui était assez nombreuse. Le dessein de Cyrus, en formant deux lignes de ses bagages, était non-seulement de faire paraître son armée plus nombreuse qu'elle n'était en effet, mais d'obliger les ennemis, en cas qu'ils voulussent l'envelopper, comme il savait que c'était leur projet, de faire un plus long circuit et par conséquent de s'affaiblir en s'allongeant. Restent les chariots persans armés en guerre. Ils étaient partagés en trois corps de 100 chacun. L'un de ces corps, commandé par Abradate, roi de la Susiane, fut placé au front de la bataille, et les autres sur les deux flancs de l'armée. Tel fut l'ordre de bataille des deux armées; elles furent ainsi rangées le jour qui précéda le combat[1]. »

L'événement assura la victoire à Cyrus, et lui valut l'empire de Babylone. La tactique l'emporta sur le nombre; et les conditions de la guerre furent modifiées par les grands capitaines, après la leçon donnée au monde par ce triomphe inespéré des Perses.

Platon admirait l'*éducation guerrière* des anciens Perses, et en particulier l'*éducation des princes*[2]; et il la proposait aux Grecs comme le modèle d'une éducation parfaite. « Dès l'âge de sept ans, dit-il, on les tirait des mains des eunuques pour les faire *monter à cheval* et les *exercer à la chasse.* A quatorze ans, lorsque l'esprit commence à se former, on leur donnait *pour leur instruction* quatre hommes des plus *vertueux* et des plus *sages* (ou doctes) de la nation. » Il y

[1] *Histoire ancienne,* livre IV, ch. I, art. 9.

[2] *Alcibiade,* I; Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle,* 3e partie, ch. V.

Digitized by Google

avait donc pour eux *sept ans* d'exercice corporel ou d'éducation militaire. L'éducation de la multitude, sans être aussi soignée, reposait sur le même fondement. De là cette pépinière innombrable de soldats que formait le peuple perse chaque fois qu'il y avait à faire une grande expédition. Nous pouvons en dire autant du régime suivi en général, depuis Ninus, chez les Babyloniens et chez tous les anciens.

Xénophon renchérit encore sur Platon dans la peinture qu'il a tracée lui-même de la belle et sage éducation des anciens Perses. « Il y avait, dit-il, une place nommée *Place de la Liberté*, où étaient bâtis le *Palais du Roi* et les *Hôtels des Magistrats*. Les marchands en étaient bannis. Cette place était divisée en quatre parties : une pour les *Enfants*, une pour les *Adolescents*, une pour les *Hommes forts* ou les *Adultes*, et une pour les *Anciens* ou les *Vieillards* ayant passé l'âge de porter les armes. Chacune de ces quatre classes était gouvernée par douze chefs, suivant le nombre des douze tribus. Les enfants avaient pour chefs des vieillards ou sénateurs choisis entre ceux qu'on croyait les plus propres à les bien élever; les adolescents, ceux d'entre les hommes adultes qui paraissaient les plus capables de les former à la vertu ; les hommes faits ou adultes, ceux de leur classe qu'on jugeait avoir le plus de talent pour exciter les autres à bien exécuter les ordres de l'autorité souveraine. Les anciens eux-mêmes avaient des surveillants pris parmi leurs égaux, pour mieux assurer l'accomplissement des devoirs de leur âge.

Depuis l'âge de 5 ans jusqu'à 17, les enfants se rendaient à leur poste, dès la pointe du jour. Ils allaient aux écoles chaque jour pour *apprendre la justice*, comme on y allait chez les Grecs pour *apprendre les lettres*. Ils apportaient leur manger, qu'ils prenaient au signal de leurs maîtres : c'était du pain, du cresson, avec une coupe pour puiser de l'eau à la rivière lorsqu'ils avaient soif. Ils apprenaient à *tirer de l'arc*, à *lancer le javelot*. On leur enseignait surtout la justice, la modestie, l'obéissance, la tempérance, ainsi qu'à dire la

Digitized by Google

vérité. Ce qu'on punissait le plus sévèrement, c'était le mensonge et l'ingratitude.

De 17 ans à 27, on était dans la classe des adolescents. Ils continuaient les exercices de la classe précédente, mais ils passaient la nuit même à la porte des magistrats et du roi, employés soit à faire la garde, soit à exécuter certaines commissions qui demandent de la vigueur et de la célérité : comme la recherche et la poursuite des brigands. Souvent le roi en emmenait une partie à la *chasse,* comme à un *apprentissage de la guerre*, afin de les habituer à la fatigue et aux périls. Sauf le gibier qu'ils tuaient en ces rencontres, ils n'avaient pas d'autre nourriture que les enfants : seulement la quantité en était plus grande.

A 27 ans, on passait dans la classe des hommes faits, où l'on restait 25 années entières. Les hommes faits, de même que les adolescents, étaient aux ordres des magistrats ou des chefs. A la guerre, ils formaient la partie principale de l'armée. C'est de cet ordre que l'on tirait tous les chefs de service, excepté ceux qui présidaient à l'éducation des enfants.

A 50 ans passés, on appartenait à la classe des anciens. Ceux-ci avaient le privilége de ne point porter les armes hors de leur patrie. Ils demeuraient à l'intérieur, occupés à régler les affaires publiques et les causes des particuliers. Ils jugeaient même les causes capitales, et ils choisissaient tous les magistrats, c'est-à-dire tous les officiers [1]. »

A la naissance de Cyrus, on comptait dans la Perse environ 120,000 hommes. Tous naissaient avec un droit égal aux charges et aux honneurs ; tous pouvaient envoyer leurs enfants aux écoles publiques, où l'on enseignait la justice. Ceux qui étaient en état de nourrir les leurs sans les faire travailler, les y envoyaient ; les autres les gardaient chez eux. Il fallait avoir été élevé dans ces écoles pour

[1] *Cyropédie*, l. I, ch. II, 5-16.

Digitized by Google

pouvoir être admis dans la classe des adolescents. Quiconque n'avait pas reçu la première éducation en était exclu. Les adolescents qui avaient fourni leur carrière complète et en avaient rempli exactement les obligations, pouvaient prendre place parmi les hommes faits et partager avec eux l'avantage d'être promus aux dignités. Mais ceux qui n'avaient point passé par les deux premières classes, ne pouvaient entrer dans la troisième, qui conduisait, quand on y avait vécu sans reproche, à celle des anciens. Celle-ci se trouvait ainsi composée de personnages qui avaient parcouru successivement tous les degrés de la vertu. Telle était alors la constitution publique et morale des Perses. Xénophon nous la montre en pleine vigueur sous Cambyse, père de Cyrus lui-même [1].

En voyant l'esprit guerrier qui animait les Perses, on trouve tout naturel leur goût prononcé pour l'agriculture et les travaux rustiques. Cyrus-le-Jeune plantait des arbres de sa main et prenait plaisir à les arranger en quinconces ; il créa de magnifiques jardins, et s'entendait à toute sorte d'ouvrages ; il savait faire jusqu'aux étoffes dont ses vêtements étaient composés [2]. Mais ceci même pouvait paraître un luxe ; et il y avait chez les Perses un véritable esprit rustique, pur de ces délicatesses recherchées, et digne de l'approbation complète des gens sages. Un des premiers soins du prince était celui de faire fleurir l'agriculture ; et les satrapes dont le gouvernement était le mieux cultivé avaient la plus grande part aux faveurs du monarque. Comme il y avait des charges établies pour la conduite des armes, il y en avait aussi pour veiller aux travaux rustiques : c'étaient deux charges semblables, dont l'une prenait soin de garder le pays, et l'autre de le cultiver. « Le prince, dit Bossuet, les protégeait avec

[1] *Cyropédie*, l. I, ch. 11, 16 ; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Église cathol.*, t. III, p. 345.

[2] Xénophon, *Œconomiques*, ch. IV.

Digitized by Google

une affection presque égale, et les faisait concourir au bien public [1]. »

Il nous reste à parler des arts et des sciences qui brillèrent par intervalles chez les Babyloniens, surtout aux époques de leur plus grande illustration militaire et de leur attachement le plus ferme aux travaux salutaires de l'agriculture.

La connaissance des langues paraît avoir existé de bonne heure chez les Babyloniens, de même qu'elle avait aussi des amateurs chez les Hébreux et chez les Égyptiens. Nous voyons, en effet, Rabsacès, l'un des généraux de Sennachérib, converser *en hébreu* [2], tandis que de leur côté les ministres d'Ézéchias parlaient l'*araméen* [3], c'est-à-dire le syriaque. Après que Cyrus eut transporté à Babylone le siége de son empire, la connaissance des langues dut faire de nouveaux progrès dans cette illustre capitale du *Grand Roi,* dont l'autorité s'étendait sur cent vingt-sept provinces. Les *courriers publics* transmettaient les dépêches d'un bout à l'autre de ce pays immense, et ces dépêches étaient écrites dans les différentes langues. Assuérus ou Artaxerxès expédia plusieurs fois des ordres ainsi écrits dans *toutes les langues* [4].

Les Babyloniens avaient aussi une littérature importante, dont l'écriture cunéiforme, déchiffrée de nos jours, a conservé quelques débris. La *Bibliothèque* de Babylone remontait à une origine très-ancienne [5]. Les *Archives* d'Ecbatane existaient sous Darius [6], qui fut lui-même un savant prince et qui, sous certains rapports, est comparable au fameux Salomon. Sous Artaxerxès, on voit une mention expresse des

[1] *Discours sur l'histoire universelle,* 3e partie, ch. V.

[2] IV Rois, XVIII, 28 ; II Paralipomènes, XXXII, 18.

[3] IV Rois, XVIII, 26.

[4] Esther, I, 22 ; III, 12-13 ; VIII, 9-10.

[5] I Esdras, VI, 1.

[6] I Esdras, VI, 2.

Digitized by Google

Annales du Royaume [1]. De quelle nature étaient ces divers monuments littéraires ? La science actuelle manque de données suffisantes pour le bien préciser. On sait que les Chinois commencèrent par écrire leurs anciennes histoires sur des *tablettes de bois* [2]; ce qui permit dans la suite au fameux Chi-Hoang-Ti de les brûler pour les anéantir. Les Égyptiens se servirent de *la pierre,* comme on le voit par les *Hiéroglyphes* empreints sur une grande quantité de leurs monuments. Les Grecs se servirent du *marbre,* comme la preuve en subsiste dans les fameux *Marbres de Paros,* appelés aussi *Marbres d'Oxford* ou *Marbres d'Arundell,* qui sont aujourd'hui une possession de l'Angleterre [3]. Les Babyloniens commencèrent aussi à graver sur la pierre, comme on le voit démontré par les *Colonnes de Seth* [4], renfermant le sommaire analytique des connaissances humaines, à peu près comme les *Tables de Moïse* renfermaient sommairement toute la Loi religieuse. Plus tard, les Babyloniens gravèrent sur la brique en caractères cunéiformes. Mais il est probable que leurs *Annales* ou *Archives* étaient marquées sur des tablettes portatives, soit en bois comme celles de la Chine, soit en membrane végétale ou animale comme le papier ou le parchemin.

Comme architecture, on peut citer, à la louange des Babyloniens, leurs villes célèbres de Babylone, de Ninive, d'Ecbatane, de Suse, de Persépolis, de Palmyre, de Balbeck, de Damas, etc. [5] Babylone était une ville immense, située

[1] Esther, VI, I.

[2] Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques,* t. III, art. *Meng-Tseu;* Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Église cathol.,* t. III, p. 165.

[3] Godeau, *Histoire de tous les peuples,* t. I, p. 435-437.

[4] Josèphe, *Antiquités judaïques,* l. I, ch. IV; Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique,* t. I, p. 345.

[5] Godeau, *Histoire de tous les peuples,* t. I, p. 46-62; Volney, *Ruines,* t. I, ch. II; *Voyage en Syrie,* t. II, et *Recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne.*

Digitized by Google

dans une plaine fertile, et partagée par l'Euphrate en deux parties égales. Deux millions d'hommes furent employés à bâtir tous ses monuments, qui furent de vraies merveilles. Ses murs étaient entourés d'un vaste fossé rempli d'eau et revêtu de briques sur les deux talus. Ils avaient 300 pieds de hauteur sur 75 d'épaisseur, et leur circuit avait une longueur approximative de 24 lieues. On les avait construits en larges briques, cimentées avec un bitume que fournit le sol et qui est de beaucoup préférable au mortier. Cette muraille gigantesque avait la forme d'un carré parfait, comme le plan de la ville elle-même. Sur chacune des faces, on comptait 25 portes, toutes formées d'airain massif ; ce qui portait à 100 leur nombre total, comme en Égypte pour la ville de Thèbes. De chacune de ces portes à la porte opposée courait une rue, en sorte que la ville en avait 25 du midi au nord et autant d'autres de l'orient à l'occident ; ce qui la partageait en 625 carrés, dont chacun pouvait avoir de côté 730 mètres ou un peu davantage. Manheim dans le Palatinat et Philadelphie en Amérique sont des villes construites sur un plan pareil, mais beaucoup plus en raccourci. Les maisons de Babylone avaient trois ou quatre étages, avec des façades ornées d'embellissements divers. L'intérieur des carrés ou quartiers était employé en cours et jardins, ou même en labourage. Des quais magnifiques, avec des portes d'airain par lesquelles on descendait au fleuve, bordaient les deux rives de l'Euphrate, dans le genre des quais somptueux de Saint-Pétersbourg. Au centre de la ville, un large pont traversait le fleuve ; il avait trois mille pieds de long ou un kilomètre suivant Diodore, et seulement 600 pieds ou 200 mètres d'après Strabon. Ce pont fameux avait ses arches bâties en grosses pierres carrées, qu'on avait liées avec des chaînes de fer et du plomb fondu. On avait été obligé de mettre le fleuve à sec, pour pouvoir le construire ; et cet ouvrage lui-même pouvait sembler une entreprise hardie, et non pas un travail de peu d'importance.

Digitized by Google

Aux deux extrémités du pont furent placés deux palais communiquant l'un à l'autre par une voûte pratiquée sous le fleuve, comme le tunnel creusé sous la Tamise par le célèbre ingénieur Brunel. C'est dans le palais situé sur le côté occidental du fleuve, et appelé le *Nouveau Palais,* que s'élevaient les fameux jardins suspendus. Ils formaient un carré, long d'environ 400 de nos pieds sur chaque face, et se composaient de terrasses élevées en amphithéâtre, comme il s'en trouve aux bords du Rhin, sur les flancs des coteaux baignés par ce beau fleuve. De grandes voûtes, bâties l'une sur l'autre, formaient l'appui de ces terrasses. On avait placé au sommet desdites voûtes de grandes pierres plates de 16 pieds de long sur 4 de large, et portant une couche de roseaux enduits de bitume, avec deux rangs de briques superposées ; le tout recouvert de plaques de plomb, sur lesquelles s'étendait une profonde couche de terre végétale, où croissaient les plus grands arbres. On avait trouvé des moyens d'irrigation pour tous ces jardins, en faisant monter l'eau jusque sur la plus haute terrasse par des procédés qui nous sont inconnus. A côté de ces constructions étonnantes, la superbe Babylone en comptait beaucoup d'autres. Le grand lac de Nitocris, comparable au lac Mœris pour l'étendue et la destination ; le temple de Bel ou Bélus, énorme tour formée de huit tours décroissantes et posées l'une sur l'autre, ayant à son sommet une plate-forme qui servait d'observation aux Chaldéens ; les statues d'or colossales, et le grand autel d'or ; les deux palais des rois, s'élevant aux deux extrémités du pont ; le pont lui-même ; la galerie voûtée, pratiquée sous le fleuve ; les énormes murailles, si fortement construites au-dedans et au-dehors ; les jardins suspendus et la magnificence incomparable qui éclatait partout dans cette grande ville, en faisaient la merveille du monde, au moins de son temps, et peut-être du nôtre. Que sont, en effet, auprès de Babylone, nos grandes capitales d'Europe, Paris, Londres, Saint-Pétersbourg ? Il est vrai que, pour la richesse, les

Digitized by Google

résidences impériales de l'Inde, Lahore, Agra, Delhy, pourraient rivaliser peut-être avec elle [1] ; et que, pour la population, Pékin en Chine, il y a un siècle ou deux, l'emportait, dit-on, de beaucoup [2]. L'achèvement de Babylone est attribué au fameux conquérant Nabuchodonosor.

Ninive, que Moïse appelle déjà la *grande ville* [3], et qui du temps de Jonas continuait de s'appeler *Ninive la Grande* [4], avait pareillement 24 lieues de circuit. Elle était placée sur le Tigre, qui la traversait par le milieu dans toute sa longueur. Ses murs étaient hauts de 100 pieds, ou trois fois moins que ceux de Babylone. Ils avaient une largeur suffisante pour que trois chars y pussent courir de front ; et ils étaient fortifiés par 1,500 tours hautes de 200 pieds, ou deux fois élevées comme le corps du rempart [5]. On a exhumé de nos jours, sur l'emplacement de Ninive, d'immenses débris de palais, avec des statues, des peintures et des inscriptions. Ces statues et ces tableaux sont d'une perfection qui a pu servir de modèle aux Grecs. Ces peintures représentent les triomphes militaires et les festins des rois. Dans les peintures militaires, on voit le vainqueur entouré de soldats à pied, avec des machines qu'on croyait inventées par les Grecs ou par les Romains ; mais on n'aperçoit ni char ni cavalier dans sa troupe, tandis qu'on en voit parmi les ennemis. Ce qui concorde exactement avec la Bible, où il est dit que « les peuples d'Assur ne connaissent point l'usage des chariots ni celui des chevaux. » Les peintures et sculptures de festins

[1] Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Église cathol.*, t. III, p. 53.

[2] D'après une lettre de Mgr Verrolles, Pékin n'a aujourd'hui que 500,000 âmes de population ; la ville n'a que 6 lieues de tour ; elle a, du reste, plusieurs beaux monuments, qui sont décrits par le Prélat missionnaire. Voir les *Annales de la Propagation de la Foi*, numéro de juillet 1867.

[3] Genèse, X, 12.

[4] Jonas, I, 2.

[5] Diodore, l. II ; Strabon, l. XVI ; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Église cathol.*, t. II, p. 526.

Digitized by Google

rappellent l'interminable repas de 180 jours que le roi Assuérus donna aux grands de son empire dans le palais de Suse. On y voit des guerriers en habits de fête, les cheveux et la barbe soigneusement bouclés et parfumés, assis devant des tables chargées de mets, les uns en face des autres, élevant leurs verres et portant des santés en l'honneur du vainqueur. Les tables recouvertes de nappes, les chaises, les verres sont du plus beau travail, et l'emportent en plusieurs points sur l'industrie moderne. Les inscriptions qui accompagnent ces sculptures et ces peintures sont en forme de clous ou de coins, et appelées pour cela cunéiformes [1]. Trois savants orientalistes, MM. Rawlinson, Hincks et Oppert, sont parvenus à déchiffrer cette écriture particulière, comme Champollion, Letronne et Ch. Lenormant avaient précédemment déchiffré l'écriture des hiéroglyphes [2]. Ce déchiffrement, dû au génie de nos contemporains, peut bien passer aussi pour une merveille, qui formera un jour l'une des plus légitimes de nos gloires, dans l'ordre des progrès accomplis par la science. Londres et Paris possèdent actuellement des musées assyriens; c'est là qu'on peut voir ce que fut jadis l'industrie étonnante des Babyloniens, et admirer de nouveau la concordance naturelle du génie militaire avec le génie des arts et le génie des sciences [3].

La ville d'Ecbatane chez les Perses fut aussi une place de guerre formidable. Elle avait sept enceintes de murailles, échelonnées successivement sur la déclivité d'une montagne

[1] *Annales de philosophie chrétienne*, 3e série, t. XII, p. 127-147; t. XIV, p. 240-242; t. XVI, p. 145-149.

[2] Consulter, relativement à l'*écriture cunéiforme* des Assyriens et aux *hiéroglyphes* des Égyptiens, l'excellent *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, par François Lenormant, sous-bibliothécaire de l'Institut, t. I, p. 446-359 et p. 497-516; Paris, 1868,

[3] Le *Magasin pittoresque*, année 1848, p. 131, et année 1849, p. 193, a donné des spécimens curieux et intéressants des collections formant le Musée assyrien du Louvre.

Digitized by Google

élevée. Chacune de ces enceintes était marquée d'une couleur différente, et leur agréable variété formait toutes les couleurs du prisme[1]. C'était la beauté jointe à la force dans le métier des armes[2]; et cette magnifique alliance, qui fut remarquable dès les premiers temps dans les armées de presque tous les peuples, dure encore de nos jours, principalement dans notre belle et brave armée française.

Darius continua les traditions généreuses et pleines de magnificence des conquérants Babyloniens, ses illustres prédécesseurs. Il fut un zélé protecteur des savants, et l'histoire n'a pas oublié son aventure avec cet Héraclite *le ténébreux*, ours mal léché, s'il en fut jamais[3]. L'achèvement du *Canal de Suez*[4], commencé par l'égyptien Néchao, et peut-être même par Rhamsès ou Sésostris-le-Grand, fut l'œuvre du sage Darius, qui tenait d'ailleurs un des premiers rangs parmi les littérateurs de son siècle. L'armée du conquérant Xerxès exécuta aussi des travaux gigantesques[5]. Le pont sur la mer construit au passage d'Abydos, le percement audacieux du mont Athos sont des travaux que l'on peut citer après les œuvres grandioses conçues auparavant par l'esprit inventif des Babyloniens. Ces hardis projets ont conservé tout leur mérite, malgré même les audaces de la science de nos jours, et en particulier malgré la puissance déployée dans le percement des Alpes ou dans les travaux si énergiques du canal de Suez. Mais de quoi n'est pas capable

[1] Rollin, *Histoire ancienne*, l. III, ch. III.

[2] II Rois, VIII, 7; Ézéchiel, XXVI, 16; Juvénal, *Satires*, VI, v. 109. Les armes d'or ou d'argent, les insignes des chefs, l'uniforme des troupes, la propreté générale de la tenue, la musique, l'ordonnance des batailles et des manœuvres, etc., tout cela prouve un bon goût particulier, qui semble surtout naturel chez les militaires. Quoi de plus beau qu'une revue d'un corps d'armée un peu considérable?

[3] Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Égl. cath.*, t. III, p. 227.

[4] Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Égl. cathol.*, t. II, p. 440.

[5] Hérodote, l. VII, p. 32 et suiv.

Digitized by Google

une nation guerrière? On dirait que Dieu la suscite, qu'il la dirige par son esprit ; qu'il lui verse à pleines mains tous les trésors d'intelligence et d'activité qu'il possède en lui-même, et qu'il tire avec amour pour elle de son sein fécond et inépuisable. Peut-être est-ce encore en ce sens que Jésus-Christ disait : *Non veni pacem mittere, sed gladium*[1]. La guerre a donc sa mission ; la guerre est l'envoyé de Dieu. Fléau terrible en elle-même, ainsi qu'un orage destructeur, elle assainit, après avoir grondé. Par le fait, on a constamment vu la guerre châtier les peuples pour les amender. Son rôle commence par apporter la punition ; mais c'est pour mieux faire place à la miséricorde, et pour tourner finalement au bonheur et au salut des peuples.

La musique existait, comme les autres arts, chez les Babyloniens. Du temps de Nabuchodonosor, un de leurs plus grands princes, ils avaient *des trompettes, des flûtes, des harpes, des hautbois, des psaltérions, des symphonies et toute sorte d'instruments*[2]. C'étaient les Chaldéens ou les prêtres qui s'exerçaient à cette musique instrumentale, comme faisaient aussi les prêtres Juifs et pareillement les Égyptiens. La musique était principalement destinée à l'ornement des fêtes. Mais il est probable qu'elle faisait partie de l'éducation primitive des Babyloniens avec l'exercice militaire, comme il se pratiquait chez les Hébreux, chez les Égyptiens et chez les Grecs les plus anciens[3]. Car les mœurs des nations avaient dans l'origine une conformité frappante, et une ressemblance qui fut très-lente à s'effacer. Ainsi, la coutume d'élever les jeunes seigneurs *à la Porte du Roi*[4] et de les former *en commun avec ses propres enfants* ne se voit pas seulement chez les Perses ; elle se

[1] Math., X, 34.

[2] Daniel, III, 3 ; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Égl. cath.*, t. III, p. 12.

[3] Platon, *République*, 2 et 3 ; Fleury, *Mœurs des Israélites*, 2e partie, ch. XI.

[4] Xénophon, *Cyropédie*, l. I, ch. 2.

Digitized by Google

voit encore chez les Égyptiens, chez les Grecs et pareillement chez les Hébreux [1]. L'éducation de Sésostris, de Roboam, fils de Salomon, de Cyrus, d'Alexandre, de Ptolémée Philopator, d'Antiochus Epiphane et d'Antiochus Eupator, fut basée, chez quatre peuples différents, sur une méthode presque pareille : tous ces princes furent *élevés en commun* avec des enfants de leur âge, fils des grands officiers. Ainsi encore, l'exercice militaire figure invariablement dans la première éducation chez les Hébreux, chez les Égyptiens, chez les Babyloniens, chez les anciens Grecs, et aussi chez les anciens Romains. Chez tous ces peuples, comme chez les Perses, l'*éducation militaire* commençait à 7 ans [2] : telle était, pendant sept années consécutives, l'occupation dominante imposée pour la culture du premier âge. A 14 ans, on complétait l'éducation militaire des jeunes Perses par une *éducation morale*. Celle-ci consistait à leur apprendre la *magie* (ou la religion et une certaine philosophie), *la probité, l'austérité, la hardiesse*. Ces leçons ajoutaient le courage de l'âme à la trempe forte donnée au corps par le moyen des premiers exercices.

L'éducation morale donnait aux Perses une grande humanité et une générosité qu'on ne voit point avant ce peuple brave et lettré. La rigueur et la barbarie dominaient chez les Assyriens ; ils transportaient les peuples vaincus, ou les exterminaient. Sous les Perses, les ennemis vaincus n'eurent jamais à souffrir ; et ces nouveaux conquérants firent voir au monde le premier exemple d'une domination paternelle. C'est ce qu'on voit par la conduite généreuse de Cyrus envers Crésus et envers les Juifs, par celle de Xerxès

[1] Diodore, l. I, ch. 54 ; III Rois, XIII, 8 et XX, 14 ; I Machabées, I, 7 ; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Égl. cathol.*, t. III, p. 369, 382, 388, 425, 434.

[2] Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Égl. cath.*, t. III, p. 425. Antiochus Epiphane avait eu Philippe et Lysias pour *compagnons d'enfance*. Son fils Antiochus Eupator commença son éducation *à 7 ans*, sous Lysias, *lieutenant du royaume*, remplacé deux ans plus tard par le *régent* Philippe.

Digitized by Google

envers Thémistocle, et par celle de Darius envers les savants de la Grèce [1]. L'histoire d'Assuérus ou Artaxerxés confirme encore par de nouveaux traits cette importante observation. Les plus justes des hommes sont toujours les plus doux.

L'usage des Perses était de s'endurcir dès l'enfance, en vivant d'un régime austère. La nourriture des enfants était *le pain et l'eau,* avec un peu de cresson qu'il était permis d'ajouter. La viande était un extra, un luxe rare, réservé pour la chasse et sans doute aussi pour la guerre. Les hommes faits se nourrissaient *de pain et de vin* [2]. Ce régime les remplissait de force et de courage; il prolongeait leur vie jusqu'à 80 ans. Il y avait chez les Égyptiens ou Ethiopiens un régime encore meilleur, dont parle Hérodote, et que nous avons déjà précédemment signalé en son lieu. Avec ce régime de l'Ethiopie ou plutôt de la Haute-Égypte, on vivait non pas 80 ans, mais 120 ans, c'est-à-dire moitié plus [3]. La base de ce régime excellent, et si favorable à la longévité, c'était *la viande et le lait.* Il est à remarquer que les Gaulois eux-mêmes faisaient jadis un grand usage du lait, dont il paraissent avoir tiré leur nom; ce qui peut servir à démontrer par une expérience de plus les bons effets du lait comme producteur de la force à la fois physique et morale. Mais nous avons vu, dans le régime des Hébreux et dans celui des Égyptiens, une sage fusion de ces divers principes de l'alimentation; et c'est aussi la méthode que les Grecs et les Romains ont adoptée pour leur usage. Il semble, en effet, qu'en faisant reposer l'alimentation sur les quatre principes réunis, *pain et viande, vin et lait,* on obtient nécessairement une nourriture bien plus

[1] Le savant historien Rohrbacher a le premier fait remarquer cette grande différence de caractère entre les Assyriens au cœur impitoyable et les Perses remplis, au contraire, d'humanité et de douceur. Sa perspicacité ordinaire l'a bien servi dans cette observation.

[2] Xénophon, *Cyropédie,* l. I, ch. III.

[3] Hérodote, l. III, p. 17—26.

Digitized by Google

parfaite, qu'en donnant l'exclusion à l'un quelconque de ces éléments de subsistance que Dieu laisse partout à la portée des hommes. Souvent, quand on est exclusif, on s'expose à l'erreur [1]. La meilleure nourriture est celle qui peut le mieux sustenter les corps et favoriser l'élan naturel des esprits. Or, on ne voit pas que le régime simple et frugal des Ethiopiens ou des Perses ait suscité beaucoup d'hommes de talent chez l'un ou l'autre de ces peuples. Les Mages et les grands de la Perse formaient une classe lettrée, sans doute ; mais, à l'époque où ils brillèrent le plus, leur régime alimentaire semble avoir été différent de celui du peuple, et bien plus voisin de cette nourriture succulente que les Anglais nous ont appris à nommer *confortable* [2]. Les grands festins donnés par Cyrus, par Darius, par Baltassar [3] et par Assuérus [4] nous en donnent quelque idée. A l'ombre de tentures de diverses couleurs, suspendues par des anneaux d'argent à des colonnes de marbre, reposaient des convives sans nombre, à qui l'on servait le vin du roi dans des vases d'or. C'était un *vin fin,* et servi *en très grande abondance.* Une foule de plats et de mets recherchés garnissaient les tables ; et il y avait alors une exhibition de vaisselle fastueuse, une magnificence digne en tous points de la grandeur royale. Ces banquets splendides avaient lieu dans les jardins du roi. Le peuple lui-même y fut convié pendant sept jours, sous le règne prospère du tout-puissant Assuérus [5].

Les Babyloniens ou les Perses, après avoir brillé pendant des siècles, virent leur empire tomber en décadence et leur

[1] L'Écriture dit avec raison : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.*

[2] Dans un festin donné aux Perses, Cyrus fit servir *chèvres, moutons, bœufs, pain et vin, avec les mets les plus exquis.* Voir le détail de ce festin dans Hérodote, l. I, p. 126 ; III Esdras, III, 1—12.

[3] Daniel, V, 1—4.

[4] Esther, I, 3—9,

[5] Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Église catholique,* t. III, p. 108.

Digitized by Google

puissance passer en d'autres mains. Volney a retracé d'une manière éloquente l'anéantissement de leurs villes superbes, dont il avait sous les yeux les tristes ruines. « Je me peignais, dit ce voyageur, l'Assyrien sur les rives du Tigre, le Chaldéen sur celles de l'Euphrate, le Perse régnant de l'Indus à la Méditerranée. Je dénombrai les royaumes de Damas et de l'Idumée, de Jérusalem et de Samarie, et les états belliqueux des Philistins, et les républiques commerçantes de la Phénicie. Cette Syrie, me disais-je, aujourd'hui presque dépeuplée, comptait alors cent villes puissantes. Ses campagnes étaient couvertes de villages, de bourgs et de hameaux. De toutes parts l'on ne voyait que champs cultivés, que chemins fréquentés, qu'habitations pressées. Ah! que sont devenus ces âges d'abondance et de vie? Que sont devenues tant de brillantes créations de la main de l'homme? Où sont-ils ces remparts de Ninive, ces murs de Babylone, ces palais de Persépolis, ces temples de Balbeck et de Jérusalem? Où sont ces flottes de Tyr, ces chantiers d'Arad, ces ateliers de Sidon, et cette multitude de matelots, de pilotes, de marchands, de soldats? Et ces laboureurs, et ces moissons, et ces troupeaux, et toute cette création d'êtres vivants dont s'enorgueillissait la surface de la terre? Hélas! je l'ai parcourue, cette terre ravagée! j'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur, et je n'ai vu qu'abandon et que solitude. J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages, et je n'en ai vu que la trace, semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière. Les temples se sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre, nue d'habitants, n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres. Grands dieux! d'où viennent de si funestes révolutions? Par quels motifs la fortune de ces contrées a-t-elle si fort changé? Pourquoi tant de villes se sont-elles détruites? Pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle point reproduite et perpétuée? [1] »

Ruines, t. I, ch. 2

Digitized by Google

Bossuet répond comme il suit à ces graves questions, que se faisait mélancoliquement Volney sans pouvoir les résoudre : « Les mœurs corrompues de la nation des Perses les entraînèrent bientôt dans les plaisirs, contre lesquelles nulle éducation ne peut tenir. Car leur mollesse était si grande, qu'ils voulaient trouver dans l'armée la même magnificence et les mêmes délices que dans les lieux où la cour faisait sa demeure ordinaire ; de sorte que les rois marchaient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, de leurs eunuques, et de tout ce qui servait à leurs plaisirs. La vaisselle d'or et d'argent, et les meubles précieux, suivaient dans une abondance prodigieuse, et enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée composée de cette sorte, et déjà embarrassée de la multitude excessive de ses soldats, était surchargée par le nombre démesuré de ceux qui ne combattaient point. Dans cette confusion, on ne pouvait se mouvoir de concert ; les ordres ne venaient jamais à temps, et dans une action tout allait comme à l'aventure, sans que personne fût en état de pourvoir à ce désordre. Joint encore qu'il fallait avoir bientôt fini et passer rapidement dans un pays : car ce corps immense et avide non-seulement de ce qui était nécessaire pour la vie, mais encore de ce qui servait au plaisir, consumait tout en peu de temps ; on a peine à comprendre d'où il pouvait tirer sa substance. Il ne fut pas malaisé aux Perses de dompter l'Asie mineure et même les colonies grecques, que la mollesse de l'Asie avait corrompues. Mais quand ils vinrent à la Grèce même, ils trouvèrent ce qu'ils n'avaient jamais vu : une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte et les autres exercices ordinaires du pays rendaient adroits ; des armées médiocres à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf, et où tout est plein d'esprit ; au reste, si bien commandées et si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats

Digitized by Google

n'avaient tous qu'une même âme, tant on voyait de concert dans leurs mouvements. Mais ce que la Grèce avait de plus grand était un courage que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendait invincible [1]. »

Ainsi, l'esprit militaire nous apparaît de nouveau comme le nerf des empires et la condition de leur stabilité. Il croît lui-même et se maintient sous les auspices de la religion et de l'agriculture, et il amène à sa suite le goût des arts et des sciences, la prospérité matérielle et morale des nations [2]. Il tombe aussi lorsque ses bases naturelles sont renversées, et sa chute entraîne tout le reste dans une ruine commune. Les nations vivent donc à l'abri de l'art militaire, qui lui-même procède de l'agriculture et de la religion comme de sa double source; et voilà, pour emprunter le langage de Volney, « par quels mobiles s'élèvent et s'abaissent les empires; de quelles causes naissent la prospérité et les malheurs des nations; sur quels principes enfin doivent s'établir la paix des sociétés et le bonheur des hommes [3]. »

FRANÇOIS JACQUOT.

[1] *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, ch. V.

[2] Voir la première thèse que nous avons développée sur ce point en 1867, dans nos *Recherches historiques sur l'esprit militaire et l'éducation nationale des Hébreux*.

[3] *Ruines*, t. I, ch. 4.

Digitized by Google

LE 11e BATAILLON

DES GARDES NATIONAUX D'ÉLITE

DU DÉPARTEMENT DE LA MEURTHE

AU SIÉGE DE LONGWY

1815

Le décret impérial du 8 avril 1815, ordonnant l'armement de tous les citoyens de vingt-six à soixante ans, trouva de l'écho dans les provinces de l'Est. La Lorraine et les Trois-Évêchés durent fournir quarante-deux bataillons de gardes nationaux d'élite. Dans le département de la Meurthe, grâce au zèle du baron du Molard, préfet qui s'intitulait colonel-général des gardes nationales de son département, quatorze bataillons s'organisèrent et s'armèrent du 30 avril au 15 mai. Les 1er, 4e et 6e allèrent à Thionville; les 2e, 5e, 7e, 12e, 13e et 14e à Metz; le 11e à Longwy. C'est de ce dernier qu'il va être question dans ces quelques pages.

Le sous-inspecteur aux revues Ducros, chargé de son organisation par ordre du maréchal-de-camp Duval, commandant le département, en fit réunir les hommes le 11 mai, à Château-Salins. Ils avaient été choisis parmi les gardes nationaux valides de l'arrondissement de ce nom. Comme partout ailleurs, la commission de recensement avait eu

Digitized by Google

de la peine à opérer; mais la certitude de ne pas trop s'éloigner calma bien des craintes et disposa à partir beaucoup de pères de famille. Quelques israélites figurèrent sur les contrôles, et comme le remplacement était admis, presque tous les riches propriétaires du pays s'exemptèrent de cette honorable corvée. Après avoir fait former les rangs, M. Ducros procéda à la reconnaissance du chef de bataillon. — C'était un Parisien, habitant la ville de Toul, et qui se nommait Lepelletier. — Celui-ci agit de même envers les officiers des compagnies; il choisit ensuite les sous-officiers et les caporaux. Les compagnies formées, l'inspecteur aux revues organisa le conseil d'administration, et les fonds nécessaires pour un trimestre furent déposés dans une caisse fermant à trois clefs. Le bataillon ayant été déclaré organisé, au nom de l'Empereur, défila devant l'inspecteur et fut de suite dirigé sur la place de Longwy (à cinq étapes de Château-Salins). L'effectif était de 16 officiers et de 410 hommes, formant trois compagnies de grenadiers et trois de chasseurs, chacune ayant les mêmes cadres que dans la ligne. Il y avait en outre un petit état-major : un adjudant, un tambour-maître et trois chefs-ouvriers tailleur, cordonnier et armurier.

Parmi les officiers, tous commissionnés par le ministre de la guerre, il y avait quelques militaires retraités, mais généralement ils avaient été choisis dans la classe aisée du pays, et ils étaient, pour la plupart, des jeunes gens. Le chirugien sous-aide était un étudiant en médecine de Nancy, âgé de dix-neuf ans. Tous ces officiers restèrent à leur poste jusqu'à la fin. Il n'en fut pas de même des gardes nationaux. En éloignant le plus possible le 11e bataillon de son centre d'organisation, on avait pensé sans doute à rendre plus difficile la désertion. Mais cela n'empêcha pas que, même avant d'arriver à destination, le 11e eût déjà beaucoup d'hommes manquant à l'appel. Arrivé à Longwy, le bataillon reçut en plusieurs fois un complément d'effectif. A la revue trimes-

Digitized by Google

trielle du 1er juillet, il y avait 22 officiers et 467 hommes. Le siége commençait alors. Dans la nuit du 1er au 2, les gardes nationaux laissèrent enlever la lunette n° 44, qui fut ensuite reprise par les militaires retraités des Vosges. Les Prussiens, pressant de plus en plus la place, la garnison fut obligée de se réfugier dans les casemates, et comme le danger croissait, la désertion augmenta de plus en plus; les sous-officiers ne rougirent pas d'imiter en cela les simples soldats. Il y eut peu d'entrées à l'hôpital.

Le 16 juillet, M. Lepelletier ayant été mis à la retraite, M. Desportes, originaire de Sablé (Sarthe) et habitant en dernier lieu Paris, le remplaça. Il venait du corps d'officiers du 27e de ligne; homme énergique, il mena bien son bataillon, mais il ne put, pas plus que son prédécesseur, arrêter le fléau de la désertion, surtout lorsqu'on eut connu le décret du roi, daté du 20 juillet, licenciant toutes les gardes nationales du royaume.

Le 11 août, un habitant de Nancy obtint la permission de rentrer dans ses foyers. Ce fut la seule permission de ce genre dans le bataillon. Le 28 août, le lieutenant Marcel fut adjoint à l'adjudant-major. L'effectif diminuait de plus en plus dans le 11e bataillon, dans les 9e et 10e de la Moselle et même dans le bataillon des militaires retraités des Vosges, braves gens qui avaient montré à leurs camarades la manière de battre l'ennemi. Le bombardement activa encore la désertion. Le 10 septembre, cinq batteries croisaient leurs feux sur la place. Quinze personnes, tant de la ville que de la troupe, furent blessées. M. Germain (Nicolas), âgé de vingt-un ans, né à Bourdonnay (canton de Vic), officier-payeur du 11e bataillon, fut tué, ainsi qu'une pauvre femme laissant une orpheline.

La malheureuse affaire de la lunette n° 44[1], où se cou-

[1] V. la lettre du baron Ladoucette (*Biographie de la Moselle*, t. IV, p. 583) et dans l'*Histoire de Longwy*, la relation du siége (p. 57 à 108).

Digitized by Google

vrirent de gloire le commandant Sicco du 9e et 26 officiers des gardes de la Moselle et des retraités des Vosges, décida le général Ducos, commandant supérieur de Longwy, à rendre la place au prince de Hesse-Hombourg, commandant les troupes prussiennes du siége.

Le nombre l'emportait fatalement sur le courage ; les braves défenseurs de Longwy pouvaient dire comme cet artilleur expirant sous les murs de Paris : « Ils étaient trop ! »

Le général donna ses pouvoirs pour traiter au commandant Desportes, qualifié dans l'acte de lieutenant-colonel. Le major Dumoulin, chef d'état-major du prince, signa avec lui, le 15 septembre, la convention qui livrait Longwy à l'ennemi. Le 16 au matin, les Prussiens occupèrent l'avancée de la porte de Bourgogne.

Vu le petit nombre de défenseurs, les contrôles des divers détachements de la garnison furent bien vite dressés. Ils étaient nécessaires pour faire obtenir aux gardes la solde arriérée et le décompte de masse de linge et chaussure, attendu qu'ils justifiaient de leur présence au moment de la dissolution du corps. Les hommes qui avaient déserté ou quitté le bataillon avant cette époque n'étaient admis à aucune réclamation. Plus tard, les feuilles de présence servirent pour obtenir la médaille dite de Sainte-Hélène.

Le 18 septembre au matin, au milieu de la tristesse générale, la revue d'effectif fut passée par l'inspecteur Marchal, en vertu des ordres du général commandant. Cette revue donna le chiffre suivant d'hommes présents au 11e bataillon de la Meurthe, savoir :

État-major.

M. Desportes, chef de bataillon.
M. Pernot, de Pompey, adjudant-major.
M. Gremel, chirurgien
M. Renard (ex-cap. du 4e de ligne, nommé le 11 sept.), payeur.
Petit état-major : 5 hommes. 5

Digitized by Google

1re Compagnie de Grenadiers.

	HOMMES		
	PRÉSENTS	HOPITAL	TOTAL
Cap., Vincent, de Château-Salins (anc. offic. des chasseurs de la garde). Lieut., Larivière, de Juville (ex-garde d'honn. du 2e régiment). S.-lieut., Perrin, de Vic, 26 ans.	22	10	32

2e Compagnie.

Cap., de Villaucourt (G.[1]), de Barst (Moselle), 37 ans. Lieut., de Loupy, de Nancy, 32 ans. S.-lieut., Petit (Et.-Dom.), de Chambrey, 24 ans, lic. en droit.	8	6	14

3e Compagnie.

Cap., Noir (Augustin), de Vic, 23 ans. Lieut., Grandidier, de Moncel, 23 ans. S.-lieut., Gremel, de Dieuze, 32 ans.	5	1	6

1re Compagnie de Chasseurs.

Cap., Crousse, de Bassing, 37 ans. Lieut., Duquet (François), de Dieuze, 25 ans. S.-Lieut., Mennechaud, de Nancy, 23 ans.	12	4	16

2e Compagnie.

Cap., Aubert, de Dieuze, 37 ans. Lieut., Marcel, de Vic, 25 ans (off. au 104e de lig.). S.-lieut., Rolin, de Vic, 32 ans.	11	1	12

3e Compagnie.

Cap., Rhil, de Nancy, 29 ans (off. de mar. en congé). Lieut, Oury, de Dieuze, 23 ans. S.-lieut., Noir, de Château-Salins, 25 ans.	12	7	19
Total.	75	29	104

[1] Ce nom figure dans la liste des cadets-gentilshommes de Stanislas.

Digitized by Google

Ce chiffre de présents (75 hommes et 22 officiers, total 97) ne peut cadrer avec ceux énoncés dans le paragraphe suivant de l'*Histoire de Longwy* (p. 94) :

« Aux termes de l'article Ier de la capitulation, la garnison sortit le 18 septembre, à dix heures du matin, par » la porte de France. Qu'on se figure, s'il est possible, » l'étonnement et la stupéfaction de l'ennemi en voyant » que la totalité de la garnison n'excédait pas 200 hommes, » savoir : 150 douaniers et retraités, 7 artilleurs de ligne » et le surplus officiers et soldats de la garde nationale ! » Les Prussiens entrèrent un moment après et traversèrent » la ville au nombre de 1800 !!! [1] »

Pour l'honneur des gardes nationaux d'élite, il est à croire que l'auteur a été mal renseigné sur le chiffre de la garnison au moment de la reddition de la place. D'après son chiffre, il ne restait plus, le 18, à Longwy, que *36 gardes nationaux*, tandis que les feuilles d'appel du même jour donnent, pour le seul bataillon de la Meurthe, le chiffre de *96, sans compter les hommes à l'hôpital* (29).

En tous cas, en vertu de la capitulation, la garnison sortit avec les honneurs de la guerre par la porte de France, mais les soldats durent déposer les armes, les munitions et l'équipement sur les glacis. Les officiers conservèrent leurs armes. Les gardes nationaux reçurent des feuilles de route pour rentrer chez eux. Ceux qui étaient à l'hôpital devaient être dirigés sur Metz, à leur sortie. Quelques jours avant la reddition de la place, les habitants de Longwy avaient avancé aux gardes nationaux la somme de 10,000 francs. Ce secours permit à beaucoup de faire la route tranquillement. Comme presque pour tous, l'équipement (la giberne) étant tout

[1] Selon M. Viville (*Dictionnaire de la Moselle*), la garnison de Longwy, affaiblie par les maladies et la désertion, était, à la reddition de la place, de 160 hommes. Le *Guide du voyageur en France*, de Didot, 1837, dit que le général défila sur les glacis avec une centaine de blessés qui composaient toute sa garnison (d'après Audenelle).

Digitized by Google

l'uniforme, ils ne craignaient pas d'être inquiétés en route. Le pays était alors entièrement occupé par les armées alliées. La veille de la revue de départ, l'inspecteur aux revues avait fait verser dans les magasins de la place ce qui restait en dépôt, en fait d'équipement et d'armement, au 11e bataillon. Il fut versé 408 gibernes et porte-gibernes, 354 fusils et baïonnettes, et 8 caisses de tambour. Tout cela tomba nécessairement, avec les armes des hommes encore présents, au pouvoir de l'ennemi, qui n'en donna aucun reçu. Les déserteurs du 11e avaient emporté 92 gibernes et porte-gibernes et 56 fusils. Plus tard, le gouvernement fit faire des recherches sévères pour faire rentrer dans les magasins toutes les armes de guerre.

Sauf l'erreur de l'effectif exact de la garnison, au 18 septembre, la *Relation du siége de Longwy* mérite d'être lue. La défense fait le plus grand honneur au général Ducos et à tous ses braves compagnons. Les gardes nationaux employés à Longwy furent licenciés les derniers de tout le pays. Ceux de la garnison de Metz étaient chez eux depuis le 9 août, et ceux de Thionville depuis le 11 du même mois. On doit s'étonner de ne pas voir la place de Longwy, qui faisait partie de l'armée de la Moselle commandée par le comte Belliard, ne pas être comprise dans l'armistice conclu par ce général et le commandant de l'armée ennemie qui bloquait la ville de Metz. Le général Rapp, commandant l'armée du Rhin à Strasbourg, ayant fait une suspension d'armes avec l'ennemi employé au blocus de cette place importante, fit participer aux bénéfices de cette convention militaire toutes les places fortes sur lesquelles s'étendait son commandement. C'est ainsi que la petite forteresse de Phalsbourg, qui dépendait alors de la division territoriale établie à Nancy, en profita au même titre que les places de la Basse-Alsace. Comment se fait-il que Longwy eut à souffrir un bombardement aussi terrible et ne jouit pas de la faveur accordée à Metz? Il est vrai que les Prussiens l'assiégeaient

Digitized by Google

et que devant Metz étaient les Russes. Mais il y avait aussi en Alsace des troupes de toutes les nations dispersées devant chaque place forte, et toutes durent obéir à la suspension d'armes conclue par le général commandant devant Strasbourg.

Louis XVIII n'obtint pas non plus la permission de mettre des troupes dans la malheureuse place de Longwy. Les alliés y restèrent jusqu'à leur départ de France.

Pour terminer avec les gardes nationaux du 11e bataillon de la Meurthe, le sous-inspecteur aux revues Wolf, par avis inséré au mois de janvier 1816, dans le Recueil administratif de la préfecture, les invita à transmettre leurs réclamations pour solde arriérée au capitaine en retraite Renard, à Nancy. L'inspecteur indique le 22 septembre comme le jour du licenciement du bataillon, c'est plutôt le jour de l'arrivée des débris du 11e dans leurs foyers. Les gardes nationaux avaient donc été cent trente-cinq jours sur le pied de guerre, et, depuis le mois de juillet, toujours devant l'ennemi.

ARTHUR BENOIT.

L'Administrateur-Gérant,

A. ROUSSEAU.

Metz. — Typ. ROUSSEAU-PALLEZ.

Digitized by Google

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR

L'ESPRIT MILITAIRE & L'ÉDUCATION NATIONALE

DES GRECS [1]

III

DE L'ESPRIT MILITAIRE ET DE L'ÉDUCATION NATIONALE DES GRECS

Personne ne mit plus de soin que les Grecs à l'exercice du corps. Ils eurent des *Héros,* qui furent des hommes *de force et de justice.* De ce nombre furent les sept qu'on appelle *Argonautes,* savoir: Jason, Castor, Pollux, Pélée, Orphée, Hercule et Thésée [2]. Estimant la force qu'ils avaient acquise et déployée ensuite dans des travaux célèbres, ils créèrent l'art de la transmettre; et pour cela ils instituèrent des *Jeux* particuliers, qu'on appela *gymniques,* parce qu'ils exigeaient la complète nudité du corps. L'idée première de ces jeux fut mise en avant par les héros d'Argos. Hercule

[1] Voir la première partie dans la livraison de mars et avril, p. 117.

[2] Diodore de Sicile, l. IV; Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis,* introduction, 1re partie.

Digitized by Google

fut le promoteur des *Jeux olympiques*. Thésée fut le créateur des *Jeux isthmiques*. Adraste et ses généraux commencèrent les *Jeux néméens*, au temps de l'expédition contre Thèbes. Or, ces trois héros, Hercule, Thésée, Adraste, étaient des Argiens.

Les exercices pratiqués dans ces jeux gymniques étaient de plusieurs sortes. Il y avait la course des chevaux et la course des chars, qui se faisaient dans l'*Hippodrome*. Il y avait en même temps la course à pied, pratiquée dans le *Stade*. Enfin, il y avait l'*exercice athlétique* ou le *pentathle*, renfermant la lutte, le pugilat, le disque, le javelot, le saut, le pancrace [1]. Ces jeux furent adoptés avec enthousiasme; ils causaient chaque fois un grand événement, et ils absorbèrent pour un moment toute la pensée de la Grèce. Pour chacun d'eux il y avait un concours où se pressaient des milliers innombrables de spectateurs. On y décernait aux vainqueurs des couronnes d'olivier, de laurier, d'ache, ou de chêne [2]; et ces simples récompenses étaient vivement disputées, à cause de la gloire ue de tels trophées obtenaient chez les Grecs. Mais il fallait aux athlètes *huit mois d'exercice* pour se préparer à ces joûtes devant tout un peuple. Or, huit mois d'un pareil travail finirent par rebuter et décourager les aspirants. Les jeux tombèrent en désuétude. Ils furent interrompus par l'amollissement des Grecs et leur manque de courage; à quoi peut-être contribuait le paganisme. L'interruption de ces jeux fut longue; elle dura jusqu'au temps de Lycurgue. Mais ce grand législateur les fit reprendre. On connaît le système de Lycurgue, admirable

[1] Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, ch. XXXVIII. Voir aussi dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. I, III, IV, V, VIII, X, XIII, XV, XVII, les différentes *Dissertations* de Burette sur les exercices *orchestriques* et *palestriques* des anciens Grecs.

[2] L'abbé Auger, *Précis historique pour l'intelligence des harangues de Démosthènes et d'Eschine*, en tête de la traduction de Démosthènes, édition revue par Planche, 1819, t. I, p. 167.

Digitized by Google

sous plus d'un rapport, louable surtout en ce qui touche à la question si grave de l'éducation des enfants. A *sept ans*, âge que les anciens s'accordaient à prendre pour le point de départ, comme nous en faisons nous-mêmes la date ordinaire de l'*âge de raison,* la discipline régulière commençait pour le jeune homme. Cette discipline roulait sur deux bases différentes. Elle consistait : 1° dans la pratique des *exercices du corps,* qui durait toute l'enfance ; 2° dans des *questions morales*, pour exercer l'esprit et le cœur [1]. Ce dernier côté de l'éducation grecque n'a pas été aperçu d'une manière suffisante ; et quelques-uns, faute de connaître, faute de soupçonner seulement ce beau côté de l'éducation chez les Grecs, l'ont accusée injustement d'être matérielle, brutale, indécente, et même révoltante pour la nature humaine. Gardons-nous de cette rhétorique myope : elle croit voir les choses qui ne sont pas : elle déraisonne.

L'éducation des Spartiates, objet d'âpres critiques en ce qui touche au côté moral, était pourtant louable et fort honnête de ce côté. Les questions morales que Lycurgue avait prescrites comme une partie obligatoire de ses institutions, étaient de ce genre : « Qui est le plus homme de bien de la ville? Que dites-vous d'une telle action? » Il fallait faire à ces questions une réponse *prompte*, toujours *motivée* et surtout *laconique*. C'était là, certes, une excellente méthode pour former le jugement et pour graver dans le cœur une forte empreinte des bons principes. Elle a été renouvelée de notre temps dans plusieurs traités de pédagogie allemande [2] ;

[1] Rollin, *Histoire ancienne,* l. V, art. 7 ; Rohrbacher, *Histoire univ. de l'Église catholique,* t. III, p. 350—351. Ce dernier auteur, en parlant de Sparte ou Lacédémone, dit que « c'était moins une ville qu'*un camp occupé par une congrégation militaire ;* le tout sévèrement discipliné par Lycurgue. » Les citoyens, en effet, n'y devaient connaître que la guerre et les armes ; ce qui fait dire au même historien : « Athènes était une académie où tout s'apprenait, même la guerre ; Sparte n'a jamais été qu'une caserne. »

[2] Voir l'excellent *Manuel de Pédagogie,* par Bernard Overberg, traduction française de l'abbé Cornet, p. 116.

Digitized by Google

et ce qu'on appelle *exercices d'intelligence* ou *exercices moraux,* [1] n'est pas autre chose qu'un emprunt fait au système de Lycurgue, ou pour mieux dire, au système commun d'éducation suivi chez les anciens. Il y avait aussi chez les Spartiates des *Salles de conversation* [2], comme il en existe en Allemagne dans toutes les villes de bains, par exemple à Ems, à Wiesbaden, à Hombourg et à Baden-Baden. La vie de ce peuple était militaire d'une manière exclusive [3]. Il se tenait isolé, sans mélange avec personne, et formant une caste, ou une population vivant à part; ce qui l'éloignait de la vie *sociale* des modernes, et même de la vie *nationale* connue à cette époque.

Quant aux autres Grecs, ils avaient pour les choses de la guerre et l'application aux tours du gymnase un goût prononcé, souvent aussi vif que chez les Spartiates. Chez eux, à tout âge on se livrait à l'exercice. Lors du tremblement de terre en 461, de jeunes hommes et de jeunes garçons, c'est-à-dire des Spartiates d'âges très-divers, faisaient ensemble du gymnase, et ils s'y appliquaient dans un *Portique*, lequel était construit apparemment pour cet objet. En général, les temples d'Hercule avaient un portique destiné à servir de gymnase; on peut citer comme exemple celui du Cynosarge [4]. Lors de la fameuse *Retraite des dix mille*, en 401, des jeux furent célébrés à Trébizonde, conformément à

[1] A l'exemple d'Overberg, j'ai donné moi-même, dans *le Bon Maître d'école au XIXe siècle,* divers spécimens des *exercices d'intelligence* ou *exercices moraux,* tels que Lycurgue en avait proposé l'usage pour l'éducation morale des Spartiates.

[2] On donnait le nom de *Leschès* à ces salles de conversation.

[3] L'éducation militaire des Spartiates commençait même dès avant la naissance, parce qu'on exerçait *à la course, à la lutte, au disque, au javelot,* les femmes aussi bien que les hommes. Voir à ce propos, t. xxxiij, p. 430 du *Cicéron* Panckoucke, une comparaison curieuse des Françaises de 1830 avec ces femmes fortes de Lacédémone.

[4] Le *Cynosarge* était situé assez près du *Lycée,* hors de la ville d'Athènes, au-delà de l'Illissus.

Digitized by Google

l'usage national; et parmi ces jeux Xénophon mentionne nommément: *la course à pied, la course à cheval, la lutte, le pugilat et le pancrace.* A l'égard de l'exercice corporel, il y avait donc parmi les Grecs une entière uniformité.

Mais jusqu'ici nous n'avons guère montré que le gymnase des Grecs. Parlons aussi de la guerre, ou de la milice proprement dite. L'organisation militaire commence à paraître chez les Grecs dans la guerre de Thèbes [1]. Elle se bornait dès ce moment à pratiquer les jeux d'Hercule. Un premier perfectionnement y fut apporté vers le temps de la guerre de Troie. A cette dernière date, l'attaque se faisait *en silence* du côté des Grecs, tandis que chez les Troyens elle commençait par une échappée de *cris terribles* [2]. Les armes offensives étaient: *la pique, la massue, l'épée et le javelot.* Les armes défensives étaient: *le casque, la cuirasse, les cuissards et le bouclier* [3]. Quant à la force des troupes, elle atteignait des proportions non méprisables. Voici l'effectif que présentèrent, à différentes époques, les armées grecques:

1° Armée des Grecs au siége de Troie [4]: *Cent mille hommes* et *douze cents vaisseaux.* C'était donc une belle armée et une belle flotte, eu égard à l'état de la Grèce dans une époque si éloignée.

2° Armée de Crotone contre Sybaris [5]: *Cent mille hommes* tirés de cette seule république.

3° Armée de Sybaris contre Crotone [6]: *Trois cent mille hommes* fournis par quatre peuples alliés et amenés de vingt-cinq villes confédérées.

4° Armée des Grecs contre Xerxès [7]: *Quatre-vingt qua-*

[1] Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis,* introduction, 1re partie.

[2] Homère, *Iliade,* III, v. 2—9.

[3] Homère, *Iliade,* XI, v. 16—45.

[4] Homère, *Iliade,* II, v. 494-785; Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis,* introduction, 1re partie.

[5] Rollin, *Histoire ancienne,* l. VII, ch. 11, 1-2.

[6] Ibid.

[7] Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis,* introduction, 2e partie, sect. 2.

Digitized by Google

torze mille huit cent vingt hommes, décomposés de la façon suivante :

Avant-garde	7,000
Corps d'armée de terre .	12,000
Marins des 280 vaisseaux.	75,520
Spartiates	300
Total. . . .	94,820

C'était combattre dans la proportion de 1 contre 1,000 ; puisque Xerxès opéra contre ces guerriers grecs avec deux millions d'hommes. La victoire néanmoins fut acquise aux Grecs, dont la guerre constituait le vrai métier, et dont le courage était soutenu par leur amour de la patrie.

5° Armée des Athéniens à Marathon [1] : *Dix mille hommes* fournis par cette seule république.

Cette poignée d'hommes osa combattre 100,000 fantassins perses renforcés par 10,000 chevaux ; et par le fait, elle triompha de cette grande multitude. C'est que la tactique et le patriotisme font des prodiges à la guerre. Dans cette bataille mémorable, les Athéniens avaient commencé l'attaque *au pas de course.* L'illustre César approuvait cette manière. Le grand Pompée, au contraire, n'en était pas le partisan ; il préférait l'*attitude immobile.* L'événement de Pharsale, où César fut vainqueur et Pompée vaincu, trancha de nouveau la question.

6° Armée d'Alexandre-le-Grand [2] : *Soixante-douze mille quatre cent quarante hommes* décomposés de la façon suivante :

Fantassins.	30,000
Cavaliers	5,000
Marins des 160 vaisseaux.	37,440
Total	72,440

[1] Rollin, *Histoire ancienne,* l. VI, ch. I, sect. 7.

[2] Arrien, *Expédition d'Alexandre,* l. I, ch. III.

Digitized by Google

7° Armée d'Antipater [1] : *Quarante-huit mille hommes* décomposés de cette manière :

Fantassins.	40,000
Archers ou frondeurs. .	3,000
Cavaliers	5,000
Total	48,000

8° Armée des alliés grecs contre Antipater [2] : *Vingt-huit mille cinq cents hommes* décomposés de la façon suivante :

Fantassins.	25,000
Cavaliers	3,500
Total.	28,500

9° Armée d'Antigone à Ipsus [3] : *Soixante-dix mille trois cents hommes* ainsi décomposés :

Fantassins.	60,000
Cavaliers	10,000
Cavaliers des 75 éléphants.	300
Total.	70,300

10° Armée de Séleucus [4] : *Quatre-vingt six mille deux cent vingt hommes* ainsi décomposés :

Fantassins.	74,000
Cavaliers.	10,500
Cavaliers à dos des 400 éléphants.	1,600
Chars de guerre	120
Total.	86,220

Ces quantités de soldats se renouvelant pour chaque bataille et ne faisant jamais défaut lorsqu'il se trouve une occasion d'en venir aux mains, nous prouvent de nouveau que, chez les anciens en général et chez les Grecs en parti-

[1] Rollin, *Histoire ancienne*, l. XVI, sect. 2.
[2] Rollin, *Histoire ancienne*, l. XVI, sect. 2.
[3] Rollin, *Histoire ancienne*, l. XVI, art. 1, sect. 9.
[4] Rollin, *Histoire ancienne*, l. XVI, art. 1, sect. 9.

Digitized by Google

culier, chaque citoyen était propre à faire un soldat. C'est aussi une preuve convaincante que l'éducation du jeune âge roulait principalement sur l'exercice militaire. Dans les pays façonnés les premiers à la civilisation, c'est-à-dire chez les Hébreux, chez les Égyptiens, chez les Babyloniens, et surtout chez les Perses, nous avons déjà constaté que telle était l'éducation de la première enfance, de la jeunesse elle-même, et parfois aussi de l'âge mûr. Il en était de même chez les Grecs, chez les Romains, et jusque chez les peuples grossiers qui furent condamnés, par l'arrêt mystérieux de la Providence, à rester plus longtemps dans un état barbare. Les Gaulois, par exemple, étaient guerriers en masse, comme on le voit par ces multitudes de soldats entraînés fréquemment sur les pas de leurs belliqueux chefs. Une division de ces Gaulois, forte de 65,000 hommes, fit une démonstration jusqu'à Delphes, c'est-à-dire jusqu'au cœur de la Grèce [1]. Elle faisait partie d'un corps plus nombreux, que l'on ne peut guère évaluer à moins de 150 ou même 200,000 hommes. Justin nous dit que, sous les successeurs d'Alexandre, les rois de l'Orient ne faisaient plus aucune guerre sans avoir une armée de Gaulois à leur solde. Telle était la terreur de leur nom, tel était le bonheur invincible de leurs armes, que les monarques jugeaient impossible, sans leur valeur, soit de soutenir leur majesté, soit de reconquérir la puissance quand ils l'avaient perdue [2]. C'est par suite de leur caractère belliqueux que les Gaulois, originairement appelés *Gomariens* ou *Gomarites,* furent ensuite surnommés *Cimbres* ou *Cimmériens*, qui veut dire guerriers [3]. Divers peuples d'Orient, qui eurent jadis leur vie propre et leur époque de gloire nationale, n'ont fleuri qu'au

[1] Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, l. II, ch. I.

[2] Justin, l. XXV, 2; Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, t. III, p. 426.

[3] Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, t. III, p. 480.

Digitized by Google

moment même où ils furent animés pareillement de l'ardeur guerrière et du goût des travaux militaires. Tels furent les Iduméens, chez lesquels existait une *puissante armée*, brillait aussi la *construction des routes*, et florissait l'*agriculture* [1]. Tels furent les peuples de Basan, chez lesquels on voyait *60 villes fortifiées de murailles*, une foule d'autres villes ouvertes, des *routes superbes*, et une *population belliqueuse en masse* qui partageait ses soins entre les exercices de guerre et les travaux des champs [2]. Tels furent les Chananéens et les Philistins, chez qui le goût des sciences brillait d'un vif éclat dans la *ville savante* de Cariath-Sépher [3], et qui en même temps avaient une *grande multitude de chars armés de faulx*, sans compter la *multitude encore plus grande des combattants à pied* [4]. Tels furent les Madianites, dont l'armée ne comptait pas moins de *135,000 hommes tirant du glaive* [5]. Tels furent les peuples d'Azor, dont le roi Jabin conduisait en bataille l'*infanterie innombrable* [6], flanquée ou renforcée du formidable soutien de *900 chars à faulx*. Tels furent les Agaréens, à qui les Hébreux purent faire *100,000 prisonniers*, et tuer encore une *multitude immense* [7]. Tels furent les Ammonites et Amalécites, contre lesquels Saül faisait marcher des armées fortes de *330,000* ou *210,000 hommes* [8]. Tels furent, enfin, les Syriens de Soba et de Damas, à qui David prit, en trois rencontres successives, *82,000 fantassins, 47,000 cavaliers, et 1,700 chariots* [9]. L'art militaire a donc été autrefois la grande passion de

[1] Nombres XX, 14-20.
[2] Nombres XXI, 22-35; Deutéronome, III, 1-8.
[3] Josué, XV, 15.
[4] Josué, XVII, 16-18.
[5] Juges, XVIII, 10.
[6] Juges IV, 2-7.
[7] Paralipomènes, V, 21.
[8] I Rois, XI, 8; XV, 4.
[9] II Rois, VIII, 3-13.

Digitized by Google

tous ces divers peuples; et, pendant toute la durée de leur existence nationale, ils ont fait de l'exercice militaire la base commune ou la pierre angulaire de leur éducation.

Mais ce fut chez les Grecs que l'art militaire, en accomplissant de nouveaux progrès, montra le mieux son heureuse influence. Les Thébains avaient les premiers conçu l'idée du *Bataillon sacré :* c'était un corps de 300 hommes [1]. Les Spartiates, à leur tour, eurent l'honneur d'inventer la *Phalange,* autrement nommée le corps des *Scirites :* c'était de même un corps de 300 hommes. On sait que Léonidas, aux Thermopyles, mourut à la tête d'une semblable phalange [2]. Plus tard, les Macédoniens eurent une *Phalange* d'un autre genre ; elle fut d'abord de 1,600 hommes, ensuite de 16,000 hommes, c'est-à-dire décuplée. Ce dernier système de phalange ne commença qu'avec Philippe, le père du fameux Alexandre ; il consiste à mettre dix phalanges à côté l'une de l'autre. Dans une phalange simple, on mettait *cent* hommes de front sur *seize* de profondeur. Tous avaient l'*épée,* le *bouclier* et la *pique* de sept mètres. Les distances étaient de trois sortes : en *rangs serrés,* un demi-mètre; en *marche de bataille,* un mètre; en *marche libre,* deux mètres. En arrivant proche de l'ennemi, la phalange faisait halte. Telles étaient les dispositions qu'introduisit Philippe pour faire manœuvrer la phalange [3]. Auparavant, les dispositions du combat étaient variables ; et dans les engagements, chaque général, au lieu de s'astreindre à quelque règle fixe, prenait conseil de son génie particulier. C'est ainsi qu'à la bataille de Leuctres, où les Lacédémoniens se battirent contre les Thébains, Cléombrote avait rangé sa troupe sur *douze* hommes de hauteur, tandis qu'Epaminondas avait

[1] Rollin, *Histoire ancienne,* l. XII, ch. I, sect. 4.

[2] Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis,* introduction, 2e partie, sect. 2.

[3] Rollin, *Histoire ancienne,* l. XIV, sect. I.

Digitized by Google

rangé les Thébains sur une épaisseur de *cinquante* [1]. En cette journée mémorable on vit la *Phalange lacédémonienne* aux prises avec le *Bataillon sacré;* ce fut le bataillon qui l'emporta. Les Lacédémoniens de cette époque étaient pourtant des hommes bien aguerris ; ils étaient rompus, comme ceux d'autrefois, à tous les exercices du corps. Précisément même alors qu'eut lieu la bataille de Leuctres, la ville de Sparte célébrait les *Jeux gymniques;* et elle était pleine d'étrangers que la curiosité y avait amenés pour voir les grandes choses que promettaient la renommée de ses brillants athlètes et la force bien connue de tous ces robustes exercices.

La Phalange des Grecs, toute merveilleuse qu'elle parut en son temps, devait être un jour dépassée par l'organisation savante de la *Légion romaine.* C'est ce que Polybe, Tite-Live, Bossuet et Rollin nous font très-bien comprendre [2]. Alexandre néanmoins, sans autre secours que ses phalanges, fit déjà des prodiges. Il est vrai que, dans ses marches victorieuses, ou plutôt dans son vol rapide d'une contrée à l'autre, son génie compta pour beaucoup. A Issus, avec 35,000 hommes il put tuer 100,000 Asiatiques [3]. C'était la proportion des soldats de Napoléon Ier contre les armées autrichiennes, qu'ils parvenaient à battre avec une fortune merveilleuse. A Issus, comme à Marathon, l'attaque des Grecs eut lieu *au pas de course;* et de notre temps c'est encore ainsi que procèdent les zouaves ou les chasseurs à pied, c'est-à-dire nos soldats d'élite, façonnés aux allures rapides et rendus ainsi plus aptes à porter les grands coups dans les guerres de haute lutte, comme l'avait compris Lamoricière, l'illustre

[1] Rollin, *Histoire ancienne,* l. XII, ch. I, sect. 4.

[2] Polybe, l. XVII, ch. 24 ; Tite-Live, l. IX, ch. 19 ; l. XXXI, ch. 39 ; Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle,* 3e partie, ch. VI ; Rollin, *Histoire ancienne,* l. XIV, sect. I.

[3] Arrien, *Expédition d'Alexandre,* l. II, ch. V.

Digitized by Google

organisateur de ces troupes. Il est beau de suivre Alexandre et de le voir voler avec ses phalanges de conquête en conquête. Après qu'il a passé les fleuves et gravi les montagnes, il arrive devant les grandes villes. Renverser la plupart d'entre elles ne lui semble qu'un jeu. Mais voici Tyr, la ville imprenable, avec ses murs hauts de 150 pieds [1]. Cette forteresse puissante des Phéniciens se dresse devant le héros grec comme un obstacle insurmontable. Alexandre en forme le siége. Tyr *arme sa jeunesse,* c'est-à-dire simplement les soldats, la troupe ordinaire, dont le contingent était fourni par sa population, sans nul emprunt du dehors. Malgré le nombre et la bravoure de cette armée civique, Alexandre continue le siége. Il fait jeter une digue, ouvrage colossal, au milieu de la mer, et il finit par emporter la ville, après un siége opiniâtre de sept mois. Nabuchodonosor avait mis treize ans au siége de la même ville, Psammétique vingt-neuf ans à celui d'Azoth, les Grecs anciens dix ans à celui de Troie, les Romains dix ans à celui de Véies. Il n'y eut de comparable au siége de Tyr par Alexandre, que celui de Babylone par Cyrus, et celui de Rhodes par Démétrius Polyorcètes, ou le *preneur de villes* par excellence.

Les campagnes d'Alexandre durent coûter la vie à des milliers incalculables de soldats. Mais la Grèce n'en manquait jamais [2]. Tant que dura sa réputation, elle cultiva soigneusement l'exercice corporel ; elle adopta pour sa jeunesse, dans chacune de ses républiques, un système d'éducation militaire conforme à l'esprit national et formant pour chaque citoyen l'apprentissage le plus naturel de la guerre. « Ce qui distingue, dit Godeau, l'éducation que les anciens faisaient donner à leurs enfants de celle où notre jeunesse

[1] Rollin, *Histoire ancienne,* l. XV, sect. 6.

[2] Voir ce que dit l'abbé Auger sur la marine et l'armée des Athéniens, dans sa traduction des *Œuvres complètes de Démosthènes et d'Eschine,* édition revue par Planche. Paris, 1819, t. I, p. 179-185.

Digitized by Google

puise les premiers éléments des connaissances, c'est que dans les états les plus policés de l'antiquité, les exercices gymnastiques ou corporels jouissaient d'une grande prééminence sur les études qui se proposent uniquement la culture des facultés intellectuelles. Il y avait des gymnases dans presque toutes les cités de la Grèce ; c'étaient des lieux où la jeunesse s'exerçait à la lutte, à la course, au pugilat et aux autres jeux propres à donner aux corps de la vigueur, de la souplesse et de l'agilité. Les Lacédémoniens instituèrent, dit-on, les premiers l'éducation gymnastique, qui passa chez les Athéniens, puis chez les autres Grecs, puis chez les Romains, à la chute desquels elle se perdit à peu près entièrement, si ce n'est qu'on en retrouve quelque image dans les tournois de la chevalerie, où toute la force et toute l'adresse se rapportaient au maniement des armes ; encore la lice ouverte aux seuls nobles en excluait-elle tout le reste de la population. Quant aux écoles destinées à instruire les enfants, nous savons qu'il y en eut chez les Égyptiens, les Phéniciens, les Perses, et surtout chez les Grecs, sans en excepter les Spartiates, qui bannissaient pourtant tous les ornements du langage. Chaque ville avait son école ou ses écoles, car il y en avait de plusieurs degrés. Dans les petites écoles, les enfants de l'âge le plus tendre apprenaient à lire. De là, ils passaient dans celles où l'on enseignait la grammaire, la poésie et la musique, art qui était beaucoup plus en honneur chez les Grecs que chez les Romains, qui n'aimaient que le son de leurs trompettes et de leurs clairons. Des écoles du second âge, les adolescents passaient dans celles où ils étudiaient la rhétorique et les leçons des philosophes. Nous ignorons jusqu'à quel point l'instruction était répandue et populaire dans les différents États de la Grèce, et si le peuple des campagnes participait à ses bienfaits ; mais nous savons qu'à Athènes elle s'étendait jusqu'aux enfants de la dernière classe, sans exclure les filles de la plus basse extraction. Aussi le petit peuple d'Athènes

Digitized by Google

prétendait-il à la pureté du langage aussi bien que les riches citadins [1]. »

D'après l'exemple des Hébreux, des Égyptiens et des Babyloniens, nous pouvons déjà penser que l'exercice corporel des Grecs n'étouffa chez eux ni le goût des arts, ni la pénétration d'esprit, ni le génie de l'éloquence, ni la gloire littéraire, ni l'aptitude aux langues. Mais voici quelques faits, choisis entre mille, qui nous semblent de nature à prouver combien l'ardeur militaire s'alliait chez les Grecs à tout un ensemble de civilisation, dont les monuments subsistent et continuent de faire l'admiration des siècles.

Thémistocle apprit le persan, et n'avait employé qu'*une seule année* pour le savoir à fond [2]. Il y était devenu si habile, dit-on, qu'il parla au roi Xerxès dans cette langue *avec plus de facilité que n'auraient pu le faire des Perses d'origine.* De nos jours, les méthodes Boulet, Ahn ou Ollendorff, ne sont pas plus rapides. La méthode Boulet fait apprendre une langue en *un an*, la méthode Ollendorf en *six mois*, la méthode Ahn en *trois mois*. Mais ces méthodes n'opèrent avec rapidité que sur les intelligences bien douées pour apprendre ; elles ne produisent pas d'ailleurs en un clin-d'œil une connaissance à fond, mais seulement des notions suffisantes pour un premier emploi, c'est-à-dire pour l'usage

[1] *Histoire de tous les peuples*, t. II, p. 149-153. A l'appui de ce que dit Godeau sur les écoles des Égyptiens, on lit dans le *Journal des Instituteurs* du 7 juin 1868 : « L'invention de la bière ne date pas d'hier. Voici que les égyptologues ont constaté que, dans les hautes écoles ou universités de l'empire des pharaons, les étudiants buvaient déjà de la bière, ou du moins une boisson faite avec de l'orge et appelée *hag*. Il existe des papyrus où un père gourmande son fils, en lui reprochant de courir toute la journée les cabarets pour y boire de ce maudit *hag*. « Les découvertes de ce genre sont de nos jours aussi fréquentes qu'inattendues ; elles donnent raison à cette maxime, déjà bien vieille, mais toujours bien sage, du fameux Salomon : » Nihil sub sole novum, nec valet quisquam dicere : *Ecce hoc recens est ;* jam enim præcessit in sæculis, quæ fuerunt ante nos (*Eccl.* I, 10). «

[2] Cornélius Népos, *Thémistocle*, ch. VIII-X

Digitized by Google

courant. Il est vrai qu'un tel résultat, rapidement obtenu, est un avantage déjà bien précieux.

A l'école du philosophe Anaxagore, surnommé la *Pensée*, Périclès étudia la *physique* et l'*éloquence* avec beaucoup de fruit [1]. Par le disciple on peut juger le maître. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer ici la ressemblance du surnom d'Anaxagore avec celui de Catinat, que ses soldats n'appelaient jamais autrement que le *Père la Pensée*. On en peut dire autant du fameux hollandais Guillaume le *Taciturne*.

Le philosophe Thalès avait une estime singulière de la gymnastique ; il mourut même en *assistant aux jeux de la lutte* [2]. Pythagore lui-même s'établit chez l'*athlète* Milon, qui fut l'un des élèves brillants de cet illustre philosophe. Pythagore avait aussi élevé Charondas, ce grand homme qui conçut le premier, à Thurium, l'idée de fonder l'*instruction gratuite et obligatoire* et d'instituer en Grèce des maîtres publics stipendiés sur les deniers de l'État [3]. En général, les philosophes grecs tenaient école dans les gymnases, sous des portiques, et dans les lieux de réunion publics.

La *magnificence des sculptures* placées à la proue des vaisseaux athéniens, prouve à quel point le goût des arts était dominant chez ce peuple [4]. L'*ardeur incroyable* des

[1] Rollin, *Histoire ancienne*, l. VII, ch. I, sect. 7 ; Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, introduction, 2e partie, sect. 3.

[2] Rohrbacher, *Histoire univers. de l'Eglise catholique*, t. III, p. 210-211.

[3] Rollin, *Histoire ancienne*, l. VII, ch. II, sect. 2. *L'Instruction gratuite et obligatoire* a été de nos jours renouvelée des Grecs. On sait que les Prussiens comptent parmi les partisans les plus chaleureux de l'instruction *obligatoire*. En France, M. Duruy, ministre de l'instruction publique, a consacré tous ses efforts à faire triompher des principes analogues à la méthode prussienne ; mais tout ce qui sent la contrainte, fût-ce même la meilleure chose du monde, répugne instinctivement et foncièrement à l'esprit libéral des Français. C'est de nous que l'on peut dire, comme des Galates nos congénères : *Vos in libertatem vocati estis* (S. Paul, *Épître aux Galates*, V, 13). Nous aimons l'instruction ; mais nous la voulons libre.

[4] Thucydide, *Guerre du Péloponèse*, l. VI, sect. 30-32.

Digitized by Google

jeunes Athéniens pour suivre Socrate dénote aussi leur amour du savoir, leur goût pour la sagesse [1]. A l'un de ces jeunes gens, qui fut Alcibiade, Socrate fit une excellente leçon sur la *Carte géographique du monde* [2]. Nous remarquerons, à ce propos, que la *Carte de la Palestine* avait été dressée sous Josué et rendue vulgaire pour l'usage des Hébreux [3]; que la *Carte du monde* fut dressée ensuite sous Sésostris, après les conquêtes de ce grand prince, comme le témoigne formellement Apollonius [4]; et qu'enfin la *Carte générale du monde connu* était pareillement en usage chez les Perses [5]. On voit par là que les cartes géographiques sont d'une origine aussi ancienne que l'écriture alphabétique. Celles qu'avaient primitivement les Orientaux, par exemple les Perses aussi bien que les Grecs, étaient gravées sur une planche de cuivre. Constantin et Charlemagne en eurent aussi de pareilles, mais gravées sur or ou sur argent, comme il convenait à la richesse de ces puissants monarques [6].

Pisistrate, pour entrer tout à fait dans le goût de sa nation, fit construire et embellir toutes sortes de monuments, qui furent de grandes merveilles. C'étaient des temples, des gymnases, des fontaines, une nouvelle édition des œuvres d'Homère, et la *Bibliothèque* d'Athènes, composée du recueil des meilleurs livres connus [7].

[1] Rollin, *Histoire ancienne*, l. IX, ch. IV, sect. 5.

[2] « Cette carte, dit Letronne, représentait toute la terre. » C'était donc une carte générale ou mappemonde.

[3] Josué, XVIII, 4-9.

[4] *Argonautiques*, l. IV. Le Musée de Turin possède un fragment de *carte géographique* qui embrasse la région des mines d'or de la Nubie. Cette carte est du temps de Séti Ier, père de Sésostris et chef de la XIXe dynastie, 1462 ans avant Jésus-Christ. Voir à ce sujet le *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, par François Lenormant, sous-bibliothécaire de l'Institut, t. I, p. 356.

[5] Hérodote, l. V, sect. 30 et suiv.

[6] Rohrbacher, *Histoire univers. de l'Église catholique*, t. XI, p. 370 371.

[7] Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, introduction, 2e partie, sect. 5; Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, t. III, p. 352.

Digitized by Google

L'apparition de Socrate au milieu des Athéniens fut la véritable naissance de la philosophie. Il cherchait lui-même les jeunes gens, dans le dessein de les gagner à la vraie sagesse. C'est pourquoi il fréquentait les gymnases, ou les lieux d'exercices, et tous les endroits où la jeunesse avait coutume de s'assembler. Il stimulait par la *gloire* et la *honte* ceux qui par eux-mêmes manquaient de résolution. Son grand art était, comme il le disait lui-même, de se faire *accoucheur d'esprits*. On a remarqué la grande simplicité de sa méthode d'enseignement et le naturel parfait de ses sages procédés. Il enseignait d'une manière différente des autres maîtres, sans monter dans une *chaire élevée*, sans même s'astreindre à une *heure fixe*. Sa méthode se réduisait à des *conférences* et à des *promenades* faites en grande liberté. Pendant que les sophistes se vantaient d'enseigner les *sciences curieuses* et se faisaient par ce moyen beaucoup d'argent, Socrate se contentait d'expliquer des questions familières et faisait preuve du plus grand désintéressement. Il était *poète* aussi bien que philosophe, et il mit en vers quelques fables d'Ésope ; mais il ne nous est parvenu aucun de ses écrits. On sait que Socrate fut surnommé *le plus sage des hommes*, et que ce surnom glorieux lui fut décerné à bon droit [1]. Il fut, en effet, comme une espèce de saint dans la nuit morale et intellectuelle qui aveugla le monde entier lorsque jadis régnait le paganisme.

Platon, qui fut pendant huit ans l'élève de Socrate, acquit des connaissances prodigieuses auprès d'un pareil maître. Il était versé dans la *grammaire*, la *gymnastique*, la *géométrie*, la *peinture*, la *musique* et la *poésie* [2]. Sa philosophie comprenait tout le domaine des arts et des sciences, et formait ainsi une sorte d'encyclopédie. Platon fut le conti-

[1] Xénophon, *Mémoires sur Socrate* ; Platon, *Phédon* ; Rollin, *Histoire ancienne*, l. IX, ch. IV, sect. 5 ; Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, t. III, p. 235, 250, 254.

[2] Rohrbacher, *Histoire univers. de l'Église catholique*, t. III, p. 260-262.

Digitized by Google

nuateur de Socrate. Les jardins du riche Académus ou le sommet du cap Sunium étaient les endroits favoris où ce grand philosophe établit son école, qui fut appelée l'*Académie.* La grandeur de la scène y répondait à celle de la doctrine.

Aristote fut pendant vingt ans l'élève de Platon, et s'appropria merveilleusement toutes les connaissances de son maître. Il y joignit l'étude de la *médecine,* que professait son père, et l'*histoire naturelle,* dont il fut le créateur dans sa patrie, comme Salomon chez les Hébreux, Pline chez les Romains, Buffon et Cuvier parmi nous. L'école d'Aristote fut placée dans un gymnase, ou lieu d'exercices, nommé *Lycée.* Aristote s'y rendait deux fois par jour, c'est-à-dire le matin et le soir. Le matin, il enseignait pour ses disciples, auxquels il expliquait savamment les plus hautes questions. Le soir, il admettait le public à ses cours, et il se mettait alors à la portée du commun de ses auditeurs. Aristote *se promenait* pour enseigner, à l'instar de Socrate. Ses disciples prirent de lui cette habitude, dont la pensée s'accommode mieux que d'un repos trop prolongé du corps; et ils furent, pour cette raison, nommés les *Promeneurs,* ou *Péripatéticiens,* suivant la forme du mot grec. Aristote a tracé, dans ses livres *de la République,* un plan d'éducation assez complet pour son époque, où les études classiques acquéraient chaque jour une plus grande étendue et brillaient déjà d'un assez vif éclat. Il fait figurer dans son programme d'une éducation libérale : la *grammaire,* la *gymnastique,* la *musique,* la *peinture,* avec la *poésie,* la *géométrie,* la *médecine* et l'*histoire naturelle,* c'est-à-dire l'ensemble à peu près complet de toutes les connaissances de son temps [1].

A l'exemple de Platon, qui avait senti combien le génie souffre des atteintes de l'immoralité et qui, par ce motif,

[1] Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Égl. cathol.,* t. III p. 273, 274 et 301.

Digitized by Google

avait déjà flétri la tendance impudique des poètes grecs, Aristote s'élève avec force contre les tableaux impudiques [1], dont le théâtre grec remplissait alors les oreilles et les yeux; il proscrit sévèrement toute impudicité; et de même que Platon chassait sans pitié les poètes de sa république, Aristote condamne absolument le théâtre, qui lui semble une école trop funeste aux jeunes gens. En effet, c'est quand on a dans le cœur la pureté d'un ange qu'on acquiert dans l'esprit un coup-d'œil d'aigle. Voilà pourquoi l'*Ange de l'École* et l'*Aigle de Meaux* se sont élevés si haut l'un et l'autre dans ces pures régions où sont placées les sources de la lumière, et où nos regards étonnés suivent de loin leur vol rapide vers le foyer même des clartés, qu'un abîme sépare naturellement de la portée intellectuelle du commun des hommes. Aristote et Platon, sans avoir égalé ni saint Thomas, ni Bossuet, étaient déjà des aigles de cette force. Les écrits nombreux et admirables qu'ils nous ont laissés montrent bien quel était leur génie. Aristote fut le premier qui eut l'idée d'établir une classification des sciences, d'analyser chaque branche de la science générale, de créer un langage technique, et de donner à la démonstration scientifique une grande solidité fondée sur la simplicité. C'est de lui qu'on aurait pu dire, mieux que d'aucun autre : *Il abrège tout, parce qu'il voit tout* [2]. On dit que ce savant philosophe avait écrit 400 volumes. Épicure lui-même en écrivit 300. Chrysippe, non moins intrépide, en écrivit jusqu'à 705 [3]. Il est évident qu'avec un certain nombre de producteurs

[1] Comparez avec ce langage de Platon et d'Aristote celui de M. de Falloux disant, à la séance publique de l'Académie française, sur les prix de vertu décernés en 1867 : « Les grandes actions, comme les grandes pensées, viennent du cœur. *Tout ce qui divise le cœur affaiblit l'inspiration*, et par conséquent diminue le rôle et la destinée de l'homme. » C'est la plus grande vérité exprimée dans le plus beau langage devant l'élite de nos grands hommes.

[2] C'est l'expression de Montesquieu au sujet de Tacite.

[3] Rohrbacher, *Hist. univers. de l'Égl. cathol.*, t. III, p. 273 et 313.

Digitized by Google

aussi féconds, la Grèce pouvait sans trop de peine enrichir les rayons de la bibliothèque d'Athènes, et en faire une collection comparable pour le genre et l'étendue à nos bibliothèques modernes.

Voilà donc en Grèce une civilisation avancée, contemporaine de Périclès et d'Alexandre, et digne d'être mise en parallèle avec la nôtre! On pourrait même, en tenant compte de la différence des temps, la croire, au moins sous certains rapports, supérieure à la nôtre [1]. En effet, sa littérature, ses monuments et ses grands hommes sont toujours nos modèles; et nous nous sentons petits de taille, en comparant nos productions modernes avec les œuvres merveilleuses de cette époque lointaine, où le génie, avec peu de ressources,

[1] Telle n'est point la pensée de M. de Quatrefages, si l'on en juge d'après les paroles suivantes du savant professeur : « Sommes-nous inférieurs à nos ancêtres, et notre civilisation a-t-elle à rougir devant ses devancières? Oui, répond M. de Gobineau; non, n'hésitons-nous pas à dire. Sans doute, le gigantesque sans but a pour nous peu d'attraits, et nous n'éleverions pas une pyramide pour recevoir un cercueil. Mais reculons-nous quand une pensée de foi ou un grand but à atteindre viennent inspirer nos efforts? Les faits attestent le contraire. La flèche de la cathédrale de Strasbourg est de bien peu dominée par la pyramide de Chéops; en coupant l'isthme de Suez nous refaisons l'œuvre des Pharaons sur une bien plus grande échelle, et en perçant les Alpes nous dépassons certainement tout ce qu'eût osé rêver l'antiquité. Même dans le domaine des arts sommes-nous si fort au-dessous des Grecs, ces modèles acceptés de tous? Mais s'ils sont restés nos maîtres pour l'architecture et la sculpture, ne serions-nous pas les leurs pour la peinture et la musique? Et quelle civilisation passée a approché, même de très-loin, de nos œuvres de science pure, des merveilles qui, grâce à elles, se réalisent chaque jour pour satisfaire à nos instincts les plus nobles, les plus désintéressés, comme à nos besoins ou à nos jeux et nos caprices. L'histoire nous montre qu'il n'est pas donné à l'homme d'atteindre à la fois à tous les points extrêmes de son horizon. Mais en subissant cette loi, jusqu'ici absolue, l'Européen moderne peut sans orgueil regarder comme bien belle la part qui lui a été faite dans l'œuvre successive des générations; il a le droit d'être fier de la façon dont il remplit sa tâche. » *Rapport sur les progrès de l'Anthropologie*, par M. de Quatrefages, membre de l'Institut, professeur au Muséum, publication faite sous les auspices du Ministre de l'Instruction publique; in-4°, p. 486-487; Paris, 1867, imprimerie impériale.

Digitized by Google

multipliait les créations et portait l'art à ses extrêmes limites. Grand sujet de réflexion ! La Grèce militaire fut, par excellence, le pays des chefs-d'œuvre. Ceux qui mirent le plus de passion à cultiver le corps, à hanter les gymnases, à pratiquer la guerre elle-même sur de nombreux champs de bataille, furent ceux qui du même coup donnèrent l'éveil aux belles créations de la pensée, aux grands chefs-d'œuvre de l'art et de l'esprit. Doit-on voir ici un pur hasard? ou n'est-ce pas plutôt l'effet sortant de la cause? Voilà, du moins, une coïncidence bien frappante [1]; et nous avons vu que le même phénomène se retrouve dans l'histoire de tous les grands peuples.

Plus on approfondit l'histoire de la Grèce en particulier, plus on constate que l'application native des Grecs aux choses de la guerre, au lieu d'éteindre chez eux le goût des études, ne servait qu'à l'exciter et le favoriser. S'il fallait rapporter tous les exemples dont cette héroïque histoire fourmille à chacune de ses pages, on n'en finirait pas. Il nous suffira donc ici de rappeler seulement l'exemple d'Épaminondas, celui d'Alexandre et celui de Philopémen ; ces trois exemples principaux nous tiendront lieu de tous les autres.

Au rapport de Cornélius Népos, Épaminondas apprit dans son enfance : la *harpe* et le *chant,* sous Denis, maître consommé dans cet art; la *flûte,* sous Olympiodore, et la *danse,* sous Calliphron. Plus avancé en âge, et néanmoins tout jeune encore, il étudia la *philosophie;* son maître dans cette branche fut un pythagoricien, le célèbre Lysis de Tarente. Enfin, parvenu à l'âge de puberté, il se livra aux *exercices de la gymnastique.* Cornélius Népos fait sur ce point cette réflexion : « Il se livra aux exercices gymnastiques, moins pour augmenter la *force du corps* que pour acquérir l'*agilité.*

[1] Déjà Diodore de Sicile, dans la préface du livre XII de ses *Histoires,* paraît frappé de cette coïncidence entre l'époque des guerres et la période de gloire éclatante où le génie des arts et des sciences atteignit à son apogée dans la Grèce, mais surtout dans Athènes.

Digitized by Google

L'une lui paraissait la qualité d'un athlète, l'autre celle d'un guerrier. Il s'exerçait à la *course,* à la *lutte;* il s'appliquait aussi beaucoup au *maniement des armes* [1]. » Pélopidas prenait encore plus de plaisir qu'Épaminondas aux exercices du corps [2]. On sait quelle fut la gloire en tout genre de ces deux citoyens.

L'éducation d'Alexandre-le-Grand fut toute pareille à celle d'Epaminondas et de Pélopidas. Il apprit aussi : la *musique* dans sa première enfance, la *philosophie* à un âge plus avancé, et finalement l'*exercice militaire.* Élève d'Aristote, il apprit de ce savant maître : la *médecine,* la *littérature homérique,* et toute la *philosophie péripatéticienne,* dont les œuvres d'Aristote font juger la portée immense [3]. Alexandre fut donc admirablement préparé à son rôle de conquérant par cette éducation savante. Comme Salomon, Sésostris et Cyrus, Alexandre fut élevé en commun avec plusieurs jeunes princes, dont il fit ensuite ses généraux et ses ministres. Ces compagnons d'enfance du héros grec, qui avaient été *nourris avec lui dès leur jeunesse* et instruits conjointement avec lui sous les mêmes précepteurs, furent : Perdiccas, Antipater, Lysimaque, Ptolémée, Séleucus, Antigone, Clitus, Ephestion, Cœnus, Cratère, Philotas, Hécatée d'Abdère, Anaxarque, et probablement quelques autres [4]. Aristote fit parcourir à ces nobles compagnons du prince le cercle entier des connaissances humaines ; et c'est pourquoi tous ensuite devinrent, comme Alexandre lui-même, de si grands généraux. Le contre-coup de la puissance militaire d'Alexandre ne tarda pas d'éclater par un grand mouvement littéraire, dont le foyer principal fut Alexandrie. Déjà nous avons vu

[1] Cornélius Népos, *Epaminondas,* ch. I et II.

[2] Rollin, *Histoire ancienne,* l. XII, ch. I, sect. 2.

[3] Plutarque, *Alexandre,* ch. III-VIII.

[4] I Machabées, I, 6-10 ; Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique,* t. III, p. 369, 382 ; Feller, *Biographie universelle,* aux articles spéciaux des divers personnages mentionnés.

Digitized by Google

qu'Alexandre, digne élève d'Aristote, fut un prodige de science ; et l'on peut dire qu'en lui le savant marchait de pair avec le conquérant. Ses généraux avaient participé à sa brillante éducation, conduite par les plus habiles maîtres ; et l'on n'est pas surpris de voir qu'ils avaient, comme lui, une haute capacité intellectuelle en rapport avec leur degré de mérite dans l'ordre militaire. Ptolémée fut, entre tous, le plus intelligent et le plus généreux. Il fit pour l'avancement des études tous les efforts et tous les sacrifices que lui permit sa position. La *Bibliothèque d'Alexandrie,* cette création si utile et si dispendieuse même pour un monarque, lui dut son existence [1]. Il l'établit en deux quartiers distincts : le *Bruchion,* contenant quatre cent mille volumes, et le *Sérapéon,* qui lui-même en avait trois cent mille. Cette vaste collection d'ouvrages était une mine d'instruction considérable pour l'époque. Même aujourd'hui, les plus riches bibliothèques du monde n'ont pas, du moins que nous sachions, des proportions plus grandes. [2] On sait que cette riche bibliothèque de Ptolémée n'est pas arrivée jusqu'à nous , et que malheureusement, à l'époque des conquêtes d'Omar, elle fut tout entière consumée dans les flammes. Cette destruction, à jamais regrettable, est pour la science humaine une perte irréparable.

Philopémen reçut, encore en son temps, l'éducation militaire adoptée chez les Grecs. Il apprit, sans compter la musique et la philosophie, qui avaient formé le commencement de ses études, le *maniement des armes,* l'*équitation,* l'*exercice du javelot.* Le livre des *Tactiques,* par Evangélus, était sa lecture favorite. Il éprouvait de l'éloignement pour

[1] Rollin, *Histoire ancienne,* l. XVII, art. I, sect. 3 ; Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique,* t. III, p. 375.

[2] Voir, dans l'*Encyclopédie catholique,* t. III, article *Bibliothèques anciennes et modernes,* par MM. Petit Radel, Ebert, Paulin Pâris et Charles Durozoir, un catalogue très-intéressant du nombre de livres que contenaient, en 1837, les principales bibliothèques de l'Europe.

Digitized by Google

l'*exercice des athlètes,* qui, paraît-il, *provoquait l'embonpoint.* C'est la remarque déjà faite par Épaminondas. On sait, d'ailleurs, que Philopémen avait pris Épaminondas en tout pour son modèle. A son exemple, il avait reçu, au sortir de l'enfance, des leçons de philosophie ; et il avait eu pour maîtres les deux philosophes Ecdémus et Démophane, qui enseignaient les principes de la *Nouvelle Académie,* c'est-à-dire les principes du philosophe Arcésilas. Philopémen fut appelé le *dernier des Grecs,* c'est-à-dire le dernier des grands hommes qui, pendant une si longue suite de siècles, honorèrent cette nation.

Rollin, notre historien classique, s'est complu à faire dans tous ses détails le portrait de cet homme vertueux. En voici quelques passages qu'on peut lire avec profit non moins qu'avec plaisir : « Philopémen, dès son enfance, n'aimait que les gens de guerre ; et il ne s'appliquait volontiers qu'aux exercices qui pouvaient le rendre propre à cette profession : à combattre armé, à monter à cheval, à lancer le javelot. Et comme il paraissait très-bien constitué et très-bien formé pour la lutte, et que quelques amis particuliers l'exhortaient à s'y appliquer, il leur demanda si cet exercice des athlètes était propre à faire un bon soldat. Ils ne purent s'empêcher de lui répondre que la vie des athlètes, obligés de garder un régime fixe et réglé, de prendre de certaines nourritures, et toujours aux mêmes heures, et de donner un certain temps au sommeil pour conserver leur embonpoint, qui faisait la plus grande partie de leur mérite ; que cette vie, dis-je, était toute différente de celle des gens de guerre, qui sont souvent dans la nécessité de supporter la faim et la soif, le froid et le chaud, et qui n'ont point toujours des heures marquées ni pour la nourriture ni pour le repos. Depuis cette réponse, il eut un souverain mépris pour les exercices athlétiques, ne les jugeant d'aucune utilité pour le bien public et pour l'État, et les trouvant dès lors peu dignes d'un homme qui a quelque élévation, quelques talents et

Digitized by Google

quelque amour pour sa patrie. Dès qu'il fut sorti des mains de ses gouverneurs et de ses maîtres, il se mit dans les troupes que la ville de Mégalopolis envoyait faire des courses dans la Laconie, pour piller et pour en emmener des troupeaux et des esclaves. Et dans toutes ces courses, il était toujours le premier quand on sortait, et le dernier quand on revenait. Quand il n'y avait point de troupes en campagne, il occupait son loisir à se rendre robuste et léger par les exercices de la chasse ; ou bien il s'appliquait à cultiver la terre, car il avait un bel héritage à une lieue de la ville, où il allait tous les jours après son dîner ou après son souper. Le soir, il se jetait sur une méchante paillasse comme l'un de ses esclaves, et passait ainsi la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, il allait avec ses vignerons travailler à la vigne, ou mener la charrue avec ses laboureurs ; après quoi il s'en retournait à la ville, où il vaquait aux affaires publiques avec ses amis et les magistrats. Tout ce qu'il gagnait à la guerre, il le dépensait en chevaux et en armes, ou bien il l'employait à payer la rançon de ceux de ses citoyens qui avaient été faits prisonniers. Il tâchait d'augmenter son revenu en mettant ses terres en valeur, qui est le plus juste de tous les gains ; et il ne se contentait pas de s'y arrêter en passant et pour son seul plaisir, mais il y donnait tous ses soins [1]. » On voit ici un nouvel exemple de cette alliance naturelle qui existe entre l'art militaire, l'agriculture et l'éducation religieuse ou intellectuelle.

« Je prie le lecteur, ajoute Rollin, pour juger sainement de ce que je dis ici de Philopémen, de vouloir se transporter d'esprit dans les siècles dont je parle, et de se souvenir de l'estime et de l'usage que toutes les nations policées, les Hébreux, les Perses, les Grecs, les Romains, faisaient de la culture des terres et du travail des mains. Tout le monde sait que ces derniers, je veux dire les Romains, après avoir

[1] *Histoire ancienne*, l. XVII, sect. 5.

Digitized by Google

remporté de célèbres victoires et être descendus du char de triomphe couronnés de lauriers et de gloire, retournaient aussitôt à leurs métairies, d'où on les avait tirés pour les mettre à la tête des armées, et allaient conduire la charrue et les bœufs avec ces mêmes mains qui venaient de vaincre et de défaire les ennemis. Nos mœurs, nos usages ne trouvent rien que de vil et de méprisable dans un pareil exercice ; mais c'est un malheur pour nous. Le luxe, en corrompant nos mœurs, a perverti notre jugement. Il nous fait regarder comme grand et estimable ce qui n'est digne que de mépris ; il attache, au contraire, une idée de mépris et de bassesse à ce qui a une véritable grandeur et une solide beauté [1]. » Voilà certainement les réflexions d'un homme de sens, et le bon Rollin ne pouvait mieux parler.

Ce n'était point seulement la science proprement dite que chérissaient et cultivaient les Grecs, comme nous l'avons fait voir précédemment. Ils étaient avant tout de grands amateurs d'éloquence, et ils en avaient des écoles aussi savantes que recherchées. Celle d'Isocrate et celle d'Isée furent les plus considérables. Ces deux rhéteurs brillaient dans la célèbre ville d'Athènes, à l'époque la plus glorieuse du siècle illustre de Périclès. Isocrate était un homme *très-doux*, mais en même temps *fort cher* pour le prix qu'il exigeait de ses leçons [2] ; son école fut la plus renommée. Isée, de son côté, était un homme *rude et austère*, mais *moins avare* pour le gain que son compétiteur ; il eut Démosthènes pour élève [3].

[1] *Histoire ancienne*, loc cit.

[2] Le tarif des leçons d'Isée était de *dix mines* attiques. D'après Rollin, *Traité des Études*, t. II, livre IV, art. 2, c'était une somme de *cinq cents livres*, c'est à-dire *cinq cents francs*. D'après M. Saigey, *Traité de Métrologie ancienne et moderne*, il faut compter soixante-neuf francs pour la valeur d'une mine attique ; ce qui élèverait la somme précédente à six cent quatre-vingt-dix francs, c'est-à-dire à environ *sept cents francs*.

[3] Rollin, *Histoire ancienne*, l. XIII, sect. 6.

Digitized by Google

Il n'y avait pas jusqu'à l'art théâtral qui ne fût en haute estime et en grand honneur chez les Grecs. Satyrus et Néoptolème jouissaient d'une réputation sans pareille dans cet art dramatique, où ils tenaient le premier rang. Démosthènes acquit la perfection de son beau talent d'orateur en prenant des leçons de parole et de geste auprès du comédien Néoptolème; et il les paya *dix mille drachmes,* ce qui peut faire dans notre monnaie d'aujourd'hui au moins *cinq mille francs*, pour ne pas dire *dix mille* [1]. Un pareil chiffre porte avec lui son enseignement et fait bien connaître les Grecs.

L'architecture grecque prit un caractère différent de celle des autres peuples. Son style particulier comprend trois ordres : le *dorique,* l'*ionique* et le *corinthien*, distingués chacun par des nuances qu'il est superflu d'indiquer. Ses grands maîtres furent : Phidias, Ictinus, Callicrates, et plusieurs autres moins célèbres. Ses monuments s'élevaient partout dans la Grèce proprement dite, ainsi que dans l'Asie mineure et les colonies grecques. Mais la ville d'Athènes, plus que les autres, en était parsemée [2]. Le plus remarquable

[1] Rollin admet le chiffre de *cinq mille francs*. Mais Letronne, dont l'autorité est supérieure en de telles matières, estime les dix milles drachmes à *neuf mille cent soixante-six francs*.

[2] Rollin a montré, au sujet des monuments d'Athènes, jusqu'où s'étendait la portée de sa sévérité janséniste. « On vante beaucoup, dit il, les ouvrages magnifiques dont Périclès embellit Athènes; mais je ne sais si c'est à juste titre. Était-il donc raisonnable d'employer en bâtiments superflus et en vaines décorations des sommes immenses (elles montaient à plus de dix millions), et qui étaient destinées pour le fonds de la guerre? N'aurait-il pas mieux valu soulager les alliés d'une partie des contributions, qui, sous le gouvernement de Périclès, furent portées à près d'un tiers de plus qu'elles n'étaient auparavant? Cimon s'appliqua aussi à orner la ville. Mais, outre que l'argent qu'il y employa faisait partie du butin qu'il avait pris sur les ennemis, et n'était point le plus pur sang et la substance des peuples, la dépense fut très-médiocre; et il ne s'attacha qu'à des ouvrages, ou absolument nécessaires, comme étaient le port, les murailles et les fortifications de la ville; ou d'une grande commodité pour les citoyens, tels qu'étaient les galeries et les prome-

Digitized by Google

était le magnifique *Parthénon*, ou temple de Minerve, élevé en marbre blanc par Phidias. Il avait 72 mètres en longueur, 33 en largeur, et 22 en hauteur; et ses ruines imposantes paraissent encore celles d'un chef-d'œuvre inimitable. Il renfermait la statue de Minerve, taillée en ivoire par Phidias, et haute de plus de 15 mètres. L'or qu'on y avait fait entrer pour les dorures pesait 2,250 livres; ce qui représente une somme d'environ 3,260,000 francs, d'après l'estimation du savant helléniste Barthélemy. Les *Propylées* servaient d'entrée au Parthénon. L'aile droite des Propylées avait coûté à Périclès 2,012 talents, ou 11,468,400 de nos francs; c'était un temple de la Victoire, où le combat des Athéniens contre les Amazones est encore aujourd'hui représenté en bas-relief sur quelques fragments de sculpture. Le Parthénon lui-même a conservé son frontispice, où était représenté le combat de Neptune et de Minerve pour la ville d'Athènes, et où l'on voit encore la tête d'un cheval marin, les corps sans tête de deux femmes, et le combat des Centaures contre les Lapithes. Les autres monuments d'Athènes étaient : l'*Erecthéum*, ou temple de Neptune, où sont conservées de belles Cariatides en marbre blanc; le *théâtre de Bacchus*, l'*Odéon*, sur le devant de l'Acropolis; le *Pécile;* le *Temple de Thésée;* le *Prytanée;* le *Pnyx;* le *Céramique;* le *Cynosarge;* l'*Acropolis;* les trois ports, savoir : le *Pirée*, *Munychie* et *Phalère;* le *Temple de Jupiter olympien*, entouré au dehors de 120 colonnes cannelées de 60 pieds de haut sur 6 de diamètre; et le *Panthéon*, ou temple de

nades publiques, les grandes places de la ville, les lieux d'exercice, comme l'Académie, séjour ordinaire des beaux esprits et retraite célèbre des philosophes. Ce fut particulièrement cet endroit qu'il s'appliqua à rendre plus commode et plus agréable; et par cette légère dépense il donna occasion à ces entretiens savants, véritablement dignes d'hommes libres, et qui ont fait tant d'honneur à la ville d'Athènes dans tous les siècles. » Voir le *Traité des Études*, livre V, IIIe partie, ch. II, art. I, *De la grandeur et de l'empire d'Athènes*.

Digitized by Google

tous les dieux, dont il y a aujourd'hui une double copie à Rome et à Paris [1].

La sculpture grecque eut pour représentants : Phidias, Polyclète, Myron, Lysippe, Praxitèle, Scopas et beaucoup d'autres statuaires renommés. On assigne quatre styles différents à la sculpture grecque, savoir : le style *ancien*, le *grand* style, le style *gracieux* et le style d'*imitation*. Le style ancien péchait par une forme grossière et par le manque des proportions. C'est dans ce genre qu'étaient faits les *Hermès*, pierres rondes et grossièrement façonnées, représentant Mercure et d'autres dieux. Dédale de Sicyone dégrossit un peu ces premières ébauches à l'aide de quelques incisions faites sur la pierre ou le bois, pour séparer les jambes, les bras et les mains des statues. Le grand style fut introduit par Phidias, qui sculpta l'argent, l'ivoire et l'or avec un ciseau hardi, étonnant de grandeur, mais dépourvu de grâce. Praxitèle et Lysippe furent les vrais maîtres du style gracieux. Enfin, le style d'imitation fut pratiqué par la foule des artistes qui, dans la suite, se modelèrent sur les grands maîtres [2].

La peinture grecque fut plus célèbre encore que la sculpture. Cléopanthe de Corinthe, contemporain d'Homère, fut le premier des peintres grecs qui sut acquérir de la réputation. Pour colorier les traits du visage, il n'employait

[1] Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, ch. XII ; Godeau, *Histoire de tous les peuples*, t. I, p. 215-225 ; *Magasin pittoresque*, année 1833, p. 27-28. Voir aussi dans le *Magasin pittoresque*, année 1833, p. 121-122, la description des ruines de Pœstum, ancienne ville fondée à vingt-deux lieues de Naples par une colonie grecque, et notamment la gravure représentant le temple de Neptune.

[2] Godeau, *Histoire de tous les peuples*, t. I, p. 237-239 ; Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, introduction, IIe partie, sect. 3. Voir dans le *Magasin pittoresque*, année 1833, p. 169, une gravure représentant l'Apollon du Belvédère, c'est-à-dire un des échantillons les plus célèbres de la sculpture grecque. Le modèle de cette statue se trouve aujourd'hui dans tous les musées, comme aussi celui du Laocoon, représenté en gravure, p. 73 du *Magasin pittoresque*, année 1833.

Digitized by Google

qu'une seule couleur, formée seulement de terre cuite ou broyée ; sa peinture était donc encore bien grossière. Mais déjà les artistes de Sicyone et de Corinthe firent de la peinture un art véritable, vers l'époque de la première olympiade. Timagoras de Chalcis fit encore faire à la peinture des progrès nouveaux, et fut proclamé vainqueur dans un concours à Delphes. Panéas d'Athènes s'illustra par son tableau de la bataille de Marathon, dans lequel les principaux chefs des deux armées étaient représentés de grandeur naturelle et d'une ressemblance parfaite. Polignote de Thasos fut le premier qui, dans ses tableaux de la prise de Troie et de la descente d'Ulysse aux enfers, employa les couleurs avec leurs mélanges, varia les mouvements du visage, peignit avec grâce les figures de femmes, et les revêtit de robes brillantes et légères. Lui et Micon se servirent de l'ocre jaune et peignirent à fresque le fameux Portique d'Athènes, où le philosophe Zénon établit son école. Apollodore d'Athènes se fit remarquer par la correction du dessin, l'intelligence du coloris et la distribution savante des ombres, des lumières et du clair-obscur. Bientôt, Zeuxis d'Héraclée, son disciple, surpassa ce grand maître par le soin qu'il mit dans ses ouvrages et par une étude plus approfondie de la nature; on cite de lui un tableau représentant l'*Amour* couronné de roses, et sa superbe *Hélène*. Après Zeuxis vinrent successivement les fameux peintres : Parrhasius, qui fut appelé le *législateur de la peinture*, mais qui prostitua son pinceau et le déshonora par des représentations d'objets infâmes; Eupompe de Sicyone, qui fut le chef d'une école renommée; Pamphyle de Macédoine, qui le premier joignit l'érudition à l'art de la peinture; enfin le grand Apelle, natif de Cos, dont le pinceau libre et pur, à la fois noble et doux, touchait le cœur, réveillait l'esprit, charmait les regards, et marquait tous ses tableaux d'une teinte particulière de mélancolie d'où résultait la plus vive expression. Apelle eut pour rivaux

Digitized by Google

trois de ses contemporains, savoir: Pausias, Protogène de Caune, et Aristide de Thèbes. Aristide excella dans les passions fortes et véhémentes; mais son coloris avait quelque chose de dur et d'austère. Pausias, auteur de la peinture appelée caustique, en décora le premier les voûtes et les lambris; il s'appliqua aussi le premier à peindre les fleurs, pour plaire à Glycère de Sicyone, célèbre courtisane qu'on regardait comme l'inventrice des couronnes dont se paraient les convives dans les festins. Protogène est surtout connu par son fameux tableau du *Chasseur Ialyse,* et par sa modestie qui lui fit refuser de peindre les batailles d'Alexandre, dans la persuasion qu'un pareil sujet était trop au-dessus de ses forces. Le dernier peintre que l'histoire cite comme ayant avancé l'art, fut Nicias d'Athènes, qui le premier employa la céruse brûlée. Il paraît qu'après Apelle la peinture s'arrêta chez les Grecs au point où ce grand maître l'avait portée. Aussi a-t-il mérité d'être appelé *le Raphaël des anciens* [1].

Quant à la musique, Pythagore lui donna le premier des règles certaines. Ce philosophe, prêtant un jour une oreille attentive aux sons que rendaient les divers marteaux d'un forgeron, trouva que ces marteaux s'échelonnaient par intervalle de quarte, de quinte et d'octave; et il découvrit que la différence du poids des marteaux produisait la différence des sons. Frappé de cette idée, il tendit des cordes de longueurs inégales à un même poids, et en tira des sons divers. Il expliqua ainsi toute la théorie de la musique instrumentale. Les instruments les plus employés chez les Grecs étaient: *le chalumeau, la flûte, la lyre et le luth.* Tous ces instruments, ne pouvant guère rendre que la musique douce, annonçaient un goût délicat. Le chalumeau devait se borner à l'exécution d'une musique rustique et à peu près

[1] Godeau, *Histoire de tous les peuples,* t. I, p. 245-251; Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis,* introduction, 2e partie, sect. 3.

Digitized by Google

sans art. La flûte était à 7 tuyaux, la lyre à 7 cordes, et le luth à 7 cordes plus grandes, pour obtenir des sons plus graves. On voit que ces trois nobles instruments pouvaient donner chacun la gamme entière et jouer des airs d'un caractère déjà plus approchant de la musique moderne. On attribuait l'invention de la flûte à Pan, celle du luth à Amphion, à Apollon, ou à Euterpe; celle de la lyre à Mercure, à Orphée, à Amphion, à Apollon, ou même à Hercule. Anaxénor, Amphion, Damon, Lamprus et Denys furent cinq fameux joueurs de luth. Olympiodore et Isménias furent deux fameux joueurs de flûte. Terpandre de Lesbos fut aussi un fameux joueur de lyre. On distinguait dans la musique grecque trois modes principaux : le *dorien,* qui était le plus grave; le *phrygien,* déjà plus léger, et le *lydien,* d'une mollesse qui le faisait exclure par les plus fameux philosophes. Aristoxène, disciple d'Aristote, se fit une haute réputation dans toute la Grèce par sa science de la musique, dont le peuple grec fut amateur par excellence [1].

Quant à la littérature grecque, elle est d'une richesse incomparable. Nous ne pouvons guère que citer les noms des principaux auteurs qui ont contribué, soit en vers ou en prose, à lui donner du lustre. Homère, Hésiode, Antimaque, Panyasis, Pindare, Simonide, Stésichore, Alcée, Eschyle, Sophocle, Euripide, Hérodote, Thucidyde, Philiste, Xénophon, Théopompe, Platon, Aristote, Pythagore, Lysias, Isocrate, Lycurgue, Démosthènes, Eschine, Hypéride, Longin, Denys d'Halicarnasse, Démétrius, Rufus, Lucien, Théocrite, Moschus, Musée, Apollonius, Coluthus, Solon, Mimnerme, Simonide, Théognis, Phocylide, Aratus, Oppien, Cléanthe, Callimaque, Proclus, Arion, Sapho, Erinne, Anacréon, Callistrate, Bacchylide, Ariphron, Denys, Aristophane, Ménandre, Philémon,

[1] Godeau, *Histoire de tous les peuples,* t. I, p. 257-265; *Encyclopédie catholique,* t. XIV, p. 756-757, à l'article *Musique* par le savant A. Cerfbeer de Médelsheim.

Digitized by Google

Bion, Méléagre, Théophraste, Polybe, Arrien, Appien, Dion Cassius, Diogène Laërce, Plutarque, Polyen, Hérodien, Polus, Archiloque, Tisias, Hippocrate, etc., tels sont les plus connus parmi ces auteurs innombrables [1]. L'abbé d'Andrezell, dans son excellent recueil intitulé : *Excerpta græca* [2], les fait connaître à peu près tous par de très-courts fragments. Mais s'il fallait les rassembler tous *in extenso*, c'est-à-dire en faisant figurer sous le nom de chacun d'eux la collection de ses œuvres complètes, il en résulterait une bibliothèque si nombreuse « que le monde entier, comme dit l'apôtre saint Jean, pourrait bien lui-même ne plus suffire à la loger [3]. »

Napoléon Ier a porté sur Alexandre-le-Grand ce jugement très-remarquable : « Parvenu au zénith de la gloire, la tête lui tourne et le cœur se gâte ; après avoir commencé avec l'âme de Trajan, il finit avec les mœurs de Néron et le cœur d'Héliogabale. » On peut appliquer à la Grèce entière ce jugement du grand Napoléon sur le grand Alexandre ; car il n'y a qu'une seule et même règle, une seule et même loi de vie ou de mort, pour les grands empires et les simples particuliers [4]. Nous avons vu combien les populations de la Grèce étaient guerrières dans le principe. Leur esprit militaire les rendait pures, laborieuses, industrieuses, et fit fleurir chez eux la plus belle des civilisations. Les arts et les sciences, les bonnes mœurs et les goûts rustiques sont les

[1] Voir les innombrables collections générales et partielles des *Classiques grecs*. Voir aussi la plupart des *Traités de littérature*, en particulier les *Histoires de la littérature grecque* par Lefranc, l'abbé Drioux, l'abbé Henry, Pierron, Demogeot, Villemain, Patin, Egger, Nisard et Dezobry.

[2] Il existe une excellente traduction française de ce *Recueil*, faite par M. Hautôme. Les personnes peu familières avec le grec pourront très-utilement la consulter pour se faire une idée de la valeur et du génie des auteurs grecs les plus fameux.

[3] Jean, XXI, 25.

[4] C'est la loi qui est ainsi formulée dans le livre de Job, VII, 1 : *Militia est vita hominis super terram.*

Digitized by Google

accompagnements naturels du génie guerrier. « Les populations de la Grèce, dit Godeau, étaient travailleuses. Il s'en faut beaucoup que cette contrée égalât en fertilité le sol de la France; et cependant elle devait suffire aux besoins de ses habitants, qui étaient au moins de 1,500 à 2,000 par lieue carrée, et de 10 à 12 millions en totalité. Ils n'avaient point encore ce précieux auxiliaire contre la famine, la pomme de terre, le plus riche présent du nouveau monde. Le blé, la chair des animaux, le poisson et le laitage formaient donc à peu près la seule nourriture des Grecs. Il fallait tirer tout cela d'un sol aride et pierreux; car les Athéniens étaient presque le seul peuple grec qui pût échanger ses olives, son miel, le produit de ses mines et de son industrie contre les grains de la Sicile, de l'Egypte, ou de la Cyrénaïque en Afrique. Aussi l'agriculture était-elle en honneur chez les Grecs, qui lui donnaient une origine divine, et qui n'y employaient guère que des chevaux; car les bœufs, trop rares dans leur pays, étaient en grande partie réservés pour être sacrifiés aux dieux. Et cependant cette population, qui remplissait plus de 30 villes du premier ordre et une infinité d'autres petites, ainsi que les bourgades et les campagnes, vivait sans éprouver de famine dans une étendue qui n'était guère que le septième de la France, et envoyait des colonies porter, transplanter ses arts, ses connaissances et son industrie dans presque toutes les parties de l'ancien monde. Non seulement le sol lui fournissait ses aliments, mais encore les vêtements et les objets qui accroissaient pour elle les jouissances de la vie [1]. » A la longue, toutes ces vertus des Grecs vinrent s'éteindre dans la mollesse, qui avait perdu déjà auparavant les Egyptiens et les Babyloniens. Il s'éleva à ce moment un nouveau peuple, sage, religieux, guerrier, agriculteur, ayant toutes les vertus qui font les grands empires et qui les font durables. C'étaient

[1] *Histoire de tous les peuples*, t. I, p. 644—646.

Digitized by Google

les Romains, qui héritèrent de la puissance des Grecs, par les mêmes raisons qui avaient rendu anciennement les Grecs primitifs héritiers de l'empire et de la gloire des Perses. Dieu, qui donne à son gré les empires, en fait la récompense ordinaire d'un esprit guerrier [1], qui naît toujours de la religion et de l'agriculture, comme toutes les histoires nous permettent de le constater. « Dans les états où la religion est toute-puissante, dit Machiavel, on peut facilement introduire l'esprit militaire [2]. » Mais la chute de la religion entraîne celle de l'esprit guerrier, prépare à la mollesse un règne désastreux, éteint le flambeau des arts et des sciences, et réduit les plus beaux empires à n'être plus que des ruines stériles et mornes : témoignage trop fréquent, mais toujours bien éloquent, de la fragilité des choses humaines. *Et nunc, reges, intelligite : erudimini, qui judicatis terram* [3].

FRANÇOIS JACQUOT.

---

[1] La civilisation des Hébreux doit son origine à des *chefs guerriers :* Moïse, Josué, David, Salomon, Josaphat et Judas Machabée. La civilisation des Égyptiens est due à des *rois guerriers :* Ménès, Chéops ou Khoufou, Pépi-Mérira, Nitocris, Osortasen, Thoutmès Ier, Hatasou, Thoutmès III, Aménophis ou Amenhotep III, Séti Ier, Rhamsès II ou Sésostris, Rhamsès III, Sabacon ou Schabaka, Psammétique, Néchao, Amasis. La civilisation des Assyriens vient aussi d'une suite de *rois guerriers :* Ourcham, Ilgi, Hammourabi, Ninippalassar, Assournasirpal, Salmanasar V, Houlikhous III et Sammouramit, Sargin, Sennachérib, Assourbanipal, Nabopolassar et Nitocris, Nabuchodonosor. La civilisation des Grecs et des Romains a fleuri pareillement sous la protection des guerriers. En Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, et partout ailleurs, c'est l'esprit militaire qui a introduit et implanté la civilisation. Voilà des faits certains et contre lesquels aucune objection n'est possible. C'est un problème qui donne à réfléchir.

[2] *Discours sur Tite-Live*, l. I, ch. XI.

[3] Psaumes, II, 10. En lisant cette conclusion, qui est un avertissement du Roi-Prophète, le lecteur se reportera de lui-même au développement profond que lui donne Bossuet, premièrement dans l'*Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre*, prononcée en 1669, et surtout dans le *Discours sur l'histoire universelle*, qui est comme un résumé et comme la perle de ses écrits.

Digitized by Google

LE MARCHAND DE VENISE

DRAME DE SHAKESPEARE [1]

Lord Byron, dans le quatrième chant de son *Childe-Harold,* rappelle les souvenirs poétiques qui se rattachent à la reine de l'Adriatique ; et à ce propos il évoque les sinistres figures d'Othello, de Shylock, celle d'Udolphe, et les mystérieuses pages du magicien ou visionnaire (Geisters'eher) de Schiller. Il devait ajouter lui-même à ces créations dramatiques et romanesques deux tragédies, dont la scène est placée dans le palais des doges, et dont l'une au moins — celle qui porte le titre de *Marino Faliero* — est sûre d'aller à la postérité. En se faisant l'heureux et habile imitateur du *Marino Faliero* de Byron, le chantre des Messéniennes, Casimir Delavigne, a pu ajouter un fleuron de plus à sa couronne de poëte. Les amateurs de beaux vers répéteront toujours ceux du jeune Vénitien exilé, amant de la dogaresse, lorsqu'en rentrant dans ses foyers il raconte les douleurs de l'exil :

> **Je disais, tourmenté d'une pensée unique :**
> **Soufflez encor pour moi, vents de l'Adriatique!**

Mais de ces figures dramatisées, la plus tragique est sans contredit celle d'Othello ; la plus atroce, la plus hideuse,

[1] Conférence tenue à l'hôtel-de-ville de Strasbourg, le 25 avril 1867.

Digitized by Google

celle de l'usurier Shylock. C'est cette dernière que je vais faire poser devant vous; car la pièce tragi-comique du *Marchand de Venise,* si elle ne se résume pas dans le juif Shylock, tourne du moins autour de lui ; presque tous les autres rôles de ce drame, le plus populaire des drames du grand poëte anglais, sont destinés à faire contrepoids à Shylock, à représenter la dignité, la bonté de la nature humaine, en face de ce monstrueux personnage; même les vicieux et les fous de la pièce semblent, à côté de lui, très excusables et simplement entachés de péchés véniels.

Qu'est-ce donc que le juif Shylock ?... Est-ce lui qui donne le titre à la pièce ? Est-ce lui qui est le marchand de Venise ?... Le royal marchand de Venise, c'est Antonio ; c'est l'antagoniste, l'imprudente victime, un moment l'esclave de Shylock. Quant à moi, je ne puis reconnaître, comme font plusieurs critiques, dans Antonio le principal personnage du drame. Shylock, pour moi, absorbe presque tout l'intérêt ; même lorsqu'il n'est point en scène, il me semble voir dans la coulisse sa tête grimaçante; c'est la tête monstrueuse mais fascinatrice du Mirabeau de l'usure, de la haine et de la vengeance.

On a voulu faire de cet être hideusement anormal, qui prête son argent à une condition impossible — à la condition de découper, en cas de non-paiement, une livre de chair humaine dans le corps de son débiteur — on a voulu en faire une espèce de martyr, le représentant des parias de toutes les époques de l'histoire ; on l'a élevé sur un piédestal, en faisant de lui la protestation vivante et éloquente du judaïsme contre une oppression injuste et séculaire. Certes, on peut aussi découvrir cette face dans le caractère de Shylock ; et c'est parce qu'elle s'y trouve, que cet atroce usurier ne tombe pas dans la caricature. Le génie créateur de Shakespeare est d'une exubérance, d'une richesse telle que l'aspect de ses créations dramatiques peut aisément changer selon le point de vue où l'on se place. Cependant,

Digitized by Google

pour approcher du vrai, il faut étudier les caractères de Shakespeare dans les mobiles de leurs passions ; alors, vous trouverez au fond d'*Othello,* la jalousie ; au fond de *Hamlet,* l'irrésolution, fille du découragement et du désillusionnement ; dans *Lear,* la faiblesse aveugle ; dans *Roméo et Juliette,* l'amour printanier plus fort que l'esprit de parti et que la mort ; dans *Shylock,* la rapacité un instant dominée par une passion plus forte, par une haine de race et une haine personnelle.

Je défie couragement tout lecteur calme et impartial du *Marchand de Venise* d'y trouver autre chose. Ici nous ne sommes point en face d'un insoluble problème comme dans *Hamlet ;* ici, malgré la conception romanesque, empruntée d'ailleurs à des contes ou des traditions du moyen âge, ici tout est à fleur de terre ; tous les caractères sont translucides ; Shylock est le monstrueux assemblage de l'homme rapace, du tyran domestique, de l'hypocrite cruel ; il semble impossible et pourtant il est réel ; la livre de chair exigée est une légende ridicule, comme celle des enfants chrétiens massacrés en secret, dans le quartier des juifs, pour servir à la cuisson du pain azyme ; comme celle des puits empoisonnés par les malheureux Israélites... Je dis que la livre de chair à découper dans le corps du débiteur insolvable est un mythe à dormir debout, lorsqu'on l'énonce simplement, sèchement... Mais l'art de Shakespeare est tel que le mythe devient une réalité palpable, et que le spectateur ou le lecteur ne respire librement qu'après la plaidoirie de la belle Portia, déguisée en avocat, qui vient défendre le malheureux Antonio devant le tribunal du doge. « — Juif, ta balance est-elle prête ? — La voilà. — Eh bien ! découpe près du cœur de ton débiteur une livre de chair, ni plus ni moins, et fais en sorte que la blessure ne saigne pas ; sinon, ta fortune et ta vie sont dévolues à l'État. » L'avis de l'avocat, la sentence du doge sont aussi judaïques que l'était la condition posée par Shylock ; mais le nœud gordien est tranché ;

Digitized by Google

Antonio et Shylock conservent la vie; ce dernier toutefois sort amoindri, appauvri de cette lutte à mort, et la justice théâtrale est satisfaite.

A la représentation, pendant fort longtemps les acteurs anglais, chargés du rôle de Shylock, enlaidissaient encore le personnage en s'affublant de la perruque rousse traditionnelle et en mettant un énorme nez postiche. C'était un attirail surérogatoire tout au plus fait pour plaire à un parterre fanatique et brutal.

De nos jours, pour rendre supportable la laideur morale de Shylock, les acteurs doivent suivre la voie contraire et lui laisser au moins une face humaine, quitte à lui prêter, dans les accès de violente passion, les rugissements du tigre ou les ricanements de l'hyène.

Pourquoi Shylock déteste-t-il Antonio? Précisément parce que ce dernier est bon, parce qu'il est libéral et qu'il ne prête point à intérêt. Antonio, par sa largesse, a fait baisser le taux de l'argent sur la place de Venise; à ce compte, il a fait du tort pour un demi-million à Shylock; du moins ce dernier a-t-il établi ainsi ses calculs. Et puis Antonio n'est pas au-dessus des préjugés de son siècle; il n'aime point les juifs; il déteste Shylock parce qu'il l'a vu exigeant, dur, impitoyable à l'endroit de ses débiteurs. Antonio a dit à Shylock : « Tu es un chien, un misérable! » Dans un moment d'indignation et de colère, il s'est laissé aller à cracher sur lui. Antonio paiera cher ce moment d'oubli, car les caractères bons et affectueux ont bien moins le droit de se laisser aller à leur humeur que les natures atrabilaires; on exige de l'homme vertueux et angélique qu'il soit constamment égal à lui-même; à ce compte seulement on lui fait grâce de sa vertu.

Ce sont donc ces témoignages du mépris d'Antonio qui ont exaspéré Shylock contre le royal marchand; puis il déteste en lui le chrétien, c'est incontestable, et sur ce point la haine du juif doit nous sembler expliquée, presque

Digitized by Google

justifiée ; la grâce ne l'a point éclairé de ses rayons ; il gémit, comme ses coréligionnaires, sous le joug du mépris collectif qui pèse sur sa race.

Cependant — et ici il redevient méprisable, — cependant il jouit, il use du bénéfice des lois commerciales de Venise ; en exigeant l'exécution littérale de sa convention avec Antonio, il avoue naïvement que le doge est tenu de lui rendre justice pour ne pas faire perdre à Venise sa réputation de droiture dans les affaires d'intérêt. Ainsi ce paria — puisqu'on a voulu l'assimiler à un membre de cette caste réprouvée de l'Inde, ce paria s'abrite avec ses guenilles sous le manteau du brahme ; il ne se croit point souillé par ce contact, et, avec une ironie diabolique, il s'arme du bouclier de la loi chrétienne contre les arguments d'un avocat chrétien. « — Vous me parlez de clémence, je ne réclame que mon droit : je veux l'exécution de mon billet. Est-ce que je vous dis d'affranchir vos esclaves ?... » Le billet souscrit par Antonio est garanti par le code de commerce vénitien, voilà maintenant pour lui la loi et les prophètes.

On finit par lui appliquer le proverbe : à fripon, fripon et demi.

Au surplus, avant la crise qui termine si heureusement la pièce, Shylock a déjà eu lieu de trouver sa ruse et sa prudence en défaut. Il a déjà été puni par où il a péché. Dans sa maison, je veux dire dans sa forteresse barricadée contre l'invasion des Philistins, derrière ses verroux et ses grilles, au milieu de ses coffres-forts, de ses bijoux, de ses diamants, il a élevé une fille nommé Jessica.

Jessica est belle comme Rebecca, comme Rachel ; mais sa mère est morte jeune et la pauvre fille, comment aurait-elle pu se développer sous les yeux d'un père qui se nomme Shylock, à côté de domestiques fourbes, rapaces et gloutons ? Le sentiment filial, comment aurait-il pu germer seulement dans ce cœur abandonné à lui-même ? Aussi Jessica cherche-

Digitized by Google

t-elle à se soustraire à un joug odieux ; elle se sauve, déguisée en page, avec un jeune gentilhomme vénitien, Lorenzo ; elle se sauve en emportant une notable provision d'argent et de joyaux de son père, trésor volé qu'elle gaspille follement en route et à Gênes. La douleur, la rage de Shylock, lorsqu'il apprend la fuite de sa fille et qu'il se voit dépouillé d'une partie de ses trésors, ne sauraient se rendre ; ce sont les cris forcenés de l'avare de Molière qui a perdu sa cassette. Passe encore pour la fuite de sa fille, qu'elle s'en aille au loin avec son amant; mais les bijoux et les ducats! Shylock verrait Jessica étendue dans un cercueil, peu lui importerait, pourvu qu'elle eût ses boucles d'oreilles, et à ses pieds les pièces d'or gaspillées!... La fuite de Jessica, sa séduction par un gentilhomme chrétien, redoublent la haine du juif, de l'usurier contre la nation chrétienne. Antonio sera pour lui le représentant de la race entière ; il assouvira sur ce seul et unique exemplaire toute sa vengeance.

Il est temps de parcourir la liste des autres personnages qui font une apparition plus ou moins longue dans le *Marchand de Venise*.

Nous connaissons en partie déjà l'antipode de l'usurier, le royal marchand, Antonio, qui est sous beaucoup de rapports le représentant du bon principe ; il est surtout le modèle de l'amitié idéale. J'avoue qu'il me semble dépasser les bornes du vrai et de la raison dans l'affection exaltée qu'il porte à Bassanio, car ce dernier n'en est pas digne. Bassanio est ridiculement prodigue, et pour un enfant de cette nature, pour un panier percé, l'ami le plus dévoué n'est pas tenu de se saigner à blanc, de se porter caution à perte de vue, de contrevenir, en faveur d'un pareil viveur, à une règle de conduite, à des principes suivis pendant une longue carrière.

Mais acceptons Antonio comme Shakespeare nous le donne : il n'a point de faiblesse, il n'est ni joueur ni amoureux;

Digitized by Google

seulement il éprouve, au milieu des parasites et des flatteurs qui l'entourent, il éprouve le besoin de s'attacher à quelqu'un ; il a découvert dans Bassanio une bonne et honnête nature, un cœur d'or sous une enveloppe futile ; il s'engoue de lui et lui prête ou lui donne en toute occasion à fonds perdus. Une occasion plus solennelle, plus sérieuse se présente : Bassanio tout à coup a besoin d'une très forte somme pour faire sa cour et enlever la main de Portia, riche héritière qui réside au château de Belmont. Antonio n'hésite pas, quoiqu'il ne dispose pas, dans le moment même, d'une somme aussi considérable (3,000 ducats) ; tous ses bâtiments sont en mer, mais du jour au lendemain il attend le retour des chargements ; il permet à son ami de parfaire la somme à l'aide de son crédit. Bassanio s'adresse au juif Shylock, et c'est alors qu'Antonio souscrit le billet, ridicule en apparence, qui accorde une livre de chair humaine au créancier, si au bout de trois mois et un jour la dette n'est pas payée. Bassanio, à la vérité, ne veut pas que son ami signe ce singulier billet ; mais Antonio se fâche ; il le veut, c'est pour la forme : ce serait ridicule de songer seulement à la possibilité d'un retard dans l'acquittement. Et savez-vous le premier usage que fait Bassanio de ces trois mille ducats, empruntés à Shylock ? Passe pour les livrées galonnées qu'il achète pour remonter les gens de sa maison, il faut bien qu'il se montre en galant gentilhomme à Belmont ; mais il invite tous les amis à un joyeux banquet et convie ironiquement le juif lui même à ce festin ; et le juif, quoiqu'il accepte à contre cœur l'invitation d'un chrétien, s'y rend pour ruiner d'autant plus vite l'emprunteur téméraire.

Dans la suite — et ceci est une justice à rendre à Bassanio — dans la suite, lorsqu'il apprend à Belmont qu'Antonio est ruiné, que tous ses bâtiments ont péri corps et biens, que le juif réclame impérieusement l'exécution littérale du traité, Bassanio non-seulement s'émeut, mais il quitte Belmont le jour même de ses noces avec Portia, et de l'aveu de sa jeune

Digitized by Google

épouse, il vient offrir au juif le décuple de sa créance ; il voudrait se substituer lui-même à la victime désignée ; mais c'est trop tard, son imprudence et celle de son ami ont porté fruit ; sans l'intervention presque miraculeuse de Portia, tout était perdu. Je ne sais si Bassanio sera guéri à l'avenir, j'en doute un peu ; il est homme à gaspiller des fortunes plus considérables encore que celle de sa noble fiancée. Heureusement Shakespeare n'a point écrit « une suite du *Marchand de Venise* » pour nous l'apprendre.

Gratiano, l'un des parasites d'Antonio et de Bassanio, est à mes yeux un bouffon peu estimable ; il n'est bon qu'à préparer des enlèvements, à vider des bouteilles et à épouser une femme de chambre.

Lorenzo, l'amant de Jessica, est un aimable gentilhomme vénitien, viveur comme les autres parasites d'Antonio ; mais il paraît s'élever au-dessus des préjugés populaires de son époque en épousant une fille d'Israël. Il a de plus une veine poétique et musicale qui se traduit en vers magnifiques ; sa conversation avec Jessica, au cinquième acte, dans les jardins de Belmont, sous le ciel étoilé, est un véritable hymne astronomique... Ponsard s'en est-il inspiré dans sa récente composition de *Galilée ?*... Lorenzo parvient de plus à convertir à la foi chrétienne l'enfant mutin qu'il a rendu désobéissant à son père, et ce mérite couvre, bien entendu, toutes les fautes antérieures.

Les autres commensaux du marchand royal et de Bassanio ne valent pas la peine d'être analysés.

Portia, l'épouse conquise par Bassanio, occupe dans notre drame une place capitale ; avec Shylock et Antonio elle est sur l'avant-scène.

L'histoire ou l'anecdote des trois coffrets, qui se lie au rôle de Portia même, a été empruntée par Shakespeare, ainsi que la légende du juif sanguinaire, à un recueil du moyen âge, intitulé *Gesta Romanorum ;* seulement Shakespeare a fondu avec un art admirable, en un seul tout, en une seule

Digitized by Google

fable, les deux légendes distinctes dans les *Gesta*. Pour l'édification de ceux de mes auditeurs qui n'auraient jamais lu le *Marchand de Venise,* je dois rappeler en quelques mots le fait des coffrets.

Avant de mourir, le père de Portia, prévoyant que sa fille serait entourée d'une nuée de prétendants indignes, a consigné dans son testament une indispensable condition qu'auraient à remplir tous les aspirants à la main de la belle et riche héritière. « Trois coffrets, l'un d'or, l'autre d'argent, le troisième de plomb, seront placés devant le prétendant, qui devra faire choix de l'un de ces petits meubles ; le portrait de Portia sera déposé dans l'une des boîtes ; le prétendant qui aura bien choisi sera le mari de l'héritière, laquelle sera tenue de l'épouser. — Tous ceux qui voudront tenter l'entreprise auront à s'engager, sur leur honneur, à ne plus aspirer à la main d'aucune autre femme, en cas de non réussite. »

Singulière condition ! s'écrieront à première vue tous ceux qui liront les scènes du château de Belmont ; condition extravagante ! subordonner au hasard le sort d'une jeune fille ! D'après nos idées modernes, et à tête reposée, on dirait que c'est tenter la providence. Portia se soumet avec quelque peine à cette volonté dernière de l'auteur de ses jours ; mais elle vénère sa mémoire, elle sait, comme sa suivante Nérissa le lui rappelle, qu'il avait de saintes inspirations. Quoiqu'elle aime Bassanio, elle est décidée à lui faire subir l'épreuve ainsi qu'au reste des prétendants. La condition première en écarte un bon nombre ; ne pas réussir auprès de Portia, et s'engager en ce cas à ne point épouser une autre femme, c'est évidemment faire un marché de dupe. Les deux concurrents qui se présentent avant Bassanio, le roi de Maroc et le prince d'Aragon, ont à la fois de grands mérites et de grands ridicules. Le roi de Maroc est un conquérant glorieux, mais superbe et avantageux ; il est sûr, à l'avance, de faire un bon choix : il ouvre le coffret d'or,

Digitized by Google

seul digne à son gré de contenir le portrait d'une beauté accomplie, et n'y trouve qu'une tête de mort, symbole du néant des grandeurs humaines.

Le prince d'Aragon, qui est un sage, un homme avisé selon le monde, mais au fond un fat fieffé, ouvre le coffret d'argent et n'y découvre que le portrait d'un niais.

Bassanio, le cœur pur, l'homme droit qui ne cherche point la vaine apparence, prend la boîte de plomb, quelque « modeste et menaçant » que soit ce métal, et il rencontre juste. Par le baiser des fiançailles qu'il imprime sur le front de Portia, il se constitue, avec l'autorisation du défunt, l'heureux propriétaire de Belmont et l'époux de l'une des filles d'Ève les plus ravissantes.

Portia est à la fois idéale et réaliste : c'est un esprit calme et pénétrant ; elle observe, elle devine malicieusement les faiblesses des autres ; elle est spirituelle et énergique ; à des qualités presque viriles, elle unit la sensibilité féminine et le charmant abandon d'un cœur aimant. Elle entend se former en épousant Bassanio ; le mariage est pour elle une union sainte ; sous beaucoup de rapports elle est un enfant, sous d'autres elle a l'expérience de l'âge mûr. Bassanio sera bien heureux s'il apprend à se gouverner et à ne point abuser de son bonheur ; mais je dirai qu'au point de vue intellectuel et moral, je le trouve inférieur à sa femme ; je ne voudrais point répondre jusqu'au dernier jour de leur félicité mutuelle.

Cependant s'il est une circonstance qui puisse faire bien augurer de l'époux, c'est le choix de la cassette ; il a trouvé d'inspiration la clef de l'énigme posée par le père de Portia, il aime Portia pour elle-même, plus que son or et son argent ; l'homme pur voit clair, car il voit avec les yeux de son cœur. Et comme ami, n'a-t-il pas d'heureuses inspirations lorsque les flots du malheur menacent de submerger Antonio ?... Et lorsque tout danger est passé, lorque l'avocat déguisé lui demande, à titre de gage et de récompense, cet

Digitized by Google

anneau des fiançailles, dont il a juré de ne vouloir jamais se séparer, ne fait-il point ce sacrifice dangereux, au point de compromettre son bonheur conjugal? Ne désespérons pas de lui, pas plus que de Gratiano et de sa femme Nérissa, pas plus que de Lorenzo et de Jessica. Shylock seul me semble irrémissiblement perdu et damné, quoiqu'il se fasse chrétien pour la forme; les conversions forcées me font horreur et pitié.

Je vais maintenant indiquer en quelques traits généraux la marche de la pièce pour relier entre elles les scènes dont je compte donner lecture.

Au lever du rideau, nous assistons, dans le comptoir d'Antonio, à une conversation du marchand avec ses amis. Antonio leur confie son inexplicable tristesse ; ils l'attribuent à l'inquiétude de savoir une partie de sa fortune livrée aux hasards de la mer, ils l'expliquent par quelque chagrin d'amour. Antonio repousse leurs insinuations, puis dans un tête-à-tête avec Bassanio, entretien dans lequel ce dernier lui demande une somme ronde pour faire sa cour à Portia et l'enlever à ses rivaux, il autorise son ami à faire usage de son crédit à Venise.

Dans la scène suivante, nous sommes à Belmont, auprès de Portia, qui passe en revue, avec sa suivante Nérissa, tous ses prétendants anglais, écossais, allemands, français, napolitains, et se moque gaîment des uns et des autres ; ils vont d'ailleurs s'en aller avant d'avoir tenté l'épreuve des coffrets. Portia est bien décidée, elle mourra vieille fille plutôt que de contrevenir aux ordres de son père.

Suit la scène de l'emprunt entre l'usurier et Antonio, scène inimitable où se manifeste la confiance absolue d'Antonio dans son ami, dans la fortune qui lui a toujours souri jusqu'alors, et même dans la bonne foi du juif, qui affirme que la livre de chair humaine inscrite au contrat est une bonne plaisanterie, puisqu'un dédit de cette nature n'aurait aucune valeur pour lui.

Digitized by Google

Au second acte, Lancelot Gobbo, le serviteur du juif Shylock, le bouffon de la pièce, annonce à son père qu'il a l'intention de quitter furtivement son maître, un démon incarné. Bassanio survient et prend Lancelot à son service ; celui-ci, en faisant ses adieux à Jessica, prend des mains de cette charmante enfant une lettre à l'adresse de Lorenzo.

A l'aide de Gratiano et d'autres amis, Lorenzo prépare tout pour l'enlèvement de la jeune fille israélite.

La scène de la fuite de Jessica déguisée en page nous transporte au cœur de la société molle et dissolue de Venise, qui se permettait et à laquelle on permettait, sous le masque, toutes les licences, pourvu qu'elles ne touchent point aux arcanes de la politique. Au surplus, la conversation entre Lorenzo et Jessica est un très joli gazouillement d'oiseaux volages ; la forme sauve le fond.

A Belmont, le poëte fait passer successivement sous nos yeux les premières scènes des coffrets, c'est-à-dire le mauvais choix que font les princes de Maroc et d'Aragon.

A Venise, le désespoir tragi-comique du juif lorsqu'il apprend la fuite de Jessica et la disparition de ses diamants et de ses rouleaux d'or, est relatée dans un entretien de Salarino et de Solario, deux parasites d'Antonio. Cette scène constitue le pendant de la scène de la cassette dans l'*Avare* de Molière.

Au troisième acte, les mêmes parasites se rencontrent dans une rue de Venise; de mauvaises nouvelles viennent d'arriver sur le compte des navires d'Antonio; l'un de ces bâtiments a péri corps et biens sur les côtes d'Angleterre. Shylock survient, il reproche avec véhémence aux deux gentilshommes d'avoir eu connaissance de la fuite de sa fille. Les coupables se moquent du juif : « Certes nous en avons eu connaissance; » nous avons fabriqué les ailes à l'aide desquelles l'oiseau » s'est envolé. » La colère de Shylock est extrême, il revient sur son affaire avec Antonio, et après le défi que lui jette Salarino quant à l'exécution du billet signé par le marchand,

Digitized by Google

la réplique véhémente du juif doit, dès ce moment, faire craindre une issue funeste.

Je vais laisser parler Shylock lui-même:

BASSANIO

A quoi sa chair serait-elle bonne ?

SHYLOCK

A amorcer le poisson ! Dût-elle ne rassasier que ma vengeance, elle la rassasiera. Il m'a couvert d'opprobre, il m'a fait tort d'un demi-million, il a ri de mes pertes et s'est moqué de mes gains ; il a conspué ma nation, traversé mes marchés, refroidi mes amis, échauffé mes ennemis ; et quelle est sa raison ?... Je suis un juif ! Un juif n'a-t-il pas des yeux ? un juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des proportions, des sens, des affections, des passions ?... N'est-il pas nourri de la même nourriture, blessé des mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, échauffé et refroidi par le même été et par le même hiver qu'un chrétien ? Si vous nous piquez, est-ce que nous ne saignons pas ? si vous nous châtouillez, est-ce que nous ne rions pas ? si vous nous empoisonnez est-ce que nous ne mourons pas ? Et si vous nous outragez, est-ce que nous ne nous vengeons pas ? Si nous sommes comme vous du reste, nous vous ressemblerons aussi en cela. Quand un chrétien est outragé par un juif, où met-il son humilité ? A se venger ! Quand un juif est outragé par un chrétien, où doit-il, d'après l'exemple chrétien, mettre sa patience ? Eh bien ! à se venger ! La perfidie que vous m'enseignez, je la pratiquerai, et j'aurai du malheur si je ne surpasse pas mes maîtres [1].

Ce passage incisif a été imité par Casimir Delavigne dans son *Paria ;* seulement la situation est toute différente. Idamore le paria a réussi par sa bravoure à s'élever à la dignité de chef de guerriers ; son extraction abjecte est inconnue, il est parvenu à la cacher ; il est sur le point de

[1] Shakespeare, traduit par François Hugo, vol. VII, p. 216-217.

Digitized by Google

s'unir à Néala, fille du grand pontife, chef des brahmes, lorsque le paria Zarès, le père d'Idamore, vient du fond des montagnes sommer son fils de retourner avec lui dans son pays natal. Le vieillard est fou de douleur : si son fils refuse, il livrera son secret. Idamore demande une heure de répit à ce père féroce ; il compte sur la générosité, sur l'affection de Néala, qui abandonnera — du moins il le croit — parents et amis pour lui. La scène passionnée entre Néala et le chef des guerriers est admirablement versifiée, et l'emprunt fait par Casimir Delavigne à Shakespeare n'en est pas le moindre ornement. Vous allez en juger vous-même... Néala a commencé par reculer d'effroi et d'horreur, elle embrasse la statue de Brahma, elle repousse le paria, qui s'est prosterné à ses pieds, elle ne veut point jouer son salut en suivant un réprouvé...

Idamore réplique :

Le sein de l'Éternel est aussi notre asile.
Va, ces mortels si fiers, qui nous ont rejetés,
De ce bonheur en vain nous croient déshérités.
Nous sommes ses enfants. Comme sur leur visage
N'a-t-il pas sur le nôtre imprimé son image ?
De nos jours et des leurs, qu'il pèse également,
Au même feu céleste il puisa l'aliment.
Nos sens formés par lui, nos traits, tout est semblable.
Ont-ils un œil plus sûr, un bras plus redoutable ?
Dieu dans leur voix plus mâle a-t-il mis d'autres sons ?
Le soleil, pour eux seuls prodigue de moissons,
N'échauffe-t-il pour nous que poisons homicides ?
Les fruits se sèchent-ils sur nos lèvres avides ?
Les flots, dont notre soif implore le secours,
Pour tromper ses ardeurs détournent-ils leur cours ?
Ces mortels, comme nous, sont condamnés aux larmes,
Soumis aux mêmes maux, blessés des mêmes armes ;
Les mêmes passions nous brûlent de leurs feux ;
Ils souffrent comme nous et nous aimons comme eux...
Ah! cent fois davantage... Et Dieu, lui, notre père,
N'eût fait de tant d'amour qu'un jeu de sa colère !

Digitized by Google

L'homme a seul méconnu ce doux instinct des cœurs;
Des frères, qu'il proscrit, il sépare les sœurs.
La mort rassemblera cette famille immense;
Dieu nous appelle tous : le brahme qui l'encense
Et l'enfant du désert, repoussé des autels,
Reposeront unis dans ses bras paternels.

Il y a tout à l'heure quarante-sept ans, cette tirade a produit sur le public de l'Odéon un effet saisissant. Les vers sont beaux, mais la situation est peu vraisemblable; les vers de Casimir Delavigne n'ont point réussi à maintenir cette tragédie semi-classique, semi-romantique sur le répertoire.

Retournons au juif Shylock et au marchand de Venise, retournons à la vérité.

Jubal, l'associé, le confident de Shylock, revient de Gênes, où il a été à la recherche de Jessica et où il a pu apprendre, par le bruit public, les prodigalités folles de la fugitive. Shylock est pris d'un nouvel accès de rage tragi-comique.

A Belmont — car nous allons alternativement de Venise en terre ferme, pour retourner de là dans la ville des doges, — à Belmont, Bassanio choisit le bon coffret, et Portia lui témoigne sa joie touchante. — « Tout ce qui est mien vous appartient désormais. » — Sa promesse va être mise à l'épreuve. Lorenzo, Jessica et Solanio arrivent de Venise; ils annoncent les malheurs qui sont venus fondre sur Antonio.

Bassanio pâlit en lisant le billet d'Antonio qui lui annonce sa déconfiture, et la résolution du juif qui a résisté aux instances du doge lui-même. Par un mouvement instinctif, Portia, qui vient d'épouser Bassanio, fait partir son fiancé à l'instant même; puis elle confie le soin de sa maison et de ses affaires à Lorenzo et à Jessica, déclare sa résolution de se retirer dans un couvent avec Nerissa, et de ne rentrer à Belmont qu'après le retour de son époux d'une

Digitized by Google

heure. Ensuite elle donne des ordres secrets à un serviteur fidèle d'aller à Padoue auprès du docteur Bellario, pour y prendre la toque, la robe et l'avis de ce jurisconsulte ; au surplus, elle a déjà son plan tout tracé.

A Venise, les affaires se précipitent. Shylock rencontre dans la rue son débiteur, qui est venu, accompagné d'un geôlier, prendre l'air et se chauffer au soleil pour la dernière fois. Le juif est étonné, indigné, qu'on ait accordé cette faveur à « sa chose » ; il veut l'exécution stricte de l'engagement, il veut son billet et point de paroles.

Antonio est résigné ; il ne souffre plus qu'on adresse des prières en sa faveur à Shylock, et lorsque Salarino s'efforce de le consoler, en disant que le doge ne laissera point exécuter une convention atroce, le malheureux réplique que la justice de l'Etat ne saurait être compromise.

L'acte quatrième est rempli par la scène classique du tribunal et du jugement. Le doge cherche en vain à fléchir Shylock ; celui-ci a juré « par le sabbat » qu'il tiendrait à l'exécution stricte du billet.

« Songez donc », s'écrie Antonio, que vous discutez avec un juif ; c'est aussi inutile que de dire à la marée montante de s'arrêter, aux pins de la montagne de ne point se courber sous la rafale. » Lorsque le doge lui recommande la miséricorde, Shylock répond : » Pourquoi en aurai-je ? Est-ce que je commets une infraction ? Est-ce que je vous dis de libérer vos esclaves ? Vos esclaves sont à vous, cette chair est à moi ! »

L'arrivée de Portia amène le dénouement de cette scène de cannibale. Portia cherche aussi à fléchir le créancier. « La clémence est au-dessus de l'autorité du sceptre ; avec la stricte justice, nul de nous n'obtiendrait la grâce de Dieu. » — « Que mes actions retombent sur ma tête ! Je réclame l'exécution de la loi. »

Désormais la corde est tellement tendue qu'il faut bien qu'elle se brise. Nous connaissons l'issue du procès, l'inter-

Digitized by Google

prétation donnée par Portia au billet ; le juif est pris dans ses propres filets, il s'est cassé la tête contre l'heureuse inspiration d'une jeune femme aimante ; les raffinements de la cruauté s'émoussent devant la clairvoyance et la résolution du cœur.

La scène des anneaux, qui termine, au cinquième acte, le drame à Belmont, est, à vrai dire, un hors-d'œuvre ; pas un lecteur ou spectateur ne peut rester en doute un seul instant sur le dénouement de cette comédie greffée sur une tragédie. Il y a d'ailleurs des inconvenances impardonnables dans la conversation de Portia et de Nerissa à l'endroit de leurs maris. Je ne saurais être un adorateur aveugle de Shakespeare; il m'en coûterait principalement d'approuver complètement le rôle de Jessica. Il y a dans les actes qu'elle se permet vis-à-vis de son père un fonds d'indélicatesse que tout l'art du poëte ne parvient pas à déguiser. Passe encore pour se sauver avec son amant, mais le vol des pièces d'or et des bijoux est impardonnable. Si Jessica avait affronté la misère avec Lorenzo, rien de mieux ; mais elle dépense l'argent de son père en frivolités, elle achète un singe avec le rubis que Shylock tenait de sa femme Lia !.... Jessica est une enfant espiègle, ayant une conscience large et faussée !.... Toutefois elle est si gracieuse, si aimable, si naïve, que l'on finit par dire avec un personnage de la pièce : « Non, elle n'est point damnée, à moins que le diable soit son juge ! »

LOUIS SPACH.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar, sixième et septième années, 1865 et 1866. — Colmar, imprimerie de Cam. Decker, 1867, in 8°. — *Alsatia, beitraege zur elsaessischen Geschichte, Sage, Sitte und Sprache, herausgegeben von August Stoeber*, 1862-1867. — *Mülhausen, Druck und Verlag von J. P. Risler u. Kimp.* 1868, in-8°.

Quoique sans analogie au fond, je n'hésite pas à rapprocher ces deux publications de l'année dernière. L'une et l'autre sont des œuvres collectives, le fruit du travail de deux groupes également intéressants.

Fondée en 1859, dans le but de créer des collections appropriées à ses études spéciales, la Société d'histoire naturelle de Colmar sert de centre de ralliement à des hommes qui, dans leur isolement, auraient dépensé en pure perte leurs loisirs et leurs connaissances, et à qui l'association a fourni des moyens d'action et de nombreux points d'appui. Leur première création a été un musée d'histoire naturelle admirablement installé dans l'antique couvent des dominicaines d'Unterlinden, aujourd'hui propriété de la ville: grâce à quelques acquisitions heureuses, grâce aux dons qui affluent de toutes parts, grâce surtout à l'activité et au dévouement de quelques naturalistes distingués, MM. Kampmann père et fils, Giorgino, Dietrich, docteur Faudel, encore aujourd'hui les solides soutiens de la Société; de MM. de Saint-Firmin, H. de Peyerimhoff, Leprieur, qu'elle a le regret de ne plus compter que parmi ses correspondants, ces herbiers, ces séries de mammifères, d'oiseaux, de reptiles, de coquillages, d'insectes, de fossiles, de roches et de minéraux, forment aujourd'hui l'une des plus belles collections qu'on puisse rencontrer dans un musée de second ordre. Une autre création de la Société est son Bulletin, paraissant tous les ans, consacré aux

Digitized by Google

travaux des sociétaires, et qui lui a valu l'échange avec de nombreuses sociétés savantes de France, d'Allemagne, de Suisse, de Russie, voire même d'Amérique. C'est là que M. Kampmann père a publié son catalogue des coléoptères de la vallée du Rhin ; M. de Peyerimhoff son catalogue des lépidoptères d'Alsace ; M. Bourlot de nombreux mémoires de géologie ; M. G.-N. Hirn, le premier Alsacien qui ait été honoré du titre de correspondant de l'Académie des sciences, une esquisse élémentaire de la théorie mécanique de la chaleur ; MM. Giorgino et Kampmann fils des énumérations des algues et des lichens de la région vogéso-rhénane. Le nouveau volume renferme entre autres des recherches géologiques du docteur Bleicher dans les environs de Rome ; un mémoire de M. Leprieur — que Metz a récemment enlevé à Colmar — sur la chasse, la préparation et la conservation des coléoptères ; une note de M. Faudel sur la découverte d'ossements humains fossiles à Eguisheim ; des recherches chimiques de M. Aug. Scheurer-Kestner sur ces ossements, et surtout un excellent compte rendu des travaux de la Société par M. Faudel, actuellement l'âme de l'association, qui, dans sa gratitude, lui a conféré le titre de secrétaire perpétuel. L'impression de ce volume — cette fois un vrai volume de 411 pages — est en progrès ; cependant un peu plus d'attention dans la correction des épreuves n'aurait pas nui. Avis aux auteurs.

De tels résultats obtenus en moins de huit ans, poursuivis avec une ardeur, un renoncement de soi-même, une simplicité qui ne donnent ombrage à aucun amour-propre, sont le gage des succès à venir. L'impulsion est donnée. Sans doute la Société a perdu en peu d'années quelques-uns des ouvriers de la première heure ; mais dans une ville comme Colmar, véritable oasis épargnée jusqu'ici par le tourbillon des affaires, où le barreau, la magistrature, le clergé, la bourgeoisie indépendante ont toujours su noblement occuper leurs loisirs, les hommes ne sauraient faire défaut à une œuvre de ce genre. L'histoire naturelle est encore un de ces terrains neutres qui deviennent malheureusement de plus en plus rares, où les esprits les plus opposés peuvent se donner la main. De tout temps on a eu au chef-lieu de la haute Alsace le goût des lettres et de l'étude. Sans remonter à la société de maîtres chanteurs illustrée au seizième siècle par Conrad Wickram, il suffit de rappeler la Tabagie littéraire qui, au dernier siècle, comptait Pfeffel et Lerse au nombre de ses membres ; la Société d'émulation qui, au com-

Digitized by Google

mencement de celui-ci, a essayé de faire quelques utiles applications des nouvelles découvertes, et plus récemment la Société littéraire qui, en honnête personne qu'elle était, n'a que très rarement fait parler d'elle. Sans doute la Société d'histoire naturelle ne peut prétendre rallier des hommes voués à des études très divergentes ; cependant il s'y manifeste une tendance à embrasser plus de branches des connaissances humaines. Il serait à désirer dans tous les cas que de nouveaux cadres pussent recevoir les travailleurs qui, dans le domaine des lettres, de la philosophie, de l'histoire, aimeraient à se grouper et à marier leurs efforts.

Ces cadres existent à Mulhouse. Sans compter la Société industrielle, dont le comité d'histoire et de statistique acquiert chaque jour plus d'importance, je puis citer un petit noyau d'hommes instruits, réunis par l'affection non moins que par le goût des choses de l'esprit, qui, outre le contingent littéraire fourni par chacun d'eux, se sont donnés pour tâche de se tenir au courant, de suivre avec une attention intelligente, dans la mesure de leurs forces, la marche des études en Alsace, le mouvement littéraire en Allemagne. Cette dernière partie du programme s'impose par la force des choses à l'Alsace studieuse, qui devrait être pour la France un organe naturel d'assimilation des idées et des découvertes allemandes. Ce plan n'était pas trop ambitieux pour des hommes qui ont à leur tête un M. Aug. Stœber et un M. G. Zetter-Graff (Fr. Otte), deux riches natures de poëtes dont la réputation s'étend plus loin qu'on ne semble le croire autour d'eux : l'estime qu'ils ont acquise a valu à leur chère *Concordia* d'honorables sympathies ; pour ne citer que les morts, l'illustre Jacob Grimm, les poëtes Aug. Lamey et Th. Klein, de Strasbourg, Meyer-Mérian, de Bâle, n'ont pas dédaigné d'en être membres honoraires. Quoique les fondateurs n'eussent d'abord en vue que d'échanger entre eux leurs idées et leurs impressions, ils reconnurent bientôt la nécessité de n'être pas avares de leurs épargnes. L'un d'eux, M. Zetter, pourvut à ce besoin en créant le *Samstagsblatt* ou Feuille du samedi, qu'il a publiée pendant onze ans et qui n'a cessé de paraître que l'année dernière. Ce petit journal, auquel il n'a manqué que l'activité d'un libraire pour se faire adopter par l'Alsace entière, apportait chaque semaine à ses lecteurs la primeur de nombreuses poésies allemandes, des contes et des nouvelles en prose, des lettres pleines de verve et d'humour de M. Fr. Kirschleger ; des notices, des mémoires histo-

Digitized by Google

riques signés de M. Stœber, de M. D. Fischer, de M. G. Stoffel ; les nouvelles littéraires de l'Allemagne, des articles critiques de M. Zetter sur les ouvrages parus en Alsace, toujours polis et bienveillants, ainsi qu'il convient quand on n'a pas à faire à des littérateurs de profession, et qui ont été pour plusieurs de précieux encouragements. Mulhouse est dans tous les sens la ville du travail, et il n'est rien de tel que de produire soi-même pour savoir être juste envers les œuvres d'autrui. M. P. Ristelhuber essaie dans ce moment, à Strasbourg, de ressusciter le *Samstagsblatt* sous une forme un peu différente ; puisse-t-il réussir à lui conserver sa physionomie, son relief d'autrefois, la sincérité de ses appréciations, cet attrait propre à toute œuvre littéraire, quand un écrivain y met son caractère et sa conscience d'homme !

Quoique antérieure de quelques années à la *Concordia*, l'*Alsatia* s'est en quelque sorte greffée sur elle, tout en restant l'œuvre personnelle de M. Stœber. Fournis ou colligés par lui, les travaux, les documents qu'elle renferme passent généralement sous les yeux de ses confrères dans ces charmantes réunions qui rassemblent six ou huit amis, jeunes et vieux, une fois dans trois semaines. C'est dans l'*Alsatia*, dont le premier fascicule remonte à 1850, et qui en compte aujourd'hui dix, qu'ont paru, à côté de nombreux documents originaux, les mémoires de M. Stœber sur Pierre de Hagenbach, sur les animaux fantômes, sur certaines peines usitées en Alsace, sur les pratiques populaires qui se rattachent à certaines fêtes, sur l'*actuar* Saltzmann et ses relations avec Goethe, sur les procès de sorcières, sur la guerre de Strasbourg contre son évêque le cardinal Charles de Lorraine ; les études de mœurs anciennes et d'archéologie de feu M. L. Schneegans ; le mémoire de M. G. Mühl sur la mythologie de quelques légendes ; ceux de M. Ohleyer sur des épisodes de l'histoire de Wissembourg ; des matériaux pour l'étude des dialectes-alsaciens, des essais sur les noms de personnes, par Christophorus (G. Stoffel) ; les mémoires de feu M. J.-H. Heitz sur le fief des chaudronniers ambulants appartenant aux nobles de Rathsamhausen, sur les cours colongères, sur les sires de Ribaupierre et leur juridiction sur les ménétriers d'Alsace ; le mémoire du docteur K.-L. Roth sur le mont Sainte-Odile ; celui du docteur J. Maehly sur Beathus Rhenanus ; celui de M. Ch. Schmidt sur les béguinages de Strasbourg. Le présent volume, en deux parties de 531 pages en tout, renferme, entre autres travaux originaux, une

Digitized by Google

biographie du regrettable L. Schneegans par M. G. Mühl ; une autre biographie de Fr.-R. Saltzmann par M. J. Matter ; une étude de M. Fr. Kirschleger sur le botaniste Tragus ou Bock ; et un travail de M. Rod. Reuss sur l'histoire de Strasbourg au début de la guerre de Trente ans, dont j'ai rendu compte dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* (28 mars 1868). Il se termine par des notices nécrologiques sur les Alsaciens notables morts depuis 1862, et par la bibliographie raisonnée des ouvrages publiés depuis la même époque en Alsace ou sur l'Alsace.

Ce recueil qui a paru jusqu'ici à son heure, sans périodicité, embrasse, on peut le dire, l'universalité des études alsatiques, et sera toujours consulté avec fruit et cité avec honneur. Il gagnerait peut-être s'il pouvait paraître à des époques déterminées, de manière à ne pas venir le dernier dans la voie de la critique, quand il pourrait si bien être le premier. Le succès serait certain si M. G. Zetter pouvait apporter à M. Stœber le concours d'une véritable collaboration.

X. MOSSMANN.

Histoire de notre petite sœur, dédiée aux enfants de la Lorraine. — Compositions, gravures et texte, par Mlle Marie Edmée [1].

Depuis plusieurs années, de nombreuses publications l'attestent, l'attention générale est fort occupée de Jeanne d'Arc ; l'enthousiasme chez les uns, chez les autres une curiosité qui ne franchit plus les bornes du respect, ont ranimé les grandes questions qui se rattachent à son histoire. En même temps l'opulence, les caprices de la mode et de la fortune, un goût plus ou moins sûr, quelquefois, il faut le reconnaître, les luttes de la vanité, les manœuvres même de l'envie, ou tout simplement les calculs de la spéculation, ont

[1] Ce volume, format in-4° grand raisin, encadré de filets en couleur, composé de 52 gravures à l'eau forte et de 40 pages de texte, paraîtra en 12 livraisons qui seront envoyées *franco*, chaque deux mois, aux souscripteurs. — La première livraison paraîtra le 15 août 1868.

Le prix de la souscription est de 25 francs.

On souscrit : à Nancy, chez M. Husson-Lemoine, libraire, rue d'Amerval, 8 ; à Metz, chez M. Rousseau-Pallez, libraire, rue des Clercs, 14.

Digitized by Google

fait couler les flots du Pactole dans les ateliers et surtout à travers les ventes. Nous couvrons volontiers d'or et de billets de banque de vrais chefs-d'œuvre, mais nous mettons aussi librement à de simples fantaisies des sommes fabuleuses, faisant preuve de richesse plus que de discernement. Nous aimons à nous croire, de par l'argent, de véritables grands seigneurs, et, comme tels, nous serions tous ou presque tous disposés à suivre l'un des conseils assez impertinents que (entre tant d'autres moins faciles à citer) lord Chesterfield adressait à son fils quand il prétendait l'affranchir de tous les *préjugés*, grands ou petits, qui peuvent embarrasser la carrière d'un homme d'état. « Payez les beaux-arts et ne les cultivez pas, » opinion paradoxale tout au moins qu'il ne s'agit pas de discuter ici, où les talents d'*amateur* sont hors de cause.

Dans cette disposition des esprits, il faut espérer qu'une entreprise modeste et hardie n'a point à craindre l'indifférence publique et que les encouragements bien mérités lui viendront de toutes parts. Une jeune artiste de Nancy, dont le crayon et le burin ont enrichi d'illustrations plusieurs livres édités à Paris, et dont les dessins ont été remarqués à l'avant-dernière exposition de Metz, va publier à elle seule un ouvrage sur l'enfance de Jeanne d'Arc. Composition, gravures et texte, tout appartient à sa pensée et à sa main, et cette réunion d'aptitudes diverses mérite assurément d'être remarquée. Les compositions fort ingénieuses, mêlant toujours l'idée morale aux petits faits de l'existence humaine; la gravure a été fidèle au dessin; le texte, purement explicatif, est clair et sans prétention. Le livre porte ce simple titre : *Histoire de notre petite sœur*. La légende pourra y trouver discrètement sa place. C'est là une œuvre religieuse et nationale qui n'est pas faite seulement pour les enfants et qui intéresse tous les âges. Nous la signalons au goût et à la bienveillance de quiconque aime la vérité et la simplicité.

***

La Comtesse de Cournon, **par M. Alfred de Besancenet. 1 volume in-18, Paris. — Maillet, éditeur [1].**

En attendant que nous rendions compte nous-même du dernier roman de notre collaborateur, M. A. de Besancenet, et que nous

[1] Cette note était préparée pour la précédente livraison, où elle n'a pu trouver place.

Digitized by Google

disions tout le bien que nous en pensons, nous empruntons au *Journal de Paris* l'article consacré à la *Comtesse de Cournon :*

« Les personnes du monde qui cherchent dans la lecture un délassement quotidien plutôt qu'une source d'émotions âcres et fortes, ajoutées à toutes les fatigues et à tous les ennuis de la vie, pourront lire avec intérêt un petit roman de M. Alfred de Besancenet, qui s'appelle la *Comtesse de Cournon*. Dans ce récit d'une aimable et naïve simplicité, M. de Besancenet retrace l'histoire d'une rivalité entre deux femmes qui se disputent le cœur d'un jeune artiste, par les moyens qui n'ont rien à voir avec les procédés mis en lumière dans les romans au goût du jour. On est tout surpris de voir qu'il existe encore des romanciers plus soucieux de charmer l'esprit que de le troubler, et l'on s'intéresse vraiment à cette petite lutte. La vie du héros de M. de Besancenet n'est pas perdue par la passion, elle n'en est même pas dérangée. Tout cela se passe dans une région très calme, et l'on n'est pas bien inquiet du dénouement. Mais que faut-il de plus qu'un conte agréable pour passer un bon moment? La *Comtesse de Cournon* mérite d'être lue; et quand on l'a lue, on souhaite que M. de Besancenet ne se tienne pas à ce coup d'essai dans un genre tout moral, où la concurrence du moins n'est pas fort à craindre par le temps qui court. »

L'Administrateur-Gérant,

A. ROUSSEAU.

Metz. — Typ. ROUSSEAU-PALLEZ.

Digitized by Google

Digitized by Google

RECHERCHES SUR LA LICORNE

De tous les types qui nous sont venus de l'antiquité en passant par le génie poétique du moyen âge, il n'en est guère, à mon avis, de plus intéressant que celui de la Licorne. Dans cette tradition, divers symboles se joignent aux données de l'histoire pour piquer notre curiosité; c'est une question multiple, et si nous voulons en faire une étude complète et satisfaisante, nous sommes obligés de la considérer sous plusieurs points de vue.

I

LA LICORNE DES ANCIENS

Il y a dans le règne animal deux espèces qui se disputent l'honneur d'avoir été la licorne des anciens. La première est une espèce aujourd'hui bien connue, le rhinocéros des Indes, que Linné appelle *Rhinoceros unicornis,* et l'autre est la licorne proprement dite, qui, avec la forme des antilopes, se distinguait par une corne longue et mince au milieu du front.

Aristote ne parle ni de l'une ni de l'autre espèce. D'où l'on conclut d'abord que, du temps d'Alexandre, les Grecs ne connaissaient pas le rhinocéros. La première fois qu'ils

Digitized by Google

en virent, ce fut à la grande fête donnée par Ptolémée Philadelphe. Quant aux Romains, ce ne fut qu'aux jeux de Pompée.

Ni les Grecs, ni les Égyptiens ne paraissent avoir connu la licorne-antilope. La licorne dessinée sur les monuments de l'Égypte ne prouve rien. Ce sont les proportions et la forme de l'antilope-oryx, mais vue de profil, et par conséquent les deux cornes confondues en une seule, aussi bien que les jambes.

Pline parle des deux espèces, et quoique ce ne soit que par ouï-dire, ce qui lui arrive souvent, son témoignage est remarquable en ce qu'il caractérise nettement la licorne antilope en disant: *Unicorne et bisulcum Oryx* (XI, 106).

II

LA LICORNE DE LA BIBLE

Plusieurs siècles avant Alexandre un illustre écrivain sacré, le roi David, avait parlé d'un animal sauvage qui n'a qu'une corne. Dans la version des Septante il est nommé monocéros, dans la vulgate unicornis, et dans les traductions françaises licorne, et suivant les commentateurs il s'agit ici du rhinocéros des Indes, qui est aujourd'hui refoulé jusqu'aux extrémités de l'Asie, mais qui, ce semble, du temps de David, s'avançait jusqu'aux bords de l'Euphrate. Citons quelques passages :

Salva me ex ore leonis et à cornibus unicornium humilitatem meam : Sauvez-moi, ô Dieu, de la gueule du lion et des cornes des licornes (Ps. 21, v. 22).

Il paraît que ce psaume fut composé par David à l'occasion des persécutions de Saül, mais tous les interprètes le regardent comme prophétique, et David y est la figure de Jésus-Christ.

Digitized by Google

Vox Domini confringentis cedros et comminuet eas tanquam vitulum Libani et dilectus quemadmodum filius unicornium : A la voix du Seigneur, les cèdres ont été brisés, le Liban a tressailli, les montagnes du désert ont bondi comme un jeune taureau et comme le fils de la licorne (Ps. 28, v. 5). On reconnaît dans ces images le prophète qui dit dans un autre psaume bien connu : *Montes exultaverunt ut arietes et colles sicut agni ovium.*

Dans la langue poétique de la Bible, le mot corne est employé comme synonyme de puissance. De là cette phrase du psalmiste : *Exaltabitur sicut unicornis cornu meum:* Ma puissance sera élevée comme la corne de la licorne, c'est-à-dire du rhinocéros (Ps. 91, v. 10).

III

LA LICORNE DU MOYEN AGE

La licorne du moyen âge est bien certainement la licorne-antilope, à la taille du cheval, avec la forme du cerf et une corne droite au milieu du front. Mais par un effet très concevable de l'imagination, les écrivains lui ont attribué ce que la tradition ou l'Écriture sainte avait affirmé du rhinocéros, et en particulier la force indomptable et la fierté inflexible. La légende affirme d'abord que les chasseurs ne peuvent l'atteindre à cause de sa corne : *Non potest venator adpropinquare ei, propter quod valde fortissimum habet cornu.*

Une idée pieuse qui eut cours dans les traditions poétiques de cette époque, c'est que le seul moyen d'arrêter cet animal indomptable, c'était une vierge, et de là au symbole de l'Incarnation il n'y avait qu'un pas.

On trouve, dit le P. Cahier *(Mélanges,* p. 131), des repré-

Digitized by Google

sentations du Mystère de l'Incarnation sous l'allégorie d'une chasse : la bête est lancée par deux paires de limiers accouplés, que suit un ange sonnant du cor, et la licorne se jette dans le sein de la Vierge, qui l'attend assise. Les deux paires de chiens sont : la Miséricorde et la Vérité, la Justice et la Paix ; le piqueur aîlé est l'archange chargé de l'Annonciation.

Le même Père cite un passage d'un *Bestiaire* du quinzième siècle, sur la même idée :

Or, ceste beste ne peut estre en nulle manière prise fors par une vierge. Les veneurs amènent une vierge bien parée ; sitôt que le unicorne aperçoit la meskine, la beste fléchit les jambes devant elle et met son chief en son giron tout simplement et si s'endort.

Autre passage tiré du *Bestiaire* rimé, de la Bibliothèque impériale :

Ceste merveillose beste
Qui une corne a en la teste
Senefie nostre Seignor
Jhesuscrist notre Sauveor
C'est unicorne espiritel
Qui en la Vierge prist ostel.

De ce mystère, l'imagination pieuse du *Bestiaire* passa naturellement au Mystère de la Rédemption :

Les veneors sont les Juifs,
Ainçois bien l'espièrent
Tant qu'ils le prirent et le lièrent,
Devant Pilate le menèrent
Et illec à mort le dampnèrent.

Dans quelques verrières, la licorne, au lieu de reposer sa tête sur le giron de la Vierge, lui sert de monture ; c'est une autre allégorie, mais non moins intéressante et pieuse.

Digitized by Google

IV

LA CORNE DE LA LICORNE

Les Orientaux étaient persuadés que la corne du rhinocéros avait des vertus merveilleuses, et en particulier celle d'être un contre-poison universel. Aussi les monarques de l'Asie s'en faisaient faire des coupes, qui étaient toujours d'un grand prix, soit à cause de la vertu qu'on leur attribuait, soit à cause des ornements dont on les embellissait. Cette croyance vulgaire passa de la corne du rhinocéros à celle de la licorne proprement dite. Pour transformer en antidote, pensait-on, toutes les eaux d'une source, il suffisait que la licorne, en s'y désaltérant, y eût trempé le bout de sa corne. Aussi un fragment de corne d'antilope, sous le nom de corne de licorne, figurait souvent dans les services de table des princes, au quinzième siècle surtout.

On cite parmi les pièces de la vaisselle de Charles-le-Téméraire un vase dans lequel était déposé le couteau du prince et un morceau de la corne d'une licorne. Cette corne mystérieuse passait pour avoir la vertu de prévenir les empoisonnements. On raconte qu'elle s'agitait dès qu'on la mettait en contact avec un corps empoisonné, et l'eau dans laquelle on l'avait trempée passait pour un contre-poison des plus efficaces.

A cette tradition se rattache une autre opinion, qui venait aussi des Orientaux, c'est que la licorne était l'emblème des animaux purs et la sauvegarde de la virginité, en même temps que la défense de la faiblesse. Voilà ce qui explique plusieurs images allégoriques où la licorne joue le rôle de protectrice. Telle est celle dont je dois la connaissance à l'honorable M. Salmon, conseiller à la cour impé-

Digitized by Google

riale de Metz. Tout le tableau représente une scène champêtre et pastorale. Au premier plan est une vierge qui, de part et d'autre menacée par deux lions, élève les bras vers le ciel comme pour demander du secours; en même temps deux licornes arrivent de chaque côté pour la défendre. L'allégorie est manifeste.

A raison de la force indomptable qu'on lui supposait, la licorne a été aussi parfois l'emblème de la fermeté incorruptible. C'est dans ce sens que les papes Clément VII et Paul III avaient adopté la licorne pour emblème.

V

LA LICORNE DU BLASON

La figure de la licorne, telle qu'elle est adoptée dans le blason, est celle d'un cheval avec une corne droite au milieu du front, une petite barbe sous le menton et les pieds fourchus.

La plupart du temps elle est représentée, dans les écussons, *saillante* avec la partie antérieure du corps seule et *d'argent*.

Cet emblème n'était pas commun dans les armoiries de l'Est; j'ai trouvé à peine trois ou quatre licornes dans tout le nobiliaire de Lorraine :

Michel Dumesnil porte *d'azur à la croix fleuronnée, écartelé de gueules, à une tête de licorne d'argent;*

Jean du Chastel porte aussi *d'azur à la licorne d'argent;*

Jean Clermont, seigneur de Lavaux, *à trois têtes de licorne d'argent.*

Les autres provinces en fourniraient un plus grand nombre d'exemples.

Les licornes sont quelquefois des ornements extérieurs de l'écu, alors elles sont employées comme support. Telles

Digitized by Google

sont les armoiries du roi d'Angleterre qui ont pour supports, à dextre : *un léopard couronné d'or ;* à senestre : *une licorne colletée et enchaînée d'or.*

L'écu de la ville d'Amiens a deux licornes pour supports, c'est pour figurer la fidélité incorruptible. Il en est de même des armoiries d'Abbeville.

VI

LA LICORNE DES MODERNES

S'il ne s'agissait que du rhinocéros, il n'y aurait aucune difficulté : tous les naturalistes sont d'accord pour reconnaître une espèce unicorne, c'est celle des Indes ; celle de l'Abyssynie, outre la grande corne, en a encore une autre plus petite sur la même ligne. Mais la licorne proprement dite, ou l'antilope-oryx à une seule corne, c'est une espèce dont l'existence est encore problématique. Georges Cuvier prétend que l'on fera de vains efforts pour trouver une véritable licorne dans un pays quelconque. Bien que sa décision soit assurément d'un grand poids, plusieurs naturalistes, fondés sur les rapports de quelques voyageurs dignes de foi, prétendent que l'existence de la licorne est probable, au moins pour certains pays, notamment pour le centre de l'Afrique.

Sparmann, dans son *Voyage au Cap,* assure que l'existence d'un animal semblable au cheval, avec une corne droite au milieu du front, est admise généralement chez les peuples du midi de l'Afrique et spécialement chez les Hottentots, et que ces derniers lui ont donné des détails curieux sur la manière dont ils font la chasse à cet animal. On trouve chez d'autres voyageurs de diverses nations des affirmations semblables. Malgré ce concours de témoignages, la presque totalité des zoologistes modernes persiste à croire, d'accord

Digitized by Google

avec G. Cuvier, que la licorne du blason et du moyen âge est un être fabuleux et que dans la nature il n'y a d'autre animal unicorne que le rhinocéros. Tout au plus font-ils une exception en faveur de l'antilope-oryx, et encore, disent-ils, si l'on a trouvé des individus de cette espèce avec une seule corne, cette anomalie n'a pu exister que par l'effet d'un accident.

Après cette sentence, il est plusieurs de nos lecteurs qui en éprouveront du désappointement et qui conserveront une secrète espérance d'entendre un jour la découverte inattendue de quelque voyageur donner un démenti aux naturalistes.

La licorne n'en restera pas moins une figure intéressante au point de vue de l'histoire, et, quand même on n'en trouverait plus dans la nature, on la verra toujours dans les armoiries comme le symbole de la fermeté incorruptible. C'est un emblème qui mériterait d'être conservé.

Pour finir, qu'il me soit permis de citer une circonstance assez curieuse de notre histoire messine :

Après le siége de Metz par Charles-Quint, lorsque le gouvernement se crut obligé, en justice, de trouver un logement pour les bénédictins de Saint-Clément, dont l'abbaye avait été démolie, au Sablon, il n'en trouva point d'autre qu'une auberge abandonnée de la rue Franconrue. Elle s'appelait l'auberge de la *Licorne*. C'est cette maison qui fut transformée, au siècle suivant, et qui, avec la belle église que le génie de saint Benoît fit jaillir de son sein, est devenue la gloire du Pontiffroy.

R. P. Bach.

Digitized by Google

DE L'AVENIR DE LA POÉSIE EN FRANCE

On a dit sur tous les tons que la poésie se mourait en France, qu'elle était morte. Je ne crois pas plus à son décès qu'à son agonie. Les poëtes ne manquent pas encore, mais, hélas! il en est peu d'illustres; les chefs de file se font vieux et ne produisent plus. L'un d'eux demande l'aumône et organise des loteries. Son génie est lettre-morte. Le second fait du roman social, et si par moment il reprend sa lyre, c'est pour nous chanter quelques strophes obscènes, souvenir grivois d'un vieillard à qui sa gloire ne semble pas suffire. Théophile Gautier est devenu critique officiel; le romantique chevelu occupe le rez-de-chaussée d'une maison royale et craint les pentes abruptes du Parnasse. Ce n'est point que le souffle lui manque; sa prose est encore hardie et sonore, son pinceau habile et sa couleur chatoyante; mais les illusions sont passées, il est devenu l'homme positif, et les refus constants de l'Académie ont découragé l'auteur d'*Émaux et Camées*.

Dans un siècle où l'on se dit descendu d'un singe, à quoi bon chanter la grandeur de l'homme et ses brillantes destinées? Si nous ne sommes que des brutes perfectionnées, à quoi bon chanter l'immortalité de l'âme? Si nous devons ne point nous survivre, à quoi bon chanter l'idéal, le surnaturel et l'inconnu? Si notre âme n'est que le résultat de phénomènes nerveux dont notre cerveau est le siége, à quoi bon lui faire la part si belle et chanter ses tristesses et ses

Digitized by Google

mélancolies? Chantez plutôt, nous dit-on, les merveilles de la chimie et de la physique, exaltez les bienfaits de la vapeur et bercez-vous au bruit mélodieux de la locomotive.

Dans ce temps de progrès où la science est reine, que viendrait faire et dire la poésie? Nous autres, hommes de chiffres, avons-nous le temps de nous occuper de vos rêves? Rimez-nous des théorèmes et des problèmes si vous le voulez, nous n'admettons que l'hypothèse scientifique. Nous voulons surprendre la nature dans ses mystères, mais nous ne voulons pas faire d'elle le séjour de divinités que nous n'avons jamais vues. Nous admirons la beauté, il est vrai, mais la beauté palpable, comme la Vénus de Praxitèle.

Point de vos beautés idéales dont vous décrivez les traits, grâce à une imagination malade! nous ne voulons pas de vos créations dont nous ne pouvons établir les proportions avec notre compas.

Faites-vous réalistes, si vous le voulez; mais dans vos descriptions, si réelles qu'elles soient, l'imagination aurait toujours une large part. Le travail de reconstruction dont votre pensée sera l'instrument vous essoufflera, et à vous suivre et à vous comprendre nous perdrons haleine.

Les réalistes commencent à faire leur temps; on trouvait que, réalité pour réalité, il valait mieux la réalité vivante, et on avait raison. Courbet se meurt et Théodore de Banville rentre dans la catégorie des grotesques. Je les ai vus, ces grotesques, défiler devant mes yeux ébahis, former une phalange de Triboulets rimaillant et j'en ai eu la nausée. Ils croyaient ressusciter Marot et Villon. Ils ne prenaient à leurs maîtres que ce qu'ils avaient de mauvais; comme ils n'en avaient point le talent, et que le métal leur manquait, ces sculpteurs, au lieu de couler du bronze, n'ont coulé que du plâtre. Leurs statues se sont brisées, leurs ciseaux se sont émoussés.

Quelques-uns, il est vrai, se dégoutèrent de leurs essais; ils revinrent à l'idéal; ils comprirent que l'homme, fatigué

Digitized by Google

des réalités de cette vie, cherchait des distractions et des soulagements à ses peines dans la contemplation d'un monde supérieur que parfois dans ses songes il avait entrevu. Les plus sceptiques avaient admiré dans leur jeunesse les beautés des poëtes grecs et latins, et cette connaissance profonde de la vie qu'ils accusent tout en lui donnant un cadre fabuleux. Sous les accessoires mythologiques ils avaient constaté des idées sublimes et ne choquant en rien le bon sens. Les chœurs antiques alternant dans les tragédies avec le dialogue des héros en scène les avaient frappés par la grandeur des vues, la saine appréciation des événements et les sages conseils qu'ils dictent, tout en personnifiant le peuple. Les fictions charmantes auxquelles donnaient naissance l'amour dans les œuvres des poëtes couronnés aux Olympiades, faisaient contraste avec le prosaïsme de l'existence moderne.

Les auteurs, toujours à l'affût des vieilles nouveautés, voulurent revenir à une autre renaissance, et après s'être jetés jadis à corps perdu dans Shakespeare et Biron, ils relurent Tibulle, Catulle, puis remontant plus haut, Euripide, Eschyle, Sophocle et Horace. Ils aiguisèrent leurs plumes, se drapèrent dans des tuniques et remplacèrent la guitare espagnole par le luth aux trois cordes dont tout poëte de la Grèce se faisait suivre. Nous eûmes une avalanche de pastiches de toutes sortes. Nous eûmes à revendre cothurnes et peplums; nous revîmes les héros d'Homère: Lucrèce, puis Tityre et Melybée, voire même Corydon, Lesbie et Eucharis, Psyché et Vénus, Diane et Junon. Les garçons et les jeunes filles couronnés de roses envahirent notre théâtre français. Nos actrices devinrent des déesses ou des nymphes; nos acteurs reprirent le masque antique des comédiens d'Aristophane, et cachèrent leur ventre de valet de Molière sous la robe prétexte ou la chlamyde des jours héroïques. La soubrette devint Hébé; Don Juan se changea en Jupiter, et la mère noble en Euménide. Ce ne fut plus la mythologie

Digitized by Google

enrubanée de Louis XV, mais la mythologie et l'antiquité digne, archéologiquement scrupuleuse, froide et attique.

Toutefois la parodie ne se fit pas attendre; Offenbach prit son archet et Vénus redevint cocotte et reprit ses gestes de Mabile; on affubla Jupiter d'un parapluie et Mercure d'une boîte aux lettres. C'en était fait de l'archaïsme, il fallait en revenir au réel, à la description des passions du moment. On se lança dans la politique. Les poëtes de cour, hommes de talent, reprirent une vieille ritournelle et mirent la satire sur le théâtre. On s'en prit aux vieux partis, on les ridiculisa, on les honnit et la claque applaudit. Le parterre était content, cela réveillait et assouvissait ses vieilles passions; mais les classes élevées se révoltèrent, chacun se croyait touché et personne ne voulait rester sur le champ de bataille; cela passa. On en revint aux peintures de caractères, on réhabilita les fils sans pères, les filles-mères, on jeta de la boue sur les Turcarets malheureux et on refit des héros des don Juans insolents.

Tout ceci concerne le théâtre; quant aux livres, il y a longtemps que la poésie est malade. Qu'avons-nous lu depuis Musset? Quelques satires de Laprade, satires politiques ne manquant point de vigueur, mais qui passeront comme toutes celles qui se rattachent aux choses du moment; quelques vers bouffes de Lecomte de Lisle. Feu de paille! Que le vent souffle, et il n'en restera rien ou peu de chose; et cependant le temps prête à la flagellation des mœurs. De quoi a-t-on peur? De la censure? Sans nommer personne, que de sujets à traiter! Où et quand y a-t-il eu plus d'abus? Le mélange des sociétés, le rang qu'occupent les hommes d'argent et les turpitudes qu'ils se font pardonner, les duperies légales qu'ils commettent chaque jour, la pêche aux actionnaires, l'hypocrisie du dévouement dynastique, les intrigues près des ministres et de leurs créatures, que de sujets, que de thèmes!

Surgissez, Horaces et Boileaux du dix-neuvième siècle!

Digitized by Google

Nous n'avons que faire des poëtes descriptifs et des compositeurs d'elégie ; nous n'avons plus le temps de soupirer sous les fenêtres d'une belle andalouse, et la police prohibe les échelles de soie. La philosophie est devenue sentimentale et a supplanté la poésie dans la contemplation du moi. Nous ne sommes plus au temps des poëtes mourant de faim et ayant recours, comme un héros de Murger, à une peau d'ours pour remplacer le calorique absent.

Nos poëtes les plus en renom achètent des châteaux et font des reports. Les Villons ne sont plus condamnés à la potence. La poésie lyrique s'en va ; nous n'avons pas assez d'enthousiasme et nous n'aimons pas à nous battre les flancs ; mais nous aimons à nous occuper de notre voisin, à le dénigrer, à lui voir mille défauts. A l'œuvre, poëtes, montrez-nous les défauts de ce voisin ; ne craignez rien, dans votre peinture, aussi réussie qu'elle soit, nous ne rencontrerons jamais nos traits. La glace a beau être transparente, elle ne reflétera jamais à nos yeux notre image. Nous nous aimons trop pour cela.

Je crois pourtant que mes idées touchent à l'exagération que je préjuge de mes contemporains. Les hommes tournent toujours dans le même cercle, a dit Saint-Simon. Après Marot vint Ronsard et cependant Régnier était à naître. Tous les genres se succèdent, se remplacent pour revenir en vogue.

Chez nous l'enthousiasme n'est point mort complètement, le sentiment patriotique nous anime encore. Le chauvinisme se perd, mais nous admirons encore les beaux types de notre histoire ; si positifs que nous soyons, le plus grand de nos héros français est encore Jeanne d'Arc. Nous lui avons mis autour de la tête une auréole que personne ne lui ôtera. Nos historiens les plus irréligieux l'ont respectée ; je dirai plus, ils ont fait son apothéose. L'on accuse cependant nos professeurs d'athéïsme, et nous osons à peine avouer notre croyance au merveilleux. L'histoire de Jeanne est pourtant légendaire, et nous y croyons parce que nous sommes forcés d'y croire,

Digitized by Google

Le poëme épique existe donc dans son essence puisque nous croyons encore au surnaturel. Entrez en lice, poëtes que touche la gloire nationale. Si nous avons encore une religion, c'est celle de la patrie. Celle-là tout le monde la reconnaît et l'observe. Chantons-la dans nos vers. Les textes ne manqueront point, non moins que les personnages. Depuis Clovis jusqu'à Jeanne d'Arc; depuis Tolbiac jusqu'à Orléans, l'intervention du ciel est là; nous la reconnaissons.

Poëtes, vous n'avez plus besoin du Parnasse et des sentimentalités byroniennes, ni d'inventions romanesques du genre de celles de Gœthe et Schiller. Imitez Virgile, relisez Homère, nourrissez-vous de Milton et du Tasse; au descriptif vous pourrez joindre les grandes vues sur le passé et l'avenir; vous pourrez vous faire prophète comme votre nom vous baptise, et les cœurs tressailleront. Le monde, distrait par vos chants, cessera de maudire les fadaises des rimeurs de sonnets et d'odes funambulesques. Votre rôle sera beau, vous tâcherez de relever le moral qui s'abaisse; comme jadis au temps où le souffle de la liberté rallumait les esprits, vous entonnerez les chants patriotiques de Delavigne. Sans être aussi violents que Barbier, vous retrouverez les notes mâles qu'il avait su adapter à sa lyre; vous serez les croyants dont parle Lamennais, et l'esprit de Dieu vous animera comme il animait Saül et David.

Mes vœux seraient-ils un rêve de poëte? me laisserais-je moi-même étourdir par les fumées d'une ivresse trompeuse? Non, je ne crois point que la poésie soit morte parmi nous. Dans un pays aussi beau, cela ne se peut. On avait dit que le printemps avait disparu de notre globe; il est revenu. On avait dit que notre cœur s'était glacé et que notre sang s'était figé au contact de l'argent. Non; l'amour du beau nous anime malgré nous, le réalisme a fait son temps et ses augures ne peuvent s'empêcher de rire. Nous dirons en terminant: les grands poëtes manquent, mais la poésie vit

Digitized by Google

encore; nous n'avons qu'à lever les yeux par un beau soir du mois de mai et laisser errer nos pensés durant une promenade silencieuse, les étoiles qui brillent au ciel, pour nous sont un poëme. Nous ne pourrons le traduire, mais nous le comprendrons.

F. DES ROBERT.

Digitized by Google

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR

L'ESPRIT MILITAIRE & L'ÉDUCATION NATIONALE

DES ROMAINS [1]

IV

DE L'ESPRIT MILITAIRE ET DE L'ÉDUCATION NATIONALE DES ROMAINS

Chez les Romains, les fondements de la civilisation, et par conséquent ceux de l'éducation, furent aussi les mêmes que chez les autres peuples. L'*art de la guerre*, l'*agriculture*, les *écoles* [2], voilà trois choses qui apparaissent constamment réunies dans toute la suite, d'ailleurs fort longue, de leur intéressante histoire. « *Durant les bons temps* de Rome, dit Bossuet, l'*enfance même était exercée par les travaux* [3]. »

[1] Voir la livraison de mars et avril, p. 117, et celle de mai et juin, p. 181.

[2] Pline, *Hist. nat.*, l. XXXIV, ch. 14, dit que « Porsenna ne laissa aux Romains l'usage du fer que pour l'*agriculture*; il leur interdit jusqu'au *style pour écrire*, et *les armes* principalement. » Voilà une mention formelle de l'esprit guerrier, de l'agriculture et de l'instruction chez les Romains de cette époque.

[3] *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, ch. VI.

Digitized by Google

Et cet homme si instruit, car l'éloquent Bossuet tient aussi l'un des premiers rangs parmi les doctes, ajoute encore cette réflexion digne de remarque : « Qui peut mettre dans l'esprit des peuples *la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, et l'amour de la patrie*, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution politique la plus propre *à produire les grands hommes.* » Nous allons donc montrer, dans le détail de l'histoire romaine, la véritable école des grands hommes. Peut-être nos études sur un point d'une aussi majeure importance répondront-elles à la pensée du Prince et au vœu du Ministre qui naguère, comme l'histoire saura le redire, demandaient à l'éducation française de songer désormais à préparer *des hommes et non des bacheliers* [1].

Romulus et Rémus, c'est-à-dire les fondateurs de Rome, furent dès leur enfance envoyés à Gabies, pour y *apprendre les lettres et tout ce que doivent savoir les enfants nobles* [2].

[1] C'est la parole même de Napoléon III, que M. Duruy répéta solennellement lors de son entrée au ministère de l'instruction publique, et qui eut à l'époque un grand retentissement.

[2] Il est probable que cette ancienne école de Gabies ressemblait fort à celle de Faléries, dont il est parlé dans Tite-Live, *Hist. rom.*, l. V, n. 27. Cette dernière école était aussi une *école d'enfants nobles.* On y recevait une instruction littéraire et morale, *scientia;* on y faisait l'exercice militaire, *exercitatio;* on y avait des récréations, *lusus;* on y donnait aux jeunes gens des leçons en commun, *plures simul pueri unius magistri curæ demandati;* et la surveillance y était soigneusement exercée par le maître. Nous ne pouvons mieux faire que de citer tout entier le passage de Tite-Live, duquel ces divers détails sont extraits : « *Mos erat tunc apud Faliscos, ut plures simul pueri unius magistri curæ demandarentur. Principum liberos, qui scientiâ videbatur præcellere, erudiebat. Is cum in pace instituisset pueros ante urbem lusûs exercitationisque causâ producere, eo more per belli tempus non intermisso, die quâdam eos paulatim solito longiùs trahendo à portâ, in castra romana ad Camillum perduxit. Ibi scelesto facinori scelestiorem sermonem addidit : Falerios se in manus Romanorum tradidisse, cum eos pueros, quorum parentes in eâ civitate principes erant, in eorum potestatem dedisset.* » Ce dernier trait montre à quel point les enfants étaient chers aux familles en ce temps-là, aussi bien que du nôtre. Ceux qui pensent

Digitized by Google

C'est ce que témoigne Plutarque [1]. Ils menèrent néanmoins une vie commune avec les autres bergers, *vivant du travail de leurs mains, et se bâtissant eux-mêmes de petites cabanes.* Denys d'Halicarnasse [2] assure qu'il en restait encore une de son temps, qui portait le nom de Romulus. Dans la suite, ces deux frères, dédaignant le soin des troupeaux et la vie trop paisible des pâtres, se mirent à chasser dans les forêts voisines. Devenus par cet exercice robustes et intrépides, ils ne se contentèrent plus d'attaquer les bêtes féroces : ils fondaient sur les voleurs, ils enlevaient leur butin, et le distribuaient aux bergers. De jour en jour, une foule de jeunes gens vinrent grossissant leur troupe; ils se virent enfin en état de tenir des assemblées et de célébrer des jeux analogues à ceux de la Grèce antique et des populations primitives de l'Asie. Rome eut donc, dès le commencement, ces sortes d'*exercices publics* qui donnent naissance à l'émulation et qui rendent ainsi le cœur humain capable des grandes choses. Ses premières solennités furent les *Jeux Consuales* [3], ainsi appelés parce qu'on les célébrait en l'honneur du dieu Consus, ou Neptune équestre. Sous le grand César, il y avait à Rome des jeux d'une autre sorte. On y célébrait alors les *Jeux Apollinaires* devant des spectateurs assis dans un amphithéâtre. Ces jeux, apparemment, étaient des *lectures* ou des *drames;* car Apollon, ou le dieu du feu, présidait à l'éloquence aussi bien qu'aux batailles, ayant ainsi le double rôle que déjà les Grecs attribuaient à

que l'amour de l'enfance n'a commencé qu'avec l'esprit moderne, sont bien dans l'erreur. Dans tous les temps, même dans les plus mauvais, la nature a conservé ses droits. Jamais l'enfance et la paternité (au moins en thèse générale, car il y a eu de malheureuses exceptions) n'ont rompu les liens sacrés qui les enchaînent. Dieu n'a jamais permis le triomphe des sentiments dénaturés, que dans des cas accidentels et infiniment rares. Heureusement!

[1] Cité par Rollin, *Hist. anc.*, l. I, ch. I, § 2,

[2] Rollin, *Hist. anc.* loc. cit; Raffy, *Lectures historiques*, t. III, p. 9.

[3] Tite-Live, *Hist. rom.*, l. I, sect. 11.

Digitized by Google

leur Minerve. Ce fut pour avoir troublé les Jeux Apollinaires, que Clodius encourut une note d'infamie, dont le souvenir est si fréquemment rappelé par Cicéron dans ses invectives éloquentes [1]. Tarquin l'Ancien eut le mérite d'être, chez les Romains, le fondateur des *Écoles* et celui du *Grand Cirque* [2]. C'était un savant grec, d'origine corinthienne, et qui mit un soin digne d'éloges à initier les Romains aux arts brillants et aux institutions généreuses de sa première patrie. La première *marine romaine* dut sa naissance à l'apparition des Carthaginois sur les côtes d'Italie, à quelques pas du territoire de Rome. Pour s'exercer à la manœuvre des chaloupes, l'*exercice de navigation* fut pratiqué *sur terre*, c'est-à-dire en simulacre [3]. Cette idée ingénieuse accéléra de beaucoup les progrès. La milice romaine alla se perfectionnant toujours; elle devint bientôt la première du monde.

Sous Romulus, la loi était sévère. Sa *dureté* éclatait surtout *envers les enfants* [4]. On les élevait dans un rigorisme aussi dur que chez les Perses, ou chez les Spartiates, ou parmi nous dans les familles rustiques de la classe indigente [5]. Cette vie dure, à laquelle on croyait nécessaire d'accoutumer l'enfance, avait un but sagement calculé. On voulait aguerrir

[1] Cicéron, *Philippiques*, X, 3 et 4.

[2] Rollin, *Hist. anc.*, l. I, ch. II, art. 5.

[3] Polybe, *Hist. gén.*, l. I, sect. 20-21.

[4] Vertot, *Révolutions romaines*, l. I.

[5] Cet esprit sévère des anciens relativement à l'éducation paraît déplaire aux hommes du jour. La douceur et le bien-être ont pris faveur dans nos colléges. Chacun le sait. Deux circulaires des premiers temps de M. Duruy, l'une proposant la suppression de l'*uniforme* dans les lycées et son remplacement par des vêtements commodes dont la façon serait différente selon les zônes climatériques, l'autre exaltant les vertus sanitaires des *rôtis à la broche* et prohibant des cuisines universitaires le fade aliment des *rôtis cuits au four*, resteront comme deux monuments fameux de la sagesse de notre époque. La postérité s'étonnera de notre mollesse portée si loin, et sa surprise redoublera de voir que nous laissons le frein si libre à la délicatesse du corps, alors que nous affichons si haut la prétention de faire des *hommes et non des bacheliers*.

Digitized by Google

l'enfance contre la faim, le froid, le chaud, la fatigue et les privations, pour en former une pépinière de bons soldats. On la destinait aux batailles; il fallait donc l'y préparer de loin, c'est-à-dire dès les commencements. Les Romains étaient, d'ailleurs, soldats de très-bonne heure; et c'est ainsi qu'on voit dans Tite-Live *la jeunesse* albaine, et pareillement la *jeunesse* romaine, établie *sous les armes* [1]. Il est probable que c'est le même motif qui a fait désigner les hommes de pied, dans nos armées modernes, sous le nom d'*Infanterie*.

Il est curieux de voir le progrès croissant de l'armée romaine, qui naturellement suivait les progrès merveilleux de la population. Quelques chiffres, ayant rapport à diverses époques, vont aussi nous guider sur ce point. Nous les empruntons à divers auteurs :

1° Armée romaine, sous Romulus [2] : *Trois mille trois cents hommes*, encore *jeunes gens* pour la plupart.

2° Armée romaine, sous Servius Tullius [3] : *Quatre vingt mille hommes*, ayant *17 ans passés ;* d'où l'on peut conclure qu'un assez bon nombre n'étaient encore que des *conscrits*.

3° Armée romaine contre Pyrrhus [4] : *Deux cent soixante-dix-huit mille deux cent vingt-deux hommes*. La progression, comme on le voit, croissait d'une manière merveilleuse [5].

4° Armée romaine, contre les Gaulois [6] : *Quarante mille hommes*, tirés de la ville seule ou des faubourgs. Cette armée, relativement faible, fut anéantie par les Gaulois, à

[1] Tite-Live, *Histoire romaine*, l. I, sect. 9 et 13.

[2] Tite-Live, *Hist. rom.*, l. I, sect. 9; Vertot, *Révolutions romaines*, l. I.

[3] Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Égl. cathol.*, t. III, p. 474; Rollin, *Hist. rom.*, l. I, ch. II, art. 6; Tite-Live, *Hist. rom.*, l. I, sect. 42.

[4] De Ségur, *Hist. univ.*, t. V, ch. VII.

[5] Romulus incorpora *trois villes*, Ancus Martius *quatre*, et Tarquin-l'Ancien *huit*, à la population primitive de Rome. Voyez Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, t. III, p. 474.

[6] Amédée Thierry, *Hist. des Gaulois*, l. I, ch. II.

Digitized by Google

la journée célèbre d'Allia. Elle se décomposait de la façon suivante :

Soldats de vieilles troupes. .	24,000
Milices improvisées. . . .	16,000
Total.	40,000

D'après le calcul de Montesquieu, les Romains opposèrent aux Gaulois une armée de *sept cent mille hommes de pied et soixante-dix mille de cheval* [1].

Au fort de la seconde guerre punique, dit le même Montesquieu, Rome eut toujours sur pied une armée de 22 à 24 légions, c'est-à-dire un effectif variable de *cent vingt mille à cent trente mille hommes*, sur une population d'environ *cent trente-sept mille citoyens.*

5° Armée reformée par Camille, après la déroute d'Allia [2] : *Quarante mille hommes* choisis parmi la *jeunesse* romaine et latine.

6° Armée romaine contre Antiochus, à Magnésie [3] : *Vingt-neuf mille huit cent quatre-vingts hommes,* décomposés de la façon suivante :

Romains, formant 2 légions.	10,800
Italiens, formant 2 légions	10,800
Achéens et auxiliaires divers	3,000
Cavaliers romains	4,400
Cavaliers auxiliaires	800
Soldats montés sur les 16 éléphants. .	80
Total.	29,880

7° Armée romaine massacrée par Mithridate [4] : *Cent mille hommes* tués en trahison.

[1] *Grandeur et décadence des Romains*, ch. IV.

[2] Amédée Thierry, *Hist. des Gaulois*, l. I, ch. II.

[3] Rollin, *Hist. anc.*, l. XVIII, art. I, sect. 7. Les Romains avaient alors trois lignes, formées des *hastaires*, des *princes* et des *triaires*.

[4] Crévier, *Hist. rom.*, l. XXXI, sect. 2.

Digitized by Google

8° Armées enrolées dans la guerre des esclaves [1] : *Cent soixante-trois mille hommes*, décomposés de la façon suivante, en comprenant les forces des deux partis :

Soldats de Licinius Crassus, 8 légions.	43,000
Soldats de Spartacus.	120,000
Total.	163,000

9° Armée de César au siége d'Alésia [2] : *Quatre-vingt mille hommes*, dont 10 légions.

10° Armées rivales de César et de Pompée à Pharsale [3] : *Trois cent mille hommes*, tirés des seules troupes romaines, non compris les auxiliaires nombreux de ces puissants rivaux.

11° Armées romaines à Philippes, dans la guerre d'Antoine et de Cassius [4] : *Deux cent mille hommes*, en comprenant les forces des deux partis.

12° Armée d'Antoine à Actium [5] : *Cent quatre-vingt-douze mille hommes*, ainsi décomposés :

Soldats des 20 légions	108,000
Soldats des 360 vaisseaux.	32,800
Cavaliers	1,200
Total.	192,000

Une des plus grandes luttes où on vit le mieux se déployer le génie des conseils et le génie guerrier du peuple romain, ce fut la lutte longue et sanglante de Rome contre Carthage. On peut dire que ce fut un duel de peuple à peuple, et un duel à mort. Carthage aussi brillait dans le monde par sa

[1] Appien, *Histoire des guerres civiles de la république romaine*, l. I, ch. 14.

[2] César, *Guerre des Gaules*, l. VIII, n. 69-89.

[3] Florus, *Histoire romaine*, l. IV, n. 2. Appien et Plutarque n'ont compté ici que 70,000 combattants, ce qui n'est pas le tiers de l'effectif indiqué par Florus. Lesquels ont raison ? Je ne sais.

[4] De Ségur, *Hist. univ.*, t. VI, ch. XI.

[5] Plutarque, *Antoine*, n. 88.

Digitized by Google

richesse, par son commerce, par ses arts florissants, par ses flottes et par ses armées. Elle put même se glorifier souvent d'avoir à la tête de ses troupes les plus grands généraux. Tel fut le grand Annibal, qui franchit les Alpes avec une merveilleuse audace, porta la guerre avec hardiesse au cœur même du pays des Romains, et tint si longtemps en échec ces adversaires puissants. Les meilleures armées ne sont pas toujours les plus nombreuses; et on le savait à Carthage tout comme à Rome. En effet, les armées romaines, après s'être élevées d'abord à un effectif énorme, comprenant toute la population virile [1], se réduisirent à n'être plus que des corps partiels [2] de 30,000 ou 40,000 hommes qui suffisaient néanmoins à chaque mission particulière et qui savaient remporter la victoire. La composition des armées carthaginoises fut réglée aussi dans des proportions à peu près pareilles. Au commencement, on les voyait très-fortes. Amilcar, par exemple, avait une armée terrestre de *300,000 hommes,* uniquement formés de soldats d'infanterie, et une flotte de *5,000 bâtiments,* dont 3,000 servaient pour le transport, et les deux autres mille pour la manœuvre ou le combat naval [3]. Cette armée nombreuse fut néanmoins battue par les *55,000 hommes* de Gélon. C'est qu'elle était composée de *mercenaires*, et que de tels soldats lâchent pied facilement devant l'invincible courage des *armées civiques* [4]. Mais Carthage, outre ses mercenaires, envoyait à la guerre ses propres citoyens. A l'arrivée d'Agathoclès, en l'absence de l'armée, on put lever à la hâte dans la seule population de Carthage: *40,000 fantassins, 1,000 chevaux et leurs cavaliers, avec 2,000 chariots de guerre;* ce qui pouvait former un

[1] Fleury, *Mœurs des Israëlites,* 2e partie, ch. XXIII. Tite-Live, *Histoire romaine,* l. I, n. 9.

[2] De là vient qu'on ne disait pas *lever des troupes*, mais *les choisir*, en latin, *delectum habere.*

[3] Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique,* l. XI, n. 20.

[4] Darpy, *Histoire des Romains,* ch. XII, sect. I.

Digitized by Google

effectif général de *50,000 hommes* [1]. Sans doute, on eût pu encore en lever davantage. Mais ce nombre était bien suffisant pour tenir contre Agathoclès, dont l'armée s'élevait seulement à 13,000 ou à 14,000 hommes. On peut conclure de ceci que les Carthaginois eux-mêmes apprenaient la guerre ou l'exercice dès le jeune âge, et qu'ils suivaient sur ce point la pratique générale de tous les autres peuples ; ce qui d'ailleurs est confirmé par le témoignage positif des poëtes et des historiens. Carthage recrutait pour l'infanterie des soldats *mercenaires,* que lui fournissaient principalement les Gaulois et les Espagnols. Les Carthaginois proprement dits étaient exclusivement exercés au service *de cavalerie et de marine* [2]. Un faux point d'honneur, ou, dans tous les cas, un faux calcul les détournait de l'infanterie ; ce fut la cause de leur défaite par les Romains, dont la force principale fut dans les légions, composées surtout d'infanterie. Quant à leurs fantassins, les Carthaginois les recrutaient chez presque tous les peuples. Leurs armées comptaient *des Gaulois, des Ibériens, des Liguriens, des Nasamons, des Lotophages, des Puniques, et même quelques Carthaginois* [3] ; c'était une bigarrure complète, destinée pour former le centre. *Des Éthiopiens et des corps d'éléphants* apparaissaient au front de bandière, et *des Baléares,* renommés pour leur grande adresse à manier la fronde, étaient postés en avant-garde [4]. Ce mélange de peuples divers était composé à dessein ; on voulait par là prévenir ou éviter les trahisons. L'armement primitif de cette infanterie était les *longues lances ;* Annibal les remplaça par les armes romaines.

[1] Rollin, *Histoire ancienne,* l. II, 2e partie, ch. I.

[2] Heeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité,* t. IV, Ire section, ch. 7.

[3] Tite-Live, *Histoire romaine,* l. XXII, n. 45-46. Sur la composition des armées carthaginoises, voir aussi le *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient,* par François Lenormant, t. II, p. 435-436.

[4] Polybe, *Histoire générale,* l. XV, n. 6-19.

Digitized by Google

Carthage admettait aussi dans ses troupes la *cavalerie numide,* distinguée par l'excellence de ses chevaux et l'adresse sans pareille de ses intrépides cavaliers. Mais Carthage, comme on l'a déjà vu, ne devait pas tout aux mercenaires. Le docte Heeren prétend que cette ville pouvait tirer de ses seuls citoyens une armée de *100,000 hommes,* sans s'imposer pour cela beaucoup de peine [1]. Elle avait des *quartiers d'infanterie* pouvant contenir 20,000 hommes, et des *quartiers de cavalerie* où l'on pouvait loger 8,000 chevaux. Cette garnison apparemment se recrutait parmi les citoyens. D'où nous concluons, comme plus haut, à la règle établie chez les Carthaginois comme chez les autres peuples de façonner l'enfance aux usages de la guerre, et de la dresser militairement à tous les exercices. Mais il y a ici une remarque pénible à faire. A l'égard de l'enfance, les Carthaginois étaient plus que durs : ils étaient cruels et *barbares* [2]. Conduits par on ne sait quel instinct, où la férocité chananéenne se retrouvait complète, ils immolaient sans pitié des enfants à Saturne [3]. Pour plaire à ce Dieu sanguinaire, c'est-à-dire à cette vaine idole, ils faisaient dévorer par le feu ces innocentes victimes, en faveur desquelles rien ne parlait à leurs entrailles dénaturées. Que ce pays infâme méritait bien, si longtemps à l'avance, son triste nom de *Barbarie !*

Bien différent était l'esprit de Rome. Les Romains, sans doute, voulaient une jeunesse aguerrie et façonnée de longue main au support des fatigues et des privations. Ils imposaient aux enfants une vie dure et laborieuse ; ils les habituaient

[1] *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, t. IV, Ire section, ch. 7.

[2] La cruauté provient, en général, des mœurs dissolues, comme on représente celles des Carthaginois, qui furent des hommes d'une impiété rare.

[3] Sur la cruauté des Chananéens, des Phéniciens et des Carthaginois, voir le savant *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, par François Lenormant, t. II, p. 357-358.

Digitized by Google

à la résistance au milieu des exercices pénibles; ils les voulaient dressés pour faire un jour de bons soldats, mais n'en faisaient pas des victimes. En un mot, ils étaient des pères rigides, mais non pas des bourreaux. Telle était la différence remarquable entre la barbarie carthaginoise et la grandeur romaine [1].

L'historien Josèphe nous a laissé une belle description de la discipline des Romains dans la guerre: « En quelque lieu, dit-il, que les Romains portent la guerre, ils ne sauraient être surpris par un soudain effort de leurs ennemis, parce qu'avant de pouvoir être attaqués, ils forment leur camp, non pas confusément ni légèrement, mais d'une forme quadrangulaire; et si la terre y est inégale, ils l'aplanissent, car ils mènent toujours avec eux un grand nombre de forgerons et d'autres artisans pour ne manquer de rien de ce qui est nécessaire à la fortification. Le dedans de leur camp est séparé par quartiers, où l'on fait les logements des officiers et des soldats. On prendrait la face du dehors pour les murailles d'une ville, parce qu'ils y élèvent des tours également distantes, dans les intervalles desquelles ils posent des machines propres à lancer des pierres et des traits. Ce camp a quatre portes fort larges, afin que les hommes et les chevaux puissent y entrer et en sortir facilement. Le dedans est divisé par rues, au milieu desquelles sont les logements des chefs, un prétoire fait en façon d'un petit temple, un marché, des boutiques d'artisans et des tribunaux, où les principaux officiers jugent les différents qui arrivent. Ainsi l'on prendrait ce camp pour une ville faite en un moment, tant le nombre de ceux qui y travaillent et leur longue expérience le mettent en cet état plus tôt qu'on ne le saurait

[1] Selon M. Duruy, *Histoire des Romains*, ch. XII, sect. I, « *la religion à Carthage avait peu d'empire*, ou du moins *n'exerçait aucune influence utile* dans le gouvernement; tandis qu'à Rome les magistrats ou sénateurs *parlaient toujours au nom du ciel.* » Voir aussi dans Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, ch. IV, un beau parallèle de Rome et de Carthage.

Digitized by Google

croire; et si l'on juge qu'il en soit besoin, on l'environne d'un retranchement de quatre coudées de largeur et autant de profondeur.

« Les soldats, avec leurs armes toujours proches d'eux, vivent ensemblent en fort bon ordre et en bonne intelligence. Ils vont par escouades au bois, à l'eau, au fourrage, et mangent tous ensemble sans qu'il leur soit permis de manger séparément. Le son de la trompette leur fait connaître quand ils doivent dormir, s'éveiller, et entrer en garde, toutes choses étant si exactement réglées que rien ne se fait qu'avec ordre. Les soldats vont le matin saluer leurs capitaines; les capitaines vont saluer leurs tribuns; et les tribuns et les capitaines vont tous ensemble saluer celui qui commande en chef. Alors il leur donne le mot et tous les ordres nécessaires pour les porter à leurs inférieurs, afin que personne n'ignore la manière dont il doit combattre, soit qu'il faille faire des sorties ou se retirer dans le camp.

» Quand il faut décamper, le premier son de la trompette le fait connaître, et aussitôt ils plient leurs tentes et se préparent à partir. Quand la trompette sonne une seconde fois, ils chargent tout leur bagage, attendent pour partir un troisième signal comme l'on ferait dans une course de chevaux, et mettent le feu dans leur camp, tant parce qu'il leur est facile d'en refaire un autre que pour empêcher les ennemis de s'en pouvoir servir. Quand la trompette sonne pour la troisième fois, tout marche; et afin que chacun aille en son rang, on ne souffre que personne demeure derrière. Alors un héraut qui est au côté droit du général leur demande par trois fois s'ils sont prêts à combattre; à quoi ils répondent autant de fois à haute voix, et d'un ton qui témoigne leur joie, qu'ils sont tous prêts. Ils préviennent même souvent le héraut en faisant connaître par leurs cris et en levant les mains en haut qu'ils ne respirent que la guerre.

» Ils marchent ensuite dans le même ordre que s'ils avaient l'ennemi en tête, sans rompre jamais leurs rangs.

Digitized by Google

Les gens de pied sont armés de casques et de cuirasses, et chacun porte deux épées, dont celle qu'ils ont au côté gauche est beaucoup plus longue que l'autre ; car celle qu'ils ont au côté droit n'a guère qu'une paume de long, et c'est plutôt un poignard qu'une épée. Des soldats choisis qui accompagnent le chef portent des javelines et des targes ; et tous les autres soldats ont des javelots avec de longs boucliers, et portent dans une espèce de hotte une scie, une serpe, une hache, un cercloir ou un pic, une faucille, une chaîne, des longes de cuir, et du pain pour trois jours, en sorte qu'ils ne sont guère moins chargés que les chevaux. Les gens de cheval portent une longue épée au côté droit, une lance à la main, un bouclier en écharpe au côté du cheval et une trousse garnie de trois dards au plus, dont la pointe est fort large, et qui ne sont pas moins longs que des javelots. Leurs cuirasses et leurs casques sont semblables à ceux des gens de pied. Ceux qui sont choisis pour accompagner le chef sont armés comme les autres, et c'est le sort qui donne le rang aux troupes qui doivent marcher en tête. Telles sont les marches, la manière de camper, et la diversité des armes des Romains. Ils ne font rien dans leurs combats sans l'avoir prémédité, mais leurs actions sont toujours des suites de leurs délibérations. Ainsi, s'ils commettent des fautes, ils y remédient facilement ; et pourvu que les choses soient mûrement concertées, ils aiment mieux que les effets ne répondent pas à leurs espérances que de ne devoir leurs bons succès qu'à la fortune, parce que les avantages que l'on ne tient que d'elle seule portent à agir inconsidérément ; au lieu que les malheurs qui viennent ensuite d'une résolution sagement prise, servent à prévenir ce qui peut à l'avenir en faire éviter de semblables, joint que l'on ne peut s'attribuer l'honneur de ce qui n'advient que fortuitement ; et qu'au contraire, dans les désavantages qui arrivent contre toute apparence, on a du moins la consolation de n'avoir manqué à rien de ce que la prudence désirait.

Digitized by Google

» *Ces continuels exercices militaires ne forment pas seulement les corps des soldats, ils affermissent aussi leur courage,* et l'approbation du châtiment les rend exacts dans tous leurs devoirs; car les lois ordonnent des peines capitales non-seulement pour la désertion, mais pour les moindres négligences; et quelque sévères que soient ces lois, les officiers qui les font observer le sont encore davantage; mais les honneurs dont ils récompensent le mérite sont si grands, que ceux qui souffrent de si rudes châtiments n'osent s'en plaindre, et cette merveilleuse obéissance fait que *rien n'est si beau dans la paix, ni si redoutable dans la guerre qu'une armée romaine.* Ce grand nombre d'hommes paraît ne faire qu'un seul corps, qui se meut tout entier en même temps; tant les troupes qui le composent sont admirablement bien disposées. Leurs oreilles sont si attentives aux ordres, leurs yeux si ouverts aux signes, et leurs mains si préparées à l'exécution de ce qui leur est commandé, qu'étant d'ailleurs vaillants et infatigables au travail, la résolution de donner bataille n'est pas plus tôt prise, qu'il n'y a ni multitude d'ennemis, ni fleuves, ni forêts, ni montagnes qui puissent les empêcher de s'ouvrir le chemin à la victoire; le sort même se déclarerait contre eux, qu'ils ne se croiraient pas dignes de porter le nom de Romain s'ils ne triomphaient aussi de lui [1]. Faut-il donc s'étonner que des armées qui exécutent d'une manière héroïque des conseils si sagement pris, aient poussé si loin leurs conquêtes, que ce superbe empire n'ait pour bornes que l'Euphrate du côté de l'orient, l'Océan du côté de l'occident, l'Afrique du côté du midi, et le Rhin et le Danube du côté du septentrion, puisque l'on peut dire sans flatterie que quelque grande que soit l'étendue de tant de royaumes et de provinces, le cœur de ce peuple,

[1] C'est le même sentiment d'honneur national qui faisait dire à Napoléon Ier: « Le mot *impossible* n'est pas français. »

Digitized by Google

que sa prudence jointe à sa valeur a rendu le maître du monde, est encore plus grand [1]. »

Montesquieu lui-même a fait, avec son génie ordinaire, un éloquent tableau de l'art de la guerre chez les Romains : « Les Romains, dit-il, se destinant à la guerre et la regardant *comme le seul art* [2], ils mirent tout leur esprit et toutes leurs pensées à le perfectionner. C'est sans doute un Dieu, dit Végèce, qui leur inspira la légion. — Ils jugèrent qu'il fallait donner aux soldats de la légion des armes offensives, et défensives plus fortes et plus pesantes que celles de quelque autre peuple que ce fût. Mais comme il y a des choses à faire dans la guerre dont un corps pesant n'est pas capable, ils voulurent que la légion contînt dans son sein une troupe légère qui pût en sortir pour engager le combat ; et, si la nécessité l'exigeait, s'y retirer ; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait et des frondeurs, pour poursuivre les fuyards et achever la victoire ; qu'elle fût défendue par toutes sortes de machines de guerre qu'elle traînait avec elle ; que chaque fois elle se retranchât, et fût, comme dit Végèce, une espèce de place de guerre. Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il fallait qu'ils se rendissent plus qu'hommes ; c'est ce qu'ils firent par *un travail continuel qui augmentait leur force,* et par *des exercices qui leur donnaient de l'adresse*, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a. — Nous remarquons aujourd'hui [3] que nos armées

[1] *Guerre des Juifs contre les Romains*, l. III, ch. VI, traduction française par Arnauld d'Andilly.

[2] Cette pensée des Romains est véritable, en ce sens que là où fleurit l'art militaire tous les arts fleurissent aussi par contre-coup. C'est la démonstration précisément qui ressort de tout ce travail.

[3] Montesquieu écrivait ces observations en 1734. Le temps ne les a pas encore démenties. Mais l'absinthe et les mœurs dissolues sont souvent aussi la perte des armées, soit en campagne, soit en garnison. C'était un bien moral immense pour les soldats romains de n'avoir pas leurs garnisons dans les grandes villes, mais de camper en permanence. Ce serait un exemple à suivre, dans l'intérêt des mœurs et pour bien des motifs.

Digitized by Google

périssent beaucoup par le travail immodéré des soldats; et cependant c'était par un travail immense que les Romains se conservaient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étaient continuelles; au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté; ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr. Il faut que je rapporte ici ce que les auteurs nous disent de l'éducation des soldats romains. On les accoutumait *à aller le pas militaire*, c'est-à-dire à faire en cinq heures vingt milles, et quelque fois vingt-quatre. Pendant ces marches, on leur faisait porter des poids de soixante livres. On les entretenait dans l'habitude *de courir et de sauter tout armés:* ils prenaient dans leurs exercices des épées, des javelots, des flèches *d'une pesanteur double des armes ordinaires;* et *ces exercices étaient continuels.*

» Ce n'était pas seulement dans le camp qu'était l'école militaire; il y avait dans la ville un lieu *où les citoyens allaient s'exercer* (c'était le Champ-de-Mars). Après le travail ils se jetaient dans le Tibre pour s'entretenir dans l'habitude de nager et nettoyer la poussière et la sueur. — Nous n'avons plus une juste idée des exercices du corps: un homme qui s'y applique trop nous paraît méprisable, par la raison que la plupart de ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agréments; au lieu que, chez les anciens, tout, jusqu'à la danse, faisait partie de l'art militaire. Il est même arrivé, parmi nous, qu'une adresse trop recherchée dans l'usage des armes dont nous nous servons à la guerre est devenue ridicule [1]; parce que, depuis l'introduction de la

[1] Cette observation de Montesquieu n'est plus aujourd'hui applicable à la France. Le goût des armes et surtout l'exercice du tir tiennent désormais chez nous une place importante parmi les plaisirs à la mode. En 1866, les *Francs-Tireurs Vosgiens* avaient marqué l'apparition d'un nouveau type de milice, et on a vu leurs imitateurs se multiplier sur divers points de la France. En 1867, le gouvernement impérial a cru opportun de réorganiser notre armée et de poser les bases d'une garde nationale sérieuse. Ces mesures salutaires ont

Digitized by Google

coutume des combats singuliers, l'escrime a été regardée comme la science des querelleurs ou des poltrons. Ceux qui critiquent Homère de ce qu'il relève ordinairement dans ses héros la force, l'adresse ou l'agilité du corps, devraient trouver Salluste bien ridicule, qui loue Pompée de ce *qu'il courait, sautait et portait un fardeau aussi bien qu'homme de son temps.*

» Toutes les fois que les Romains se crurent en danger ou qu'ils voulurent réparer quelque perte, ce fut une pratique constante chez eux d'affermir la discipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, peuples aussi aguerris qu'eux-mêmes? Manlius songe à augmenter la force du commandement, et fait mourir son fils qui avait vaincu sans son ordre. Sont-ils battus à Numance? Scipion Emilien les prive d'abord de tout ce qui les avait amollis. Les légions romaines ont-elles passé sous le joug en Numidie? Métellus répare cette honte dès qu'il leur a fait reprendre les institutions anciennes. Marius, pour battre les Cimbres et les Teutons, commence par détourner les fleuves; et Sylla fait si bien travailler les soldats de son armée effrayée de la guerre contre Mithridate, qu'ils lui demandent le combat comme la fin de leurs peines. Publius Nasica, sans besoin, leur fit construire une armée navale. On craignait plus l'oisiveté que les ennemis. Aulu-Gelle donne d'assez mauvaises raisons de la coutume des Romains de faire saigner les soldats qui avaient commis quelque faute: la vraie est que la force étant la principale qualité du soldat, c'était le dégrader que de l'affaiblir. Des hommes si endurcis étaient ordinairement sains. On ne remarque pas dans les auteurs que les armées romaines, qui faisaient la guerre en tant de climats,

excité d'abord la clameur malveillante des partis politiques. Mais toutes les oppositions seront impuissantes à comprimer ce réveil de l'esprit militaire, qui, à nos yeux, présage le réveil de l'esprit national et semble un indice assez clair de la prochaine apparition d'un grand siècle. Sera-ce encore la vérification du mot : *Gesta Dei per Francos?* Il y a des raisons pour l'espérer et les ouhaiter.

Digitized by Google

périssent beaucoup par les maladies, au lieu qu'il arrive presque continuellement aujourd'hui que des armées, sans avoir combattu, se fondent pour ainsi dire dans une campagne.

» Parmi nous les désertions sont fréquentes, parce que les soldats sont la plus vile partie de chaque nation, et qu'il n'y en a aucune qui aie ou qui croie avoir un certain avantage sur les autres. Chez les Romains elles étaient plus rares: des soldats tirés du sein d'un peuple si fier, si orgueilleux, si sûr de commander aux autres, ne pouvaient guère penser à s'avilir jusqu'à cesser d'être Romains. Comme leurs armées n'étaient pas nombreuses, il était aisé de pourvoir à leur subsistance; le chef pouvait mieux les connaître, et voyait plus aisément les fautes et les violations de la discipline. La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avaient construits, les mettaient en état de faire des marches longues et rapides. Leur présence inopinée glaçait les esprits: ils se montraient surtout après un mauvais succès, dans le temps que leurs ennemis étaient dans cette négligence que donne la victoire.

» Dans nos combats d'aujourd'hui, un particulier n'a guère de confiance qu'en la multitude[1]: mais chaque Romain, plus robuste et plus aguerri que son ennemi, comptait toujours sur lui-même, il avait naturellement du courage, c'est-à-dire de cette vertu qui est le sentiment de ses propres forces. Les troupes étant toujours les mieux disciplinées, il était difficile que, dans le combat le plus malheureux, ils ne se ralliassent quelque part, ou que le désordre ne se mît quelque part chez les ennemis. Aussi les voit-on continuellement dans les histoires, quoique surmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher

[1] On prête à Turenne ce mot d'une vérité assez douteuse, mais qui passait pour proverbe à l'époque: « Dieu est toujours pour les gros bataillons. » Alexandre et Napoléon, sans parler des Romains, ont fait voir que cette maxime est sujette à défaut.

Digitized by Google

enfin la victoire de leurs mains. Leur principale attention était d'examiner en quoi leur ennemi pouvait avoir de la supériorité sur eux; et d'abord ils y mettaient ordre. Ils s'accoutumaient à voir le sang et les blessures dans les spectacles des gladiateurs, qu'ils prirent des Etrusques. Les épées tranchantes des Gaulois, les éléphants de Pyrrhus, ne les surprirent qu'une fois. Ils suppléèrent à la faiblesse de leur cavalerie, d'abord en ôtant les brides des chevaux pour que l'impétuosité n'en pût être arrêtée, ensuite en y mêlant des vélites; c'étaient des jeunes hommes légèrement armés, les plus agiles de la légion, qui, au moindre signal, sautaient sur la croupe des chevaux ou combattaient à pied. Quand ils eurent connu l'épée espagnole, ils quittèrent la leur. Ils éludèrent la science des pilotes par l'invention d'une machine que Polybe nous a décrite. Enfin, comme dit Josèphe, la guerre était pour eux une méditation; la guerre, un exercice. Si quelque nation tient de la nature ou de son institution quelque avantage particulier, ils en firent d'abord usage: ils n'oublièrent rien pour avoir des chevaux numides, des archers crétois, des frondeurs baléares, des vaisseaux rhodiens. Enfin, jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, et ne la fit avec tant d'audace [1]. »

Chez les Romains, comme chez les Hébreux, chaque citoyen était soldat. Telle était la constitution primitive de ce peuple, et vers la fin de l'empire elle n'avait cessé d'être en vigueur. C'est un fait déjà observé par le docte Dureau de Lamalle : « Les Romains d'une certaine distinction, dit-il dans la *Vie de Tacite,* ceux même qui se destinaient à parvenir aux emplois par la route de l'éloquence, servaient quelques années en qualité de volontaires avant que de se montrer au barreau. Leur famille les confiait à des généraux d'armée, à des commandants de légion, qui leur donnaient la table et le logement, ne les perdaient point de vue, les

[1] *Grandeur et décadence des Romains,* ch. II.

Digitized by Google

instruisaient des principes, leur conféraient quelquefois un grade honoraire ; et pour mettre à l'épreuve leur courage et leur intelligence, les employaient comme aides-de-camp : cette formalité rendait hommage aux mœurs primitives. Originairement tout Romain était soldat. Ainsi, depuis même que les armes et l'éloquence firent comme deux professions séparées, elles ne furent jamais censées l'être. Un candidat n'aurait osé demander au peuple, *du temps de l'ancienne république,* au sénat, *sous les empereurs,* la moindre magistrature sans avoir porté les armes pour la patrie. Cicéron les avait portées sous Sylla ; Pline le Jeune servit en Orient ; et nous pourrions affirmer que Tacite se conforma comme eux à l'usage. Je me souviens d'avoir entendu dire à un habile militaire, versé dans la lecture des anciens auteurs, que Tacite parle toujours de guerre très-pertinemment ; au lieu que Tite-Live, admirable à tant d'autres égards, paraît ignorer cette partie, jusqu'à défigurer Polybe lorsqu'il le traduit. C'est que Tite-Live, qui se borna toujours à l'état d'homme de lettres, n'avait pas eu le besoin de servir, et que Tacite, aspirant aux dignités, fit nécessairement quelques campagnes pour s'en ouvrir le chemin [1]. »

Dureau de Lamalle, dans sa traduction de Tacite [2], donne aussi sur *l'habillement militaire des Romains* des détails du plus haut intérêt. Le savant Le Deist de Botidoux a lui-même traité de l'art militaire des Romains dans sa traduction des Commentaires de César ; et il l'a fait avec une abondance de recherches qui semble avoir épuisé la matière. Valère Maxime peut être lu à son tour pour son chapitre intitulé : *De la discipline militaire.* Enfin, Végèce, *De re militari ;* Patrizio, *Paralleli militari ;* Valtrini, *De re militari Romanorum ;* Juste-Lipse, *De militia romana ;* Saumaise, *De re militari Romanorum ;* Denys d'Halicarnasse et

[1] Dureau de Lamalle, *Vie de Tacite*, p. 16 et 17.
[2] T. IV, p. 600.

Digitized by Google

Polybe fourniront aux amateurs les plus curieux de recherches, toutes les ressources désirables pour une étude complète sur l'esprit militaire des Romains.

Mais les Romains, outre leur esprit militaire, avaient encore l'esprit d'agriculture. C'est ce que Bossuet a pris grand soin de nous faire observer. « Nourrir du bétail, dit-il, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient, vivre d'épargne et de travail : voilà quelle était leur vie ; c'est de quoi ils soutenaient leur famille, qu'ils accoutumaient à de semblables travaux. Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été plus longtemps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différaient peu des paysans, et n'avaient d'éclat ni de majesté qu'en public et devant le sénat. Du reste, on les trouvait occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique, quand on les allait quérir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquents dans l'histoire romaine. Curius et Fabricius, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avaient que de la vaisselle de terre ; et le premier, à qui les Samnites en offraient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'était point d'en avoir, mais de commander à qui en avait. Après avoir triomphé et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, il n'avait pas de quoi se faire enterrer. Cette modération durait encore pendant les guerres Puniques. Dans la première, on voit Régulus, général des armées romaines, demander son congé au sénat pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la première simplicité. Paul-Émile, qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivait selon les règles de l'ancienne frugalité et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse. Ainsi les

Digitized by Google

richesses étaient méprisées : la modération et l'innocence des généraux romains faisaient l'admiration des peuples vaincus [1]. » Ce même esprit de simplicité rustique se conserva sous les empereurs. « Auguste habita quarante ans la même chambre, l'été comme l'hiver. Ses meubles avaient à peine l'élégance d'un simple particulier. Trois plats, six au plus, composaient ses repas, et les mets étaient les plus simples et les plus vulgaires. Il s'habillait de la laine qu'avaient filée sa femme, sa sœur, sa fille et ses petites-filles. Vespasien, Trajan, Adrien, les Antonins ne se piquèrent pas de plus de somptuosité. L'extrême économie était le caractère distinctif de tous les bons princes. Pertinax, empereur, envoyait ses enfants à l'école. Marc-Aurèle, obligé de vendre ses meubles pour fournir à des dépenses imprévues, n'en acheta point de nouveaux ; en sorte que les murs de son palais restèrent nus et n'en ressemblaient que mieux, a dit son panégyriste Thomas, au temple d'un Dieu [2]. » Tel est le portrait fidèle de la simplicité romaine, éternelle gloire du plus grand de tous les empires et éternelle leçon pour tous les grands peuples futurs.

L'union des arts et des sciences avec l'art militaire, avec l'agriculture et la religion, se retrouve chez les Romains aussi marquée que dans les précédents empires. Voyons-la d'abord telle qu'elle se présente dans l'ordre chronologique, c'est-à-dire dans les biographies individuelles des principaux personnages qui forment les jalons naturels de l'histoire romaine. Mais bornons-nous à quelques traits rapides.

Romulus et Rémus *apprirent les lettres*, c'est-à-dire les sciences de l'époque, à l'*école de Gabies* [3]. Leur éducation fut aussi complète qu'on la donnait alors aux enfants nobles,

[1] *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, ch. VI.

[2] Dureau de Lamalle, traduction des œuvres de Tacite, *Discours préliminaire*, p. 135.

[3] Plutarque, *Romulus*; Rollin, *Hist. romaine*, l. I, ch. I, § 2.

Digitized by Google

c'est-à-dire à ceux que l'on forma toujours avec le plus de soin. Dès le temps même de Romulus, il y eut à Rome un *clergé savant*[1]. Les prêtres de Rome ne recevaient le sacerdoce qu'à l'âge de *50 ans*, c'est-à-dire quand ils avaient acquis la plénitude de la sagesse et le caractère vénérable de la maturité. Ils étaient *historiographes* par état; et les fameuses *Annales*, qui plus tard ont servi de base à l'histoire, ont été écrites d'année en année par ces graves et savants pontifes[2]. Il paraît aussi qu'ils avaient le soin de rendre la justice.

Numa Pompilius est représenté comme un homme *religieux et savant*. Ce pouvait être un pontife, comme tout porte à le soupçonner. Le calendrier romain fut réglé sous son règne, et d'après une base qui indique chez les Romains des connaissances astronomiques déjà bien avancées[3].

Tarquin l'Ancien fonda *les écoles* proprement dites chez les Romains, en même temps que le Grand Cirque. Il est probable qu'il les institua sur le modèle des écoles grecques en général, et en particulier sur le modèle des écoles de Corinthe, d'où il tirait son origine[4].

Fabius Cunctator, dans son enfance, était *pesant de corps*. Plutarque observe que, pendant toute cette période, il fut aussi *pesant d'esprit et très-lent à concevoir les choses*. Plus tard, l'exercice avait rendu son corps alerte, et il avait du même

[1] Vertot, *Révolutions romaines*, l. I.

[2] Tacite, *Annales*, V, 4. Voir les explications données par Juste-Lipse, l'abbé Brotier et Dureau de Lamalle, sur les *Actes des Pontifes*, le *Journal du Sénat et du peuple*, et le *Journal de Rome* appelé *acta urbana*, *acta diurna*, *acta publica*.

[3] Plutarque, *Numa*, 3-9; Tite-Live, l. I, 19-21.

[4] Rollin, *Hist. romaine*, l. I, ch. II, art. 4. On peut conjecturer que les écoles romaines devaient ressembler fort à l'*école de Gabies* ou à l'*école de Faléries*, dont nous avons déjà parlé ci-dessus d'après Tite-Live. C'est surtout à ces détails, tirés d'un auteur latin, que nous croyons devoir renvoyer nos lecteurs.

Digitized by Google

coup donné l'éveil à son esprit [1]. Cette coïncidence est remarquable. Elle montre bien le rapport essentiel de l'état vivace des corps avec l'état intellectuel de l'âme. On en doit conclure que les travaux corporels sont d'une grande importance, même au bénéfice de l'esprit [2]. On s'explique dès lors aisément la supériorité intellectuelle et morale des peuples militaires, supériorité qui a toujours été frappante dès les temps reculés, en particulier chez les Hébreux, chez les Grecs, chez les Romains, et aujourd'hui chez les Français.

Scipion l'Africain fut un savant passionné pour l'étude. Au milieu de ses guerres, il aimait à s'entretenir des plus hautes questions avec les philosophes. Velléius Paterculus admirait les talents à la fois *littéraires et militaires* de ce grand capitaine [3]. Mencke lui-même a joint cet illustre exemple à tous ceux qui figurent dans sa curieuse *Bibliothèque des hommes fameux par la plume et l'épée.*

Sylla était versé profondément dans les littératures *grecque et latine,* et également fort dans l'une et dans l'autre. Il avait même tout négligé pour pouvoir mieux s'occuper des sciences [4]. Dans le principe, il *ignorait l'art de la guerre.* Mais c'était une exception à Rome, et qui n'était possible que chez un riche particulier. Grâce à ses connaissances

[1] Plutarque, *Fabius Maximus.* Pline le Jeune remarquait lui-même combien le mouvement du corps est favorable à la production des idées. Voir ses *Lettres,* livre I, lettres 6 et 7, où il dit expressément : « Mirum est ut animus agitatione motuque corporis excitetur ; » puis encore : « Corpori vaco, cujus fulturis animus sustinetur. »

[2] C'est une opinion que le philosophe Platon avait déjà soutenue. On sait que M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans son remarquable *Traité de Gymnastique,* s'est rangé sur ce point à l'avis de Platon, qu'il a d'ailleurs démontré par des raisons nouvelles. C'est la thèse que j'ai moi-même soutenue, après ces grands auteurs et mille autres, dans mon *Traité de l'introduction des idées napoléoniennes dans la discipline des colléges,* dont la première édition remonte à l'année 1856. Elle a converti, depuis peu M. Duruy ministre actuel de l'instruction publique et novateur fameux dans son département, où les réformes se succèdent d'un jour à l'autre.

[3] *Histoire romaine,* l. I, ch. 14.

[4] Salluste, *Guerre de Jugurtha,* 75-96.

Digitized by Google

supérieures, il fut bientôt un général accompli. Par où l'on voit que, si la guerre mène à la science, de son côté la science mène à la guerre. Un autre exemple pareil fut celui de Julien l'Apostat qui arriva novice à la guerre, et qui s'improvisa général illustre, par l'effet naturel de son savoir très-distingué.

Sertorius est lui-même un exemple de ce grand caractère qu'on admirait chez les Romains. On sait qu'il fut grand capitaine. Il se montra aussi le protecteur des arts et du goût, l'ami généreux des études littéraires. « Il prodiguait *l'or et l'argent* pour orner *casques et boucliers*. Il fournit aux Barbares eux-mêmes des *tuniques et des manteaux brodés*, les piquant d'émulation par son exemple. *C'est ainsi* qu'il les menait *à son gré*. Mais ce qui lui conquit surtout les cœurs, ce fut sa conduite à l'égard des enfants. Il prit ceux des *premières familles*, les réunit à Osca, et leur donna des maîtres pour les instruire dans les lettres *grecques et romaines*. Les pères étaient tout joyeux de voir leurs fils vêtus de *robes bordées de pourpre* se rendre aux écoles *avec décence*, et Sertorius *payer toute la dépense* de leur éducation, *les examiner souvent* lui-même, distribuer *des récompenses* à ceux qui se distinguaient, et leur donner de ces *ornements d'or* qu'on suspend au cou et que les Romains appellent Bulles [1]. » Ce témoignage est de Plutarque. Il nous montre quelle haute intelligence avait le brave Sertorius. Ce bel uniforme des écoliers, ces examens, ces récompenses, ce système d'émulation, cette gratuité de l'enseignement, voilà les nobles conceptions auxquelles on reconnaît tout d'abord l'esprit généreux d'un grand homme. On croirait voir ici s'annoncer déjà le noble cœur de Charlemagne ou la belle âme d'Alfred le Grand. C'est qu'en effet, par la pente naturelle des idées ou des instincts, tous les nobles cœurs se ressemblent.

[1] Plutarque, *Sertorius*, passim.

Digitized by Google

Le grand César savait écrire ou haranguer comme il savait combattre [1]. C'était le Napoléon de son époque [2]. Nous admirons son style précis, rapide et ferme, image de son système de guerre, qui était déjà le système d'Alexandre, et qui fut consacré de nouveau sous Napoléon comme la tactique par excellence ou la tactique moderne. Avec le système ancien, il s'agissait de faire la guerre avec des masses; mais nous avons vu que les Romains y renoncèrent bientôt. Le système moderne est tout l'opposé; il s'appuie sur le courage et l'adresse pour triompher du nombre. L'expérience lui a donné raison. On a vu souvent un petit nombre de bons soldats, soutenus par l'intelligence et le patriotisme, enfoncer les gros bataillons. Une sage tactique, en ménageant les forces pour ne les employer qu'à propos, supplée au nombre par la qualité, et donne à une poignée d'hommes résolus la valeur d'une puissante armée; de sorte que la présence de tant de soldats sur un champ de bataille peut devenir même, en certaines occasions, plus nuisible qu'utile. Alexandre, César et Napoléon se sont chargés de rendre évidente la supériorité de la tactique moderne. Nous employons ce terme à dessein; car Alexandre même est déjà un moderne, et à plus forte raison César. Il y a aussi deux systèmes en littérature : l'ancien, ou celui de la phrase, et le moderne, ou celui de l'idée. En comparant César et Cicéron pour le style, on voit jurer les deux extrêmes, comme si l'on comparait le sublime Bossuet au verbeux Massillon, ou mieux encore Napoléon Ier avec les parleurs ridicules de l'époque. Le style de César est donc aussi le style d'un auteur avancé,

[1] Salluste, *Conjuration de Catilina*, 54; Plutarque, *César*, passim; Tacite, *Annales*, l. XIII, 3.

[2] Napoléon Ier traduisit les *Commentaires de César*, et il en faisait sa lecture favorite. Napoléon III est l'auteur d'une remarquable *Vie de Jules-César*. Tacite lui-même témoigne que César était *l'émule des premiers auteurs*, et qu'il dominait ses contemporains par l'éloquence autant qu'il se distinguait par l'épée.

Digitized by Google

j'allais dire celui d'un moderne. Enfin, sous le même César, Artémidore de Cnide était *professeur de lettres grecques* à Rome [1] ; ce qui nous prouve qu'avant Mécène et le siècle d'Auguste [2], les arts et les sciences avaient rencontré la plus haute protection à Rome.

[1] Plutarque, *César*, 70.

[2] Voici comment M. Patin retrace l'état de la littérature sous Auguste et Mécène : « Cette protection des lettres, dit-il, qui avait été, au temps de la république, pour quelques praticiens d'élite, un goût, une distinction, l'emploi de nobles loisirs, l'ornement d'une haute fortune, quelquefois l'innocente prétention de la vanité, sembla prendre chez Mécène le caractère d'un ministère officiel. Mécène parut avoir mission, non pas seulement pour soutenir et encourager les talents, mais pour les recruter, les enrôler, les discipliner, leur donner le mot d'ordre de cette espèce de département de l'esprit dont il était le chef, et dont le siége était cette table hypocritement hospitalière qu'Auguste, qui s'y pourvoyait de panégyristes, appelait, dans sa correspondance confidentielle, d'un mot bien dur, *parasitica mensa*. Il est vraiment curieux de voir comment, sous le gouvernement d'Auguste et l'administration de Mécène, la littérature arrive en peu de temps à s'organiser, à faire corps, à former une société à part au sein de la société, un État dans l'État, ce qu'on a appelé depuis, mais ailleurs, *la république des lettres*, république alors bien monarchique, avec l'autre, toute dans la main de l'empereur. La littérature, ce n'est plus comme auparavant un petit nombre de vocations individuelles, éparses, isolées, sans aucun lien commun, nées fortuitement de la conscience du talent ou des inspirations du besoin ; ce n'est plus ce succès passager, furtif, borné, à l'exception de ce qui regardait le théâtre, aux suffrages de l'amitié, à la circulation restreinte de quelques rares copies. La littérature, c'est désormais tout autre chose. Il y a, en dehors de la foule des écrivains amateurs, tout un peuple d'écrivains dont les lettres sont la profession avouée : il y a *des ateliers de copies* où se multiplient les exemplaires de leurs œuvres ; il y a *des libraires* qui les répandent à Rome, en Italie, dans les provinces, en Afrique, par exemple, à Utique, où s'expédiaient les productions de rebut : il y a *des bibliothèques publiques* pour les recueillir, les conserver, les offrir, longtemps encore après qu'on les aura oubliées, à la curiosité des érudits et à l'industrie des plagiaires : il y a *des lectures d'apparat* où l'on s'essaie en toute sûreté devant un auditoire choisi, avant de se lancer au grand jour de la vraie publicité : il y a *des concours* où le pouvoir lui-même s'occupe de distribuer les rangs et les récompenses. Telle est, sous Auguste et sous Mécène, la constitution de la littérature romaine. » Sous Claude et Néron, l'usage des lectures publiques avait encore augmenté sa vogue chez le peuple romain. On y déclamait ses propres vers, ou ceux des poètes à la mode, ou les morceaux

Digitized by Google

Spartacus, Caton, Pompée, Germanicus, les deux Pline, et mille autres grands hommes, joignaient les avantages du corps à ceux de l'esprit. Le seul défaut de Germanicus, d'avoir *les jambes un peu grêles,* il le corrigea, par l'habitude qu'il prit de monter à cheval après ses repas. Il eut un grand succès dans *les deux langues* [1], comme on disait, c'est-à-dire le grec et le latin. Le sage Caton fut l'un des Romains les plus passionnés pour l'étude [2] ; il étudiait encore le grec sur ses vieux jours avec l'ardeur la plus vive d'un jeune homme ; il aimait aussi la vie rustique à l'égal des anciens Romains, et Cicéron témoigne avoir appris dans ses doctes écrits la connaissance parfaite qu'il avait de l'antiquité [3]. Caton serait de nos jours un archéologue passionné. Il suffit de nommer les deux Pline pour rappeler à l'esprit le souvenir de deux hommes d'un profond savoir. Pline l'Ancien a laissé beaucoup d'écrits, en particulier son *Histoire naturelle,* espèce d'encyclopédie où rien ne manque, sinon la disposition des matières en ordre alphabétique, à quoi n'avaient pas songé les anciens. Pline le Jeune est lui-même un auteur de la plus haute réputation.

Agricola, beau-père du célèbre Tacite, fut un romain d'une vie exemplaire et d'un savoir fort remarquable. Tacite nous apprend que cet homme si vénérable avait fait ses études à Marseille, dont l'école était doublement renommée pour la science profonde des maîtres et les bonnes mœurs des écoliers. On sait que la science fleurit surtout, sauf de rares exceptions, chez les hommes de bonnes mœurs. Ceux

fameux du temps passé. Les auteurs sont remplis d'allusions à cet usage. Voyez Juvénal, *Satires,* VI, 453 et suiv. ; XI, 177 et suiv. ; VII, 82 et suiv. ; Pline le Jeune, *Lettres,* livre I, lettre XV, n. 2 ; livre IX, lettre XXXVI, n. 4 ; Pétrone, *Satires,* LX et LIX ; Perse, *Satires,* I, 15-18. Ce dernier en fait une description comique. C'est dans ces lectures d'autrefois que M. Duruy a puisé l'idée des conférences publiques remises à la mode sous son ministère.

[1] Suétone, *Caligula,* l. VI.

[2] Cicéron, *De finibus bonorum et malorum,* l. III, n. 2 et 3.

[3] *Questions tusculanes,* l. I, 1 et 2 ; l. IV, 2.

Digitized by Google

qui sont des anges pour la conduite sont aussi des aigles pour la pénétration, comme nous l'avons remarqué déjà pour Bossuet et saint Thomas, les deux plus grands génies du monde. A Marseille, nous dit encore Tacite, régnaient la *politesse grecque* et la *frugalité provinciale*[1]. Tout cela s'accorde avec les observations précédentes et ne sert qu'à mieux les confirmer.

Le caractère de Trajan, détaillé par Tillemont, était analogue à celui de Napoléon Ier. *Sa table était frugale, mais joyeuse :* ce premier trait porte avec lui son enseignement. *Il prenait grand plaisir à l'exercice du corps :* c'est ici comme la source d'où tiraient naissance les hautes qualités d'un aussi grand homme[2]. Il était *très-affable* et savait *se rendre un homme populaire*, quoique placé au faîte de la grandeur. L'exemple de ce prince est un de ceux qu'on ne saurait trop proposer pour modèle aux souverains de tous les temps et de toutes les nations. Heureux les hommes à qui le ciel accorde de pareils chefs! Heureux les princes que leur bonté fait surnommer les *Pères du peuple!*

L'empereur Adrien ne fut pas moins zélé que ses prédécesseurs pour la culture et la protection des études. Il était lui-même très-savant, et on le cite avec éloge comme un des érudits et des artistes les plus consommés de son siècle[3]. Il publia un *Traité de Tactique*, où son érudition et sa capacité apparaissaient dans une mesure qui fut jugée extraordinaire pour le temps. L'exemple de cet empereur romain nous rappelle, à certains égards, celui de l'Empereur actuel des Français, de Napoléon III, écrivain militaire et historien

[1] *Vie d'Agricola*, IV. Voyez le bel éloge que Cicéron faisait déjà, de son temps, de l'école de Marseille *qui efface les écoles de la Grèce et même toutes les écoles du monde* (Discours pour L. Flaccus, 26).

[2] Lenain de Tillemont, *Histoire des Empereurs*, Trajan, art. 2 et 3.

[3] Amédée Thierry, *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, Introduction, III, sect. 3; Franz de Champagny, *Histoire des Antonins*, t. I, passim.

Digitized by Google

distingué, grand philosophe, grand physicien, grand politique et grand artiste. Nous n'étendrons pas la comparaison pour ne pas trop louer les vivants.

Néron, lui-même, élevé par Burrhus et Sénèque, avait tous les talents que l'on acquiert par une culture d'esprit soignée [1]. Il était *musicien, poëte, orateur, et artiste* en tous genres [2]. Il fut, comme Voltaire et Rousseau, un des exemples rares et encore trop nombreux de la présence d'un beau génie dans une âme basse et ravalée. Sous le règne de ce prince exécré, c'était l'usage à Rome que les *fils des princes* mangeassent *avec les autres nobles de leur âge,* sous les yeux de leur parents, à une table séparée et *plus frugale.* Cette coutume, qui datait de loin, nous paraît des plus sages. L'excès de nourriture appesantit l'esprit et le matérialise; la privation l'aiguise, l'anime et le surexcite; c'est une expérience qui s'est vérifiée dans tous les temps. Voilà pourquoi l'empereur Charlemagne remarquait la supériorité intellectuelle et l'ardeur à s'instruire, non pas chez les enfants des riches, mais bien plutôt chez les enfants des pauvres [3].

Pour juger de l'instruction et de la civilisation du peuple romain, il faut voir non-seulement les personnages illustres, mais toute la nation prise en masse, et principalement les armées. Comme le remarque déjà dans ses *Études historiques* le célèbre Châteaubriand, les armées romaines eurent à faire

[1] Suétone, *Néron,* passim.

[2] Tacite, *Annales,* l. XIII, 3, et l. XVI, 73, suppl.

[3] « Après une longue absence, dit le moine de Saint-Gall, le très-victorieux Charles, de retour dans la Gaule, se fit amener les enfants remis aux soins de Clément, et voulut qu'ils lui montrassent leurs lettres et leurs vers. *Les élèves sortis des classes moyenne et inférieure présentèrent des ouvrages qui passaient toute espérance,* et où se faisaient sentir les plus douces saveurs de la science; *les nobles,* au contraire, *n'eurent à produire que de froides et misérables pauvretés.* » Voir la *Vie de Charlemagne* par le moine de Saint-Gall; Guizot, *Hist. de la civilisation en France,* t. III; Abel Hugo, *France historique et monumentale,* t. II, p. 342-344.

Digitized by Google

des *marches immenses :* elles en recueillirent le profit [1]. Il y a de la fatigue à de telles marches, même pour le bon soldat ; mais il y a aussi le revers de ce côté pénible : ce revers est toujours un progrès de l'esprit, comme on le voit chez nous pour un assez bon nombre de lourds paysans qui viennent se dégrossir et se façonner dans les troupes, en quelques années de service et même en quelques mois. Il est de fait que l'exercice du corps prépare les lumières de l'esprit. Châteaubriand le dit lui-même dans son *Essai sur la littérature anglaise,* où nous lisons ces importantes remarques : « Dante était un citoyen illustre et un guerrier vaillant. Le Tasse eût été bien placé dans la troupe brillante qui suivait Renaud. Lope et Caldéron portèrent les armes. Ercilla est à la fois l'Homère et l'Achille de son épopée. Cervantès et Camoëns montraient les cicatrices glorieuses de leur courage. Milton s'était longtemps livré à l'exercice des armes. Le style de ces poètes-soldats a souvent l'élévation de leur existence [2]. » Le même écrivain revient encore à des réflexions analogues, à propos des armées romaines, et il ajoute ce mot profond : « Le général, qui se transportait sur des terrains si divers, *accroissait son expérience et son génie* avec le vol de ses aigles [3]. » Toute proportion gardée, on en peut dire autant de la troupe entière que du général ; et il est certain que les expéditions profitent, sous le rapport intellectuel, à tout le monde, depuis le général en chef jusqu'au simple soldat. En général, la différence est palpable entre un homme qui a voyagé et le bon ermite qui n'a jamais perdu de vue le clocher de son village ni déserté le coin du feu.

[1] Châteaubriand, *Études historiques,* I, première partie, concernant l'époque de Marc-Aurèle.

[2] Châteaubriand, *Essai sur la littérature anglaise,* p. 363 et 384 de l'édition Vermot. Voir ma brochure *De l'introduction des idées napoléoniennes dans la discipline des colléges,* p. 9-11.

[3] *Études historiques,* I, première partie.

Digitized by Google

La civilisation des Romains prit une direction tout autre que celle des Grecs. Nous ne voyons pas à Rome cette quantité de gens oisifs, ni ces vains discoureurs qu'on voyait chez les Athéniens [1]. La république romaine se contentait de ses soldats, de ses ouvriers et de ses écrivains; mais quant aux arts de luxe, elle n'en fut jamais la patrie. Le véritable Romain était né pour l'action, et non pas pour le rêve. Cependant l'architecture des Romains avait un caractère monumental, où la perfection de l'art apparaissait dans son application à des objets d'utilité. Strabon nous dit que les Romains n'ont épargné ni frais ni travail pour construire *des aqueducs* [2], *des égoûts et des routes*, trois objets essentiels que les Grecs avaient tout à fait négligés. Tout le monde connaît les belles routes romaines, telles que la voie Appienne, la voie Aurélienne, la voie Flaminienne, et quantité d'autres. Elles étaient pavées, solides et spacieuses [3]. Elles s'étendaient, de tous côtés, depuis les extrémités occidentales de l'Europe et de l'Afrique jusque dans l'Asie-Mineure, sur un développement d'environ quarante mille de nos lieues françaises. Le réseau actuel des chemins de fer en Europe n'offre pas un travail qui soit plus gigantesque. Les voies romaines partaient presque toutes du milliaire de Rome; des colonnes de marbre, posées de mille en mille sur tout leur parcours, servaient à marquer les distances. Les aqueducs romains, dont nous pouvons

[1] Voir le double portrait que fait des Athéniens et des Romains le savant abbé Auger, dans sa traduction des *OEuvres complètes de Démosthènes et d'Eschine*, édition revue par Planche, t. I, p. 192-197.

[2] L'Italie était couverte d'aqueducs. Rome à elle seule en possédait quatorze, comme le raconte Procope. On admire encore en Espagne celui de Ségovie, aussi bien conservé, dit-on, que s'il venait seulement d'être achevé. La Gaule était celle de toutes les provinces romaines qui en possédait le plus. On voit encore à présent les ruines de ceux de Lyon, Metz, Orange, Fréjus, Nîmes, Toulon, Arcueil, Coutances, etc.

[3] Godeau, *Histoire de tous les peuples*, t. I, p. 209-211.

Digitized by Google

juger par les restes de celui de Jouy près de Metz [1], étaient eux-mêmes un travail de géants. La ville de Rome surtout était remplie de beaux et somptueux monuments. Le Cirque, établi d'abord *en charpente* sous Tarquin-l'Ancien, puis construit *en pierre* sous Tarquin-le-Superbe, et décoré plus tard d'une quantité d'embellissements, pouvait contenir, assure-t-on, jusqu'à 200,000 spectateurs [2]. Il avait une longueur de 730 mètres et une largeur de 320. « Les Romains, dit Bossuet, n'épargnaient rien pour la grandeur et la beauté de leur ville. Dès leurs commencements, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole, bâti par Tarquin-le-Superbe, et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étaient dignes dès-lors de la majesté du plus grand des dieux et de la gloire future du peuple romain. Tout le reste répondait à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques même et les égoûts de la ville avaient une magnificence qui paraîtrait incroyable, si elle n'était attestée par tous les historiens et confirmée par les restes que nous en voyons. Que dirai-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnait au peuple? En un mot, tout ce qui servait au public, tout ce qui pouvait donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie, se faisait avec profusion autant que le temps le pouvait permettre [3]. »

[1] Dans la *France historique et monumentale* par Abel Hugo, t. I, p. 398-399 du texte, et planche L, on trouve trois beaux dessins d'aqueducs gallo-romains, avec les explications à l'appui. Ces dessins et ces explications sont relatifs aux aqueducs romains de Saint-Just (Rhône), de Gargallon (Var), et de Jouy-aux-Arches (Moselle).

[2] Godeau, *Histoire de tous les peuples*, t. I, p. 658.

[3] *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, ch. VI. Voir dans le *Magasin pittoresque*, année 1833, p. 161-162, une intéressante description du Colysée, avec des gravures qui donneront une idée de ce que fut autrefois l'architecture romaine.

Digitized by Google

C'est surtout l'esprit généreux, la sagesse admirable des Romains qu'il est à propos de remarquer. « Ils n'étaient pas, comme le dit encore Bossuet, de ces conquérants brutaux et avares qui ne respirent que le pillage, ou qui établissent leur domination sur la ruine des pays vaincus. Les Romains rendaient meilleurs tous ceux qu'ils prenaient, en y faisant fleurir la justice, l'agriculture, le commerce, les arts même et les sciences, après qu'ils les eurent une fois goûtés. C'est ce qui leur a donné l'empire le plus florissant et le mieux établi, aussi bien que le plus étendu qui fut jamais. Depuis l'Euphrate et le Tanaïs jusqu'aux colonnes d'Hercule et à la mer Atlantique, toutes les terres et toutes les mers leur obéissaient : du milieu et comme du centre de la mer Méditerranée, ils embrassaient toute l'étendue de cette mer, pénétrant au long et au large tous les États d'alentour, et la tenant entre deux pour faire la communication de leur empire. On est encore effrayé quand on considère que les nations qui font à présent des royaumes si redoutables, toutes les Gaules, toutes les Espagnes, la Grande-Bretagne presque tout entière, l'Illyrique jusqu'au Danube, la Germanie jusqu'à l'Elbe, l'Afrique jusqu'à ses déserts affreux et impénétrables, la Grèce, la Thrace, la Syrie, l'Égypte, tous les royaumes de l'Asie-Mineure et ceux qui sont enfermés entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, et les autres que j'oublie peut-être ou que je ne veux pas rapporter, n'ont été durant plusieurs siècles que des provinces romaines. Tous les peuples de notre monde, jusqu'aux plus barbares, ont respecté leur puissance ; et les Romains y ont établi presque partout, avec leur empire, les lois et la politesse. C'est une espèce de prodige que dans un si vaste empire, qui embrassait tant de nations et tant de royaumes, les peuples aient été si obéissants et les révoltes si rares. Quelle facilité n'apportait pas à la navigation et au commerce cette merveilleuse union de tous les peuples du monde sous un même empire ? La société romaine embrassait tout ; et à

Digitized by Google

la réserve de quelques frontières inquiétées quelquefois par les voisins, tout le reste de l'univers jouissait d'une paix profonde. Ni la Grèce, ni l'Asie-Mineure, ni la Syrie, ni l'Égypte, ni enfin la plupart des autres provinces, n'ont jamais été sans guerre que sous l'empire romain ; et il est aisé d'entendre qu'un commerce si agréable des nations servait à maintenir dans tout le corps de l'empire la concorde et l'obéissance. Les légions distribuées pour la garde des frontières, en défendant le dehors, affermissaient le dedans. Ce n'était pas la coutume des Romains d'avoir des citadelles dans leurs places, ni de fortifier leurs frontières ; et je ne vois guère commencer ce soin que sous Valentinien Ier. Auparavant on mettait la force et la sûreté de l'empire uniquement dans les troupes, qu'on disposait de manière qu'elles se prêtaient la main les unes les autres. Au reste, comme l'ordre était qu'elles campassent toujours, les villes n'en étaient point incommodées, et la discipline ne permettait pas aux soldats de se répandre dans la campagne. Ainsi les armées romaines ne troublaient ni le commerce ni le labourage : elles faisaient dans leur camp comme une espèce de ville, qui ne différait des autres que parce que les travaux y étaient continuels, la discipline plus sévère et le commandement plus ferme. Elles étaient toujours prêtes pour le moindre mouvement ; et c'était assez pour tenir les peuples dans le devoir que de leur montrer seulement dans le voisinage cette milice invincible. Mais rien ne maintenait tant la paix de l'empire que l'ordre de la justice. L'ancienne république l'avait établi ; les empereurs et les sages l'ont expliqué sur les mêmes fondements ; tous les peuples, jusqu'aux plus barbares, le regardaient avec admiration, et c'est par là principalement que les Romains étaient jugés dignes d'être les maîtres du monde[1]. » Ce portrait des Romains, retracé avec une évidente complaisance, est de la

[1] *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, ch. VI.

Digitized by Google

main de Bossuet. On pourrait le croire un portrait idéal ou de fantaisie ; et pourtant rien n'y sort des bornes de la vérité pure. Les Romains furent tels que Bossuet nous les dépeint.

Les causes de la grandeur et de la décadence des Romains sont admirablement décrites par deux de nos auteurs classiques, par Bossuet [1] et Montesquieu [2]. Nous permettra-t-on d'étudier de nouveau d'aussi grands faits après de pareils maîtres? Nous permettra-t-on surtout de donner à ces grands problèmes une solution nouvelle? Voici, du moins, l'explication qui paraît la plus simple, et qui en trois mots donne la réponse à tout.

Rome fut fondée au milieu des religieuses populations du Latium, qui dès lors étaient belliqueuses et agricoles au suprême degré. C'est par sa religion, son agriculture et son esprit guerrier que Rome s'est élevée; c'est en abandonnant ces trois grandes choses qu'elle a elle-même causé sa ruine. Cette proposition est assez importante pour être démontrée.

« Une chose, dit Godeau, paraît d'abord inexplicable : c'est la prodigieuse fourmilière d'hommes qui couvrait alors le sol de l'Italie centrale ; ce sont ces peuples connus sous les noms d'Albains, de Sabins, de Latins, de Volsques, de Véïens, de Falisques, d'Herniques, de Rutules ou Ardéates, de Marses, de Tarquiniens, de Vulsiniens, renfermés tous dans une étendue d'environ 40 lieues de long sur 30 à 35 de large, et d'environ 2,500 lieues carrées de superficie, mettant tous sur pied des armées de 20, 25, 30 et 40 mille hommes. En prenant pour terme moyen 25 mille guerriers pour chacune de ces diverses nations, cela donnera 300 mille hommes en état de porter les armes. Si nous y joignons 100 mille hommes pour les Romains, nous en

[1] *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, ch. VII.

[2] *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains.*

Digitized by Google

aurons 400 mille; et comme il ne peut y avoir qu'un guerrier sur dix individus, cela donnera quatre millions d'habitants, ou 3,600 par lieue carrée, nombre prodigieux pour un pays uniquement agricole[1]. » Un savant italien, l'abbé Denina, a trouvé la possibilité de ce nombre d'hommes dans leurs mœurs, c'est-à-dire dans leur travail et leur sobriété : « Chaque famille, dit-il, habitait une cabane qui n'occupait que l'espace nécessaire pour contenir les individus qui la composaient et le bétail qui, avec le petit champ, faisait toute sa richesse. Les épouses, ces robustes Sabines dont parle Horace, les jeunes filles, les enfants, dès qu'ils pouvaient manier le hoyau, travaillaient ce champ qui leur rendait une récolte telle, qu'une superficie de trois ou quatre arpents pouvait nourrir jusqu'à dix personnes. Ces peuples n'avaient que deux métiers, la culture et la guerre; mais la guerre ne les détournait de leurs travaux que pour quelques jours, ou pour repousser l'agression, ou pour aller ravager les champs de leurs voisins. Leur nourriture était d'une extrême simplicité : du pain, de l'eau, du laitage, des légumes et parfois la chair de leurs bestiaux[1]. » Il y avait peu de villes chez ces vieux Sabins, et ils ne les avaient bâties que pour mettre à couvert et défendre contre l'ennemi leurs femmes, leurs enfants, leurs grains et leur bétail. « Un peuple qui travaille, reprend Godeau, est rarement un peuple dissolu; aussi, chez toutes les nations de l'Italie centrale, les mœurs étaient-elles simples et austères; et l'infamie, quelquefois même des châtiments terribles punissaient ceux qui les outrageaient. La religion des anciens Etrusques contribuait aussi à maintenir cette pureté de mœurs. Ils avaient de la divinité une idée plus

[1] *Histoire de tous les peuples*, t. I, p. 648.

[1] *Des révolutions d'Italie*, t. I. Cet important ouvrage du savant Denina fut composé en italien et divisé en 24 livres. Il en existe une bonne traduction française par Jardin, en 8 vol. in-12, 1770. La meilleure édition talienne est celle de Milan, 1820, 3 vol. in-8°, avec les additions de Reina.

Digitized by Google

élevée que les Grecs, qui donnèrent le nom de leur Jupiter à tous les premiers dieux des nations qui les avoisinaient, ou dont ils eurent quelque connaissance ; mais le Jupiter des Etrusques, puisqu'il faut bien l'appeler ainsi, n'était point le Jupiter dissolu, ravisseur, adultère des Grecs, et les dieux de Numa ne furent jamais les déités libertines et vindicatives des Hellènes. Il y avait dans le culte des peuples italiens, surtout des Romains, beaucoup de pratiques superstitieuses que les Grecs ne connurent point, comme les pronostics tirés du vol des oiseaux, des entrailles des victimes, de la manière dont mangeaient les poulets sacrés ; mais ces superstitions naïves, après tout, ne firent boire la ciguë à aucun sage et ne firent couler le sang de personne [1]. »

Les Romains, implantés pour ainsi dire au milieu de ces populations simples, robustes et laborieuses, en prirent toutes les habitudes. Si, dans le principe, ils ne furent véritablement qu'une troupe d'aventuriers et de vagabonds, on les vit bientôt se transformer en un peuple sage, destiné à la durée et à l'agrandissement parce qu'il excellait dans le métier de la guerre sans cesser d'être cultivateur. Peu d'arts s'introduisirent chez les Romains. Cependant ils s'appliquèrent beaucoup à la construction, et se distinguèrent par leur architecture, comme on l'a vu précédemment. Ils paraissent avoir aussi cultivé la musique. Lors du triomphe de Paul-Émile, on vit l'armée romaine défiler par compagnies et *en chantant* de diverses manières : soit *à la romaine,* façon gaie, bachique ou satirique, soit *à la grecque*, façon triomphale et solennelle [2]. Les armées romaines employaient divers instruments, savoir : la trompette droite, *tuba*, la trompette courbée, *cornu*, et la trompette contournée, *buccina* [3]. Ces divers instruments servaient pour les signaux de

[1] *Histoire de tous les peuples*, t. I, p. 650.
[2] Plutarque, *Paul Émile*, 37-38.
[3] Tacite, *Annales*, l. XVI, 73, supplément.

Digitized by Google

l'infanterie. La cavalerie avait une autre façon d'instrument, celui qu'on nommait *lituus*. Pour désigner une sonnerie en général, on se servait du mot *classicum*. Il est difficile de savoir si cette musique des armées romaines était simplement une *musique d'ordonnance*, ou si elle approchait plus ou moins de ce que nous nommons aujourd'hui *la musique militaire*. La flûte fut aussi connue des Romains[1]. Tibérius Gracchus, lorsqu'il parlait à la tribune, avait à ses côtés un joueur de flûte qui lui donnait le diapason. On sait que Néron, à sa dernière heure, s'écriait tristement : *Quel dommage de voir ainsi périr un aussi bon joueur de flûte!* et Tacite même nous dit que, pour un moment, Néron jouait de *l'orgue hydraulique*[2], instrument d'une nouvelle invention.

Pendant longtemps les Romains ignorèrent les commodités les plus communes de la vie sociale, celles même où le luxe n'avait manifestement aucune part. Ce fut à grand'peine que, dans le sixième siècle de Rome, les dames purent obtenir, malgré les violents discours de l'austère Caton, d'ajouter quelque chose à leur parure. La sainteté du lien conjugal était si respectée, que ce ne fut que cinq cents ans après Romulus qu'eut lieu le premier divorce; et encore n'eut-il lieu que pour cause de stérilité. Si de telles mœurs avaient toujours duré, à l'ombre salutaire de la religion, de l'esprit militaire et de l'agriculture, l'empire des Romains n'aurait jamais cessé.

Mais, après la conquête de la Grèce et de l'Asie, le luxe, la licence et le débordement de presque tous les vices pervertirent les Romains. Alors s'éteignit leur patriotisme, auparavant si généreux, si pur; alors se perdirent leurs mœurs autrefois si rigides, et se déprava foncièrement leur noble caractère. Il faut que la progression dans cette corruption envahissante ait été bien rapide, puisque l'historien Salluste,

[1] Cicéron, *Tusculanes*, I, 1 et 2; IV, 2; *Des Lois*, II, 15 et 25.
[2] Annales, l. XVI, 73.

Digitized by Google

qui vivait un demi-siècle avant l'ère chrétienne, en fait un tableau plein de vigueur et de vérité [1]. Avarice, gourmandise, libertinage effréné, rapines, incestes, meurtres, vénalité, trahison, projets d'incendie, étaient choses communes, surtout chez les grands, d'où ces vices descendaient dans les masses. « Car, dit Godeau, quel patriotisme avaient des soldats qui suivaient la bannière d'un Marius ou d'un Sylla, d'un César ou d'un Pompée, d'un Antoine ou d'un Octave, sans s'inquiéter si cette bannière était ou non levée contre l'ordre du sénat, contre le vœu du peuple, et contre le cri de la patrie? Soldats qui ne voyaient pour mesure de leur fidélité que les riches dépouilles des proscrits promises à leur rapacité. Les richesses du monde conquis, devenues la proie des grands, avaient élevé à Rome des fortunes incroyables [2]. » Déjà du temps de Salluste, ces opulents patriciens, ne sachant à quoi employer leurs trésors, faisaient jeter des môles dans la mer pour y bâtir des maisons de campagne, enclore des parcs immenses, où ils entretenaient des bêtes fauves, et avaient enlevé à la culture le sol de presque toute l'Italie, changée en enclos et en viviers [3]. Mais les loisirs d'un peuple paresseux, auquel on fournissait jusqu'à son pain, devaient être remplis; et alors on l'amusa par des spectacles, qui devinrent presque une condition de son existence. De là ce refrain des écrivains qui, en parlant des mœurs des Romains sous les empereurs, ont répété qu'il ne leur fallait plus que deux choses : *du pain* et *des spectacles*, PANEM ET CIRCENSES [4]. Pour du pain, la féconde Sicile, les fertiles côtes de l'Afrique, l'inépuisable Égypte, le monde romain lui-même tout entier étaient à la disposition

[1] *Conjuration de Catilina*, 7-16.

[2] *Histoire de tous les peuples*, t. I, p. 664.

[3] *Conjuration de Catilina*, ch. 20. C'est la matière des récriminations que le démagogue faisait valoir aux yeux de ses complices, dans le fameux discours par lequel il entreprit de les soulever.

[4] Voir, à ce sujet, Tertullien, *Apologétique*, saint Augustin, *Cité de Dieu*, et les ouvrages assez connus des principaux auteurs ecclésiastiques.

Digitized by Google

des empereurs pour en fournir. On avait la puissance, il suffisait de vouloir; et on voulait de chaque contrée, non seulement du grain, mais encore tout ce qu'elle produisait de plus précieux. Quant aux spectacles, ils étaient de plusieurs espèces : d'abord les jeux du cirque, et ensuite les jeux scéniques ou dramatiques. Mais les premiers, plus animés, plus belliqueux, nous pourrions même dire plus féroces, étaient bien plus du goût des Romains. Il n'était pas étonnant que la population d'une ville immense de plus de quinze lieues de circuit, et qui au temps de sa plus grande gloire renfermait trois millions d'habitants, d'autres disent sept millions, y compris les esclaves; il n'était pas étonnant, disons-nous, que cette population, en grande partie oisive, riche, ou du moins ayant tout pour les premiers besoins de la vie, courût en foule aux dix cirques destinés à multiplier et à varier les spectacles [1]. Là, tous ces désœuvrés accouraient voir : 1° les *courses,* tant celles à pied que celles à cheval; 2° les *exercices gymnastiques,* tels que la lutte, le pugilat, le disque, et le javelot; 3° les *combats des gladiateurs,* malheureux esclaves ou hommes déterminés, qui, quelquefois renversés dans l'arène par leurs antagonistes, attendaient le signal de mort ou de salut de ce peuple dénaturé qui se plaisait à voir de sang-froid palpiter le mourant; 4° les *combats mutuels de bêtes féroces,* qu'on faisait venir à grands frais de vingt climats divers, pour les obliger à se précipiter les unes sur les autres, par une suite de chocs plus ou moins curieux, tels que ceux du tigre contre l'éléphant, ceux du lion contre le taureau rendu furieux, ceux de l'ours contre la panthère, spectacles devant lesquels un homme de cœur ne pourrait que frémir; et 5° enfin les *combats d'hommes contre les bêtes féroces,* où la vie de l'homme était jouée pour le raffinement du plaisir, et où l'horreur de la scène parvenait à son comble.

[1] Pour juger du changement des mœurs, comparez à ces spectacles le détail des *Jeux scéniques* fait par Cicéron à Marius, *Lettres de Cicéron,* CXXVI.

Digitized by Google

Tels étaient les Romains dans la phase de leur décadence. Il fallait voir alors, dans les dix cirques de la grande Rome dégénérée, les singuliers plaisirs que prenaient à la fois deux millions de personnes. Là se rendaient, vêtus de la toge, du laticlave, du paludamentum, de la prétexte, de la chlamyde, du chlaïna, de la tunique, tous les rangs et toutes les conditions de la société romaine, le consul, le sénateur, le préteur, le tribun, le questeur, le chevalier, le scribe, le philosophe, l'artiste, l'ouvrier, le prolétaire, l'oisif, l'affranchi, la grave matrone romaine entourée de ses belles esclaves, l'épouse du consulaire, du patricien, du simple citoyen de condition libre, et la courtisane même, dont le règne est surtout prospère dans une société corrompue. Des spectacles qui ne coûtaient rien et qui occupaient presque l'universalité des habitants une partie de la journée, devaient les empêcher de porter des regards scrutateurs sur la machine, d'ailleurs peu compliquée, de leur gouvernement. On ne se passionnait plus ni pour la loi agraire, ni pour les priviléges des plébéiens, ni pour les élections des comices, mais bien pour tel comédien, tel gladiateur, tel cocher, tel coureur, qui souvent avait des partisans et des antagonistes échauffés au point d'en venir aux mains. Plus tard, quand ces jeux furent établis à Constantinople à l'instar de ceux de Rome, une rixe de l'hippodrome amena l'embrâsement d'une partie de cette capitale de l'empire d'Orient.

Nous devons croire que toute cette immense population vivait sobrement, dans le temps même où le luxe de la table des grands était porté jusqu'à l'extravagance. Du pain avec un peu de sel constituait le léger repas qui se faisait après midi et qu'on appelait *prandium*. Le soir, de grosses viandes, des légumes formaient la *cène,* qui était à proprement parler le seul repas de la journée. Telle était la nourriture du peuple. Sa boisson n'était guère que de l'eau. L'usage du vin, en général, était réservé pour les riches. Mais il y avait une énorme différence entre cette nourriture simple et fru-

Digitized by Google

gale de la masse du peuple et les festins ou même les repas ordinaires des grands, où éclataient à l'envi la somptuosité et la délicatesse. La rareté et le prix des mets, plus que leur goût, étaient ce que recherchaient ces sensuels et fastueux descendants des Décius, des Fabricius et des Cincinnatus. Le paon, le faisan, la cigogne et autres oiseaux rares, apportés ou élevés à grands frais; les huîtres, dont ils étaient très-avides, surtout celles du cap Circé; l'esturgeon, le turbot, le surmulet, les palourdes du lac Lucrin, les burets pris dans la mer de Baïes, les hérissons de Misène, les escargots d'Afrique, le sanglier d'Ombrie, et une prodigieuse quantité d'autres productions de la terre et des eaux figuraient sur les tables, assaisonnées de mille manières. « Un cuisinier, dit Godeau, était un personnage important et souvent très-recherché, s'il passait pour habile dans son art. L'art culinaire avait été perfectionné par Apicius, ce fameux gastronome romain, contemporain d'Auguste et de Tibère, qui, après avoir perdu sa fortune de 100 millions de sesterces, ou de 22 millions de francs, s'empoisonna de désespoir, parce que, réduit à environ 1,200 mille francs de notre monnaie, ou 60 mille francs de rentes, il ne pensait pas qu'un honnête homme pût vivre avec un aussi faible revenu. Les vins des crûs les plus renommés de l'Italie, le massique, le falerne, le cécube et autres figuraient à côté des vins fameux de la Grèce et de l'Asie, tels que ceux de Lesbos, de Chypre et de Cos. Les pâtisseries et les fruits les plus exquis, et surtout les raisins, formaient le dessert, qui, comme chez nous, terminait le repas. Ce repas se partageait en trois parties : le premier service, le second service, et le dessert. Le premier service qu'on appelait *primæ mensæ* ou *gustatio*, c'est-à-dire premières tables ou goûter, commençait par des œufs frais, des laitues, des olives et des huîtres, pour mettre en appétit. Le second service, qui formait à proprement parler le repas, se composait de volailles, gibier, viandes solides, qu'on entremêlait

Digitized by Google

de fruits secs et crus. Chez les grands, des officiers ou premiers domestiques étaient chargés des détails du service; c'étaient le maître d'hôtel, en latin *structor*, et le découpeur, en latin *carptor*. On choisissait aussi le roi du festin, *rex* ou *magister convivii*, qui réglait la manière de boire et la conversation des convives [1]. »

Telles étaient les mœurs fastueuses introduites dans la société romaine et qui la caractérisèrent dans les derniers temps. Nous nous abstiendrons d'ajouter à ce tableau d'un peuple en décadence la peinture des mœurs encore plus ravalées qui devinrent la plaie ou le ver rongeur de Rome et de Constantinople, sous Auguste, Tibère et les autres empereurs romains, jusqu'à la fin du *Bas-Empire*, c'est-à-dire jusqu'à la destruction de la puissance romaine par les Barbares, qui furent en ceci les exécuteurs de la justice de Dieu. C'est la pensée que saint Paul exprime au chapitre Ier de l'*Épître aux Romains*, où il conclut par ces mots expressifs : *Qui talia faciunt, digni sunt morte* [2].

Ainsi, Rome fut guerrière, agricole et morale, dans ses commencements et pendant le temps que dura sa puissance. Elle devint, au contraire, immorale, oisive, efféminée, lorsqu'arriva sa décadence; et sa ruine dès lors devint chaque jour plus imminente. C'est donc par l'esprit militaire, excité et entretenu par la religion et l'agriculture, que Rome a vécu si longtemps et s'est élevée à une si haute puissance. C'est en abandonnant ces trois principes de sa force et de sa durée, l'esprit militaire, l'esprit laborieux, l'esprit moral, qu'elle a elle-même causé sa ruine et couru à sa perte [3].

[1] *Histoire de tous les peuples*, t. I, p. 654-655.

[2] Rom. I, 32.

[3] C'est ainsi que Cicéron, *République*, l. II, 4, explique déjà la chute de Carthage et celle de Corinthe. Voici ses paroles : « Nec vero ulla res magis labefactam diù et Carthaginem et Corinthum pervertit aliquando, quàm *hic error et dissipatio civium*, quod, mercandi cupiditate et navigandi, *et agrorum et armorum cultum* reliquerant. »

Digitized by Google

Concluons, une fois de plus, qu'avec l'esprit militaire un empire fleurira toujours, parce que c'est la marque certaine qu'il est fondé sur la religion et sur l'agriculture. Sans l'esprit militaire, dont le défaut suppose absence de religion et manque d'agriculture, un empire périra toujours. Ainsi s'expliquent les destinées des grandes nations, qui s'élèvent ou qui tombent, selon que la divine Providence leur donne ou leur retire l'esprit militaire [1], autrement dit l'esprit de vie. C'est qu'en effet l'esprit militaire, comme nous l'avons établi dans une série d'études sur l'histoire des grands peuples, est l'expression même de la société, ou la mesure naturelle de la religion, de l'agriculture, de la littérature, de l'ensemble des arts et des sciences d'où résulte la physionomie particulière ou la civilisation individuelle de chaque peuple. Tel est le sens profond de cette parole de Job, dont l'histoire est le commentaire et la justification tout à la fois [2] : *Militia est vita hominis super terram ;* ce qui revient à dire : *L'esprit militaire est un esprit de vie.*

FRANÇOIS JACQUOT.

[1] Cette philosophie nouvelle de l'histoire des empires ne contredit nullement celle que Bossuet pose en principe dans la 3e partie de son célèbre *Discours sur l'histoire universelle ;* mais elle la confirme et la corrobore bien plutôt.

[2] Job, VII, 1.

L'Administrateur-Gérant,

A. ROUSSEAU.

Metz. — Typ. ROUSSEAU-PALLEZ.

Digitized by Google

LA GUERRE DE TRENTE ANS

EN BOHÊME

La Destruction du protestantisme en Bohême, épisode de la guerre de Trente ans, par Rodolphe Reuss; nouvelle édition revue et augmentée. — Strasbourg et Paris, 1868, in-8° de (II) — II — 140 pages.

L'histoire religieuse et même l'histoire des dogmes sont l'objet de nombreuses études qui trouvent souvent des lecteurs qui ne sont pas toujours des membres du clergé. La critique y a appliqué ses nouvelles méthodes et l'exactitude de ses procédés, et souvent les résultats auxquels elle arrive obligent les théologiens à sacrifier d'anciennes démonstrations qui paraissaient inattaquables encore au commencement de ce siècle.

Ce goût pour les études religieuses, si général de notre temps, contraste avec l'abandon de la philosophie. Ce n'est pas qu'on mette ses préceptes en oubli dans ce qu'ils ont d'applicable à la pratique de la vie ou à la direction de l'esprit, mais ses théories et ses systèmes ne préoccupent plus qu'un petit nombre d'adeptes. Que sont devenus la ferveur et l'enthousiasme d'autrefois? Quel problème donne-t-on à résoudre à la métaphysique? Où en sont les écoles depuis qu'on sait que Maine de Biran, le plus accrédité peut-être des philosophes modernes, a constaté l'inanité de leurs doctrines quand elles ne s'appuient pas sur la religion?

Digitized by Google

On peut dire que, de quelque manière qu'on la comprenne, la religion est l'objet d'un sentiment vivant qu'on éprouve à l'usage et qui se révèle toujours dans les traverses de la vie, si du moins on doit en sortir vainqueur.

Nous sommes loin de ces déclamations sur les maux que la religion a engendrés : nous savons maintenant que si le sentiment religieux est irréductible dans son principe, il est invariable dans ses manifestations, et que ses écarts méritent d'être étudiés non moins que ses bienfaits. La force morale des innombrables confesseurs de leur foi — quelle qu'elle fût, — dans les persécutions religieuses comme dans la carrière apostolique, donne aux faits qui affligent le plus notre conscience une grandeur incomparable, bien propre à captiver les hommes de foi chétive, si nombreux aujourd'hui.

C'est à ce point de vue que je crois devoir signaler aux lecteurs de la *Revue de l'Est* l'opuscule dont le titre figure en tête de cet article. La destruction du protestantisme en Bohême est un des plus tristes épisodes de la guerre de Trente ans. Ce malheureux pays, qui avait au quinzième siècle, sauvegardé son église nationale sans rompre avec l'unité romaine, qui avait maintenu la communion des laïques sous les deux espèces, vaincu dans sa lutte contre les Habsbourg, fut l'objet d'une réaction que M. Reuss a décrite avec ce soin scrupuleux, cachet des études historiques de notre temps. Il suffit pour en juger de jeter les yeux sur la bibliographie de son travail, où il énumère jusqu'à 125 ouvrages ayant rapport à son sujet. L'auteur commence par rappeler les alternatives de tolérance et de persécution, de concorde et de division que les dissidents de Bohême, utraquistes, luthériens, calvinistes, frères bohêmes, eurent à traverser, jusqu'à ce que rejetant le roi qu'ils avaient d'abord reconnu, ils remplacèrent Ferdinand II par l'électeur palatin Frédéric V. Sans s'étendre sur la royauté éphémère engloutie dans le désastre de la

Digitized by Google

Montagne blanche, M. Reuss expose comment la victoire de l'empereur devint le point de départ d'un système politique qui avait pour but de ramener dans le giron de l'Église non-seulement les protestants bohêmes, mais encore ceux de toute l'Allemagne. La persécution était familière au successeur de Mathias ; avant de monter sur le trône impérial, il avait déjà sévi contre les protestants de ses provinces héréditaires, et le même esprit de piété qui lui avait fait chasser les hérétiques de Styrie, de Carniole et de Carinthie, lui mit dans les mains les armes qui devaient exterminer ou convertir ceux de Bohême. Au premier abord on eut l'air de n'en vouloir qu'à la révolte ; mais quand, sous prétexte de haute trahison, les grandes familles tchèques eurent été décimées, dépouillées de leurs droits politiques, on se retourna successivement contre les calvinistes, contre les luthériens, contre les utraquistes, qui finirent par se rallier, mais trop tard pour sauver la liberté religieuse.

Après Ferdinand II, après le prince orthodoxe qui sur la fin de sa vie se consolait de ses revers en se rappelant les dix millions d'âmes auxquelles il avait rendu la foi de leurs pères, l'homme qui joua le rôle principal dans la répression fut le nonce Carlo Caraffa. Avant lui l'empereur avait bien fait restituer au clergé catholique une partie de ses biens, et rouvert les églises enlevées aux hérétiques, mais il n'avait rien fait pour pénétrer directement dans les consciences. Ce fut en cela que le prélat romain se montra supérieur aux hommes politiques, tant l'Église avait acquis d'habileté dans le gouvernement des âmes !

Profitant de la terreur qu'avait répandue l'exécution des principaux chefs du parti de Frédéric V, l'empereur révoqua l'édit de 1609, à l'ombre duquel les protestants avaient abrité pendant dix ans la liberté de leurs consciences et qu'il avait juré de maintenir. Une fois sa parole dégagée, il ordonna d'expulser tous les prédicants, tous les maîtres d'école calvinistes. Après les calvinistes on en vint aux

Digitized by Google

luthériens tchèques : si les ministres de la confession d'Augsbourg furent ménagés d'abord, ce fut par égard pour l'électeur de Saxe Jean-George, dont la défection devint plus tard la cause principale des malheurs de l'Allemagne pendant la guerre de Trente ans, et de l'immixtion étrangère qui devait la morceler. Mais ce n'était pas le crédit de ce prince qui pouvait longtemps arrêter l'empereur dans l'accomplissement de ses desseins; et d'ailleurs, s'il eût encore hésité, Caraffa était là pour l'exciter et le raffermir.

Une fois l'aristocrasie abattue, le clergé protestant éloigné, on se trouva en présence des masses profondes des hétérodoxes. On leur imposa des prédicateurs, des maîtres d'école catholiques recrutés de tous côtés, jusqu'en Alsace. On interdit l'emploi de la langue tchèque dans la liturgie et l'usage du calice dans la communion des laïques. En même temps on donna aux cérémonies du culte un éclat fascinateur, et l'on fit une guerre acharnée aux livres tchèques, où le peuple aurait pu trouver un aliment pour la foi proscrite et la nationalité qu'elle représentait.

Cela ne suffit pas pour décider des conversions. On frappa les protestants de contributions extraordinaires, on avilit la monnaie qui aurait pu leur permettre de réaliser leur avoir. Bientôt on confisqua directement leurs biens, qui enrichirent les principaux instruments de la réaction catholique. C'est de là que datent les immenses fortunes territoriales des Lichtenstein, des Dietrichstein, des Harrach, des Villani, des Bucquoy, des Gallas, des Collalto, des Colloredo, des Khevenhiller et d'autres familles nobles de l'Autriche moderne.

Pour mieux traquer les consciences, on institua des commissions mixtes qui se transportaient de cercle en cercle, prenant partout les hérétiques à partie et ne leur laissant d'autres choix que la conversion ou la fuite. Les premiers succès des armées catholiques rendaient peu sûres les retraites que les persécutés s'étaient d'abord ménagées.

Digitized by Google

Les ministres qui, au mépris de tous les décrets, restaient encore cachés dans le pays, furent surtout l'objet de toutes les recherches. Partout où on put les saisir, les plus cruels supplices firent justice de leur désobéissance. Dans la pratique, on variait les moyens d'action suivant les classes auxquelles on avait affaire. Après avoir fait monter sur l'échafaud les derniers représentants de la noblesse, l'empereur lança contre elle les décrets de 1627, qui la mettaient en demeure d'opter entre l'abjuration et l'exil. Mais l'exil, précédé d'une vente forcée des biens, réduisait au dénûment, et dans tous les cas il n'était pas applicable à toute la famille : on retenait les enfants pour les élever dans la religion catholique. Aux bourgeois protestants des villes on fit défense, dès 1624, d'exercer un métier ou un commerce, de faire bénir leurs mariages et baptiser leurs enfants dans leurs maisons, d'envoyer leurs fils dans des écoles non catholiques ; on les priva de la faculté de tester. Pour assurer l'exécution de ces ordres, on mit des soldats à la disposition des convertisseurs

Contre les populations des campagnes on eut d'abord recours à des promesses captieuses et à des avantages temporels. On tenait à ne pas exaspérer ces paysans, sans lesquels les riches domaines confisqués auraient perdu toute valeur. A l'aide de « châtiments modérés et sagement gradués, » au moyen de prodiges feints, on comptait ramener le plus grand nombre. On les empêcha de nourrir leur bétail : les maîtres s'apitoyaient et finissaient par se convertir. Les plus récalcitrants furent livrés aux dragons de Lichtenstein. Comme la noblesse et la bourgeoisie, les paysans eurent leurs martyrs.

Les uns et les autres eurent aussi leurs hypocrites et leurs apostats. Les plus faibles simulèrent des croyances qu'ils n'avaient pas. Tel est le résultat le plus certain de la persécution religieuse ou tout simplement de l'intimidation ; c'est aussi le plus malheureux. Car, ainsi que le fait

Digitized by Google

observer M. Reuss, rien n'énerve les âmes et n'avilit les caractères comme le mensonge, et surtout le mensonge religieux. Ce n'est pas impunément qu'on porte la main sur la conscience, sur le sentiment intérieur où l'homme a mis sa foi et ses espérances.

Dans un appendice, l'auteur retrace rapidement les destinées ultérieures du protestantisme en Bohême. Un fait qu'il semble ignorer, c'est qu'en 1634, les exilés bohêmes présentèrent plusieurs mémoires à l'assemblée de l'Union de Heilbronn à Francfort pour recommander leur cause à leurs coréligionnaires d'Allemagne. Cette démarche resta vaine, et même en 1648, les princes et les états protestants qui prirent part aux traités de Westphalie, négligèrent de stipuler des garanties pour les églises dissidentes dans les états héréditaires des Habsbourg.

M. Reuss a peint ce tableau d'une touche ferme et vigoureuse, sans ornements superflus. L'ordonnance était difficile, et il n'était pas toujours possible d'éviter les répétitions. Je regrette seulement qu'il ait rejeté au bas des pages des faits et des observations qu'il lui aurait été facile d'insérer dans le texte. Le lecteur français ne répugne pas à ces petites digressions qui se rattachent au sujet et qui détournent moins l'attention que la nécessité de suivre parallèlement le récit et les notes. Le livre prend une allure plus aisée, qui ajoute à sa valeur littéraire. Réservons les notes pour l'indication des sources. Si M. Reuss avait en cela tenu compte de nos habitudes, son opuscule aurait une chaleur plus communicative. Pour me sentir touché, il a fallu me souvenir que ma ville natale aussi a été la victime de Ferdinand II, et qu'elle a subi, dans de moindres proportions, il est vrai, le même traitement que les protestants de Bohême.

Cette critique faite, on doit louer M. Reuss de la modération, de la rare impartialité dont il a fait preuve. Il ne cesse de nous avertir de ne pas juger ces faits douloureux

Digitized by Google

avec les idées de notre temps : dans la destruction du protestantisme en Bohême, il ne voit qu'une des nombreuses applications de la fameuse maxime : *Cujus est regio, ejus est de religione dispositio,* et l'on sait que les princes protestants ne se sont pas fait faute de la retourner contre leurs sujets catholiques ; mais je doute qu'ils y aient mis l'art et le raffinement de Ferdinand II, où se manifeste d'une manière saisissante le tempérament italien de l'Église catholique d'alors ; et dans tous les cas, persécution pour persécution, je donnerai toujours la préférence à la brutalité, à la cruauté même, pourvu qu'elle soit franche et sincère. Dans l'histoire de l'Église militante sous les Césars de Rome, Julien est plus odieux que Domitien.

Quand une Église a recours à l'État pour éliminer les dissidents, elle peut faire œuvre de politique, elle ne fera jamais de la propagande religieuse dans l'acception élevée du mot. Poussez à ses dernières limites l'analyse de cette faculté qu'on appelle la religiosité : vous verrez clairement que tout ce que la société peut lui demander, c'est de fournir à chacun la force nécessaire pour l'accomplissement de ses devoirs. Rien n'est aisé à comprendre comme la notion du devoir, y conformer sa conduite est infiniment plus difficile ; et voilà pourquoi toute doctrine qui prétendrait rendre la morale indépendante du sentiment religieux, serait si vaine et si puérile. La morale ne peut être envisagée sans la force nécessaire pour la pratiquer ; et où prendre cette force, si ce n'est dans le sentiment religieux ? Tel homme se sentira poussé vers le bien par les pompes du catholicisme et s'exaltera au contact de la foule réunie dans un même sentiment, dans une même action au pied des autels ; tel autre ne goûtera que la simplicité sévère du culte protestant et aura même besoin de s'isoler pour se sentir en communion avec l'idée divine ; à un troisième il faut une solution immédiate et intelligible des grands problèmes de notre destinée ; un quatrième s'absorbe dans la contem-

Digitized by Google

plation de l'absolu, dans la perception de la justice et de la vérité infinies, où se résument pour ainsi dire tous les attributs de Dieu ; d'autres n'auront besoin, pour marcher dans la voie de la perfectibilité, que de la loi du travail et de l'instinct qui pousse à n'en pas compromettre les fruits dans les limites de sa responsabilité ; il y en a enfin qui, se considérant comme les représentants actuels du passé et de l'avenir, trouveront dans le sentiment de la solidarité qui unit les générations entre elles, à la fois la résignation qui leur fait supporter leur sort, et le courage de réagir contre le milieu douloureux où le hasard de leur naissance les a jetés. Je ne sais si je me trompe, il me semble qu'avec un peu de largeur dans les idées un théologien peut retrouver ici partout l'action de la grâce ; et il est évident que quand la force vise à déposséder l'âme du sentiment, de la croyance, quels qu'ils soient, où elle prend son point d'appui, l'intérêt du vrai et du bien n'y est pour rien. La persécution peut être sincère à son point de départ : il est certain que Charles-Quint, Ferdinand II, Louis XIV étaient à leur manière des princes religieux. Cependant, quand ils faisaient la guerre à l'hérésie, leur but était pour le moins autant l'extension du pouvoir absolu que le triomphe de la vérité.

Nous sommes heureusement bien loin de ce temps où les princes auraient cru leur puissance amoindrie s'ils avaient toléré des dissidents parmi leurs sujets, et où, sous l'inspiration d'une conscience faussée, ils procédaient froidement à leur extermination. Le temps ne cesse pas de donner tort aux sombres pronostics d'un Joseph de Maistre, qui croyait condamnée à périr toute société sortie de l'unité. Il est démontré aujourd'hui que l'avenir appartient aux nations qui font la part la plus large à la liberté, à la diversité. Mais nous avons par devers nous un souverain — le peuple — chez qui l'on pourrait peut-être encore faire prévaloir des maximes contraires. Quand, au sein d'une des deux grandes assemblées qui représentent la France, un

Digitized by Google

orateur, se rendant l'organe de la religion de la majorité, déclare que la minorité dissidente n'a pas de raison d'être, et que tôt ou tard elle est condamnée à disparaître — sans songer qu'en Angleterre, en Prusse, on pourrait au même titre proscrire les catholiques — on est fondé à se demander si, au nom de la démocratie, de la souveraineté du peuple, l'avenir ne nous réserve pas une nouvelle édition de ces règnes funèstes qui ont pour derniers effets le morcellement des nationalités, l'avilissement des populations, la désolation, l'appauvrissement, la ruine des plus riches pays. Il y a là pour les esprits de bonne foi, sans parti pris, qui se défient encore de la liberté religieuse, le sujet de sérieuses réflexions que la lecture de l'opuscule de M. Reuss ne peut manquer de provoquer.

X. MOSMANN.

Digitized by Google

LE BLOCUS DE PHALSBOURG

HISTOIRE DU 9e BATAILLON

DES GARDES NATIONAUX D'ÉLITE

DU DÉPARTEMENT DE LA MEURTHE

(ARMÉE DU RHIN, 1815)

La ville de Phalsbourg, place forte de Vauban, n'ouvrit ses portes à l'ennemi, ni au siége de 1814, ni au blocus de 1815, dont il va être question.

Conformément au décret impérial du 10 avril 1815, tous les Français, âgés de vingt à soixante ans, continuèrent à faire partie du service actif de la garde nationale. On prenait les grenadiers et les chasseurs parmi les hommes de vingt à quarante ans. Chaque bataillon était formé de 6 compagnies, de 120 hommes chacune. Les compagnies de grenadiers et de chasseurs pouvaient être détachées, après un triage sévère des hommes les moins disponibles, pour former des bataillons séparés, composés moitié de grenadiers et moitié de chasseurs. Ces nouvelles compagnies devaient avoir le même effectif que les autres. Les chefs des bataillons recevaient leurs nominations de

Digitized by Google

l'Empereur. Chaque arrondissement formait un comité inspecteur. Le comité central du département proposait les officiers subalternes au gouvernement. Les bas-officiers étaient nommés par les capitaines, sauf l'approbation du chef de bataillon.

Les grenadiers et chasseurs avaient le fusil de calibre avec la baïonnette et la giberne. Tout citoyen payant plus de cinquante francs de contribution, était invité à s'armer à ses frais, ainsi qu'à s'habiller et à s'équiper. Les compagnies de fusiliers étaient armés de fusils de calibre ou de chasse et même de lances ; le port du sabre leur était défendu.

Les grenadiers et chasseurs qui ne pouvaient pas s'habiller devaient l'être sur les fonds départementaux ou communaux. Les fusiliers pouvaient conserver l'habillement habituel au pays, mais la cocarde nationale devait être au chapeau.

Par un décret du même jour, il était ordonné de mettre sur-le-champ, en activité de service, le nombre de bataillons de grenadiers et de chasseurs qui suit : dans la 2e division militaire (Alsace), 35 ; dans la 4e (Vosges, Meurthe), 16 ; dans la 3e (Moselle), 14 ; dans la 2e (Meuse, Ardennes), 14, etc [1].

Les 204 bataillons désignés étaient mis à la disposition du ministre de la guerre pour former les garnisons des places fortes des divisions et y occuper tous les défilés, passages de rivières, postes et ouvrages de campagne indiqués par le comité de défense. En Alsace, un lieutenant-général devait commander les bataillons, et procéder à l'opération de la formation. Trois maréchaux de camp sous ses ordres commandaient les trois légions à former dans le Haut-Rhin, et quatre généraux du même grade commandaient les quatre légions à créer dans le Bas-Rhin. Ils devaient présider les conseils d'arrondissement. Dans les autres divisions, il était envoyé des maréchaux de camp inspecteurs pour com-

[1] Les juifs se firent généralement remplacer, et ceux qui partirent furent les premiers à déserter.

Digitized by Google

mander, et organiser sous les ordres des généraux divisionnaires. Le chef de bataillon était proposé par le ministre; le capitaine adjudant-major était pris parmi les officiers de la ligne.

Enfin un troisième décret, toujours du même jour, portait que tout Français, inscrit sur les rôles de la garde nationale et porté sur les registres des contributions, avait le droit d'être armé.

Par le premier décret, 3,130 bataillons étaient levés pour protéger la frontière contre toute invasion; à 720 hommes par bataillon, cela donnait 2,255,040 gardes nationaux! Ces bataillons étaient répartis ainsi : les départements des Ardennes, de la Haute-Marne, de la Meuse, 21 chaque; ceux de la Moselle, de la Meurthe, de la Marne, des Vosges, 42 chaque; ceux du Haut-Rhin, 42, et du Bas-Rhin, 62. Strasbourg devait recevoir 15,000 gardes nationaux actifs; Landau, 5,000; Huningue, Schlestadt, 3,000 chaque; Thionville, 3,500; Metz, 10,000; Besançon, 6,000; Longwy, Phalsbourg, Sarrelouis, 2,000, etc.

Le chiffre des bataillons mobiles fut dépassé dans beaucoup de départements. Celui de la Meurthe en fournit 14, dont 4 de l'arrondissement de Nancy; 2 de celui de Toul; 2 de celui de Château-Salins; 3 de celui de Lunéville, et 2 de celui de Sarrebourg. Enfin les arrondissements fournirent un bataillon de réserve.

Par rapport au logement des officiers dans les places fortes, un ordre du jour d'un enfant de Phalsbourg, le lieutenant-général comte de Lobau [1], commandant la 1re division militaire, peut renseigner sur ce point important, le voici :

« Son Exc. le ministre de la guerre et le général com-

[1] Il quitta ce poste pour commander un corps d'armée. Fait prisonnier à Waterloo, il fut envoyé le 9 juillet en Angleterre, à Ashbourton, dépôt général des officiers français prisonniers. De là il obtint l'autorisation de se retirer dans un château de son beau-père à Ollignies, puis de prendre les eaux à Aix-la-Chapelle. Peu après il put rentrer dans sa patrie.

Digitized by Google

mandant la 1re division militaire ont déjà reçu des plaintes concernant les exigences des militaires de tous grades logés tant à Paris que dans les environs ; il suffira sans doute, pour faire cesser ces réclamations, de retracer les articles du réglement qui tracent les droits des militaires et les obligations des habitants chez lesquels ils sont logés. L'ordonnance de 1768, confirmée et suivie depuis dans les places, établit d'abord que les habitants doivent donner place au feu et à la chandelle, et plus bas elle détermine les fournitures dues à chaque grade. Le colonel aura droit à trois chambres garnies. Le logement de chaque major ou chef de bataillon consistera en deux chambres garnies. Il sera donné à chaque capitaine une chambre avec un lit. Il sera donné aux lieutenants, sous-lieutenants, porte-drapeaux, porte-étendards, une chambre à deux lits. Tous les militaires, de quelque grade qu'ils soient, ne pourront exiger rien de leur hôte au-delà de ce qui est réglé ci-dessus. » (Avril 1815).

La nouvelle organisation ne faisait que devancer le vœu général. Partout les gardes nationales s'étaient réunies pour prêter serment de fidélité et manifester leur enthousiasme pour l'Empereur[1]. Le préfet de Nancy, le baron Bouvier du Molard, était arrivé le 29 mars. Près d'entrer sur le territoire de son département, il avait été victime d'une lâche attaque [2]. Mais cet accident ne diminua en rien l'ardeur qu'il mit à obéir aux ordres du gouvernement et à seconder de tout son pouvoir le général de brigade Duval, chargé de la levée des gardes nationaux dans le département de la Meurthe.

Le 12 avril 1815, circulaire du ministre de l'intérieur aux préfets, en leur envoyant le décret du 10 : « Toutes les garanties se trouvent dans cette grande mesure de défense

[1] Adresse à l'Empereur des citoyens composant la garde nationale de Nancy (24 mars). Azaïs, rédacteur.

[2] Voy. Petites affiches de Lunéville, 31 août 1867.

Digitized by Google

nationale, celle de nos droits politiques et de nos lois fondamentales, comme aussi celle de la paix, parce qu'elle ne saurait être troublée lorsque la partie la plus vigoureuse de la population, plus de deux millions d'hommes, la plupart aguerris, sont armés, non plus en masse et tumultueusement, mais d'après des bases régulières et destinées uniquement à défendre l'unité de l'empire français.

» .... Eclairez toutes les classes de citoyens, suivez le mouvement général, secondez et dirigez vers ce grand but l'ardeur qu'il excite dans tous les cœurs vraiment français. Cette mesure confiée à votre zèle et à votre patriotisme est à ce dernier terme de la Révolution française, aujourd'hui comme aux premiers temps, le gage le plus sûr de nos libertés, la garantie la plus efficace de notre indépendance et de notre sécurité au dehors. »

D'après les ordres de l'Empereur, toutes les forteresses devaient être armées et approvisionnées. Des retranchements devaient être faits dans cinq passages des Vosges. En outre, la levée en masse avait été décrétée. Des officiers de la ligne étaient chargés de commander les volontaires.

L'approvisionnement des places fortes eut lieu par réquisitions dans les villes et villages des environs de Phalsbourg. Bétail, viande salée, foin, paille, blé, farine, eau-de-vie, matelas, linge à pansement, etc., tout cela fut envoyé dans cette place. Les communes en retard étaient pourvues de garnisaires. Les cultivateurs devaient avoir par village une voiture à quatre chevaux prête à marcher tous les jours. C'était tantôt des équipages d'artillerie à mener sur Paris, tantôt des vivres et des militaires à conduire sur Phalsbourg. Les réquisitions de voitures avaient commencé en 1813 et n'avaient pas discontinué jusqu'à cette époque. Elles avaient eu lieu pour les armées françaises comme pour les armées alliées. On avait promis formellement aux paysans, au nom de l'Empereur, que tout ce qui serait fourni pour les approvisionnements des

Digitized by Google

places, les besoins du service militaire, serait payé avec exactitude. Il y avait dans certains centres du pays et dans les places fortes des commissaires préposés pour la délivrance, l'estimation et la réception des objets requis. Ils devaient avoir des registres de réception. Il était recommandé, en outre, à des inspecteurs de tenir des registres réguliers. Des locaux étaient préparés, conformément aux instructions du ministre de la guerre, pour recevoir les denrées et bestiaux que les gens des environs désireraient y mettre pour les soustraire aux demandes de l'ennemi. Des délégués des communes devaient surveiller ces magasins. Ils ne payaient pas provisoirement de droits d'octroi. Si l'état de siége était levé, le propriétaire avait le droit de reprendre son bien; mais s'il le vendait en ville, il payait l'octroi. On avait affiché ces mesures dans tous les villages. L'habitant devait s'approvisionner pour six mois ; dans le cas de siége immédiat, dans l'intérêt de la patrie et du salut commun, ceux qui n'offriraient pas les garanties de leurs moyens de subsistance ne pourraient plus rester dans la place.

Tout habitant devait obtempérer à toute réquisition pour poser les barrières aux portes, planter les palissades, etc. (Voir preuves, n° 1).

Les gardes nationaux d'élite de la Moselle, d'après un travail de répartition, devaient être envoyés à Longwy, Bitche, Phalsbourg et Marsal ; mais le comte Gérard, général en chef de l'armée de la Moselle, et le préfet du département, le baron de Ladoucette, demandèrent avec de vives instances au gouvernement de laisser les quatorze bataillons dans les cinq places fortes du département. L'Empereur, connaissant le zèle et le dévouement des habitants, accéda à ce vœu, et les bataillons occupèrent : les 1er et 2e, Metz; les 3e, 4e et 5e, Thionville; les 6e, 7e, 9e et 10e, Longwy; les 8e, 11e et 12e, Sarrelouis, et les 13e et 14e, Bitche.

Les garnisons devaient être complétées par des bataillons d'autres départements.

Digitized by Google

Le comte Gérard était en même temps commandant supérieur des 3e et 4e divisions (Metz, Nancy).

Un article du *Moniteur,* daté de Metz, 18 mai, disait que les habitants du département de la Moselle, et particulièrement ceux des cantons autrefois connus sous la dénomination de la *Lorraine allemande,* montraient un zèle, un dévouement, un patriotisme dont on ne saurait trop faire l'éloge. En effet, ils en donnèrent des preuves.

Phalsbourg était l'arsenal qui fournissait tout le pays. Le 10 mai, il arriva à Nancy 20,000 fusils venant de cette ville; le 11, il arriva 80 pièces de canon venant de Strasbourg.

Les gardes nationaux rendus à leurs postes étaient obligés d'apprendre le maniement d'armes; tous les jours ils allaient à la cible.

Le général de division Rapp, aide-de-camp de l'Empereur, arrivé le 6 avril à Strasbourg, avait été nommé chef du 5e corps d'observation (fort de 40,000 hommes) et commandant supérieur de la 5e division militaire. Le 5e corps d'armée prit plus tard le nom d'armée du Rhin. Voici son ordre du jour :

Soldats !

L'Empereur m'envoie pour vous commander.

Sûr de votre attachement et de votre valeur, il ne vous en demande aucune nouvelle preuve. Il reçoit chaque jour des marques de dévouement de cette foule de braves qui languissaient, depuis qu'il a quitté les rênes de l'Empire, dans une oisiveté si contraire à leur courage : ils courent tous et sans appel se ranger sous leurs anciens drapeaux.

La France en est couverte : ils vont grossir vos rangs, et si des étrangers venaient troubler la paix qu'ils désirent, vous leur prouveriez que vous n'avez pas cessé d'être les premiers soldats du monde : honneur que vous devez à ce héros qui vous a conduit victorieux depuis les cataractes du Nil jusqu'aux bords de la Moskowa.

Le général en chef, aide-de-camp de l'Empereur,

Comte RAPP.

Digitized by Google

Le 27 mai, le quartier-général de l'armée était à Haguenau ; elle gardait les lignes de Wissembourg. Le 14 juin, il était dans cette dernière ville. Les Austro-Bavarois étaient entre Deux-Ponts et Kaiserslautern. Landau servait encore de sentinelle avancée à la France. Le 25, Rapp revint à Haguenau.

Les revues de la garde nationale ne discontinuaient pas à Nancy, tantôt par le préfet, tantôt par le général Duval. Il s'agissait de trier ces nombreux bataillons et de former les bataillons actifs. Le 16 avril, le comte Rampon (voir n° II), commissaire extraordinaire dans la division, arriva à Nancy ; son but était de veiller à l'organisation précitée, et de s'assurer de l'approvisionnement des places fortes ; il félicita le général commandant la division Pacthod, de l'énergie que les populations de la Meurthe et des Vosges montraient. Le 29, le commissaire extraordinaire ordonna une épuration des membres de l'administration dans le premier de ces départements.

Le 30 avril, le maréchal de camp passa à Nancy la revue des grenadiers et chasseurs des 6e, 7e et 8e bataillons de gardes nationaux : la revue et l'inspection durèrent cinq heures. Le premier bataillon fut déclaré formé au nom de l'Empereur, et le défilé eut lieu dans un grand enthousiasme.

Le 12 mai, dans la cour de la caserne de Sainte-Catherine, le 9e bataillon fut rassemblé. Le général Duval fit battre un ban, et la troupe étant placée sur le terrain, il reconnut le commandant et fit recevoir les autres officiers. Le conseil d'administration fut formé ; outre le chef de bataillon président, il y eut MM. Maîtrot, Hussenot, de Metz, et Flamand pour membres ; la caisse devait fermer à trois clefs. La masse des hommes fut fixée à 4 francs par jour ; il y avait 420 présents. L'effectif devait être de 720 hommes pris dans l'arrondissement.

Le bataillon organisé défila et partit de suite pour Phalsbourg, dépendance de l'armée du Rhin, aux cris de : *Vive*

Digitized by Google

l'Empereur ! Vive Napoléon-le-Grand ! Vive Marie-Louise !
Il arriva le 5.

Voici sa composition :

Chef de bataillon : Roussel (Charles-Casimir), né à Toul, demeurant à Nancy.
Capitaine adjudant-major : Delaître (Ignace), né à Strasbourg (idem).
Officier payeur : Flamand.
Chirurgien : Morlet (Sigisbert), de Nancy.

1re Compagnie de Grenadiers.

Capitaine : Maîtrot (Georges-Louis), de Montbéliard, à Nancy, 28 ans.
Lieutenant : Valentin (Joseph-Michel)..... — 26 ans.
Sous-lieutenant : Antoine (Joseph), avocat.. ..... — 33 ans.

2e Compagnie.

Capitaine : Hussenot (Léopold-Antoine-Louis)... .. à Nancy, 50 ans.
Lieutenant : Aimez (Christophe)..... — 35 ans.
Sous-lieutenant : Voirin (Jean-Baptiste)..... — 20 ans.

3e Compagnie.

Capitaine : Tardieu (Nicolas)..... à Nancy, 25 ans.
Lieutenant : Guichard (J.-C.-Antoine)..... — 27 ans.
Sous-lieutenant : Lisez (Charles-François)..... — 19 ans.

1re Compagnie de Chasseurs.

Capitaine : De Metz (Jules-Alexandre)[1]..... à Nancy, 27 ans.
Lieutenant : Marin, ex-garde d'honneur..... — 21 ans.
Sous-lieutenant : Mandel (Étienne-Franç.-Sigisbert)[2] — 28 ans.

2e Compagnie.

Capitaine : Bachot (Auguste-Valentin)[3]..... à Nancy, 28 ans.
Lieutenant : Goguel (George)..... — 28 ans.
Sous-lieutenant : Burtin (Blaise-Candide)..... — "

3e Compagnie.

Capitaine : Loutzweiller (J.-B.-Ignace)..... à Nancy, 28 ans.
Lieutenant : Girardin (Sigisbert)..... — 23 ans.
Sous-lieutenant : Boucher (Christophe)..... — 27 ans.

[1] Substitut au tribunal de première instance, puis conseiller à Colmar.

[2] Juge auditeur au même tribunal.

[3] 1816. Capitaine de grenadiers, 1er bataillon de la garde nationale de Nancy.

Digitized by Google

Les mutations dans le corps furent peu nombreuses. M. Tardieu étant rentré le 12 juillet à Nancy, fut remplacé par le lieutenant Aimez, qui fut à son tour remplacé par M. Antoine. Jeannequin (Nicolas), de Badonviller, sergent-major, eut le grade de ce dernier.

Bien des noms connus figurent dans le contrôle : dans les sergents, Roubalet, Thuillier, Morand, le caporal Ducret, etc[1]. Un nommé Labaute fut détaché, le 17 juillet, à l'état-major du général Royer, et rayé ledit jour de sa compagnie.

Il y eut très peu d'entrants à l'hôpital. Les détachements arrivèrent rapidement de Nancy pour compléter le bataillon. Il en vint jusqu'au jour où les portes furent fermées. Il y eut des déserteurs, mais en quantité minime ; ce fut principalement des gens de la campage ; les uns quittèrent avant l'arrivée, d'autres profitèrent de ce qu'ils étaient de garde ou sautèrent avec des cordes dans les fossés, pour aller se livrer aux travaux de la campagne. Phalsbourg est une des rares villes qui a conservé l'aspect sévère d'une place forte. Les grandes guerres de l'empire n'avaient pas occasionné de pertes matérielles à la ville. Elle était encore, comme avant 1789, en seconde ligne, défendant un défilé des Vosges. Sur sa place d'armes, qui existait telle que l'avait créée le maréchal de Vauban, se trouvait l'église, bâtiment du dernier siècle, d'un aspect imposant, et qui ne se ressentait en rien de l'architecture du temps. Sur la porte principale on lisait, comme de nos jours, cette inscription républicaine:

LE PEVPLE FRANÇOIS RECONNOIT L'ETRE
SVPREME ET L'IMMORTALITE DE L'AME.

Les gardes nationaux d'élite, appelés à défendre Phals-

[1] C'est de l'atelier de Fonderie, établi alors sur la place de la cathédrale de Nancy, que sortirent les sols de la république, qui portent le nom de Thuillier. Nous citerons aussi : Bord, horloger, échappé des prisons de Leipsig, avec Krafft (Charles); puis Guérard (François), fourrier, Poirson, Didelot, Cayon, Monchablon, Maffioli, Bellaire, Belleville, Gomien, Duon, caporal armurier, et Dosquet, caporal tailleur du bataillon, etc.

Digitized by Google

bourg, appartenaient, en grande partie, à la riche bourgeoisie nancéienne ; quelques-uns, comme les Mique, Delasalle, Moreau, Balbâtre, Michel, Beauchamp, Besval, etc., s'étaient fait remplacer.

D'excellentes relations lièrent les Nancéiens aux Phalsbourgeois. Le centre de leurs réunions était un café situé au coin de la place, près de la caserne de cavalerie. C'était le quartier-général d'où partaient toutes les nouvelles. On y jouait gros jeu, et en descendant la garde on y venait raconter les anecdotes du jour. Officiers et simples gardes y fraternisaient. On y parlait de la ville natale, objet de bien des vœux. On y discutait aussi sur le plus ou moins de probabilité de la longueur du siége. Bien des discussions politiques y eurent lieu ; mais jamais la camaraderie ne permit qu'elles transpirassent au dehors. Du reste, les Nancéiens étaient un peu les maîtres et primaient sous tous les rapports. Toucher à l'un, c'était toucher à tous. On en eut une preuve. Un jeune avocat de Nancy, d'une nature toute méridionale, emporté comme son âge le permettait, et qui avait eu bien de la peine, faisant son droit à Paris, de se faire rayer des gardes d'honneur en 1813, se trouvait simple chasseur à la 3e compagnie, après avoir été, quelques semaines auparavant, volontaire royal. Le retour du roi à Paris exalta encore plus sa verve satyrique. « Il osa donner publiquement l'essor à ses sentiments pour la famille des Bourbons, au milieu d'une garnison dont les vœux étaient pour l'empire. Ce courageux dévouement devait lui coûter la vie. Il allait passer à un conseil de guerre, lorsque son chef de bataillon lui facilita les moyens d'évasion. » (Biographie Michaud). Voici sa mutation : « Arrivé le 1er juin, payé le 2, ne compte plus par ordre supérieur du 13 juillet et renvoyé... » Certes, on agit avec prudence dans cette circonstance, et la situation était assez critique sans encore la rendre plus mauvaise. Mais il y eut de la fermeté à résister à quelques dénonciateurs

Digitized by Google

et à quelques cerveaux brûlés qui voulaient un exemple. Du reste, l'ordonnance du roi vint donner gain de cause aux récalcitrants. (V. preuves nº III.)

Le 17 juin, l'adjudant du bataillon, Schœffler (J.-B.), de Phalsbourg, fut réformé ; un nommé Morel (F.), de Nancy, le remplaça.

Le 27 mai, les places de Toul, Marsal et Phalsbourg furent déclarées en état de siége. L'ennemi approchait.

Dans cette dernière place, le 27 juin, les portes furent fermées, les Bavarois étant déjà dans le département ; on devait s'attendre d'un jour à l'autre à une attaque. Dans les différentes sorties faites, entre autres dans celle dite la Tuilerie [1], le 9e bataillon eut quelques blessés ; l'effectif n'en porte que trois le 4 juillet. Le caporal Carré, le grenadier Boucher, de Nancy, et Regnier, de Chaligny, tous de la 2e compagnie.

Le 25 juillet, on incorpore dans la 1re compagnie de grenadiers un Polonais, déserteur de l'ennemi.

Les désertions eurent principalement lieu le 4 et le 8 juillet, jours de sortie de la garnison, et le 6 août, veille du licenciement. Un des derniers sortis de la ville, encore libre, fut un jeune sous-lieutenant, élève de cavalerie de Saint-Germain, fils du maire de la ville, et qui venait de recevoir sa nomination au grade d'officier d'ordonnance du général comte de Lobau. A la poste de Hommarting, il apprit par un capitaine de partisans que les Bavarois étaient à Sarrebourg ; tous deux n'eurent que le temps de gagner la montagne, et, après deux jours de détours, ils rejoignirent le colonel Brice, commandant un des corps-francs de la Meurthe, qui accueillit avec joie le jeune officier. Il assista à la conférence de Frémonville, qui mit fin aux corps-francs de la Meurthe (19 juillet) et dont l'issue honorable fut due au patriotisme de M. Lafrogne, maire de Blâmont, puis député.

[1] La petite chapelle Saint-Jean est à côté.

Digitized by Google

A Phalsbourg, le colonel Barthelemy avait remplacé, comme commandant de la place, Raguet comte de Brancion [1], major-commandant d'armes, chevalier de Saint-Louis et de l'ordre du Mont-Carmel, officier de la Légion d'honneur, major du 6e léger. Le 3 avril 1814, il avait reçu du comte d'Artois une lettre datée de Nancy, par laquelle le prince le remerciait de sa fidélité. On comprend qu'après une telle publicité il ne pouvait rester à la tête de la place de Phalsbourg.

Le secrétaire de la place était le sous-lieutenant Eckmann. Le capitaine Guy commandait l'artillerie (Vertz, garde). Le génie était sous les ordres du chef de bataillon Guilley, ayant sous lui les capitaines Ulrich et Anselmier (Scheffler et Dyck, gardes). Le curé était Jean-Pierre Lett (28 février 1805 au 29 janvier 1832).

Le juge de paix était le docteur en médecine Steinbrener.

Le maire était à la chambre des députés; c'était le baron Parmentier (Ch.-Joseph), notaire. Un de ses fils était à l'armée; l'autre était capitaine au 7e bataillon des gardes-nationaux d'élite de la Meurthe, à Metz [2].

L'armée ennemie tourna la ville. Un peu après la côte de Saverne, à la limite du département du Bas-Rhin, se trouve actuellement une route départementale conduisant au fort de la Petite-Pierre; une colonne, débris du palais du cardinal de Rohan à Saverne, indique la route. En 1815, ce chemin était à peine praticable. Il fut pourtant suivi par l'armée alliée. Les empereurs de Russie et d'Autriche, le roi de Prusse et les autres souverains, laissèrent leurs chaises de poste pour monter à cheval. A travers un chemin

[1] Louis-François-Henri, né le 11 octobre 1765, ancien élève de l'école militaire.

[2] M. le baron Guerrier de Dumast, correspondant de l'Institut, doyen de l'Académie de Stanislas, assista aux deux siéges. Licencié en 1814, il fut de nonveau envoyé à Phalsbourg, en 1815, comme inspecteur du service administratif. Seul dans le conseil de défense, il avait les traditions du dernier siége. Fort bien approvisionné, on ne manquait de rien et on suppléait parfaitement à la viande fraiche par de la viande de cheval.

Digitized by Google

sablonneux et rocailleux, ils gagnèrent la scierie de la vallée de la Zinzel, remontèrent cette vallée par Grauffthal (pittoresque hameau habité par des troglodytes), et par un des plus gracieux paysages de la basse Alsace; ils arrivèrent aux villages d'Hangwiller et de Wescheim (Meurthe). Les Vosges étaient franchies; toute l'armée suivit. Les souverains regagnèrent la route impériale à Kourtzerode, à travers des chemins de campagne. Une collation était préparée dans la maison de cure actuelle (alors maison Westermann). L'empereur Alexandre avait pris les devants le matin[1]; François Ier, Frédéric-Guillaume et d'autres princes firent halte. L'un d'eux était d'une si énorme corpulenee, qu'une ceinture de cuir maintenait son ventre. Ils s'arrêtèrent une demi-heure. L'armée défilait depuis le matin: artillerie, cavalerie, infanterie; en arrivant devant la maison, les musiques jouaient, les trompettes sonnaient. Un jeune officier, porté en litière, salua respectueusement. Tout cela passa vite. Le soir le défilé n'était pas terminé. Sept à huit chevaux magnifiquement harnachés étaient devant la maison. Cela suffit pour amener tous les curieux des environs. On les laissa presque pénétrer jusqu'à la porte. Les souverains sortirent; un profond silence se fit tout à coup; la voix nazillarde d'une vieille femme se fit entendre dans un groupe de paysans:

— Wo ist der Kaiser von Oestreich? (Où est l'empereur d'Autriche?)

— Hier ist Er (Le voici),

dit gravement un petit homme, maigre et chétif, poudré, habillé de blanc et coiffé d'un immense chapeau. Puis apparut l'empereur François Ier, qui, avec le même sérieux, monta à cheval. Tous les princes firent de même. Ils entrèrent à Sarrebourg le 2, au milieu d'une masse immense

[1] Il coucha à Saverne, chez M. Ostermann; il y but du vin de *Goldenen-Boch*, qu'il trouva excellent. Ce qui ne prouve point en faveur de son fournisseur ordinaire, qui ne paraît pas lui avoir gâté le palais. (Klein, *Hist. de Saverne*, 104.)

Digitized by Google

de soldats et de paysans appelés en réquisition avec leurs voitures ou conduisant des vivres pour le gîte militaire.

Les empereurs François et Alexandre, le roi de Prusse et le prince impérial d'Autriche firent presque toute la route à cheval. Ils étaient le 27 juin à Manheim, puis à Spire, à Rheinzabern, à Wissembourg, le 30 à Haguenau, le 1er à Saverne, le 2 à Sarrebourg, le 3 à Vic, le 4 à Nancy, le 6 à Void, le 9 à Châlons. Les forteresses de Phalsbourg et de Toul avaient été tournées par des routes ouvertes exprès à cette fin ; et l'exécution aussi hardie qu'imprévue de cette entreprise avait rendu inutiles tous les retranchements et autres préparatifs de défense, ainsi que les armements du peuple qui avaient été commandés. « Pendant ces marches fatigantes, dit la *Gazette de Vienne,* S. M. s'est toujours occupée, comme en pleine paix, du bonheur de ses peuples. Les bénédictions de l'Europe accompagnent ce digne monarque, et sa présence influe même visiblement sur la tranquillité intérieure de la France ; les provinces qu'il a traversées ont paru sentir combien ce royaume lui avait déjà d'obligation. » Toutes les chancelleries attachées à l'ancien congrès suivaient les princes.

A son arrivée à Spire et à Nancy, François Ier visita les tombeaux de ses aïeux des deux lignes. A Nancy, où l'on avait préparé pour le recevoir le palais de ses ancêtres [1], S. M. s'informa du lieu où étaient inhumées leurs dépouilles mortelles ; on lui répondit qu'il avait été dévasté pendant la Révolution, et qu'il était indigne des regards de S. M. « Il est honteux, dit l'empereur, de l'avoir ravagé, mais non de chercher à le découvrir [2]. » *(Gazette de Vienne).*

[1] Il logea au Gouvernement, aujourd'hui le palais du maréchal.

[2] Comment se fait-il que la visite de l'empereur François Ier soit reportée à l'année 1814 par les historiens lorrains ? Le César allemand ne vint pas cette année dans l'ancienne capitale des États de ses ancêtres. Comment se

Digitized by Google

Le général Rapp annonça ainsi à ses troupes le désastre de Waterloo :

Soldats !

L'Empereur, après plusieurs victoires, a éprouvé un grand échec ; n'espérant plus, sans trop de sacrifices pour la France, conquérir la paix, à laquelle il était un obstacle, il abdique en faveur de son fils.

Soldats ! L'homme, le grand homme a passé : la patrie reste. Vous avez un gouvernement ferme et qui s'occupe d'avoir la paix. Votre attitude, votre dévouement, votre audace en traceront encore les conditions.

Quoi qu'il arrive, en conservant votre caractère, vous resterez Français. Votre général en chef vous conduira toujours au chemin de l'honneur !

Le 25 juin, le quartier-général de l'armée du Rhin devait arriver à Saverne, pour de là gagner les Vosges ; mais le prince de Wrède ayant pénétré à la tête des Bavarois, par la Sarre, dans la Meurthe, et le prince royal de Wurtemberg envahissant l'Alsace par Wissembourg (le prince Adam de Wurtemberg était déjà à Haguenau avec l'avant-garde), Phalsbourg dut renoncer à voir sa garnison renforcée. L'armée du Rhin alla se mettre sous le canon de Strasbourg, toutes les routes vers la France lui étant coupées. Le conseiller privé autrichien, baron de Hess, était nommé gouverneur de l'Alsace.

Les circulaires de l'ennemi commençaient à paraître. En voici quelques-unes :

PROCLAMATION.

Par une proclamation datée d'Oppenheim (23 juin), j'ai suffisamment fait connoître les intentions où je suis, d'après les ordres

fait-il que l'on dise que c'est en causant philosophie que François Ier parcourut les ruines désolées de la Chapelle-Ronde ? Certes, il devait avoir des sentiments bien différents. Sa tante Marie-Antoinette fut autrement émue en contemplant les mausolées de René II et de Léopold, ses ancêtres de la maison de Lorraine.

Digitized by Google

de l'Empereur, mon auguste maître, d'adoucir autant que faire se peut, les calamités de la guerre à l'égard de ceux des habitans de la France qui restent paisibles dans leurs demeures. La guerre ne sera pour eux, je le répète, qu'un inconvénient passager: leurs personnes et leurs biens seront respectés, même protégés.

Dans la vue de rendre ces assurances d'autant plus efficaces et afin d'épargner la nécessité d'user de rigueur envers ceux qui par des motifs personnels et coupables se permettroient envers les troupes que j'ai l'honneur de commander et celles des alliés, des actes d'hostilité désavoués par les lois de la guerre entre les nations civilisées ;

J'ordonne : 1° tout individu, qui, sans appartenir à aucun corps régulier de troupes françaises, sera pris les armes à la main, devra être livré à une commission militaire, et la sentence exécutée dans l'espace de vingt-quatre heures [1] ;

2° Les maires ou à leur défaut les notables des villes et des communes dans l'arrondissement desquelles un acte quelconque d'hostilité aura été commis, seront arrêtés et jugés par la commission militaire, s'ils se refusent à remettre les coupables ;

3° En cas de récidive, les villes et les communes précitées s'exposeront à toute la rigueur des lois militaires.

Donné à mon quartier-général à Sarreguemines, le 20 juin (2 juillet) 1815.

Le maréchal commandant en chef les armées russes,

Signé : Comte BARCLAY DE TOLLY.

Phalsbourg se trouvait de plus en plus bloqué. Des détachements peu nombreux, il est vrai, gardaient les avenues. Le parc d'artillerie russe n'arriva que le 22 juillet à Lixheim (v. preuves n° I), où il s'arrêta sans se diriger sur Phalsbourg. L'élément russe était en majorité au siége de la place. La nuit on entendait les officiers russes causer en français et interpeller nos sentinelles. C'était ainsi que presque toutes les nouvelles se répandaient.

[1] « A mesure que les armées pénètrent plus avant, le fanatisme des paysans diminue, et ce n'a été que sur la ligne des douanes que des mauvais sujets, habitués à vivre de la fraude, se sont livrés à de coupables excès. » (Francfort, 7 juillet).

Digitized by Google

La circulaire suivante fut aussi envoyée dans la place :

Habitants de Nancy !

Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies m'a fait l'honneur de me remettre le commandement de cette ville. Je n'ai point oublié que je suis né dans vos murs, et je me trouve honoré d'être chargé de protéger mes compatriotes et les habitants paisibles ; eux seuls peuvent compter sur ma protection ; mais malheur à ceux qui oseraient tenter de troubler la tranquillité publique et qui se permettraient la moindre insulte envers les troupes des hautes puissances alliées ou vis-à-vis de leurs concitoyens ! Tous les perturbateurs seront arrêtés de suite, jugés militairement et suivant toute la rigueur des lois de mon souverain !

Je recevrai à toute heure les réclamations que vous aurez à m'adresser, et j'y ferai droit aussitôt que j'en aurai reconnu la véracité. Mes bureaux seront ouverts journellement depuis huit heures du matin jusqu'à une heure de relevée, et depuis quatre jusqu'à huit heures du soir.

Nancy, le 25 juin (7 juillet 1815).

Le général-major commandant la ville de Nancy pour S. M. l'Empereur de toutes les Russies,

Comte D'OLONNE.

En outre, on apprenait que le département était requis de faire des fonds de réserve de 2,250,000 rations de vivres, et de 750,000 rations de fourrages pour la subsistance d'une armée de 150,000 hommes et de 50,000 chevaux. Ces approvisionnements étaient indépendants de ceux qui étaient nécessaires pour la subsistance des troupes de passage et de garnison. Des circulaires du préfet provisoire Michon avaient été apportées à Phalsbourg par les paysans, qui parvenaient à forcer le blocus dans l'espoir de vendre au poids d'or quelques provisions de victuaille. L'appât du gain leur faisait braver le danger.

Le bruit se répandit une autre fois que les places de Landau et de Bitche étaient bloquées par la division russe Kruseneich, sous les ordres de l'archiduc Charles (9 juillet).

Digitized by Google

Le 15, on sut, par une proclamation de M. Michon, l'entrée du roi à Paris (8 juillet), et que M. d'Alopœus, ministre de l'armée russe, était nommé gouverneur général de la Lorraine et de la Marne.

Le général Sabaneieff était arrivé dans la Meurthe avec un corps russe de 20,000 hommes pour assurer les derrières de l'armée alliée et lui assurer ses correspondances. Il dépêcha « le colonel comte Orloff avec quelques régiments pour purger les bois des Vosges des partisans qui faisaient la guerre aux courriers, aux équipages et aux diligences. » Car c'est ainsi que l'on traitait les braves compagnons d'armes du colonel Brice.

Le comte Orloff avait fait répandre partout cette proclamation menaçante :

Nous, ministre de l'armée impériale de Russie, gouverneur général des départements de la Meurthe, de la Moselle, de la Meuse, des Vosges et de la Marne, déclarons :

Au chef d'escadron Brice, au capitaine Rioux, à l'adjudant-major Klein, au sous-lieutenant Duvenay et à l'ex-sergent Jacquot, de Lorquin, au capitaine Parmentier, au sous-lieutenant Conrard, au capitaine Georges, qui se trouvent à la tête des partisans dans le département de la Meurthe, que le but de la guerre ayant été atteint par la chute de celui contre lequel elle était particulièrement dirigée, ils aient à rentrer dans leurs foyers dans l'espace de dix jours, et à dissoudre les corps sous leurs ordres. Aussitôt qu'ils auront déféré au présent ordre, ils se présenteront devant le maire de leur commune, qui constatera leur retour et nous en donnera avis sur-le-champ. Nous promettons alors aux dénommés ci-dessus protection, et leur garantissons de les faire respecter dans leurs personnes et leurs propriétés.

Mais si contre toute attente ils étaient sourds à notre invitation, et si par leurs menées ils continuaient à inquiéter les troupes des puissances alliées et l'habitant paisible des campagnes, dont ils sont pareillement l'ennemi, nous nous trouverons forcés de sévir contre eux avec toute la sévérité des lois de la guerre, et nous déclarons qu'aussitôt qu'ils seront tombés entre nos mains, ils seront jugés militairement dans les vingt-quatre heures ; de plus, dans le cas de

Digitized by Google

désobéissance, leurs biens seront confisqués et vendus pour subvenir aux frais de la guerre ; enfin leurs parents seront arrêtés et retenus comme ôtages, pour répondre de tous les excès auxquels les dénommés dans la présente pourraient se porter.

Nancy, le 15 juillet 1815.

Signé : D'ALOPŒUS.

De fausses nouvelles circulaient aussi à Phalsbourg. Ainsi on disait que Béfort avait été obligé de se rendre après cinq assauts, dans lesquels les Autrichiens avaient perdu beaucoup de monde [1].

Un officier apporta au colonel Barthelemy la convention suivante qui allait relâcher la sévérité du siége :

ARMÉE DU RHIN.

Supplément à l'ordre du jour du 22 juillet 1815.

Aujourd'hui il a été conclu, au quartier-général français, à l'île de Wacken, un armistice entre l'armée du Rhin et l'armée autrichienne; suit la teneur de l'armistice :

Nous, soussignés, Jean-Pierre-Théodore baron de Wacquant-Géozelles, grand'croix, commandant et chevalier de plusieurs ordres, chambellan, conseiller intime actuel, lieutenant-général des armées et colonel propriétaire d'un régiment d'infanterie hongroise, au service de S. M. l'Empereur d'Autriche, muni des pouvoirs de S. A. le prince de Hohenzollern, général de cavalerie, commandant en chef l'armée alliée en Alsace, et Jean-Étienne-Casimir-Étienne, baron de Maureillan, lieutenant-général et commandant du génie de l'armée française du Rhin, muni des pouvoirs de S. Exc. le comte Rapp, commandant en chef ladite armée ainsi que les places fortes d'Alsace, pour fixer ensemble les conditions d'un armistice entre les armées des alliés et l'armée française du Rhin, avons arrêté ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. — Il y aura suspension d'hostilités entre les

[1] En revanche, les gardes nationaux de l'arrondissement de Sarrebourg (7e et 12e bataillons), enfermés dans Metz, ne donnaient plus depuis longtemps de leurs nouvelles. Les Russes bloquaient cette place plus étroitement que Phalsbourg.

Digitized by Google

deux armées. Cette suspension sera commune à toutes les places sous les ordres du commandant en chef de l'armée française du Rhin, qui sont Strasbourg, Landau, Lichtemberg, La Petite-Pierre, Phalsbourg, Schlestadt, Neufbrisach, Huningue, Fort-Mortier et Béfort.

Art. 2. — Cette suspension ne pourra être dénoncée qu'au bout de six jours, à dater de l'heure où elle aura été ratifiée, mais les hostilités ne commenceront que quarante-huit heures après la dénonciation, temps reconnu nécessaire pour prévenir les places ci-dessus nommées, qui y sont comprises.

Art. 3. — Les deux armées, ainsi que les corps chargés du blocus, maintiendront leur position respective, telles qu'elles se trouvaient être au moment où la suspension a été accordée.

Art. 4. — Il sera envoyé de la part du général en chef de l'armée française, dans chacune des places, un officier porteur de la présente, accompagné d'un officier de l'armée des alliés, lesquels seront chargés de constater respectivement au moyen de ce qui leur sera intimé des deux parts, où étaient les avant-postes établis autour d'elles.

Art. 5. — La dénonciation de la suspension des hostilités ne pourra être faite que par les généraux commandant en chef les deux armées alliée et française.

Art. 6. — Il sera envoyé par le général qui dénoncera la suspension, trois officiers, afin d'en donner connaissance aux places : le premier pour Schlestadt, Neufbrisach, Fort-Mortier, Huningue et Béfort ; le second pour Phalsbourg, La Petite-Pierre et Lichtemberg ; le troisième pour Landau. Le général auquel on aura dénoncé, sera tenu de faire accompagner chacun d'eux par un officier de son armée, pour que cette notification ait lieu de la même manière que celle de la suspension.

Art. 7. — Si après le laps de dix jours, il n'y a pas eu de dénonciation, le général en chef de l'armée alliée s'engage à laisser communiquer de cinq jours en cinq jours le général commandant en chef l'armée française avec le commandant de chaque place, par des officiers accompagnés comme il est dit à l'article ci-dessus.

Art. 8. — L'armée française du Rhin désirant envoyer une députation à Paris pour prendre les ordres de son gouvernement, le général en chef de l'armée des alliés donnera, à cet effet, des passe-ports à cette députation composée d'un lieutenant-général,

Digitized by Google

d'un maréchal de camp et de huit officiers supérieurs, et la fera accompagner d'un officier autrichien, qui lui facilitera les moyens de se rendre avec facilité à sa destination.

ART. 9. — Il sera réglé dans les vingt-quatre heures, entre les commandants généraux des deux armées respectives, un mode de communication pour les paquets et lettres du gouvernement et autres, adressées à l'armée française, ainsi qu'aux places fortes et *vice versâ*, comme aussi pour la réception des courriers.

ART. 10. — La présente convention entre les deux armées n'ayant pour but que d'éviter toute effusion de sang, on ne statue rien ici sur une étendue de terrain qui pourrait être donnée à l'armée française du Rhin pendant la durée des négociations présumées pour la paix : cet objet étant d'ailleurs de nature à être fixé dans les arrangements généraux entre les hautes puissances alliées et le gouvernement français.

ART. 11. — Le présent armistice n'aura de valeur qu'après avoir été ratifié.

Fait et arrêté au quartier-général de l'île de Wacken, le 22 juillet 1815.

Le lieutenant-général du génie de l'armée du Rhin,

Baron DE MAUREILLAN.

Le lieutenant-général, conseiller privé de S. M. l'Empereur d'Autriche,

WACQUANT-GÉOZELLES.

Vu et ratifié par moi,

Le général en chef,

Comte RAPP.

Au quartier-général de Wacken, le 22, à midi.

Vu et ratifié par moi,

Frédéric-Xavier prince DE HOHENZOLLERN-HECHINGEN,

général de cavalerie et commandant général de l'armée I. R. combinée devant Strasbourg.

Au quartier-général de Stützheim, ce 22 juillet, à midi, l'an 1815.

Le général en chef ordonne expressément à tout gouverneur et

Digitized by Google

commandant supérieur des places fortes de l'Alsace, y compris Phalsbourg, de se conformer aux dispositions de cet armistice ; il leur recommande de n'accorder l'entrée dans les places dont le commandement leur est confié, à aucun militaire ni employé civil étranger. Le général en chef se réserve seul le droit d'accorder quelques permissions s'il le juge à propos, et elles seront signées par lui. Les gouverneurs et commandants supérieurs des places sont chargés, en ce qui les concerne, de l'exécution du présent ordre du jour.

Par ordre du général en chef :

Le chef d'état-major,

SCHNEIDER.

Pour copie conforme :

L'adjudant commandant,
chef d'état-major du gouvernement,

Chevalier DE MARSY.

(*Moniteur*).

Le 3 août, M. de Lepinau, colonel de la 19e légion de gendarmerie, en vertu des ordres du lieutenant-général comte Heudelet de Bierre, commandant la division, entra comme parlementaire dans la ville, à onze heures du matin, et y fit arborer le drapeau blanc, pour midi, sur la tour de l'église paroissiale (cette tour n'était pas encore surmontée d'une statue de la Vierge comme de nos jours), sans tambour ni trompette. Des soldats du 9e bataillon, rentrant au quartier, virent tout à coup l'insigne blanc : *A bas le drapeau! ôtez-le!* crièrent-ils; et en même temps ils déchargèrent leurs fusils. Heureusement que quelques officiers arrivèrent et parvinrent à les ramener à la caserne. On ne sut ou on ne voulut pas savoir qui avait fait cette patriotique protestation.

Le 4 août, la garnison avait fait sa soumission au roi ; le même jour cette soumission parut dans les journaux.

Digitized by Google

Voici l'ordre pour la cocarde blanche :

ARMÉE DU RHIN.

ORDRE DU JOUR.

Soldats !

Le moment est venu de faire à la patrie le sacrifice de cette ancienne affection qui vous attache aux trois couleurs. Elles vous ont été chères dans le temps, comme gage de l'union de tous les ordres et de tous les citoyens. Le même amour de la paix et de la patrie doit vous faire adopter le nouveau signe que vous apporte le Roi. Ces étendards et ces cocardes blanches que nous allons porter, nous deviendront plus chers encore par les sacrifices qu'ils auront coûté à notre amour-propre et à nos anciennes habitudes. Nous serons payés de ces sacrifices par la paix extérieure et par l'extinction de tous les partis. Ils nous sauveront des discordes que les étrangers et les malveillants verraient peut-être avec plaisir, et du démembrement de notre chère patrie qui en résulterait. Vous ne ferez pas moins pour la France par votre résignation que vous n'avez fait par votre courage.

La cocarde blanche sera prise demain, à midi, par toute l'armée; il sera tiré à ce sujet une salve de cent coups de canon.

Les députés de l'armée du Rhin sont arrivés à Paris le 26, et ils ont été accueillis comme des enfants de la grande famille. Cette nouvelle est arrivée au général en chef par un officier d'état-major du ministère de la guerre.

Strasbourg, le 30 juillet 1815.

Par ordre du général en chef :

Le chef d'état-major général,

SCHNEIDER [1].

Le 8, lendemain du licenciement, M. le baron de Jankowitz de Jeczenicze, préfet provisoire à Nancy, fit une proclamation digne et calme, convoquant tous les habitants à la paix et à l'union ; elle fut bien accueillie à Phalsbourg.

[1] Plus tard ministre de la guerre et député de la Moselle. Il était de Sarre-Union.

Digitized by Google

Le 10, la diligence de Strasbourg, allant à Nancy pour la première fois depuis les derniers événements, passa sous le canon de la place.

Le 12, la gendarmerie de Nancy envoya son adhésion au roi.

Les fêtes du 15 et du 25 août furent célébrées assez paisiblement.

Quelques jours auparavant, le général avait envoyé l'ordre de licencier le 9e bataillon. Voici le procès-verbal :

L'an mil huit cent quinze, le sept août, par devant nous Barthelemy, colonel commandant supérieur de la place, et sur les ordres de Sa Majesté, du 20 juillet, de M. le ministre de la guerre, du 21, de M. le général commandant la division, du 31, et ceux du commandant de place, du 5 août, nous nous sommes transporté sur la place, où nous avons trouvé le 9e bataillon des gardes nationaux d'élite de la Meurthe : officiers, sous-officiers et troupe.

L'état-major et les compagnies s'étant tous rendus sur le terrain chacun à son rang, on fit l'appel selon le contrôle nominatif dressé, qui constata :

	Officiers.	Troupe.
État-Major. . .	4	5
1er Grenadiers.	3	80
2e —	3	81
3e —	3	75
1er Chasseurs .	3	94
2e —	3	101
3e —	3	96
Total. . . .	22	529, en tout : 551.

Le bataillon étant ainsi composé, le colonel a fait battre un ban et a déclaré, en vertu des ordres susdits, le licenciement du 9e bataillon, et a déclaré aux officiers et soldats qui en faisaient partie qu'il n'existait plus.

Cette opération terminée, il a été procédé à la réception des effets d'équipement et d'armement, par le chef d'escadron commandant l'artillerie de la place.

De tout quoi il a été dressé procès-verbal.

Signé : BARTHELEMY.

Digitized by Google

Des feuilles de route devaient être données aux gardes nationaux. Les certificats de présence au licenciement étaient en outre délivrés. Ces papiers étaient nécessaires pour toucher l'arriéré de solde. Le chef de bataillon ne devait quitter la place que lorsque tous les comptes étaient mis au net et toutes les fournitures rendues dans les magasins militaires. Le conseil d'administration était responsable du plus perçu en vivres et argent. Bien entendu que le moins perçu en vivres n'était pas rendu. Les états des compagnies furent plus tard soumis aux investigations des commissaires des guerres. Cette besogne, pour le 9e bataillon, dut avoir lieu à Strasbourg, siége de l'ancien état-major de l'armée du Rhin.

Nos gardes nancéiens gagnèrent pour la plupart pédestrement leur ville natale. Il y en eut déjà d'arrivés le lendemain soir, après avoir franchi 95 kilomètres pour rentrer plus tôt chez eux.

Le 10 août, le duc régnant de Saxe-Cobourg, Ernest, commandant un corps de Saxons, fort de près de 10,000 hommes, devait rentrer dans ses foyers par Saarbrücken; mais ayant reçu son itinéraire par Lunéville, le prince obtint du colonel Barthelemy de passer sous le canon de la place pour aller à Colmar prendre ses cantonnements. Les Russes rentraient aussi; mais ils passèrent, pour quitter le département, par Fénétrange (28 septembre), et ensuite par Bitche, Wissembourg et Saarbrücken. Il resta des détachements à Sarrebourg, Fénétrange, etc. Un nommé Machet de Sarrebourg était chargé de la perception des vivres nécessaires aux Russes en garnison dans ces deux villes. Chaque habitant avait plusieurs soldats, il recevait par tête deux livres de pain, une livre de viande, un huitième de litre d'eau-de-vie, un quart de vin, un demi-litre de légumes secs ou une livre de légumes verts et un soixantième de sel. Il ne devait fournir, comme pour le soldat français, que le coucher et la place au feu et à la chandelle.

Digitized by Google

L'occupation n'était plus si rigoureuse. M. d'Alopœus, gouverneur général, fit délivrer des permis de chasse aux individus proposés par les maires (v. preuves, nº IV). Le commissaire impérial russe en Lorraine délivrait des passeports pour toute la France à tous ceux qui en demandaient. C'était M. de Bartz; ces feuilles de sûreté étaient préférées à celles délivrées par l'administration française.

Le général Orloff étant à Nancy, avait ordonné que toutes les granges et écuries utiles à l'agriculture fussent évacuées par ses soldats; il avait fait faire des écuries provisoires pour ses chevaux, et il avait prescrit à ses lieutenants de prêter des chevaux du train pour aider les cultivateurs à rentrer les récoltes (6 août). Il leur avait en même temps ordonné d'écouter avec soin toutes les réclamations et de rendre de suite justice.

En outre, les maires devaient prévenir leurs administrés dont les propriétés avaient été dévastées, ou qui, par le passage des troupes alliées, avaient éprouvé des pertes autres que celles qui sont les suites inévitables de la guerre, de leur en faire la déclaration, qui devait être transmise, après renseignements, au gouverneur général chargé d'exécuter les intentions bienveillantes d'Alexandre Ier en faveur des victimes des événements de la guerre.

Malgré ces sages mesures, il n'était pas possible d'effacer les traces de l'occupation étrangère et de réprimer tous les excès qui en étaient la suite inévitable. Le 27 juillet, M. d'Alopœus prit un arrêté très sévère pour l'organisation de la police militaire russe; en voici quelques articles :

Toutes les autorités administratives et locales correspondront habituellement avec le directeur général de la police russe. On lui rendra compte de toute querelle ou désordre qui aura lieu. Tous les aubergistes, logeurs et directeurs des postes, donneront, tous les matins, avant huit heures, la liste des étrangers arrivés, présents ou partis. Le passeport de chaque étranger sera présenté deux heures au plus tard après son arrivée, au bureau de la police russe,

Digitized by Google

par l'aubergiste ou logeur, sous peine d'amende. Tout individu qui restera à Nancy sera tenu de se présenter tous les matins au bureau de la police russe, et d'y faire renouveler le permis de séjour. Tous militaires, sans papiers en règle, se présenteront sur-le-champ au bureau de la police militaire russe. La mairie n'accordera pas de logements à ces individus. Aucune troupe de comédiens, bateleurs, etc., ne pourra s'arrêter à Nancy sans une permission spéciale de la police russe.

Le chevalier de Bartz est nommé directeur général de la police russe (v. n° V.)

En même temps on ordonnait le désarmement de toutes les communes dans les vingt-quatre heures. « Toute commune dans laquelle le dépôt des armes n'aura pas été effectué sera considérée comme en état de rébellion. Il y sera envoyé une force armée aux frais des habitants pour y faire des visites domiciliaires. Si l'on y trouve des armes, les détenteurs seront arrêtés et jugés militairement. »

Le 30 juillet, le gouverneur général fit publier par le préfet provisoire du département de la Meurthe un arrêté portant qu'il serait levé une contribution extraordinaire de guerre de 4,500,000 fr., indépendamment de celle qui avait été ordonnée par l'arrêté du 20 juin. Elle devait être soldée en argent de France et était destinée à payer la réquisition de draps et de toile, dont le département avait été frappé par l'ordre du 6 juillet. Elle devait être perçue par un tarif et acquittée entre les mains des percepteurs, un tiers au 20 août, un avant le 20 septembre, et le dernier avant le 20 octobre.

Les environs de Sarrebourg furent occupés jusqu'en décembre par la 2e brigade de la 3e division de dragons russes sous les ordres du général Kabloukoff. Elle fut dirigée sur Reims. Le général en chef Woronzoff l'inspecta à son passage à Nancy.

Le licenciement de l'armée avait dû commencer le 21 août en Alsace; mais il fut retardé jusqu'au 4 septembre.

Digitized by Google

ARMÉE DU RHIN.

ORDRE DU JOUR DU 18 AOUT 1815

Le général en chef ayant fait connaître à S. Ex. le ministre de la guerre les besoins de l'armée du Rhin et le retard qu'éprouve le paiement de la solde, vient de recevoir l'avis d'un premier envoi de 400,000 francs pour y pourvoir. On lui annonce qu'il sera successivement envoyé des fonds pour tenir la solde au courant.

Le roi, dans l'amertume dont il est abreuvé par des circonstances aussi pénibles et au milieu des soins auxquels il est livré, s'occupe du bien-être de ses soldats et ne veut négliger aucune occasion de leur témoigner ses intentions paternelles.

Comte RAPP.

La dernière pièce officielle du général est celle-ci :

Strasbourg, le 18 septembre 1815.

Habitants de l'Alsace !

Le licenciement de l'armée du Rhin met un terme au commandement que j'avais parmi vous. Je n'ai eu qu'à me louer de mes compatriotes, et j'aime à leur en témoigner ma reconnaissance et mes regrets.

Le roi a daigné agréer les assurances d'amour et de fidélité que les Alsaciens ont mises à ses pieds ; il ne me reste plus qu'à leur recommander de persister dans ces sentiments qui les rendent si éminemment Français.

Comte RAPP.

Aucune place de son commandement n'avait été prise. Bitche, la Petite-Pierre, Lichtemberg avaient été jugées par l'ennemi trop inaccessibles ; on n'avait pas même pensé d'en faire le blocus.

Le département de la Meurthe devait avoir une division russe en cantonnement ; elle faisait partie du corps d'armée du général Sabaneieff (Nancy) ; M. le comte de Lessert était

Digitized by Google

chef d'état-major général. Il y avait des Russes à Sarrebourg, Blamont, Vic, Dieuze, Fénétrange, etc.

Le 9 septembre, la garnison avait été licenciée à Phalsbourg. Cela fut vite fait, car il ne restait que quelques soldats et les vétérans qui furent de suite réorganisés. Un ordre du jour parut le 14 août :

Le général en chef vient de recevoir l'ordonnance du roi, *du* 3 août, relative à la nouvelle organisation de l'armée.

Il va y être procédé très incessamment. Les officiers, sous-officiers et soldats seront dirigés par détachements avec armes, bagages et l'indemnité de route sur les chefs-lieux de leurs départements. Tous ceux qui désireraient entrer dans la nouvelle formation des légions départementales seront libres d'y concourir, les autres de réclamer leurs retraites, congés ou réformes. Ainsi ces braves qui auront attendu avec confiance à leur poste le sort qui leur est destiné, obtiendront les récompenses qui leur sont dues. Ceux qui désirent rentrer dans leurs foyers le feront avec honneur, après avoir rempli jusqu'au bout leur carrière et leur devoir. Les soldats égarés par la malveillance, les lâches, les déserteurs, auront compromis leurs parents, chez lesquels ils seront poursuivis, et traîneront dans leurs familles l'infamie attachée à leurs pas.

Par ordre du général en chef :

Le chef d'état-major général,

SCHNEIDER.

Le 20 novembre, le roi reçut la permission de mettre dans Metz 3,000 hommes de ses troupes; à Verdun, 500; à Lauterbourg, 200; à Phalsbourg, 500; à Lichtemberg et la Petite-Pierre, 150 dans chaque, etc. Longwy, Bitche, Thionville, Sedan, Mézières, la tête de pont de Fort-Louis, etc., devaient être occupées pendant cinq années par les troupes alliées.

Le 20 mai 1816, le chef d'escadron d'Agon de la Contrie, nommé, le 27 décembre 1815, commandant la place de Phalsbourg, fit prêter serment au roi à la 5e compagnie

Digitized by Google

des sous-officiers vétérans ; et dans le discours qui suivit, il félicita ces braves de leur belle conduite, lors des siéges de 1814 et de 1815.

Voici quelques pièces à l'appui, empruntées à différentes sources et émanant, la plupart, des archives administratives.

PIÈCES A L'APPUI

N° I

Réquisition pour Phalsbourg

I

Sarrebourg, le 29 mai 1815.

Le Sous-Préfet de l'arrondissement de Sarrebourg à Monsieur le Maire de Saint-Jean.

Sur les observations que j'ai adressées à M. le Préfet relativement à la fourniture du vin, eau-de-vie et vinaigre, ce magistrat vient de m'annoncer qu'il avait ordonné à l'arrondissement de Lunéville de fournir ces trois objets.

Je m'empresse de vous faire part de cette circonstance, qui degrève mon arrondissement d'un dixième de la somme totale qui lui a été assignée.

Le contingent de la commune sera réduit à la somme de 880 fr., que vous acquitterez en denrées dont le détail suit :

20 quintaux de farine de froment.....	440 fr.
100 kilog. d'orge mondée.....	45.
2 vaches.....	224.
80 kilog. de lard.....	160.
11 kilog. de pruneaux.....	11.
	880 fr.

Toutes les dispositions contenues dans la circulaire du 20 seront au surplus suivies et exécutées.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Signé : Ruell.

Réquisition pour l'approvisionnement de la place de Phalsbourg

II

Le maire est autorisé à mettre en réquisition les meuniers ci-contre.....

Ces fournitures seront reçues par le commissaire spécial à cet effet.

Elles seront payées en numéraire sur la simple représentation des procès-verbaux de réception.

Aucune considération ne peut arrêter l'exécution du présent ordre.

Le Sous-Préfet.

Digitized by Google

III

Sarrebourg, le 14 juin 1815.

Le Sous-Préfet de l'arrondissement au Maire de Saint-Jean.

Monsieur,

D'après les nouveaux ordres donnés par le gouvernement, l'approvisionnement de siége de Phalsbourg a été augmenté et porté à 563 quintaux de viande fraîche. Cette obligation m'oblige à faire une nouvelle répartition et votre commune est comprise pour la quantité de un bœuf ou vache du poids de 125 kil. au moins.

Vous les désignerez de suite, les ferez marquer et les tiendrez à ma disposition pour être rendues à Phalsbourg au moment que vous en recevrez l'ordre.

J'ai l'honneur de vous saluer.

RUELL.

IV

Sarrebourg, le 24 juin 1815.

Le Sous-Préfet de l'arrondissement au Maire de Saint-Jean.

Au reçu de la présente, vous ferez diriger de suite sur Phalsbourg la quantité de vaches que doit fournir votre commune pour l'approvisionnement de siége de cette place conformément à mes réquisitions.

J'ai l'honneur de vous saluer.

RUELL.

V

État des réquisitions des denrées de toutes sortes nécessaires à l'approvisionnement de Phalsbourg, que la commune de Lixheim a délivré en vertu des ordres de M. le sous-préfet du quatrième arrondissement de la Meurthe, en date du 20 mai dernier :

Le 2 juin, délivré à la place de Phalsbourg, 4 kilg. de pruneaux secs.

Le 3, délivré à la même place, 84 stères de bois de chauffage.

Le 5, délivré à la même place, 50 kilog. de lard salé.

Le 15, délivré à ladite place, 15 vaches.

Le 25, délivré à ladite place, 5 vaches.

Le 27 juin, délivré au corps-franc de M. Brice, arrivé dans ladite commune, la quantité de vivres et de fourrages.

Pour 125 hommes : 125 rations pain, 125 rations viande, 30 rations foin, 30 rations avoine.

Délivré en outre un cheval par la commune audit corps.

Fait et arrêté à Lixheim, le 10 août 1815.

Digitized by Google

VI

État des fournitures de denrées en toute espèce nécessaires aux troupes des hautes puissances alliées, délivrées par le maire de la commune de Lixheim, en exécution des ordres des commandants des détachements qui ont séjourné dans ladite commune, depuis le 1er juillet jusqu'au 28 juillet 1815.

1er juillet, délivré à un escadron de hussards, composé de 150 hommes avec 6 officiers, 150 rations de pain (1 kilog. par ration), viande (1/2 kilog. par ration), bière (1/2 litre par ration), eau-de-vie ; foin.

Le même jour, délivré à un autre escadron de cavalerie russe de 250 hommes, un commandant et 10 officiers, 250 rations (comme ci-dessus). Au séjour, autant de rations, et au départ autant que lesdits cavaliers ont exigé, enlevé et conduit avec eux.

Le 2 juillet, à dix heures du soir, arrive une division d'infanterie russe, forte de 3,800 hommes et 120 chevaux. Elle a fait séjour. Il y a 3,800 rations de même que ci-dessus et 120 rations foin et avoine.

Le 4, la susdite division enlève et conduit, sur deux voitures à quatre roues, du pain, de la viande, de la bière et eau-de-vie pour Assondange, montant à 1,200 rations. Elle a en outre enlevé, chez le sieur Frédéric Lantz, 350 rations d'avoine.

Le 8, un escadron de 169 dragons russes arrive ; on fournit les rations, plus 169 de paille.

Le 9, un escadron de dragons russes, fort de 269 hommes avec l'état-major, on délivre ce jour aux deux escadrons 438 rations de chaque denrée.

Le 10, il y a 300 rations, et du 12 au 21, 269 rations chaque jour. Le colonel russe de Nobele avait ordonné la réquisition des fourrages dans divers villages, tels que Archwiller, Fribourg, Garrebourg, Guntzwiller, Gosselming, Hilbesheim, Hommarting, Hellering, Heyersberg, Hommer, Hazelbourg, Henridorff, Mittersheim, Postroff, Rheding, Romelfing, Saint-Jean de Bassel (970 quintaux 1/2 de foin, 669 1/2 hectolitres d'avoine).

Le 22 juillet, le parc d'artillerie arrive ; il y a chaque jour 400 rations, celles de foin montent au chiffre de 100. Ce qui fut donné jusqu'au 5 août. Les villages fournirent.

A ce jour, la commune de Lixheim avait fourni 15,516 rations de pain, eau-de-vie, bière, viande, et 2,963 de foin (à 10 kilog.), 2,096 d'avoine et 169 de paille.

(Les chevaux étaient logés dans les granges, les soldats n'ayant pas voulu les mettre dans les écuries. Il a été consommé encore un tiers du fourrage qui existait dans les granges des propriétaires).

Les communes suivantes fournirent les 1er, 2 et 3 juillet, aux troupes de passage à Lixheim :

Digitized by Google

2. Metting.....	125 rations de pain,		125 rat. de viande,		125 rat. de bière.	
3. Schalbach.....	288	—	200	—	53	—
3. Weckerswiller.	248	—	200	—		
3. Vieux-Lixheim.	400	—				

Le maire de Lixheim avait ordonné les réquisitions. Au mois d'avril 1816, les habitants de Lixheim, malgré les pertes de 1815, s'offrirent, vu la pénurie du trésor royal et l'importance des routes pour le commerce et l'agriculture, à réparer à leur frais la portion de route de Fénétrange à Phalsbourg, qui traverse leur territoire. L'administration accepta avec reconnaissance cet acte de dévouement.

Le 20 janvier 1816, la totalité des contributions directes de 1815 dans le département de la Meurthe était payée.

VII

Le sous-préfet de Sarrebourg requiert le maire de la commune de Dolving de faire rendre à Sarrebourg cejourd'hui, pour cinq heures précises du soir, la quantité de dix voitures attelées chacune de trois à quatre chevaux pour être employées au transport des bagages des troupes à la suite des quartiers-généraux de LL. MM. les Empereurs de Russie et d'Autriche, ainsi que de S. M. le Roi de Prusse.

Les voituriers devront se munir de fourrages et se rendre dans la cour de la caserne pour y rester à la disposition de l'administration locale pour être employés, suivant les besoins, sous la direction de M. Pécheur, chef du parc des transports.

Sarrebourg, le 2 juillet 1815.

Signé : Ruell.

(Au mois de décembre 1815, on calcula dans le département du Bas-Rhin, qu'il y avait passé et cantonné depuis le 13 septembre jusqu'au 5 décembre, 288,634 hommes et 93,938 chevaux, faisant 91 jours d'étapes et 376 jours de station et de cantonnement, formant un total de 4,081,926 journées de vivres et 1,242,410 de fourrages).

VIII

Les munitionnaires généraux n'étaient pas chargés de la fourniture des approvisionnements de siége, ces dépenses étant mises au compte du ministère de la guerre par ordonnance du roi du 28 juillet 1815. Une circulaire datée du 6 juin précédent avait prescrit dans le département de la Meurthe la base d'après laquelle les fournitures pour les garnisons de Metz, Toul, Marsal et Phalsbourg, devraient être réparties et acquittées. Tous les citoyens imposés avaient été appelés à concourir, selon leurs facultés, aux demandes faites pour l'approvisionnement des places fortes. Le 12 février 1816, le préfet de la Meurthe demanda l'*Etat des fournitures faites à la décharge de la commune de .....*

Digitized by Google

en vertu *des réquisitions de chevaux et d'approvisionnement pour les places fortes de Metz, Toul, Marsal et Phalsbourg.* Le 17 juillet 1817, il fit demander les récépissés délivrés par les gardes magasins, afin d'éviter la déchéance; les maires furent invités, le 14 octobre 1818, à ne pas vendre leurs créances de liquidation des fournitures de siége à certains agents d'affaires, qui prétendaient connaître les sommes dues depuis 1815, pour Metz, Toul, Marsal et Phalsbourg. Enfin le 30 juin 1822, le ministre de la guerre, par dépêche en date du 8, annonça que la liquidation de la dette arriérée était terminée et que le trésor était prêt à acquitter les créances avec les intérêts du 5 mai 1816.

En 1815, trois communes de l'arrondissement de Sarrebourg, par comble de malheur, avaient été grêlées (Dianne-Capelle, Danne, près de Phalsbourg, et Sarrebourg). Elles furent secourues. Une loi rendue en 1816 accorda onze millions aux départements qui avaient le plus souffert des désastres de la guerre. L'arrondissement de Sarrebourg fut inscrit pour 51,200 fr. Il avait été cruellement éprouvé par l'épizootie, et les habitants de la campagne avaient souffert toutes les horreurs de la famine. Au marché de Phalsbourg du 10 juin 1817, l'hectolitre de blé était monté à la somme de 87 fr. 35 centimes.

IX

Le directeur de l'enregistrement et des domaines écrit à ses employés qu'il n'a reçu aucun ordre du directeur général, mais qu'ils doivent se conformer à l'arrêté du maréchal de Wrède; le seul changement notable dans l'administration est qu'elle s'exerce actuellement au nom des hautes puissances alliées et que les fonctionnaires publics ne doivent rien entreprendre contre les intérêts de ces dernières. (Lettre du 1er juillet.)

Une situation de la caisse au moment de l'entrée des alliés dans la commune doit être envoyée. (5 juillet.)

Une lettre au receveur de Fénétrange, datée du 11, prévient cet employé que d'après une convention faite entre les souverains, les finances du département doivent être administrées pour le compte de la Russie; en conséquence il ne doit plus correspondre avec le commissaire bavarois, il doit résister à toute demande de fonds qui serait faite par des agents militaires; il doit faire constater légalement la violation de la caisse à laquelle il ne pourrait résister.....

N° II

Le général Rampon, sénateur, pair de France, commissaire extraordinaire dans la 4e division, fit destituer le recteur de l'Académie et se montra sévère contre quelques ecclésiastiques qui, dans leurs prônes, cherchaient à détourner leurs paroissiens de l'obéissance au gouvernement.

Digitized by Google

Le lieutenant-général Pacthod fut changé de Nancy, il dut aller prendre le commandement de la 13e division, mais il éluda cet ordre en alléguant la nécessité de se faire retirer une balle qu'il portait au défaut de l'épaule depuis la bataille de Hanau. Le roi le nomma plus tard inspecteur général d'infanterie.

N° III

ORDONNANCE DU ROI DU 20 JUILLET

Considérant que rien n'est plus urgent que de rendre à leurs foyers ceux de nos sujets qui, depuis le 20 mars 1815, en ont été enlevés comme gardes nationaux pour être formés en bataillons d'élite, dans le dessein de les forcer à prendre une part active dans la guerre qui vient de se terminer, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Article Ier. Les bataillons des gardes nationales d'élite levés dans les départemens du royaume depuis le 20 mars 1815 jusqu'à ce jour, seront sur-le-champ licenciés.

2° Les anciens militaires qui n'ont point légalement cessé d'appartenir à l'armée et qui avaient été placés dans les bataillons d'élite de gardes nationales recevront ultérieurement les congés absolus auxquels ils pourraient avoir droit.

Les conscrits de 1815, qui ont fait partie des bataillons d'élite, rentreront également dans leurs foyers en restant néanmoins dans la situation où les avaient placés les ordonnances des 18 mai et 12 décembre 1814.

3° Tous les officiers de l'armée de ligne, quel que soit leur grade, qui sont attachés aux dix bataillons d'élite se rendront dans leurs foyers, où ils jouiront du traitement auquel ils auront droit, et qui sera ultérieurement déterminé.

N° IV

Le considérant de cet arrêté est remarquable par le ton de générosité et de confiance qui y règne ; le voici :

« Considérant que le désarmement général ordonné lors de l'entrée des armées des hautes puissances alliées sur le territoire français n'a eu pour objet que de prévenir l'abus que des hommes pervers ou égarés auraient pu faire des armes qu'ils se seraient procurées ou qui leur auraient été indiscrètement confiées ; que les Français éclairés aujourd'hui sur le but d'une guerre entreprise pour leur sûreté, comme pour celle de toute l'Europe, devant concourir à en consolider le résultat, il est de l'intérêt de tous que les habitans des communes, qui, par la considération dont ils jouissent par leur bonne conduite et leur fortune, présentent des garanties suffisantes d'emploi d'armes à feu, puissent obtenir la permission d'en porter. Avons arrêté, etc... »

Digitized by Google

N° V

(En tête l'aigle à deux têtes de Russie.)

DIRECTION GÉNÉRALE DE LA POLICE
MILITAIRE ET CIVILE DE LA LORRAINE ET DES DÉPARTEMENTS DE LA MARNE ET DE LA SEINE ET MARNE.

Les autorités civiles et militaires sont invitées à laisser passer librement le nommé *Parmentier*, ci-devant *sous-lieutenant au 2e corps des Chasseurs volontaires du département de la Meurthe*, porteur de la présente, se rendant dans ses foyers, à *Sarrebourg*, département de la *Meurthe*, en vertu de *la convention conclue* le 7/19 *juillet* 1815, *entre M. le comte Orloff et le chef d'escadron Brice.*

Délivré au bureau de la direction générale de police.

Nancy, le 31 juillet 1815.

Signé : BARTZ.

(Sceau.)

Dans ma *Notice sur les corps-francs du commandant Brice* j'avais confondu le sous-lieutenant Parmentier (Aimé) avec le capitaine du même nom, originaire de Parroy. C'est le sous-lieutenant Parmentier, qui quitta le blocus de Phalsbourg pour aller grossir la phalange des chasseurs volontaires de la Meurthe. Il était fils du maire de Phalsbourg, de cette petite ville illustrée par les *Romans nationaux* et qui mérite d'être appelée la pépinière des braves.

Tels sont les documents historiques qui peuvent rappeler, aux survivants de cette glorieuse époque, le blocus de Phalsbourg en 1815.

ARTHUR BENOIT.

Digitized by Google

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

LA RACE DES JACQUOT

Jacques Bonhomme
Tel qu'on me nomme,
J'espère avoir
Fleur de savoir.

Le travail que j'offre au lecteur est moins une histoire, à proprement parler, qu'un modeste recueil de souvenirs perdus dans l'histoire générale. Si ces souvenirs ont quelque prix, ce ne peut être que pour la famille seule dont ils énumèrent les hommes méritants, ou tout au plus pour le rayon restreint de la province bien petite qui les a vus naître.

Les *Jacquot* sont des Lorrains presque tous. On pourrait même dire que ce sont des Vosgiens, d'après les points saillants autour desquels paraît échelonnée la race entière. Quoi qu'il en soit de leur premier berceau, mon intention se borne à exposer leurs titres historiques. Je ne prétends point par là donner à conclure que les *Jacquot* vaillent mieux que tous les autres hommes. Je me suis attaché à eux plus qu'à d'autres, sans aucun doute; mais c'est par la seule raison que je vois en eux les hommes de ma famille. J'en ai donc fait naturellement mes amis de prédilection, sans autre but que d'attacher à leur mémoire la considération et l'honneur que chacun doit aux siens.

Digitized by Google

Je ne sais si la critique m'absoudra de cette pieuse, mais peut-être audacieuse tentative. J'espère néanmoins que ce travail historique ne recevra pas dans les régions savantes un trop mauvais accueil. De pareilles recherches peuvent avoir leur côté utile. Si la voie que je fraie aujourd'hui semble bonne à suivre, et si elle provoque assez l'émulation des gens instruits que compte de nos jours à peu près chaque famille, nul doute que l'on n'arrive bientôt à créer pour chaque famille ancienne des archives intéressantes, lesquelles, en faisant connaître et honorer les ancêtres, serviront de leçon et d'exemple à leur postérité.

Quant à moi, si j'ai pris les devants pour un pareil travail, je ne m'en fais pas un grand mérite [1]. C'est le hasard, pour ainsi dire lui seul, qui me l'a fait entendre ; et voici dans quelles circonstances, toutes fortuites, j'en ai conçu l'idée.

En 1849, j'étais chargé de l'enseignement dans une école régimentaire. Je faisais partie alors du 1er léger, dont plusieurs compagnies tenaient garnison à Béthune. Là était le dépôt du régiment et sa bibliothèque, laquelle offrait une grande quantité d'ouvrages très-bien choisis, parmi lesquels dominaient les plus savantes publications ayant un rapport direct avec l'art de la guerre. Je fréquentais journellement cette riche bibliothèque, que le général Richard, alors lieutenant-colonel, avait mise entièrement à ma disposition. Un ouvrage y excita particulièrement mon attention. C'était le *Journal des sciences militaires*, où je voyais périodiquement figurer des articles d'une très-haute portée, sous la signature du docteur *Félix Jacquot*. Je demeurai

[1] Je ne prétends être ni le premier, ni le seul qui ait songé à de pareilles recherches. En 1594, Joseph Scaliger publia une *Lettre sur l'ancienneté et sur la splendeur de la race scaligérienne*, ce qui fut l'occasion d'une violente dispute entre lui et le fameux Gaspard Schopp. On pourrait citer d'autres exemples. Mais il suffit d'un seul pour m'ôter toute prétention au mérite de faire du nouveau, si quelque vanité de ce genre pouvait entrer dans ma pensée.

Digitized by Google

frappé de la plus agréable surprise, devant la découverte de cet homonyme qui, par ses talents extraordinaires dans la double sphère de la médecine et de la littérature, s'annonçait comme le phénix et l'honneur de sa race.

Dix ans ne s'étaient pas écoulés, que cette première impression fut réveillée par une seconde. Un nouveau hasard, tout pareil au premier, me fit inopinément découvrir un caractère frappant de la race des *Jacquot*. C'était en 1858. Je me trouvais à Paris, chez le célèbre Louis Veuillot. La conversation vint à tomber sur les *Jacquot* en général, à propos d'une brochure cynique récemment dirigée contre Veuillot lui-même. Le grand écrivain, par une attention à mon égard fort obligeante, me dit tout-à-coup : « Je connais personnellement et très particulièrement au moins quatorze ou quinze *Jacquot*. Celui de tous mes amis que j'appellerais le plus intime, est un *Jacquot* de la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. Eh bien, en général, j'aime beaucoup les *Jacquot*. Tous m'ont paru être de bons enfants. » Ce fut là un témoignage que je n'attendais guère. Et ce qui doublait encore à ce moment son prix à mes yeux, c'est qu'il sortait de la bouche de Louis Veuillot, c'est-à-dire d'un homme qui est la franchise même. Je fus alors, je dois le dire, très fortement impressionné devant ce témoignage rendu sincèrement à l'élévation morale, au bon cœur de tous ces *Jacquot*, dont la famille n'est autre que la mienne.

Dès-lors je conjecturai que cette humble race, objet ordinaire de mépris au temps des luttes sociales du moyen âge, pouvait avoir produit ses hommes de mérite, en considération desquels son nom, jusque-là méprisé, désormais devrait marcher de pair avec les autres noms. Plein de cette pensée, je me mis à l'œuvre pour lui préparer, sinon les matériaux complets, du moins les premiers linéaments et l'ébauche imparfaite d'une histoire. Je pris note de tout ce que je découvrais sur elle dans le hasard de mes lectures ; et j'y mêlai tout ce que j'avais pu me procurer de renseignements

Digitized by Google

soit par mes voyages, soit par mes entretiens avec les érudits, soit par des traditions fidèlement conservées dans le souvenir des illettrés. En rassemblant de cette façon sur les *Jacquot* toutes les données possibles, on arrive à prouver que cette race, née pour être obscure et comme ensevelie dans l'ordre populaire, peut simultanément prétendre à l'antiquité, à l'honnêteté, à la capacité et parfois même à la célébrité. De là ce quatrain placé en tête du présent travail et justifié, à ce qu'il semble, par l'histoire toute entière de la race :

Jacques Bonhomme
Tel qu'on me nomme,
J'espère avoir
Fleur de savoir[1].

Remarquons d'abord que le nom de *Jacquot*, quoique prononcé d'une manière uniforme, a plusieurs fois varié d'orthographe. On l'a écrit de douze ou treize façons diverses : *Jacob*, *Jacobi*, *Jacoby*, *Jacoti*, *Jaiques*, *Jaicques*, *Jacques*, *Jacquet*, *Jaco*, *Jacot*, *Jaquos*, *Jacquos*, et enfin *Jacquot*. Cette dernière leçon du mot a prévalu dans les habitudes; elle est même aujourd'hui presque seule employée. Cependant, à Metz et à Nancy, quelques familles ont continué de s'appeler *Jacot*. On rencontre aussi quelquefois des *Jacob*. Mais ces variantes d'un même nom de race ne sont plus très-communes. Elles n'existent guère aujourd'hui que comme des écarts de la règle ; et ce sont de rares exceptions.

Les actes du procès des Templiers, publiés par Michelet dans la collection des *Documents sur l'Histoire de France*, nous fournissent un curieux exemple de cette variation de l'orthographe d'un même nom, remontant à l'année 1311, date du concile de Vienne. En parlant d'un personnage, qui est évidemment le même, lesdits actes le nomment tour à tour : « Andreas *Jacob*, Andreas *Jacobi*, Andreas *Jacoti*. »

[1] Cette devise est calquée sur celle du duc Antoine, qui portait : J'ESPÈRE AVOIR, et qu'on lit telle sur un des anciens vitraux de la cathédrale de Metz, reproduite par M. de Bouteiller dans son *Histoire de Frantz de Sickingen*.

Digitized by Google

C'était le frère servant *André Jacquot,* de Clermont, l'un des Templiers qui furent interrogés lors du fameux procès. On peut voir la mention qui en est faite dans le *Procès des Templiers,* tome I, pages 50, 110, 131, et tome II, p. 181, édition de la Bibliothèque impériale, Paris, 1841.

L'histoire sainte attribue au nom de *Jacob* une origine antique. Le premier qui le porta fut un des plus illustres patriarches. Ce fut parce qu'il arriva au monde comme un *supplantateur* qu'il fut caractérisé de ce nom, dont la racine est hébraïque. Ce n'est pas à dire toutefois que *Jacob* ait été un fourbe; car il n'aurait pas mérité d'être, comme il le fut, l'ami du Seigneur, la tige du peuple juif, l'ancêtre du Messie. Humainement parlant, *Jacob* fut un savant du mérite le plus remarquable. Ses connaissances astronomiques, mathématiques et philosophico-physiques, lui avaient acquis une supériorité manifeste sur la science de ses contemporains. On sait qu'il institua les néoménies, et qu'il régla le calendrier des Juifs [1]. Son stratagème des baguettes blanches ou bariolées, fondé sur une connaissance profonde des choses de l'ordre naturel, a quelque chose d'ingénieux qui aujourd'hui, après quatre mille ans, nous émerveille encore. Mais, s'il est permis de remonter jusqu'à ce patriarche pour fixer l'origine du nom de *Jacob,* il n'en est plus de même pour marquer l'époque où ce nom, jusqu'alors individuel, est devenu le nom générique d'une famille et plus tard le nom commun de toute une race.

Nous ne comptons pas dans la race l'apôtre *S. Jacob,* juif d'origine et descendant du patriarche. Nous n'y comptons pas non plus l'évêque de Toul *S. Jacob,* descendant des rois austrasiens, duquel datent surtout les grandes fondations monastiques établies anciennement dans l'abrupte pays des Vosges. Néanmoins ces deux grands personnages doivent être mentionnés, comme ayant jeté sur le nom de *Jacquot*

[1] Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl. cathol.*, t. II, p. 120, et t. VI, p. 567.

Digitized by Google

ou *Jacob* non-seulement du lustre et de l'éclat fondés sur des mérites empruntés à la sphère des choses humaines, mais la lumière même de la grâce d'En-Haut et l'auréole auguste de la sainteté. On doit même rappeler que l'apôtre *S. Jacob* a donné son nom au lieu de pélerinage, jadis très-renommé, de Compostelle en Galice, comme aussi à la Voie Lactée dite vulgairement *le chemin de Saint-Jacques*[2]. Quant à l'évêque de Toul *S. Jacob*, il aida puissamment les travaux apostoliques de S. Dié et de ses compagnons, et il faut le regarder comme un des pères de la civilisation avancée qui eut toujours depuis ce temps (756—765) un foyer si actif en Lorraine.

Il semblerait que l'on peut assigner pour point de départ à la race des *Jacquot* le onzième ou le douzième siècle. En effet, l'histoire de France et l'histoire de l'Église commencent à signaler son nom dès la période du douzième siècle. L'histoire de Lorraine le reprend un peu plus tard, et même elle finit par se l'approprier. Faut-il en conclure que ce nom, d'origine étrangère, soit à la longue devenu français en général, puis lorrain en particulier? Question litigieuse, assurément, mais question possible, et dont la solution dans le sens indiqué ne manque pas d'éléments. C'est, d'ailleurs, ce que nous allons essayer d'établir d'une manière positive, en signalant et rapprochant des faits que l'histoire tient pour avérés.

En 1211, un certain *Jacob* ou *Maître Jacques*, distingué par ses talents et son ardeur religieuse, se fit connaître en France. Il y fut l'auteur, à cette époque, de la *Croisade d'enfants*. Remarquons ici le nom de ce personnage historique. Il s'écrit toujours d'une manière conforme à l'ancienne

[2] Il existe une manière de couper les pommes et autres fruits en *quartiers de S. Jacques*. On ne sait si ce genre de section, qui se pratique *en croix*, vient de l'apôtre *S. Jacques le Majeur*, autrement *S. Jacob*, ou s'il fait seulement allusion au genre de mort de cet apôtre, qui eut la tête tranchée à Jérusalem par ordre d'Hérode Agrippa.

Digitized by Google

orthographe. C'est un nom qui n'est pas francisé. Il garde encore la forme hébraïque ou latine. Ceci nous prouve, ce qu'on sait d'ailleurs, que celui qu'il désigne n'était pas un français. On l'appelait le *Maître de Hongrie;* dénomination qui énonce clairement qu'elle était sa patrie, et quelle science merveilleuse il avait acquise par un heureux emploi de ses talents [1].

En 1251, l'histoire nous montre une seconde fois le même *Jacob* reparaissant sur la scène du monde avec un vif éclat. Il était âgé alors de soixante ans, et il se trouvait le chef de la *Croisade des Pastoureaux*. Une force inconnue avait excité son cœur généreux. Marchant d'une allure intrépide à la tête de ses bandes, il s'était comme instinctivement acheminé vers la France, dont il parcourait les provinces. Ce *Jacob*, d'ailleurs, était un savant homme, et son rôle pendant les temps troublés du moyen âge ne fut pas moindre en France que ne fut plus tard en Allemagne le rôle du savant et audacieux Luther. *Jacob,* cependant, fut d'une part moins emporté, et d'autre part plus docte que Luther. Il savait plusieurs langues, parmi lesquelles on cite nommément: le *français*, le *latin*, l'*allemand* et *d'autres idiomes* [2]. Ces autres idiomes, apparemment, étaient: l'*hébreu,* le *grec,* ou les diverses *langues orientales*, dont s'occupaient alors avec une ardeur extrême les missionnaires et les théologiens.[3] L'ascendant prodigieux qu'avait acquis *Jacob* était le résultat de son grand caractère et des talents exceptionnels qui

[1] Mathieu Pàris, *Historia major,* p. 710; Fleury, *Histoire ecclésiastique,* livre LXXVII, n. 14; Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique,* t. XVII, p. 384.

[2] Mathieu Pàris, *Historia major,* p. 711; Fleury, *Histoire ecclésiastique,* livre LXXXIII, n. 39; Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique,* t. XVIII, p. 513.

[3] Il faut remarquer, à propos de ce fameux *Maître Jacques de Hongrie,* qu'il fut en avance de cent ans sur l'initiative de Raymond Lulle et du concile de Vienne en faveur de l'étude des langues.

Digitized by Google

firent de lui un véritable démagogue. Il entraînait sur ses pas et dirigeait à son gré des multitudes entières. Il lui fallait bien du talent, bien du courage; disons plus, il lui fallait toute la force d'un homme de génie, pour provoquer de tels mouvements, les entretenir, les diriger, les discipliner. Il eut une fin tragique. Un boucher le tua d'un coup de hache. La grande révolution du moyen âge, on peut le supposer, fut de son nom appelée *Jacquerie* [1]. Ce nom de *Jacques* ou *Jacquerie*, traduction française du mot latin *Jacobus* ou du nom étranger *Jacob*, fut longtemps pris en mauvaise part. La chose, d'ailleurs, est assez naturelle. Les écrivains du parti vainqueur n'ont voulu voir que des méchants dans le parti battu ; et en toute occasion ils ont dépeint ce parti malheureux sous des couleurs sinistres. C'est le droit du plus fort ; mais il reste à savoir si ce droit du plus fort est appuyé, ou non, du droit de la justice.

Quoiqu'il en soit, le nom de *Jacquot*, identique au fond avec celui de *Jacques*, de *Jacques Bonhomme*, ou encore de *Jacquerie*, fut longtemps regardé lui-même comme un nom de mépris. C'était le mépris du peuple, érigé en axiome et en droit légal chez tous les amis ou partisans de la féodalité. Ce nom était resté, en effet, depuis la tentative d'affranchissement du *Maître de Hongrie*, un terme d'horreur pour les riches, qui en avaient fait un surnom générique du peuple. C'est pourquoi on affectait même de l'appliquer aux animaux, notamment au cheval, au singe, au perroquet, à la tourterelle, au geai, et en général à toutes bêtes apprivoisées. Les termes de *Jacquot, Jaco*, et par abréviation familière, de *Coco, Cocotte*, ont encore aujourd'hui cette destination. L'idée première de cette façon de dénommer les bêtes pliées à nos usages fut, comme on voit, une injure sanglante à l'adresse du plébéïen, conçue et mise en circulation par une

La *Jacquerie* fut ainsi nommée à cause de l'agitateur JACQUES *de Hongrie*, comme plus tard, en 1440, la *Praguerie* fut ainsi nommée à cause de *Jérôme de* PRAGUE, célèbre agitateur du temps.

Digitized by Google

rancune implacable d'aristocrates. On pourrait ajouter que le nom de *Jacquot* donné communément aux savoyards, gens pauvres et honnêtes, a probablement la même origine. Mais, jusque dans une dérision pareille, l'injure a fini par être effacée. L'intelligence, la probité et la vraie vertu, à force de briller sous ce nom voué au mépris, l'ont à la longue rendu recommandable. Et qui sait même si quelque jour ceux qui furent autrefois les derniers n'arriveront pas à leur tour à être les premiers? Ceci soit dit, néanmoins, sans ombre aucune d'ambition générique, ni de vanité personnelle. Et là dessus, revenons au plus vite à l'histoire.

En 1294, nous trouvons un *François Jacquot*, notaire public et maître des actes à Récanati, près Lorette. Il était là, pour reproduire à son sujet les termes mêmes de l'histoire, *établi par l'autorité impériale* [1]. C'était donc un Allemand, mais originaire on ne sait de quelle province de l'empire germanique. Ce pouvait être un Lorrain, mais sans qu'on puisse le dire autrement que par conjecture. Par lui fut dressé l'acte authentique concernant la translation de la *Sainte-Maison* près de Récanati, dans le lieu aujourd'hui appelé *Notre-Dame de Lorette*. Il est vrai de dire que son nom est italianisé, et par conséquent qu'il s'écrit *Jacobi*.

Au treizième siècle donc, le nom de *Jacquot* se trouve mêlé aux grands événements, comme les faits précités nous l'attestent. A cette époque, la race des *Jacquot* semble être d'origine allemande. Elle porte encore le nom primitif, *Jacob* ou *Jacobi*, tout à fait pur ou à peine altéré. Elle ne tarda pas d'apparaître en Lorraine et de se développer dans ce nouveau pays comme dans sa vraie patrie. Mais en Lorraine son nom reçut une modification très-caractéristique. Il se prononça et s'écrivit *Jacquot*, sauf quelques variations d'orthographe introduites, par l'inadvertance ou l'ignorance des scribes, en certains cas particuliers, mais

[1] Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Égl. cathol.*, t. XIX, p. 328, 3e édition.

Digitized by Google

qu'on peut dire tout à fait rares. Ce cachet lorrain donné au nom de *Jacquot* provient d'une habitude qui a toujours fait loi chez les populations du ressort des Trois-Évêchés. Elles affectionnent les mots sonores, et surtout les voyelles mises en relief dans les finales. C'est ainsi qu'elles disent traditionnellement *Thiébaut, Brunehaut, Ferry, Thierry,* etc., pour *Théobald, Brunehild, Frédéric, Théodoric,* etc.

En 1360, les chanoines de Toul s'arrangèrent avec *Jaquos* de la Mothe, verrier demeurant à Toul, pour retenir et rappareiller les verrières de la cathédrale [1].

Après les verriers, voici les musiciens, les relieurs, les imprimeurs, les architectes, les orfèvres, les artilleurs, c'est-à-dire les hommes savants ou les hommes adroits à peu près en tous genres. L'énumération de ces hommes distingués sera longue.

En 1438, un prêtre du nom de *messire Jacob* était *maître des orgues* de Saint-Georges à Nancy. Il en est fait mention par M. Henri Lepage [2]. Ce nom de *Jacob,* joint à sa profession de musicien, nous fait conjecturer que ledit *messire* était un Allemand.

En 1477, les chroniques du temps citent, parmi les défenseurs de René II, *Jacquot* dit *le bombardier*. Ce brave artilleur était aussi, à ce qu'on assure, un Allemand d'origine.

A la même époque, on voit dans le service de René II les *Jacquot* de Savigny. Leur endroit natal, Savigny, est un petit village du pays vosgien, à côté de Charmes. Ils étaient deux frères, également distingués par leur bravoure et leur fidélité au prince. Ils sont appelés indistinctement *Jacot, Jacob* et *Jacques*. Ces différents noms, on l'a vu plus haut et ceci le prouve de nouveau, autrefois se mettaient l'un pour l'autre.

[1] *Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine,* pp. 99 et 100.

[2] *Archives de Nancy,* t. I, p. 148.

Digitized by Google

Du temps des ducs Antoine et René II, la ville de Nancy foisonnait presque d'habitants du nom de *Jacquot*. Un rôle de la population de Nancy à cette époque, découvert et publié par M. Henri Lepage, nous en fait connaître une quantité [1]. Il y en avait au moins cinq ou six parmi les gens de service employés dans le palais ducal. Les autres se répartissaient dans les différentes rues, notamment dans le Haut-Bourget, le Petit-Bourget, la Boucherie, et autres. Ils avaient différents états : orfèvres, bouchers, marchands, etc.

En 1492, le *compte du Trésorier général de Lorraine* porte cette mention : « Payé à messire *Pierre Jacoby,* pour avoir relié trois des livres du seigneur Roi (René II), fait les lettres en l'un d'iceux, deux florins d'or valant 4 francs. »

En 1505, le même *compte du Trésorier* parle encore, ainsi qu'il suit, du même artiste : « Payé à messire *Pierre Jacobi*, prêtre demeurant à Saint-Nicolas, quatre florins d'or, pour avoir blanchi, dégraissé et relié un bréviaire en parchemin appartenant à Monseigneur, » savoir à René II.

Nous avons par M. Beaupré, le savant auteur des *Recherches de bibliographie lorraine,* d'autres renseignements sur les *Jacquot* ou *Jacobi* de Saint-Nicolas. Ils étaient deux frères, prêtres l'un et l'autre. Ces *Jacquot,* relieurs de longue date, furent les premiers imprimeurs qu'on ait vus en Lorraine. Ils avaient établi leurs premières presses dans la ville, très renommée à cette époque, de Saint-Nicolas-de-Port, localité aujourd'hui considérablement déchue. Quelque temps après, ils allèrent s'établir à Toul, chef-lieu du diocèse, et où régnait encore une activité intellectuelle assez grande pour assurer des chances de réussite à un centre important d'imprimerie. Cependant les deux frères n'y firent pas long séjour ; car deux ans plus tard, ils étaient imprimeurs à

[1] *Journal de la Société d'Arch. lor.*, seconde année (1853-1854), p. 139, 172 et 196.

Digitized by Google

Rome. C'était marcher d'un pas rapide et merveilleux dans la carrière, si, comme on doit le supposer, leur renommée dans l'art typographique les avait désignés pour imprimeurs de cette grande ville, de tout temps le centre des lumières et foyer particulier du prodigieux mouvement littéraire de l'époque. Le zèle qu'ils déployèrent dans cette haute position contribua sans aucun doute à leur fortune, en même temps qu'il assura quelque gloire à leur nom. Nous ne savons néanmoins ce que furent, ni pour le genre, ni pour le nombre, ni pour l'importance, leurs éditions de Rome. Mais quant aux livres sortis de leurs presses de Toul et de Saint-Nicolas, ils sont déjà d'un travail qui leur fait honneur. En général, leurs publications étaient des livres de piété et de controverse. On en peut juger par les ouvrages suivants, qui furent composés dans leurs ateliers : *Heures de la Sainte Vierge à l'usage de l'église de Toul,* imprimées en 1503 ; *Le Sermon de charité avec la probation des erreurs de Luther*, imprimé en 1525 ; *Le Livre de Jésus*, imprimé en 1528 ; etc.

On doit placer vers le même temps le poète *François Jacquot*, auteur d'un recueil de chansons relatives à saint Nicolas. Il pouvait être de la même famille que les imprimeurs de Saint-Nicolas-de-Port. Et nous en dirons autant d'un autre *François Jacquot*, habitant de Rome, où il remplissait les fonctions de notaire public, et duquel il sera parlé plus tard.

Sous René II se montre aussi l'architecte *Jacquot* de Vaucouleurs, dont les titres nous présentent le nom écrit de bien des manières, savoir : *Jaco, Jacob, Jaquot,* et plus exactement *Jacquot,* suivant le système général de l'orthographe lorraine. Ce *Jacquot* fut encore un homme de grand mérite et un des artistes distingués de l'époque. Il traça le plan du palais ducal de Nancy, et ce fut lui qui dirigea les travaux nécessités par cette grandiose et quasi royale construction. Après que ce beau monument fut achevé,

Digitized by Google

il en demeura le conservateur ou *concierge*, comme on disait alors. « Tous ces travaux, dit M. Henri Lepage à propos du palais ducal, furent exécutés sous *Jacob* ou *Jaquot*, concierge de l'hôtel [1]. » Il y a dans les *Comptes du Trésorier* plusieurs mentions faites de ce personnage, telles que les suivantes. En 1511, « payé par le receveur à *maître Jaco*, maître maçon audit ouvrage (Palais Ducal)... à *Jacob*... et plusieurs autres maçons... 3,212 fr. 6 gr. et demi. » En 1520, « payé à *maître Jaco*, concierge de ladite maison, pour deux quartes d'huile de noix qu'il a délivré pour servir comme dessus (à Jean de Reims pour les peintures de la plomberie au toit du Palais Ducal), 24 sous. »

Un orfèvre ou monnayer du nom de *Jacquot* est lui-même signalé comme ayant pris part aux travaux du Palais Ducal. Il est qualifié aussi de *maître Jacques*, comme le précédent; ce qui tendrait à les confondre. Notre opinion cependant est qu'ils formaient deux personnages distincts, le dernier étant évidemment beaucoup plus jeune que l'autre. C'est, en effet, ce qu'on doit conclure du rapprochement des différentes époques où on le voit figurer parmi les *Comptes du Trésorier*. Apportons-en la preuve.

En 1520, « payé à *maître Jacques*, monnoyer demeurant à Nancy, la somme de iiij^{xx} xvj gr..... pour huit écussons de terre cuite et émaillée de diverses couleurs aux armes de Monseigneur (le duc Antoine), qu'il a faites, mises et assises au grand jardin auprès d'autres écussons faits l'an passé, 76 liv. 16 s. »

En 1543, « payé 22 fr. à *Jean de la Monnoye* (on va voir, à quelques lignes plus bas, que son nom était *Jean Jacquot*), marchand demeurant à Nancy, pour or battu en feuilles pour redorer et rhabiller ladite Galerie (des Cerfs). »

En 1549, « payé à *Jean de la Monnoye*, marchand demeurant à Nancy, pour deux cents d'or battu, etc. »

[1] *Bulletins de la Société d'Archéol. lorr.*, t. III, pp. 31 et 38.

Digitized by Google

En 1553, « payé à *Jehan Jacquot,* dit *de la Monnoye,* pour un cent d'or battu qu'il a délivré à maîtres Médart et Claudin, peintres, pour employer à racoutrer la Galerie des Cerfs, etc. »

Peut-être y a-t-il ici une distinction à faire entre ledit *maître Jacques monnayer,* mentionné d'abord, et *Jean Jacquot* appelé ordinairement *Jean de la Monnoye.* Ce pouvait être le père et le fils. Mais, en hasardant cette opinion, ou plutôt ce doute, nous n'oserions pas lui attribuer d'autre valeur que celle d'une conjecture.

Dans la diversité orthographique du nom de *Jacquot,* laquelle précisément se remarque bien davantage à l'époque où vivaient les personnages qui nous occupent, il ne serait pas non plus impossible que de *Jean Jacquot,* un homme riche, descende *Ferry Jacob,* un homme noble, lequel, vers l'an 1576 ou 1577, épousa demoiselle Philippe de Ranfaing, appartenant à la maison de la sainte fondatrice du Refuge.

De ce mariage entre noble *Ferry Jacob* et Philippe de Ranfaing, naquit demoiselle *Françoise Jacob,* épouse de noble Jean Perrin, laquelle décéda le 19 février 1619, âgée de 41 ans [1]. Les restes de ladite *Françoise Jacob* furent déposés aux Cordeliers, en 1710. On les y voit encore à présent, dans la chapelle Sainte-Anne [2].

En 1571, *Nicolas Jacob,* cité parmi les grands hommes du pays Messin, fit paraître la traduction en français d'un ouvrage allemand relatif à la discipline militaire. Cet ouvrage a pour intitulé : *Diète impériale tenue à Spire l'an 1570 ; plus la forme de capitulation, ancien droit des Reîtres, ordonnances et discipline militaire renouvelée ; les Articles établis pour l'Infanterie par la sacrée Majesté de l'Empereur et par lesdits États.* Cette traduction parut chez un des libraires de Paris [3].

[1] *Bulletin de la Société d'Archéologie lorraine,* t. II, p. 120.

[2] *Ibid,* note 76, p. XXXI.

[3] Bégin, *Histoire des Sciences, etc. dans le Pays Messin,* p. 395.

Digitized by Google

En 1608, naquit à Châlons-sur-Saône, *Louis Jacob,* qui plus tard entra chez les Carmes et devint un bibliographe des plus distingués. Il visita les principales bibliothèques de France et d'Italie. Son érudition fut d'un grand secours à Mabillon et à d'autres antiquaires illustres qui vécurent à la même époque. On a de lui une *Bibliothèque française universelle,* en latin. Il paraîtrait que ce fut à l'occasion de ce travail remarquable du P. *Jacob* que le président de Sallo conçut l'idée première du *Journal des Savants.* On doit encore au P. *Jacob* différentes publications sur des matières savantes, parmi lesquelles on peut signaler son *Traité des plus belles bibliothèques du monde,* Paris, 1644. La *Biographie universelle* de Michaud a consacré audit P. *Jacob* un article assez considérable [1].

En 1622, *noble Ferry Jacob* fut nommé conseiller de ville à Nancy; et on le continua dans ces fonctions, pendant les années 1623 et 1624 [2].

Le jeudi 13 juillet 1623, un acte notarié de la prise de possession d'une église de Rome au nom de la Confrérie lorraine de Saint-Nicolas et Sainte-Catherine, fut rédigé par un *François Jacquot,* Belge, notaire public et secrétaire de ladite confrérie [3]. Il ne serait pas impossible qu'ici le mot belge voulut dire lorrain. On sait d'une part que les Belges anciennement habitaient la Lorraine, et d'autre part que la chancellerie romaine se fait une loi de conserver l'usage des expressions de la Rome impériale. De plus, on est porté à croire que la Confrérie des Lorrains, établie à Rome dès cette époque, se composait réellement et exclusivement de Lorrains proprement dits; et qu'on ne voyait dans cette Confrérie, particulièrement comme secrétaire, aucun étranger, fût-il Belge.

Le 1er février 1624, *Blaise Jacquot,* de Besançon, fut

[1] *Biogr. univ.*, t. XXI, éd. de 1818.
[2] *Archives de Nancy*, t. II, p. 147.
[3] *Bulletins de la Société d'Archéologie lorraine*, t. IV, p. 307.

Digitized by Google

nommé doyen de la Faculté de Droit à l'université de Pont-à-Mousson. Il fut le douzième des professeurs de Droit qui firent briller l'enseignement de Pont-à-Mousson. Ses gages étaient de 3,000 francs, comme le remarque M. Henri Lepage [1]. Rogéville dit qu'il fut obligé de fuir en 1628, pour se soustraire à l'inculpation de sortilége que les Jésuites répandaient contre lui. Mais Rogéville en ceci, par une méprise assez bizarre ou par une malice dont au reste il était fort capable, a pris manifestement les Jésuites pour le diable. C'est ce que va nous apprendre D. Calmet, par le curieux article qu'il a mis sur *Blaise Jacquot* dans le *Supplément à la Bibliothèque lorraine,* et que nous jugeons convenable de reproduire, comme une peinture très-naïve de l'esprit du temps : « Blaise Jacquot, doyen de la Faculté des Droits de Pont-à-Mousson, était natif de Besançon. Il entra dans la Société des Jésuites. Il étudia depuis en Droit, et y fit de grands progrès. Ensuite il cultiva l'art militaire, et demanda du service au prince de Phalsbourg, qui menait des troupes en Allemagne. Comme il était d'une belle figure, d'un génie heureux, et qu'il possédait admirablement bien tous les talents d'un courtisan, il ne tarda pas à s'insinuer fort avant dans les bonnes grâces de ce prince, qui en fit même son confident le plus intime. A sa sollicitation, le duc Henry II le nomma doyen de la Faculté des Droits, l'an 1624. Il jouit de cette charge pendant quatre ans, et soutint avec force les priviléges de sa Faculté. On craignit de voir renaître en lui un autre Grégoire de Toulouse. Une circonstance des plus singulières fournit un moyen assuré de se défaire d'un jurisconsulte si incommode aux Facultés régulières. Voici comment le P. Abram raconte la chose [2]. Il y avait à Nancy une célèbre possédée. Les Jésuites l'exorcisaient ; elle répéta souvent qu'il y avait en Lorraine un grand magicien, dont

[1] *Annuaire de la Meurthe,* 1865, p. 42.

[2] *Hist. Acad. Mussip.,* lib. VI, sect. 76, 77 et 78.

Digitized by Google

elle ne voulut pas absolument dire le nom. On commanda au démon de lui faire une marque sur une partie du visage qu'on lui désignait, sans cependant le tuer, ni lui faire aucune plaie considérable. A peu près dans le même temps que ceci se passait à Nancy, *Jacquot* reçut le coup à Pont-à-Mousson dans l'endroit spécifié, en sorte qu'il se cacha tellement, que personne ne le vit pendant plusieurs jours, crainte que l'on ne vît aussi la marque. On en répandit aussitôt le bruit dans tout le pays. Le duc fit avertir *Jacquot* par un seigneur de la cour, de se retirer. C'était la plus grande grâce qu'il pouvait lui faire ; car on faisait brûler en Lorraine, pour le moindre soupçon de sortilége. *Jacquot* partit aussitôt, le jour de l'Épiphanie de l'an 1628. — Pour appuyer son sentiment, le P. Abram dit que M. de Lenoncourt, conservateur des priviléges de l'Université, avait CRU VOIR *Jacquot* tout couvert de boue et d'ordure, quand il fit son premier discours, pour prendre possession de sa chaire. Le P. Abram ajoute que *Jacquot* se retira dans sa patrie, qu'il s'y convertit en 1632, et y mourut peu de temps après. Il a fait imprimer au Pont-à-Mousson : 1° *De origine Juris et Magistratuum, Oratio ;* 2° *Juridiciæ Curiæ recognitio, Oratio ;* 3° *Mars togatus, sive de Jure et Justitiâ militari.* Comme nous n'avons pu trouver ces ouvrages, nous n'en dirons pas davantage. » Nous nous en tiendrons nous-mêmes à ce récit de D. Calmet [1].

Le recueil manuscrit des *Fondations faictes en l'église de Magnières* mentionne, à la date du 1er février 1641, l'un des anciens maires de la commune, qui portait le nom de *Jacob*. Il est désigné comme étant le propriétaire d'une vigne *Au poirier Mayence*, à côté de celles qu'y possédaient aussi le maire Anthoine Mazerulle et le receveur Gérardin [2].

[1] *Supplément à la Bibliothèque lorraine*, p. 34-36.

[2] *Archives de Magnières*, cahier particulier de format in-4° oblong, relatant les fondations faites sous les curés Dominique Doyen et Nicolas Peltre, à partir du 6 juin 1621 jusqu'au 3 janvier 1646. J'en ai la copie dans ma bibliothèque.

Digitized by Google

Les descendants de ce *maire Jacob* ne tardèrent pas de voir leur nom se transformer en celui de *Jacquot,* amené par la prononciation et plus tard consacré par l'usage.

En 1646, *Paul Jacob,* originaire de Lyon, avocat au Parlement de Paris, traduisait en français la *Science* de Raymond Lulle et la *Rhétorique* de Cicéron [1].

En 1651, il existait à Epinal des papeteries appartenant à *Joseph Jacquot.* Elles produisaient un fin papier au double C. Sur ce papier, dont la collection de M. Lucien Wiener renferme des échantillons, on voit un 4 dans un AV et cantonné d'étoiles, avec les initiales du fabricant, I I ou J J, c'est-à-dire *Joseph Jacquot* [2].

En 1660, somme payée « à *Henri Jacquot,* arquebusier à Nancy, pour la façon de quatre fusils montés sur bois de noyer, qui ont été présentés, de la part de la ville (de Nancy), à Mgr le prince (de Vaudémont, Charles-Henri de Lorraine [3]).

En 1673, un nommé *Jacquot*, maire d'Arracourt, était propriétaire de plusieurs bois avoisinant ceux des Religieuses Dominicaines de Vic, « vers la rouge Moitresse appelée la *Famine* [4]. »

Le 18 mars 1686, *Jean Jacquot* mourut à Vic, où il avait sa maison « scise à la grande rue de notre monastère (celui des Dominicaines) qui conduit à l'église collégiale de Saint-Étienne, entre le sieur Gomien d'une part et les héritiers du sieur André Hachon d'autre part. » Il avait épousé Catherine Fréquel, qui mourut le 1er février 1687, et qui est mentionnée pour une fondation de deux messes à perpétuité chez les Dominicaines de Vic [5].

[1] *Biogr. univ.* de Michaud, t. XXI, édition de 1818.

[2] *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine,* t. XVI, p. 256, note 1.

[3] H. Lepage, *Archives de Nany,* t. II, p. 273.

[4] *Pied-terrier des Dominicaines de Vic,* dont une copie se trouve dans ma bibliothèque.

[5] *Archives des Dominicaines de Vic,* recueil inédit et faisant partie de ma bibliothèque.

Digitized by Google

En 1706, nous trouvons, parmi les chanoines de Montcallier en Italie, un certain *Jean-Baptiste Jacquot*, lequel n'est pas connu d'ailleurs [1].

Vers 1735, autant du moins que nos souvenirs à cet égard sont exacts, un autre chanoine du nom de *Jacquot* avait écrit sur des matières théologiques et fait preuve d'un talent estimable. Il était prêtre du diocèse de Dijon, et il est mentionné dans quelques ouvrages de Biographie qui ont passé autrefois dans nos mains, sans que nous ayons eu la précaution d'en prendre note.

François-René Jacob, avocat à la cour de Lorraine, fut procureur-syndic de l'Hôtel-de-ville de Nancy en 1734-35, en 1739-42, et en 1757-59 [2].

En 1762, mourut le dominicain *Pierre Jacob,* auteur d'un *Mémoire sur la canonicité de l'institut de Saint-Dominique,* imprimé à Paris en 1750 [3].

En 1769, un sieur *Jacob,* de l'Académie royale de musique, publiait à Paris une *Méthode de musique sur un nouveau plan* [4].

En 1779, un autre dominicain du même nom, savoir *Thomas Jacob,* alors prieur des Jacobins de Paris, publiait un *Essai sur la jurisprudence universelle.* Sa qualité de prieur prouve qu'il se distinguait dans son ordre, au moins par un certain mérite [5].

Le 11 octobre 1785, mariage, à la paroisse Saint-Roch de Nancy, de « *Jacques Jacquot,* sculpteur, âgé de 25 ans, originaire de Raon-l'Étape [6]. »

En 1786, *Anne-Françoise Jacquot* fut la rosière de

[1] *Mémoires de la Société d'Archéol. lorr.*, t. XII, p. 32.

[2] H. Lepage, *Archives de Nancy*, t. III, p. 170, 171.

[3] Quérard, *La France littéraire*, t. IV, p. 191, édition de 1830, chez Firmin Didot, Paris.

[4] Ibid.

[5] Ibid.

[6] *Archives de Nancy*, t. IV, p. 49.

Digitized by Google

Réchicourt. Elle fut conduite, à cette occasion, par M. Laurent, avocat à Blâmont, prévôt du comté [1]. Cette branche des *Jacquot* de Réchicourt, qui produisit de la sorte un modèle de vertu, est encore actuellement représentée par un prêtre, M. *l'abbé Jacquot*, ancien curé de Haraucourt-les-Marsal et curé actuel de Petitmont. C'est comme curé de Haraucourt que M. *l'abbé Jacquot*, en 1862, publia dans l'*Espérance de Nancy* quelques articles de polémique religieuse, qui lui valurent parmi ses confrères la réputation d'un ardent publiciste et le surnom de *Tranche-Montagne*. Ce fut surtout dans sa campagne contre les *Ecoles mixtes* et dans sa lutte contre les professeurs *laïques* qu'il signala son zèle avec le plus d'éclat.

En 1795, un nommé *Jacot* fit paraître à Lausanne des *Principes de la langue française*, qui eurent une édition nouvelle à Genève en 1807 [2].

Après la Révolution et pendant les années glorieuses de l'Empire, le département de la Meuse put citer avec orgueil le *lieutenant-colonel Jacquot*, de Revigny. Ce brave militaire avait mérité le titre de *chevalier de l'Empire*. Ce beau titre lui fut décerné par Napoléon Ier. Un décret du 13 février 1864 a confirmé dans le titre de chevalier de l'Empire *M. Jacquot*, maire de Revigny et fils de l'officier général qui le premier l'avait porté.

En 1807, le naturaliste *Jacob*, dessinateur habile et savant polyglotte, traduisait les *Observations sur la culture du coton* sorties de la plume d'un auteur allemand. En 1810-1812, il publiait une *Histoire naturelle des singes*, accompagnée d'un texte *italien, français et allemand* [3].

Le 15 juillet 1815, le *sergent Jacquot*, de Lorquin, figurait au nombre des patriotes qui s'étaient mis à la

[1] *Bulletins de la Société d'Archéol. lorr.*, t. IV, p. 119.
[2] Quérard, *La France littéraire*, t. IV, p. 191.
[3] Ibid.

Digitized by Google

tête des partisans dans le département de la Meurthe. Il formait l'un des meilleurs appuis du commandant Brice, avec les capitaines Rioux, Parmentier, Klein et Georges, et les sous-lieutenants Duvenay et Conrard. Il est question de lui d'une manière expresse dans la proclamation du comte Orloff [1].

En 1817, la ville de Reims comptait parmi ses habitants *Simon Jacob,* ancien négociant, auteur de *Notes historiques et critiques sur la ville de Reims;* et en 1825, le même auteur écrivait une *Ode sur l'avènement au trône et le sacre de Charles X* [2].

En 1824, le chevalier *Gérard Jacob,* fils du précédent, commençait à écrire ses importants travaux sur la numismatique et les antiquités. En 1828, cet illustre antiquaire publiait des *Recherches historiques sur les Croisades et les Templiers* [3].

En 1832, le savant *C.-G. Jacob* publiait à Hambourg un ouvrage intitulé *Caractère de Lucien.* Le docte Jean Alzog fait de ce *Jacob* un personnage remarquable, et il le cite comme une autorité [4].

En 1839, le plus remarquable instituteur de la Meurthe était celui de Pompey. Il se nommait *François Jacquot.* Il dirigeait, en dehors de la classe communale, un petit pensionnat qui fut très-renommé en son temps. *Victor Jacquot,* son fils aîné, est actuellement professeur au collège de Pont-à-Mousson. C'est ce dernier que l'on nommait *Jacquot de Pompey,* lorsqu'il faisait ses classes au séminaire de Pont-à-Mousson, où les études étaient alors des plus floris-

[1] *Histoire du 9e bataillon des gardes nationaux d'élite du département de la Meurthe,* par Arthur Benoît, insérée dans la *Revue de l'Est,* année 1868, p. 328.

[2] Quérard, *La France littéraire,* t. IV, p. 191.

[3] Ibid.

[4] Alzog, *Histoire universelle de l'Église,* t. I, p. 205, en note, traduction française de la 5e édition par MM. Goschler et Audley.

Digitized by Google

santes [1]. Ce surnom servait à le distinguer de deux homonymes, *Jacquot de Bruley* et *Jacquot de Vallois,* qui faisaient aussi leurs études dans le même séminaire, à la date de 1839.

En 1867, l'attention publique a été éveillée au sujet du *zouave Jacob,* dit le *zouave aux miracles* [2].

La littérature contemporaine a vu le nom de *Jacquot* acquérir un certain éclat dans la personne du mordant critique *Eugène de Mirecourt,* autrement dit *Eugène Jacquot,* pour l'appeler de son vrai nom [3]. Et, chose remarquable, pendant qu'une honte assez mal inspirée, mais jugée utile sans doute à la vogue des écrits de l'auteur, l'avait détourné d'afficher son vrai nom, un écrivain célèbre avait, par un dessein contraire, emprunté ce nom qui n'était pas le sien, pour s'en faire un titre de gloire. Je veux parler du littérateur très-distingué Paul Lacroix, lequel, comme on sait, a converti son nom véritable en celui de *bibliophile Jacob* [4]. Mais pourquoi ce savant, dont la rare modestie ne fait que mieux ressortir le mérite, s'est-il mis à couvert longtemps sous ce nom d'emprunt plutôt que sous un autre? C'est qu'il n'a pas cru en devoir rougir; et lui-même, en

[1] Le séminaire de Pont-à-Mousson comptait alors parmi ses élèves: MM. Renard, aujourd'hui professeur à la Faculté de Nancy; Perrin et Bastien, devenus professeurs au Val-de-Grâce de Paris; Edmond About, littérateur fameux; Bayard, Creton, de Gaudel, Jeanjean, Husson, Ladret, Mather, Maxant, Mienville, Thirion, Vainker, Vouaux, et mille autres qui sont tous aujourd'hui en possession de la plus belle renommée, soit comme professeurs de l'Université, soit comme professeurs libres.

[2] Voir l'*Espérance* des 25, 27, 29, août, et 12 septembre 1867.

[3] M. Eugène Jacquot dit Eugène de Mirecourt s'est fait connaître au public par les ouvrages suivants: *Nos voisins les Anglais; Les Vrais Misérables,* 2 vol.; *Le Petit-fils de Pigault Lebrun; La Bourse ou les Signes du Siècle; Une Histoire sous Robespierre; La Queue de Voltaire; Dictionnaire des Sciences catholiques,* 6 vol.; *Avant, pendant et après la Terreur,* 8 vol.; *Histoire contemporaine,* 6 vol.

[4] Déjà M. de Bouteiller, dans son *Histoire de Frantz de Sickingen,* nous parle d'un guerrier fameux qui se faisait appeler le *capitaine Jacob.*

Digitized by Google

agissant différemment de ceux qui en rougissent ou le dédaignent, a contribué pour quelque chose à l'entourer d'un juste et légitime éclat. Il est vrai qu'en l'adoptant sous sa forme antique, et non sous sa forme lorraine, il ne l'a réhabilité et relevé qu'à demi. Ne nous en plaignons pas. Pour la glorification complète du nom lorrain, il était bien juste d'en laisser à des Lorrains la gloire.

Or, aujourd'hui bon nombre de Lorrains seraient à citer comme ayant porté le nom de *Jacquot*, non pas seulement avec honneur, mais avec distinction, et l'on oserait presque dire avec gloire. Nous en citerons seulement quelques-uns pour exemple.

Vers l'année 1860, mourut à Plombières le docteur *Jacquot*, célèbre médecin, lequel vivait entouré de l'estime générale, sans parler de la haute réputation qu'il s'était acquise dans son art. Il a légué à la bibliothèque de Metz des papiers curieux sur les antiquités de Plombières.

La ville de Metz compte aussi parmi ses enfants un *Jacquot*, célèbre ingénieur des mines, dont la famille encore habite en ce moment la rue d'Asfeld.

A Mirecourt, l'excellent professeur *Jacquot*, frère du fameux *Eugène*, est encore aujourd'hui l'un des hommes les plus précieux et les plus vénérés du collége. Il est un de ces savants modestes dont la vie, en faisant peu de bruit, s'écoule humblement dans la pratique du bien. C'est surtout à de pareils hommes que l'on reconnaît le vrai mérite et la véritable gloire des familles. *Agere, non loqui*, c'est la formule qui résume toute leur vie et qui en fait l'éloge.

Parmi les grands artistes qui ont travaillé à l'Arc de Triomphe de l'Etoile, un des principaux monuments de Paris, à côté de Pradier et de ses émules il se trouve un *Jacquot*[1]. Tout nous porte à croire que ce sculpteur distingué était un Lorrain d'origine.

[1] *Magasin pittoresque*, année 1835, p. 34.

Digitized by Google

Enfin, l'auteur de la belle statue de Stanislas, statue qui fait l'ornement d'une magnifique place de Nancy, c'est *Georges Jacquot*, natif de Nancy [1]. Nous n'affirmerons pas que ce sculpteur et le précédent soient le même; mais néanmoins nous le soupçonnons. Toujours est-il que l'œuvre de ce statuaire, comparée à celles de David représentant Mathieu de Dombasle et le général Drouot, fait paraître ces dernières comme des caricatures.

Sans doute, on ne saurait prétendre que tous les *Jacob* ou *Jacquot*, énumérés ci-dessus, appartiennent véritablement à une seule et unique famille. Ce serait néanmoins une chose bien étrange que, portant le même nom et animés presque tous par un pareil esprit, ils n'eussent pas entre eux quelques liens de famille, et ne fussent pas reliés entre eux par la parenté, plus ou moins lointaine, d'une origine commune. En les voyant presque tous habiter le même pays, la Lorraine en général et les Vosges en particulier, on ne peut guère douter qu'ils ne soient tous les rameaux épars, les branches détachées d'une souche commune. Tous donc se rattachent, comme on peut le croire, à une antique famille lorraine, laquelle s'est de plus en plus dispersée et multipliée, jusqu'à former à la longue tous les tronçons, aujourd'hui singulièrement nombreux, de la race des *Jacquot*.

Cette race antique, et lorraine de naissance, apparaît aujourd'hui comme l'une des plus vivaces et des plus multipliées de l'ordre populaire. Tel apparaît un chêne vigoureux destiné à étendre au loin son feuillage et à durer des siècles.

Parmi les branches considérables entre lesquelles s'est d'abord partagée la tige primitive des *Jacquot*, on doit mentionner d'une façon expresse l'ancienne branche de Magnières, laquelle à son tour s'est ramifiée en sens divers et a produit des rejetons assez heureux parfois pour acqué-

[1] Jean Cayon, *Histoire de Nancy*, p. 393 et 406; Vapereau, *Dictionnaire universel des Contemporains*, article *Jacquot* (Georges).

Digitized by Google

rir du lustre. C'est de Magnières, en effet, que sont sortis tous les *Jacquot* de Gerbéviller, ainsi que l'affirme nettement la tradition locale. Ceux-ci n'avaient guère quitté la résidence primordiale que depuis quatre ou cinq générations, quand ils ont produit dans ces derniers temps: 1° l'*abbé Nicolas Jacquot*, l'un des derniers curés de Magnières; il est décédé en 1840; sa nomination à la cure de Magnières l'avait ramené à son lieu d'origine, comme un ruisseau qui remonte à sa source; 2° *M. Jacquot*, qui fut pendant très-longtemps juge de paix à Gerbéviller, et qui fut toujours révéré comme un prophète, quoique dans son pays; il n'a cessé qu'en 1860 l'exercice de ses fonctions de juge; 3° le *docteur Jacquot*, célèbre médecin domicilié à Saint-Dié, lequel est encore aujourd'hui existant. Il jouit dans la contrée, à raison de ses connaissances supérieures en médecine, d'une réputation équivalente à celle d'un autre *Jacquot*, généralement connu sous le nom expressif de *Petit Diable* ou *Petit Sorcier*. C'est ce qui fait qu'on l'a quelquefois lui-même appelé le *Grand Diable* ou *Grand Sorcier*.

Ce *Jacquot*, surnommé le *Petit Diable*, était un médecin merveilleux. Il demeurait à Lhote-du-Bois, qui est une fort petite localité des Vosges. La réputation de ses cures est sans pareille. C'était plutôt un empirique habile qu'un médecin véritable, c'est-à-dire jugeant et agissant selon les règles de la Faculté. Il consultait les urines et se réglait dans ses prescriptions sur des idées à part, qui sont restées mystérieuses. On lui attribue un fréquent usage de la divination pratiquée à la façon de Pythagore. C'est-à-dire qu'il faisait faire antichambre à ses malades assez longtemps, à côté d'une pièce de laquelle il entendait aisément tous leurs discours. Puis il arrivait comme de voyage, et jouait son rôle de la façon la plus adroite. Ce procédé lui fit, comme à Pythagore, une étonnante réputation. Il ne serait pas impossible qu'il eût usé quelquefois de charlatanisme, ainsi

Digitized by Google

que quelques personnes l'en accusent. Toutefois l'on ne peut nier ni son talent, ni la réalité de ses cures merveilleuses, dont la liste serait innombrable. L'époque de sa mort, que nous ne pouvons indiquer d'une manière précise, n'est pas éloignée de l'année 1830.

Quant au *docteur Jacquot*, ci-dessus nommé, il compte dans sa famille deux fils d'un grand mérite. L'un est le commandant *Léon Jacquot*, attaché naguère encore au service de l'*École d'application* de Metz. On sait qu'il fut l'organisateur et le chef des *Fuséens*, ces redoutables tireurs qui décimaient les Russes avec une merveilleuse adresse pendant le siège meurtrier de Sébastopol. L'autre est ce docteur *Félix Jacquot*, dont le *Journal des sciences militaires* a souvent reproduit les brillants et savants articles, et dont les lignes suivantes, insérées en 1861 dans le *Journal de la Société d'Archéologie lorraine*, résument toute la biographie [1] :

« *Jacquot (François-Félix)* naquit à Saint-Dié, le 6 janvier 1819. Après d'excellentes études commencées au collége de cette ville et terminées à Nancy, il prit en 1837 sa première inscription de médecine à Paris, et en 1843 il fut reçut docteur par la Faculté de Montpellier. Il avait été nommé sous-aide le 31 août 1840. Le 20 octobre 1845, il était nommé aide-major de 2me classe (Algérie) ; le 9 avril 1848, médecin-adjoint (armée des Alpes, — hôpital du Roule, — corps expéditionnaire de la Méditerranée) ; le 18 janvier 1851, chevalier de l'Ordre de Pie IX ; le 18 décembre 1852, médecin-major de 2me classe (53me de ligne, — hôpital de Thionville, — armée d'Orient) ; le 16 avril 1856, chevalier de la Légion d'honneur ; le 12 juin de la même année, médecin-major de 1re classe ; enfin, le 18 janvier 1857, professeur agrégé à l'École impériale d'application de médecine et de pharmacie du Val-de-Grâce.

[1] *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, numéro de janvier 1861.

Digitized by Google

C'est dans l'exercice de ces dernières et importantes fonctions qu'il mourut, le 29 septembre 1857. M. *Jacquot* avait obtenu des médailles d'honneur du roi de Naples et du grand-duc de Toscane ; et ses nombreux et remarquables écrits lui avaient mérité d'être associé à beaucoup d'académies françaises et étrangères. La famille de cet homme si regrettable à tant de titres est une des plus honorables du pays. Elle compte parmi ses membres M. Noël, ancien colonel d'artillerie et ancien maire de Nancy, mort il y a quelques années ; M. Houdaille, général d'artillerie ; M. Deguerre, ancien médecin des dames de France ; enfin le père de M. *Jacquot*, médecin ordinaire de l'armée d'Espagne en 1808, et encore aujourd'hui médecin des établissements publics et hospitaliers de Saint-Dié. »

De tous les *Jacquot* provenant de Magnières, la branche de Gerbéviller, qui a fourni les personnages précédents, est sans contredit la première et la plus distinguée. Une autre branche, originaire aussi de Magnières, était celle de Moyenmont (Vosges). Elle a produit le *capitaine Jacquot*, avec lequel mon aïeul paternel était petit-cousin. Ce capitaine *Jacquot*, l'un des vieux soldats du premier Empire, était l'homme modèle de sa commune, où il remplissait les fonctions de maire. Il est mort en 1846, sans laisser de postérité mâle.

Il existe encore à Raon-l'Étape et en plusieurs endroits des Vosges des *Jacquot*, dont quelques-uns ont une certaine notoriété, et dont à peu près tous ont la meilleure réputation. C'est à ces *Jacquot* de Raon-l'Étape, dont une branche est aujourd'hui transportée à Nancy, que se rattache le *brigadier Jacquot* dont la dramatique histoire a figuré dans l'*Espérance de Nancy*, numéro du 22 juillet 1867. D'après tous les renseignements que j'ai pu recueillir sur ces *Jacquot* vosgiens, ils doivent se rattacher à la même souche que les *Jacquot* de Magnières.

Quant aux *Jacquot* de Magnières, la tradition du village

Digitized by Google

les donne comme les plus anciens du pays. Ceux des Vosges en proviennent, ainsi qu'ils le reconnaissent eux-mêmes. Ceux de Gerbéviller en proviennent aussi, comme je l'ai ouï-dire à beaucoup d'anciens, dont le témoignage m'a semblé tout à fait véridique. Pour ces deux filiations, les preuves sont donc certaines et positives. Il a fort bien pu en être de même pour l'émigration de la famille en d'autres lieux. Mais il en est résulté ce qui était inévitable, attendu le peu d'importance qu'avait primitivement la famille : c'est que, pour la plupart des branches, au bout de quelques générations, les indices de l'origine première ont fini par s'éteindre, et naturellement toute la filiation s'est perdue.

Depuis que les premiers *Jacquot* se sont établis à Magnières, il s'est passé des siècles. Qui pourrait dire combien? En 1641, le recueil des *Fondations faites en l'église de Magnières* mentionne déjà le *maire Jacob* comme ayant existé plus ou moins longtemps auparavant. La famille des *Jacob* ou *Jacquot* était donc, déjà vers cette époque, ancienne dans le pays. Elle y jouissait d'une aisance qui paraît avoir été assez considérable. On citait la vigne du maire Jacob située *au Poirier Mayence*. En 1750, c'était déjà depuis un temps immémorial que leur famille exerçait la culture. Alors naquit *François Jacquot*, destiné à rester seul comme le conservateur de la famille et l'héritier du nom, après les catastrophes occasionnées par la Révolution de 1789. Sa vie fut celle d'un patriarche. Comme Moïse, il eut jusqu'à ses derniers jours une vue parfaite, et sa bouche était garnie de toutes ses dents. Il est mort en 1853, aimé, estimé et admiré de la paroisse entière, où pendant près de cent années il avait donné le plus touchant exemple d'un travail infatigable et d'une conduite intègre qu'on y eût vu de mémoire d'homme. Il avait eu le bonheur de rencontrer une compagne digne de lui, et sous certains rapports supérieure à lui. Ce fut la vertueuse *Marie Mougenot*, femme accomplie avec laquelle il vécut dans une parfaite union, qui

Digitized by Google

dura plus de soixante ans. Elle est morte en 1850, qualifiée de sainte et d'angélique femme par l'accord universel de la voix publique. Treize enfants naquirent dans cette humble et laborieuse famille; mais trois seulement ont survécu. Deux d'entre eux ont noblement servi dans les guerres du premier Empire; et, à ce titre, nous les distinguerons de leurs frères et sœurs par une mention particulière.

L'aîné s'appelait Jean-François. Il fut appelé au service en 1812, partit pour la campagne de Russie, et périt l'on ne sait comment dans cette expédition si meurtrière pour nos soldats. Depuis son départ, la famille n'a jamais reçu d'autres nouvelles à son sujet que la lettre suivante, écrite par lui de Stallopen :

Stallopen, ce 6 juillet 1812.

Mon cher père et ma chère mère,

Je profite d'un instant où mon occupation me permet de vous écrire ces mots, pour m'informer de l'état de votre santé. La mienne est fort bonne en ce moment; je désire que la présente vous trouve de même. Quoique épuisé par ma longue et pénible route, obligé de faire l'exercice tous les jours, je ne laisse pas que de bien me porter et de n'éprouver aucune fatigue. Nous sommes arrivés à Mayence le 26 avril; nous en avons parti le 27, où nous avons passé le Rhin. Nous sommes venus loger à Francfort, où nous avons été nourris chez les bourgeois. Nous avons passé la Bavière et la Saxe, où nous avons été très-bien. Arrivés dans la Pologne et dans la vieille Prusse, l'on nous a donné la ration, que nous allions chercher au magasin. Elle est assez suffisante pour nous nourrir, et nous serions bien contents de ne pas éprouver plus de misère. Nous avons passé à Thorn. Je me suis informé si le 21e régiment d'infanterie légère y avait passé. L'on m'a répondu *oui*, qu'il y avait déjà longtemps, et j'espère le trouver sur la ligne, où je serais bien content de voir mes camarades. Nous allons passer le Niémen le 9 ou le 10 du courant, rivière qui sépare la Pologne prussienne d'avec la Prusse: les Russes n'ayant opposé aucune résistance au passage de cette rivière et s'étant portés à 40 lieues en retraite, ne laissant aucune maison, pillant et brûlant leur pays, pour que les Français ne trouvent plus

Digitized by Google

rien en passant. Nous nous attendons tous les jours à les joindre; et ce sera une grande affaire, où se trouveront plus de deux millions d'hommes en armes de part et d'autre. L'armée française est commandée par l'Empereur en personne, ainsi que toutes les troupes de nos alliés.

J'ai tardé jusqu'à présent pour vous écrire, croyant avoir quelque chose d'intéressant à vous marquer. Mais j'espère que quand je vous ferai réponse à la lettre que vous m'envoyerez, je vous donnerai des détails plus intéressants. Je vous apprendrai que mon camarade Mathieu est entré à l'hôpital de Gombiennen le 5 juillet; mais comme il n'est pas bien malade, j'espère que bientôt il nous rejoindra. Vous direz aux père et mère de Remy Louis que leur fils se porte bien, et qu'il leur écrira quand nous serons avec le régiment en Russie; il les embrasse tous. Vous ferez à savoir à mon oncle Jacquot que nous allons entrer dans la Russie: vous le saluerez bien de ma part, ainsi que mes parrain et marraine, parents et amis. Je fais bien des compliments à Dominique Mamelle, à Gérardin, à mon cousin Dieudonné, et à Joseph Vuillaume. Vous me marquerez dans votre lettre dans quel régiment sont François Louis, Joseph Adam-Pierrot et Joseph Voirin.

Je n'ai rien autre chose à vous marquer pour le présent. Je finis en vous embrassant du profond de mon cœur, ainsi que mes frères et sœurs. Je suis pour la vie votre fils.

Jean-François Jacquot.

Mon adresse est : à *Jean-François Jacquot,* tirailleur grenadier au 6e régiment, 1er bataillon, 4e compagnie, à la grande armée de Russie.

On aime à voir dans cette lettre, dictée principalement par le cœur, briller l'empreinte d'un noble caractère et d'un esprit solide. Si l'on se reporte aux temps où elle fut écrite, on s'étonnera de voir un simple enfant de village, resté sans études, parler aussi correctement sa langue, et savoir rendre noblement sa pensée avec si peu d'efforts. Ceux qui furent ses compagnons d'enfance ont répété mainte fois qu'il les dominait tous, tant par l'excellence du carac-

Digitized by Google

tère, que par une grande facilité de mémoire et une véritable richesse de talents. Sa lettre, en effet, confirme de tous points ce brillant témoignage. Par une sorte de photographie morale, elle nous montre à la fois le bon fils, le bon frère, le bon ami, le bon citoyen, le bon soldat, le bon Français. Aussi ne peut-on trop déplorer qu'une mort prématurée, en arrêtant sa carrière d'une façon tragique, l'ait empêché de montrer sur aucun théâtre les talents merveilleux dont il avait le germe. C'est une grande perte, en premier lieu pour sa famille, et en second lieu pour l'intérêt commun de la population de Magnières, où dans tous les temps les *Jacquot* marquèrent et se signalèrent, non pas comme famille riche, mais comme famille industrieuse, laborieuse, savante même, et par-dessus tout probe et honnête, offrant pour ainsi dire la fleur des personnes estimables.

En 1857, les différents journaux de Nancy, tels que l'*Espérance,* le *Moniteur de la Meurthe,* etc., et plus tard les almanachs de la maison Hinzelin, tels que l'*Almanach de Nancy,* l'*Almanach de Napoléon,* l'*Almanach de France et d'Alger,* l'*Almanach des soirées d'hiver,* etc. [1] ont fait connaître *Fleurant Jacquot,* le frère du précédent, par l'insertion de la notice suivante :

« Au nombre de ceux à qui l'empereur Napoléon III a songé en instituant la médaille de Sainte-Hélène, figure un brave lorrain nommé *Fleurant Jacquot,* de Magnières (Meurthe), duquel on nous raconte une action d'éclat longtemps ignorée, et qui aurait mérité d'être connue plus tôt. *Fleurant Jacquot* avait déjà servi dans la garde impériale avec un de ses frères, lorsque, aux Cent-Jours, on l'incorpora, sur sa demande, au 13e dragons en garnison à Nancy et commandé alors par le colonel Montagny. Quelques jours après son admission, il fallut entrer en campagne, et aller

[1] Voyez ces almanachs pour l'année 1860.

Digitized by Google

au-devant des Autrichiens, accourus dans le voisinage de Haguenau[1]. Le colonel, jugeant qu'un nouveau soldat n'était pas propre à se battre et ne devait pas aller au feu, n'autorisait pas *Fleurant Jacquot* à faire partie de ses escadrons de guerre. Il fallut trois fois le solliciter, et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il consentit à se laisser fléchir, uniquement par condescendance pour le courage. Lorsqu'on fut à Haguenau, en présence de l'ennemi, le général Rapp[2], qui commandait en chef le corps d'armée, ordonna d'abord une charge, presque aussitôt contremandée, dans la crainte que les rangs ennemis ne fussent appuyés en arrière par une

[1] Ces événements se passaient en 1815. L'armée alliée des Autrichiens et des Bavarois avait pour général en chef le prince Frédéric-Xavier de Hohenzollern-Hechingen. On peut consulter sur les faits de cette époque l'*Histoire du 9e bataillon des gardes nationaux d'élite du département de la Meurthe*, par M. Arthur Benoit, dans la *Revue de l'Est*.

[2] Rapp avait pour chef d'état-major général, dans ces circonstances, le général Schneider (Ant.-Virgile), qui devint plus tard ministre de la guerre et député de la Moselle. C'est par erreur que M. Arthur Benoit, dans son ouvrage précité, fait le général Schneider originaire de Sarre-Union ou Bouquenom : il était originaire de Bitche. Son père était un médecin qui s'établit à Vic, et c'est dans le collége de cette petite ville que le jeune Schneider fit toutes ses classes. Le général Schneider ouvre ainsi la série des illustrations militaires du collége de Vic, dont les listes de M. l'abbé Weiss et mes propres recherches permettent de donner aujourd'hui la statistique suivante :

ILLUSTRATIONS MILITAIRES DU COLLÉGE DE VIC :

Généraux : Schneider, Thouvenin.

Colonels : Alleaume, Dauphin.

Commandants : Barbier, Bazaille, Berger, Camatte, Chardot, Comte, Fischer, Grandjean, Knœpfler, Lévylier, Xardel.

Médecins-Majors : Comte, Duplessy, Friant.

Capitaines : Berguet, Boncourt (Alfred), Boncourt (Hippolyte), Colas, Défaut, Erb, Fischer, Fougerousse, Gilbert, Gomien (Gabriel), Gomien (L.), Laurent, Luxembourg, Marchal, Pâté, Schérer, Thiriet, Vital, Voinot, Weill.

Lieutenants : Abbadie, Blanpied, Bougel, Gilbert, Heurteux, Marcel, de Mercy, Morlot, Moye (l'aîné), Moye (le cadet), de Najac, Thomy.

Sous-lieutenants : Davrainville, Dieudonné, Gerboin, Labrevoit, Lux, Noirtin, Stetheimer, Voinier.

Sous-officiers : Boissillot, Ferry, Mennel.

Digitized by Google

artillerie cachée. Le nouveau cavalier, dans sa fougue indomptable, au lieu de faire demi-tour, continua l'élan rapide qu'il avait pris avec tout le monde; et seul, il partit à fond de train contre l'armée ennemie, dont il enfonça les rangs par des coups de sabre vigoureux et multipliés qu'il dirigeait dans tous les sens. Échappé comme par miracle à une grêle de balles, jointe à mille coups de sabre qu'on lui donnait de part et d'autre, *Fleurant Jacquot* sut trouver alors un sang-froid des plus admirables. Calculant sa position, et la sentant critique au dernier point, il vit qu'il fallait se sauver promptement, quitte à reprendre encore une fois le chemin périlleux qu'il avait pu suivre en culbutant résolument les Autrichiens. Toujours intrépide, il revint à l'ennemi; et sous les yeux d'une armée entière, croyant à peine elle-même à cet excès d'audace, il repassa au galop, malgré les coups de sabre et malgré les balles qui pleuvaient sur le téméraire, mais dont nulle atteinte ne put le blesser. Sorti enfin de ce pas hasardeux, il rejoignit son régiment après une absence remarquée, dont il n'osa avouer la cause. Tremblant comme un enfant devant ses chefs, il ne sut que dire lorsqu'il vit son capitaine en colère lui adresser des réprimandes et lui infliger, à cause de son absence, plusieurs jours de prison. Certes, aujourd'hui, la médaille de Sainte-Hélène, récompense tardive, ne semblera pas déplacée sur la noble poitrine de ce modeste et valeureux enfant de la France[1]. »

Cette honorable mention accordée à *Fleurant Jacquot* par les feuilles publiques, est un titre qui nous autorise à compléter l'esquisse précédente de sa biographie. Quelques mots suffiront pour remplir ce dessein.

En 1824, *Fleurant Jacquot* s'allia aux Poignant, de Vallois, originaires de Domptail, d'une branche descendant du *capi-*

[1] Voir ce fait rapporté dans le *Moniteur de la Meurthe*, numéro du 15 octobre 1857.

Digitized by Google

taine Poignant ou des *Poignantes* qui, en 1587, défendit Blâmont avec vigueur contre les protestants[1]. *Marguerite Poignant,* celle qu'il épousa, était la plus jeune, la plus belle, la plus aimable et, à tous égards, la plus méritante des six enfants de Louis Poignant, l'un des plus importants et des plus honnêtes cultivateurs de la localité. Elle est morte le 25 mars 1866, avec la réputation d'une mère de famille exemplaire.

Je termine par ces détails sur mon père et ma mère la série des recherches qu'il m'a paru bon de consacrer à l'histoire générale des *Jacquot*[2]. Personne plus que moi ne comprend combien ce travail historique demeure défectueux. Je compte beaucoup, en le publiant tel quel, sur la bienveillance et sur l'indulgence du lecteur.

FRANÇOIS JACQUOT.

[1] *Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine*, t. XIV, p. 83.

[2] Un exemple de la manière dont l'orthographe des noms s'altère facilement nous est fourni par les *Documents rares ou inédits de l'histoire des Vosges* rassemblés et publiés par L. Duhamel, Épinal, 1868. Cet ouvrage est extrêmement recommandable par l'érudition que l'auteur y déploie et par le soin matériel qu'il a visiblement apporté à la correction des épreuves. Néanmoins le tome Ier, p. 299 et 381, nous présente le nom d'un même personnage diversement écrit, savoir : *Jacot,* curé de Remoncourt, et *Jacquot,* curé. Sous ces deux noms différents, on marque ici la même personne. Cet exemple confirme tout ce que nous avons dit précédemment sur les altérations d'orthographe et les variations phonétiques éprouvées en différents temps par le nom de *Jacquot,* bien plus encore que par tout autre nom.

Digitized by Google

LA CROIX PECTORALE

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

La croix pectorale de saint François de Sales, évêque de Genève, a déjà voyagé bien des fois d'une main à l'autre, sans rencontrer sa destination fixe, soit comme insigne épiscopal restitué à Genève, soit comme relique précieuse irrévocablement possédée par une église de paroisse ou chapelle de communauté. Nous croyons devoir la faire connaître aux pieux fidèles et aux archéologues par une description, que nous compléterons ensuite par une petite notice.

Cette croix, premièrement, est d'un travail très-simple, sans ciselures ni ornement. Ses deux faces, antérieure et postérieure, sont en argent; les faces latérales sont en cuivre. Elle a 50 millimètres en hauteur, sans l'extrémité supérieure où se trouve l'anneau; le croisillon mesure 35 millimètres. La largeur de l'arbre et du croisillon est de 8 à 10 millimètres, sur une épaisseur presque égale. A l'extrémité inférieure est suspendu un petit médaillon rond, en argent, renfermant une petite relique de saint Bernard. Au centre, la face antérieure est évidée en forme de croix, pour laisser apercevoir une petite croix d'or haute d'environ 20 millimètres : cette petite croix peut s'ouvrir, et renferme une parcelle du bois de la vraie croix de Notre-Seigneur. En ouvrant la croix principale, on découvre

Digitized by Google

d'abord cette inscription sur parchemin : *Croix pectorale de saint François de Sales, évêque de Genève.* Cette inscription paraît remonter à un peu moins d'un siècle. Par dessous cette inscription, on aperçoit plusieurs reliques proprement disposées sur une croix de soie verte, lesquelles sont : au bras gauche, *sancti Benedicti ;* au bras droit, *sancti Mauri ;* au sommet, *sancti Vidrici ;* à l'arbre, *sancti Edmundi,* et au pied, *sanctæ Scolasticæ.* Cette dernière relique est enfermée dans un petit médaillon en or, avec un verre sur la face. Tout au fond de la croix pectorale, sous la croix de soie verte, on trouve une seconde inscription ; elle est sur papier, écrite en latin, non à la plume, mais en caractères d'imprimerie ; on y lit ces mots : *Crux pectoralis sancti Francisci Salesii. Epi. Genev.* Cette inscription latine est plus ancienne que l'inscription sur parchemin : elle remonte, suivant M. l'abbé Deblaye, à la dernière moitié du dix-septième siècle, c'est-à-dire quelque temps après l'année 1665, époque où le saint évêque de Genève fut canonisé par le pape Alexandre VII.

Une note manuscrite, conservée à Magnières (diocèse de Nancy), nous apprend par quelle filière de transmissions diverses la croix pectorale de saint François de Sales a passé, depuis la mort du saint, arrivée le 28 décembre 1622, jusqu'à la Révolution française de 1789. Cette note manuscrite est d'une écriture fine et régulière, accusant la dernière moitié du dix-huitième siècle ; elle est sur papier et ainsi conçue : « Cette croix pectorale a appartenu autrefois à saint François de Sales, lequel la donna, avec son anneau pastoral, à Madame du Luc, l'une des premières supérieures de la Visitation et d'une des premières maisons de Provence. Le grand mérite de cette supérieure ayant porté le saint à luy laisser cette marque de considération à sa mort, cette digne religieuse crut, avant la sienne, ne pouvoir remettre un gage si précieux en meilleures mains qu'en celles de l'abbé du Luc, son neveu ; ce qu'elle fit à l'occasion de la

Digitized by Google

nomination que la Cour fit de lui pour remplir le siége de Toulon, qui était vacant. Ce prélat, après l'avoir gardée assez longtemps, voulant aussi donner quelque marque de gratitude à son grand-vicaire l'abbé de Roquemarrine, lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Saint-Paul-Trois-Châteaux en Dauphiné, lui donna à son tour cette croix, et étant prêt de finir sa course, se défit pareillement de l'anneau pastoral qui luy restait en faveur de son chapître ; de manière que l'église cathédrale de Toulon possède aujourd'hui cet anneau, et la croix a passé jusqu'à moy par les mains de mon frère, qui en est luy même redevable au susdit évêque de Saint-Paul, l'ayant receüe de ses mains propres avec son portrait, comme une preuve de l'estime dont ce prélat l'a toujours honoré. »

Les lignes suivantes, d'une écriture un peu différente de celle de la note qui précède, nous indiquent quel est l'auteur de cette note : « Ce mémoire a été donné à dom Isidore, abbé, par M. l'abbé d'Agel, d'une des meilleures familles de Toulouse, qui avoit été novice et qui donna la croix de saint François de Sales. » Dom Isidore, dont il est ici question, fut l'un des derniers abbés du monastère de Notre-Dame de la Trappe de Séez. Ces dernières lignes ont été écrites ou par lui-même, ou d'après ses ordres. Ce fut à lui que M. l'abbé d'Agel, étant novice, remit la croix pectorale de saint François de Sales, laquelle a été successivement transmise, comme une précieuse relique, d'abord à la Visitation, puis à plusieurs évêques, et finalement à l'Ordre de la Trappe.

Comment cette relique insigne est-elle venue de la Trappe de Séez au village de Magnières, diocèse de Nancy? Par un moyen bien simple, et que nous avons maintenant à faire connaître. Lorsque la Révolution éclata, Dom Gervais Brunel, natif du village de Magnières, était prieur du monastère de la Trappe de Séez. Obligé de fuir, il vint se réfugier dans son village natal, où il apporta cette relique, le corps de

Digitized by Google

sainte Pauline, martyre romaine, etc. Pendant la Terreur, il fut saisi et condamné à la déportation; il mourut le 20 août 1794, à l'âge de cinquante-six ans, à bord du vaisseau les *Deux-Associés*.

Il n'est pas inutile de remarquer ici que Dom Gervais Brunel était le frère du fameux sénéchal Brunel, primitivement gouverneur-général de l'île Bourbon, et, plus tard, devenu représentant du peuple. Le sénéchal Brunel est mort, à Toulon, en 1796. On a prétendu qu'il s'était brûlé la cervelle d'un coup de pistolet. C'est lui qui livra aux Anglais la ville de Toulon, dont il était gouverneur, et qui fournit ainsi à Napoléon Ier l'occasion de signaler ses grands talents lors de son début dans la carrière des hommes de guerre.

On prétend même que l'ingénieur Brunel, dont le tunnel construit sous la Tamise, à Londres, éternise la mémoire et constate les merveilleuses facultés, descendait d'un autre frère du pieux Dom Gervais Brunel. Mais, quant à cette dernière parenté, nous n'avons pu la vérifier d'une manière suffisante; elle forme donc à nos yeux une question douteuse, et nous la mentionnons seulement pour mémoire.

Cependant, la croix de saint François de Sales était restée dans la famille Brunel, au village de Magnières. Vers 1844, une petite niéce de Dom Gervais Brunel, Mme Sophie Louis née Duvalpoutrel, que nous avons personnellement connue, en fit don à la sœur Théodose Henry, de la congrégation de la Doctrine chrétienne, chargée alors de la direction de l'école des filles à Magnières. Peu de temps après, la sœur Théodose fut envoyée par ses supérieurs à Lagny, petite paroisse des environs de Toul; et la croix de saint François de Sales disparut ainsi de Magnières pour toujours, au grand regret de cette paroisse, qui n'a malheureusement connu cette perte que lorsqu'elle a été sans remède. Actuellement, la sœur Théodose, arrivée à l'âge de sa retraite, habite la *Maison de Saint-Joseph*, au faubourg Saint-Pierre de Nancy. On

Digitized by Google

nous assure que, depuis quelque temps, elle a remis la croix pectorale du saint évêque de Genève entre les mains des supérieurs de sa congrégation. Ce dernier dépôt de la sainte relique doit-il être définitif? C'est ce que nous ignorons.

Dans une brochure intéressante, publiée depuis déjà quelques années, M. l'abbé Deblaye a fait connaître aux savants comment il a découvert, en 1857, l'existence de la croix pectorale de saint François de Sales, à Magnières, dans le diocèse de Nancy. Il y rapporte les preuves que nous avons données plus haut, et il ajoute : « La tradition de la vérité de cette relique repose sur l'autorité d'un confesseur de la foi, qu'il est permis de vénérer pieusement comme martyr. Au besoin, cette vérité se confirmerait par des témoignages recueillis dans le diocèse même de Séez, où la perte de cette relique a laissé des regrets dont l'écho m'arrive au moment même où j'écris ces lignes. Puisse ce simple récit contribuer à sauver la croix pectorale du saint évêque de Genève, en la faisant parvenir aux mains vénérables qui seules devraient la posséder! »

Ce dernier vœu de M. l'abbé Deblaye est aussi le nôtre. Naguère, on s'en souvient, la cathédrale de Metz a retenti sous la magique parole d'un grand orateur, d'un illustre évêque, donné par Pie IX pour successeur à saint François de Sales[1]. Quoique jeune encore, le nouvel apôtre de Genève est déjà l'héritier du génie humain et des vertus sur-

[1] Mgr Mermillod, évêque d'Hébron et coadjuteur de Genève, est venu prêcher à Metz une première fois, les 11, 12 et 13 mai 1866, pour les fêtes de la béatification du B. Jean Berchmans, de la Compagnie de Jésus. Le même prélat est revenu, pour la seconde fois, le 30 juin 1868, à l'occasion des fêtes célébrées en l'honneur du 25e anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr Du Pont des Loges, évêque de Metz. La prédication de l'éloquent évêque de Genève, dans l'une et l'autre circonstance, a produit le plus grand effet sur l'immense auditoire que sa présence avait attiré dans la cathédrale. Sous les accents mâles et dominateurs de cette voix inspirée, on sentait revivre à de fréquents intervalles l'âme généreuse de saint Bernard et le génie de Bossuet.

Digitized by Google

humaines de son illustre et saint prédécesseur. Ne semble-t-il pas, dès lors, que la croix de saint François de Sales revienne à Mgr Mermillod, sinon de droit, du moins par haute convenance?

Ce n'est pas à nous, sans doute, qu'il appartient de trancher une semblable question. Mais bien des fois nous avons pensé, surtout depuis que Mgr Mermillod a fait son éclatante apparition à Metz, que l'ancienne relique de Magnières devrait redevenir une des reliques de Genève. Après tant de pérégrinations déjà marquées dans son histoire, puisse-t-elle en accomplir une dernière, qui lui restitue sa vraie place et la ramène enfin à son point de départ! Puisse, en un mot, cette croix d'un saint évêque redevenir une croix d'évêque! La possession de cette relique, nous le savons, serait un bonheur pour Mgr Mermillod; et dans l'état des choses, tel que nous l'avons exposé par cette courte notice, n'est-on pas comme forcé à conclure que ce jeune évêque, dont la renommée est déjà si grande et si légitime au sein de l'Église catholique, y a des droits plus que personne?

FRANÇOIS JACQUOT.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

Chansons de printemps, par Alfred de Besancenet. Paris, librairie française ; Maillet, 1868.

Un jeune écrivain, déjà connu par de gracieux romans et de spirituels proverbes qui le conduiront bientôt, je l'espère, sur les principales scènes de Paris, vient de réunir sous ce titre : *Chansons de printemps*, de courtes pièces de vers, destinées pour la plupart à la musique, et qui révèlent un talent facile et exercé. Si la prose de M. de Besancenet est alerte et sémillante dans ses proverbes, s'il y prodigue le trait, si le dialogue y étincelle, sa poésie, simple et douce, vise moins à l'esprit qu'au cœur et provoque moins le sourire que l'émotion. L'heure n'est pas favorable aux vers, il faut tristement l'avouer, mais tant qu'il y aura des âmes jeunes, tendres, mélancoliques, tant que le sentiment résistera à la sensation brutale, il y aura chez nous, je ne dis pas des chansonniers, car le genre paraît malheureusement fort compromis, mais des poëtes à la manière de M. de Besancenet, c'est-à-dire de ces hommes qui accordent en eux des facultés rarement unies, l'imagination et la simplicité, la sensibilité et l'enjouement, l'inspiration et la finesse, l'enthousiasme et la justesse de ton, et qui chantent tout ce qui merite ici-bas une éternelle chanson : la nature, la jeunesse, l'amitié, la famille.

Ce qui semble surtout caractériser le talent aimable de M. de Besancenet, c'est la légèreté de touche que bien des poëtes n'ont pas aujourd'hui. S'en tenir à l'essentiel, ne pas trop appuyer, ne surmener ni épuiser son sujet, n'en prendre que la fleur, n'y toucher que de l'aile, *musa ales*, c'est là un secret qui paraît

Digitized by Google

perdu pour la poésie contemporaine. Il n'y a rien de factice dans ses vers, rien de dur ni de cru, rien non plus de trop concis ni d'obscur. On y sent l'air et le souffle, un peu de cette molle flamme que l'élégiaque latin regardait comme un don des dieux. Sa verve ne s'épanche pas en strophes d'une vibration sonore : il peut admirer les bruyants éclats du romantisme, mais il s'en défend ; sans s'asservir à aucune forme, sans s'enrôler sous aucun drapeau, il s'est frayé sous les lilas, à travers les violettes, un petit sentier à lui, en dehors de la large voie battue par les triomphateurs. Il s'écoute vivre et penser ; il regarde, il rêve, il se souvient et se traduit lui-même en peu de mots, sans enfler sa voix, comme on fait une confidence dans un cercle intime.

Il n'est pas possible de faire un choix dans ce mince et élégant volume ; mais il est permis de dire à nos lecteurs : ouvrez-le ; vous passerez avec lui une couple d'heures agréables, et, en le fermant, vous formerez avec moi le vœu que le jeune poëte ne jette point une plume dont il vient de faire un gracieux, mais un trop discret usage.

WILLIAM CAZE.

L'Administrateur-Gérant,

A. ROUSSEAU.

Metz. — Typ. ROUSSEAU-PALLEZ.

Digitized by Google

LA MARCHE & LA LOI DE L'HISTOIRE

Introduction à l'Histoire contemporaine, par A. Grancolas. Un vol. in-12. Paris, Firmin-Didot, 1868.

A côté des écrivains passionnés qui attaquent, les uns le christianisme au nom de la société moderne, les autres la société moderne au nom du christianisme, il est un groupe d'esprits plus équitables et plus larges qui aiment la foi antique et les aspirations nouvelles et qui voient dans l'union de ces deux grandes forces la condition de tout progrès durable; ils savent que pour les peuples « il n'y a aucun » progrès de liberté sans un progrès de vie morale, aucun » progrès de vie morale sans un progrès de vie religieuse » (Gratry), que d'autre part « l'Église n'a rien à perdre mais » tout à gagner avec les principes de la liberté moderne », et l'histoire leur fournit la justification de cette double loi. C'est à ce dernier groupe de penseurs qu'appartient M. Grancolas et c'est avec les principes des Gratry et des Tocqueville qu'il entre dans l'étude de l'histoire contemporaine.

L'introduction, qui nous occupe aujourd'hui, est une esquisse de l'histoire universelle depuis l'antiquité jusqu'à la fin du dix-huitième siècle; elle montre dans le passé les racines des institutions présentes, car, dit l'auteur, « la loi » de continuité n'est pas moins certaine en histoire que la » loi de progrès, » et, avant d'aborder l'étude de notre

Digitized by Google

temps, il faut « connaître le but des sociétés humaines, » constater les progrès accomplis dans les siècles antérieurs » et déterminer le véritable caractère de la révolution du » siècle dernier » ; résumons à sa suite les phases principales de la vie de l'humanité.

I

L'ANTIQUITÉ

Trois forces distinctes concourent au développement historique : les circonstances extérieures, la Providence divine, et surtout le libre arbitre ; sous leur action combinée, l'humanité grandit en civilisation, c'est-à-dire s'avance d'une manière progressive bien qu'irrégulière et discontinue vers le beau, le vrai et le bien, ou en d'autres termes vers Dieu, et le progrès social s'accélère de tout ce qui sert à l'amélioration des individus.

L'antiquité n'avait pas, comme nos sociétés chrétiennes, cet horizon sans bornes de développements organiques : la chute primitive avait troublé la loi naturelle dans la conscience et par suite la loi positive dans la société, aussi l'humanité séparée de Dieu, son centre, s'était fractionnée en petits groupes étrangers ou hostiles l'un à l'autre et affaiblis par leur isolement et par leur haine mutuelle.

Mais Dieu avait laissé à notre race déchue un principe de vie avec la loi naturelle et un principe d'espérance avec la promesse d'un secours à venir, aussi, après le moment de stupeur qui accompagne le grand écroulement de sa vie primitive, l'humanité se remet en marche pour remonter péniblement vers cette civilisation dont elle a gardé le vague souvenir et l'indestructible attrait : les familles de sauvages se rapprochent en associations volontaires (phratries ou

Digitized by Google

curies), les curies en tribus, les tribus en cités ; plus tard la cité essaime autour d'elle et jusqu'aux régions lointaines, pour donner naissance à des peuples-frères unis par la communauté du sang.

Toutefois la lutte, suite de la déchéance, n'a fait encore que se déplacer des familles aux tribus, des tribus aux cités, des cités aux peuples, et la surface habitée du globe présente plusieurs grandes nations dont chacune est un foyer d'attraction et de propagande armée ; en cherchant à s'étendre, elles se heurtent l'une contre l'autre jusqu'à l'absorption des plus faibles par les plus fortes bientôt subjugées elles-mêmes par de nouveaux conquérants ; c'est l'époque des grands empires orientaux : Éthiopie et Égypte, Assyrie et Perse, basés sur la guerre et le despotisme mais réalisant cependant l'un sur l'autre un progrès que l'Inde, toujours immobile, peut servir à mesurer.

Ce progrès est réel mais lent chez les races orientales fascinées par les rêves de l'imagination et par la puissance de la nature physique, mais il est à l'Occident une race plus réfléchie, plus énergique et plus active, celle des Aryens qui va guider pour un temps le chœur des nations : attaquée par le grand empire des Perses, cette race vaillante conquiert à Marathon et à Salamine la liberté pour elle-même et la civilisation pour le monde. Grâce à son esprit investigateur et à sa puissance d'expansion, la Grèce développe en effet la religion, la politique, les sciences, les lettres et les arts, elle colonise les rives de la Méditerranée, depuis Cyrène et Phocée jusqu'au Bosphore cimmérien, et conquiert avec Alexandre l'Orient lui-même ; mais après avoir donné cet élan à l'humanité, elle tombe devant Rome qui unifie en un seul monde politique tous les peuples civilisés.

A la vue de ces rapides progrès suivis de rapides décadences, il semble que les sociétés antiques soulèvent, l'une après l'autre, le rocher de Sisyphe pour le laisser retomber

Digitized by Google

un peu moins bas et disparaître sans retour. Cette absence de vitalité est due chez elles à la confusion de la religion et de l'État; bien que les gouvernements y soient plus théocratiques au début des sociétés, plus politiques à partir de l'intervention des plébéiens, l'État persiste à considérer les citoyens comme lui appartenant corps et âmes; la cité est libre, car elle se gouverne par ses propres lois, mais l'homme est esclave jusque dans son foyer : la patrie lui impose ses haines, ses préjugés, sa morale, ses dieux, et finit par fausser dans sa conscience les notions de droit et de justice.

Par suite de ce vice inhérent à l'antiquité et bien que la civilisation fût sans cesse renouvelée par des races de plus en plus énergiques, les sociétés s'affaissaient l'une après l'autre dans l'erreur et dans la dégradation; en vain des philosophes éclairaient d'un rayon de lumière les ténèbres du paganisme, leurs doctrines restaient sans action sur la foule et sur eux-mêmes, car leur grande intelligence s'élevait à la notion de Dieu, mais leur faible volonté n'arrivait pas à la pratique du bien.

Il est vrai qu'à défaut de la beauté morale, entrevue seulement par quelques âmes d'élite, l'antiquité grecque et romaine connaissait la beauté intellectuelle, témoin les chefs-d'œuvre qu'elle nous a légués dans la littérature et dans les arts, mais après la conquête par les Romains du bassin de la Méditerranée, la civilisation était en pleine décadence et l'empire ne fut qu'une lente dissolution : le principe de l'asservissement de l'individu à l'État avait produit ses fruits en soumettant tous les peuples à l'empire romain et cet empire à un homme; la confusion des pouvoirs et la centralisation à outrance tendaient à ramener l'humanité aux grandes monarchies de l'Orient quand le christianisme parut.

Son divin fondateur, laissant de côté les institutions politiques, s'attacha avant tout à réparer l'ordre moral; grâce

Digitized by Google

à ses enseignements et surtout à l'infusion de sa vie divine dans les âmes, la conscience individuelle se rectifia, les hommes fractionnés en castes et en nations se saluèrent comme les enfants d'un même père et les rachetés d'un même Dieu ; les âmes, affranchies du joug de la religion d'État, apprirent à distinguer l'ordre religieux de l'ordre civil ; Dieu de César, les devoirs envers la cité ne furent plus qu'une faible partie des obligations morales imposées à tous ; la réforme des mœurs prépara et rendit possible la réforme des lois.

La doctrine chrétienne, entravée plutôt qu'aidée par l'unification du monde romain, dut à la Providence divine sa propagation et son triomphe ; elle releva l'humanité qui s'endormait dans le matérialisme et qui, sans elle, serait retombée comme l'avaient fait jadis après leur élan civilisateur l'Inde, l'Asie et la Grèce elle-même.

Toutefois cette révolution fut lente à produire ses fruits dans les institutions civiles ; même après la conversion de Constantin, l'empire tendit à conserver le plus possible de l'ancienne confusion entre l'Église et l'État ; des évêques et surtout saint Athanase luttèrent énergiquement pour maintenir la limite des deux pouvoirs, d'autres s'occupèrent du gouvernement des âmes, et ces *Pères de l'Église* étonnèrent le monde par leur génie et par leurs vertus, mais au fond, « la société civile restait païenne, elle tenait du paganisme » ses institutions, ses lois, ses mœurs ; c'était la société » que le paganisme avait faite, nullement celle du christianisme. La société chrétienne ne devait se développer » que plus tard, après l'invasion des Barbares. » (Albert de Broglie : *L'Église et l'Empire au quatrième siècle).*

Ce fait n'apparaît pas aux chrétiens d'alors : la société au sein de laquelle ils sont nés concentre leurs affections, ils cherchent à revivifier l'empire romain et s'indignent contre les païens qui leur en attribuent la décadence ; cependant quand Rome tombe sous les coups des Barbares,

Digitized by Google

ils ne désespèrent pas de l'avenir, et quelques-uns, comme Paul Orose, entrevoient même au-delà des calamités du moment un monde nouveau plus glorieux et plus libre que le monde romain.

II

LE MOYEN AGE

L'invasion des Barbares présente trois périodes distinctes :

Du troisième au cinquième siècle, ils s'infiltrent dans l'empire romain qui les utilise pour sa défense, pénètrent le secret de sa faiblesse et finissent par s'imposer à lui comme maîtres.

Du cinquième à la fin du huitième siècle, de nouveaux envahisseurs forcent toutes les barrières, promènent partout la dévastation et implantent au milieu des populations latines un mélange confus de hordes germaniques, slaves, tartares, supportant impatiemment tout ordre social et s'arrachant l'une à l'autre leurs conquêtes ; quelques chefs, fascinés par la civilisation et par les souvenirs de la majesté romaine, essaient bien de reconstituer l'empire, mais de nouveaux barbares viennent renverser leur œuvre éphémère et succombent à leur tour quand ils ont commencé à s'imprégner de l'esprit des vaincus. Dans ce naufrage de tous les principes sociaux l'Église chrétienne, demeurée intacte, reçoit des événements une sorte de dictature politique, convertit les barbares et pose les bases d'un ordre social nouveau : la chrétienté, fédération d'états à la fois divers et semblables.

Pendant la troisième période, cette nouvelle société s'organise sous la triple influence des traditions romaines, du christianisme et des coutumes barbares : elle doit à Rome

Digitized by Google

le régime municipal adouci par l'intervention de l'évêque et le principe d'unité monarchique dont l'Église fait découler deux grandes institutions, le sacerdoce et l'empire; les Barbares, en créant des états multiples, conjurent le danger que l'unité impériale aurait pu faire courir à la liberté civile et à la liberté religieuse; on leur doit, en outre, la formation d'une classe plus virile, celle des propriétaires d'alleux et de bénéfices venant se superposer dans les campagnes à celles des colons et des esclaves; ils introduisent enfin dans la société romaine le sentiment de l'honneur personnel et l'esprit d'indépendance individuelle; le christianisme, de son côté, combine ces divers éléments de l'ordre social et les pénètre de la loi du devoir et du sentiment de la fraternité. Fidèle à cet esprit, l'Église entreprend dès le cinquième siècle pour l'achever au onzième l'émancipation graduelle des esclaves, et ses associations monastiques réhabilitent la liberté du travail manuel tout en nous conservant les chefs-d'œuvre du travail intellectuel de l'antiquité.

Dans cette difficile élaboration, l'Église se rattachait aux traditions romaines tandis que les coutumes germaniques lui paraissaient impuissantes à assurer l'ordre public, aussi chercha-t-elle avec un grand homme à relever l'empire d'Occident. Charlemagne fut à la hauteur de cette tentative: ne cherchant que la stabilité de l'Europe et la paix publique, il s'appliqua dans ses guerres à réunir en un seul état chrétien tous les peuples d'origine ou de conquête germanique pour les opposer aux barbares païens et musulmans, dans sa législation à fondre les coutumes germaniques et la tradition romaine en un code de lois chrétiennes, dans son administration à reconstituer avec l'aide des évêques l'unité civile, politique et religieuse de l'empire d'Occident; une seule fois, il fit plier la morale devant la souveraineté du but, ce fut dans sa guerre contre les Saxons en donnant le premier et funeste exemple de propager l'Évangile par

Digitized by Google

l'épée ; partout ailleurs il servit en grand homme et en chrétien la cause de la civilisation. Toutefois, en cherchant à reconstituer l'empire, il se heurtait contre l'indépendance des races barbares, rebelles à la centralisation romaine, et, de ce côté, son œuvre ne pouvait et ne devait pas réussir; c'était un grand bienfait que de christianiser et de rapprocher l'une de l'autre les nations modernes, mais c'eût été un crime de lèse-civilisation que de les jeter, comprimées et frémissantes, dans le moule de l'unité impériale. Charlemagne le pressentit peut-être lorsqu'il appliqua à ses états la règle de partage germanique ; mais, quoiqu'il en soit, cette mesure hâta la dissolution du nouvel empire.

Sous les faibles successeurs du grand homme, les traditions romaines s'obscurcirent, le pouvoir central devint impuissant, les Barbares du Nord reparurent, l'anarchie s'étendit et chaque propriétaire, réduit à ses seules forces, dut s'organiser pour la vie individuelle, devenir souverain sur son domaine et défendre ses vassaux; le pouvoir qui, naguère, avait disparu, fut mis ainsi à la portée de tous et il se forma une vaste fédération de propriétaires terriens dont les droits et les devoirs réciproques reposaient sur le sentiment de l'honneur personnel, ce fut la *féodalité*.

Les clercs du neuvième siècle ne voyaient de salut pour la société que dans un Théodose ou un Charlemagne, mais, malgré leurs craintes, le système féodal était préférable au rétablissement de l'empire : la création du château amena la sécurité du travail et le repeuplement des campagnes; la paroisse put grandir en paix à l'ombre de la forteresse; le spiritualisme et l'honneur personnel enfantèrent la chevalerie, et pendant que les traditions romaines conduisaient l'Europe orientale au bourbier de Bysance, l'Occident se peupla d'une race batailleuse mais fière, énergique et indépendante; l'antiquité n'avait compris que la liberté de corporation ou de cité, le moyen âge vécut de liberté individuelle, l'antiquité avait mécomu le rôle de la femme et

Digitized by Google

dédaigné la vie de famille, le moyen âge instruit par l'Église pratiqua le culte de la famille et entoura la femme d'amour et de respect; sous la douce et vivifiante influence de la châtelaine, les dialectes barbares s'épurèrent, la poésie moderne s'éveilla avec les ménestrels, la large hospitalité du baron attira au foyer du manoir l'histoire en habit de pèlerin ou de chevalier, le peuple lui-même s'éprit de la poésie et de la philosophie des fêtes chrétiennes et un art nouveau, vigoureux, original, couvrit le sol d'une brillante parure d'églises.

Dans le même temps, les notions d'unité et de solidarité de la race humaine donnèrent naissance au droit public; sous des formes diverses la société féodale reposa dans toute l'Europe sur des principes identiques, et pour le noble comme pour le prêtre, il y eut un droit des gens, une république chrétienne.

Mais un vice radical minait cette société si forte et si grande : elle n'était pas la grande famille chrétienne mais simplement une caste de propriétaires fonciers et, par suite, elle restait fermée aux classes populaires; le privilége y engendrait le despotisme et après avoir assuré la sécurité des paysans, elle finissait par opprimer leur travail, leur propriété et leur liberté; la désaffection grandit contre elle, elle-même épuisa son plus généreux sang dans les croisades d'outre-mer, et il vint un moment où tous ceux qu'elle voulait asservir, l'Église, le peuple, la royauté, se soulevèrent pour lui arracher leur liberté d'action.

L'*Église* entra la première en lutte et cela devait être, car de sa propre liberté dépendait celle des consciences, base de toutes les autres. Il incombait à l'Église de civiliser et à la noblesse de défendre la société née des Barbares, mais des empiétements réciproques signalés dès le neuvième siècle par le moine Vala, confondirent ces attributions et, ce désordre grandissant avec la constitution des fiefs, évêques et abbés devinrent des barons féodaux.

Digitized by Google

La faute en était moins à eux qu'à leur époque, où tout conspirait à les engager dans cette voie : le régime nouveau en faisant reposer l'indépendance sur la possession du sol, la piété peu éclairée des peuples en accumulant les donations sur le clergé, la politique des rois en cherchant à constituer une forte aristocratie ecclésiastique en face de l'aristocratie territoriale ; mais ce que l'Église y gagna en puissance matérielle fut perdu pour elle en influence morale : les évêques et les abbés, devenus feudataires, reçurent des princes l'investiture de leurs bénéfices et bientôt celle de leurs fonctions sacerdotales ; les deux pouvoirs tendirent à se confondre et depuis le siége du Souverain Pontife jusqu'à celui du plus humble bénéficiaire, l'Église se remplit d'hommes étrangers à sa discipline et à son esprit.

Le mal était profond, mais Dieu ne pouvait laisser le christianisme se corrompre, et après Hugues Capet qui donna un noble exemple en rétablissant dans ses domaines la liberté des élections canoniques, il suscita le pape Grégoire VII qui, d'une main plus forte, brisa la triple chaîne qui asservissait le clergé au monde : la richesse immobilière, la famille et l'autorité temporelle. Sans doute, ce grand tribun du peuple chrétien poursuivait un idéal trop élevé pour les papes quand il revendiquait la direction exclusive du domaine temporel aussi bien que du domaine spirituel et quand il nommait, jugeait ou déposait les souverains ; mais ces prétentions excessives protégeaient alors des peuples privés de droits politiques, elles ont d'ailleurs péri avec les abus qu'elles combattaient, et pour avoir affranchi la société religieuse du pouvoir civil, Grégoire VII a bien mérité de l'humanité.

Tout en se dégageant de l'oppression féodale, l'Église s'éleva contre un autre abus, la guerre privée ; dès la fin du dixième siècle elle avait aidé à établir les trêves de Dieu, le concile de Latran les confirma solennellement en 1123 et cette revendication d'un droit populaire fit naître des

Digitized by Google

associations de la paix qui activèrent le mouvement communal.

Le *peuple*, en effet, réagissait à son tour contre la féodalité par la formation des communes.

En Italie, elles se constituèrent à l'abri du droit municipal romain rétabli par le roi des Lombards Agilulfe, sur les conseils du pape saint Grégoire-le-Grand ; les villes lombardes, vénètes et toscanes relevèrent leurs murailles, nommèrent leurs magistrats populaires et prirent pour modèle la république romaine ; leur centre et leur lien fut la Rome des papes qui soutint les cités lombardes dans leur lutte contre les Hohenstauffen, revendiqua à la tête du parti guelfe les libertés municipales de l'Italie et se montra l'adversaire résolue des prétentions impériales.

Après que le traité de Constance eut assuré leur liberté (1183), les cités italiennes grandirent à la faveur de la paix et jetèrent un éclat qui rappelle celui des républiques grecques à l'époque des guerres médiques ; deux surtout parvinrent à un haut degré de splendeur : Florence la belle, avec ses institutions démocratiques, son commerce étendu et sa culture artistique et littéraire ; la ville de Dante, de Cimabuë, de Savonarole et des Médicis, et Venise la dominatrice, avec son habile aristocratie, sa puissance maritime, son patriotisme énergique et jaloux, la ville du Conseil des Dix, de Pisani et de Dandolo.

En Espagne, la loi municipale des Romains avait laissé une empreinte profonde qu'on retrouve au seizième siècle dans le *forum judicum ;* dès cet époque, les conciles de Tolède deviennent de véritables assemblées constituantes qui imposent aux rois visigoths le respect des franchises nationales, aussi l'islamisme et la race arabe ne peuvent s'implanter sur cette terre libre et chrétienne ; pied à pied les fils de Pélage reconquièrent leur territoire, chaque ville reprend ses fueros, et à partir du douzième siècle, les députés des communes de Castille siégent aux Cortès avec

Digitized by Google

ceux de la noblesse et du clergé ; en Aragon, le droit municipal et républicain s'affirme plus énergiquement encore : le roi n'y peut faire la guerre ou la paix sans l'assentiment des Cortès, et au jour de son intronisation il entend le grand justicier lui adresser, assis et couvert, ces fières paroles : « Nous qui valons autant que vous et qui pouvons » plus que vous, nous vous faisons roi et seigneur, à » condition que vous garderez nos priviléges et libertés, » sinon non. » Dans l'exercice de cette liberté municipale, encore vivace au quinzième siècle, l'Espagne devance les autres peuples occidentaux.

Au nord de l'Europe, où le municipe romain était inconnu, les libertés municipales naquirent de l'esprit d'indépendance inhérent aux races germaniques et y eurent un caractère spécial de confraternité chrétienne : la ghilde, affiliation mobile et volontaire des guerriers germains, y servit de point de départ aux communes jurées et aux confréries de charité, de commerce ou d'arts et métiers. Pour tenir en échec la grande féodalité, les monarques allemands favorisèrent ces associations et protégèrent de nombreuses villes libres impériales, sortes de petites républiques riches, prospères et toujours prêtes à se soutenir l'une l'autre contre l'ambition des seigneurs ; enfin dans les cités maritimes ou commerciales du nord, exposées à l'anarchie féodale et aux pirateries des Scandinaves, le même mouvement produisit la grande confédération de la Hanse qui compta quatre-vingts villes au quatorzième siècle, monopolisa tout le commerce du nord et ne disparut qu'après avoir assuré la sécurité des mers.

Dans les Pays-Bas, les franchises municipales sortirent des ghildes germaniques et surtout des associations de *polders* formées pour assainir les marécages et pour endiguer la mer ; de rudes confréries de travailleurs y établirent les industrieuses et indomptables communes de Flandre, où les corps de métiers interposaient entre l'autorité démocratique

Digitized by Google

des communes et l'autorité monarchique des comtes, une sorte d'aristocratie de brasseurs et de tisserands.

Dans la Grande-Bretagne, les Anglo-Saxons n'avaient jamais connu la cité romaine et vécurent de leurs propres traditions ; leurs institutions adoucies par l'influence de l'Église consacrèrent l'indépendance individuelle et la fédération aristocratique, elles diminuèrent le servage et laissèrent subsister une classe d'hommes libres dans le peuple conquis, enfin les lois d'Alfred-le-Grand, plus libérales encore, reconnurent à la classe moyenne des droits politiques et favorisèrent les associations communales. La conquête normande avec sa féodalité oppressive fit plier ces libertés propres au génie saxon mais ne put les déraciner, et bientôt les barons normands, fatigués eux-mêmes du despotisme royal, s'unirent au peuple pour arracher aux souverains la grande charte anglaise : l'organisation redevint aristocratique et libérale, un parlement élu fut constitué avec deux chambres, et le comté, intermédiaire entre la commune et l'État, se subdivisa en bourgs et en paroisses, s'administrant par eux-mêmes.

La France, centre et lien des races germaniques et des races latines, représentait au moyen âge un double principe : la liberté individuelle apportée par les barbares et l'autorité monarchique léguée par Rome et généralement soutenue par l'Église ; tantôt elle sut les concilier, tantôt elle se donna de tout son poids à l'un ou à l'autre, et ce dualisme, qui rend son histoire si dramatique, la fit osciller plus d'une fois entre l'absolutisme et la liberté, témoin le mouvement libéral et civilisateur du Midi de la France au onzième et au douzième siècles brusquement arrêté dans le sang par la croisade albigeoise.

Malgré cette dernière crise, le régime municipal, basé sur les traditions gallo-romaines, persista au sud de la Loire ; d'autre part, la bourgeoisie des villes du nord conquit pied à pied le droit communal, et enfin le clergé, les rois et les

Digitized by Google

seigneurs, en affranchissant dans les campagnes les personnes et les terres, transformèrent la paroisse en commune rurale.

Les franchises municipales de l'Europe au moyen âge, si diverses quant aux origines, sont identiques dans leurs traits généraux.

Elles montrent d'abord un élan irrésistible des peuples chrétiens vers la liberté, au nom même des principes du catholicisme.

En second lieu, elles n'organisent que la vie locale, si ce n'est dans les ligues lombardes, flamandes ou helvétiques qui sont de brillantes, mais, sauf la dernière, de passagères exceptions, cette vie est active, elle relève le bourgeois qui élit ses magistrats et qui peut arriver lui-même au gouvernement de la cité, mais elle ne lui donne pas encore la préoccupation des intérêts publics et le patriotisme national, il faut à l'homme des communes les grandes guerres et les grandes épreuves pour compléter à cet égard son éducation politique.

Les libertés communales produisent enfin une rénovation économique ; grâce à elles, le travail est plus efficacement protégé, mieux encouragé, plus productif ; la population urbaine devient plus compacte, la terre cesse d'être la seule richesse, et pendant que les nobles s'endettent pour le luxe ou pour la guerre, d'obscurs marchands s'enrichissent dans l'industrie, la banque, le commerce, achètent la terre et préparent ainsi une grande révolution sociale.

La féodalité, battue en brèche par le clergé et par les communes, avait encore à lutter contre le *pouvoir royal*. Ce dernier, né au moyen âge, de l'union des principes germaniques avec les idées chrétiennes, reposa d'abord sur le droit féodal lui-même : le roi était en général un puissant possesseur de fiefs ; son pouvoir souverain, extension de sa propriété et, comme elle, héréditaire, n'était cependant point despotique, car des engagements réciproques liaient le roi

Digitized by Google

envers tous les autres membres du corps social : clergé, seigneurs, communes, corporations, et maintenaient ce droit personnel de résistance à l'oppression qni a été la vie du moyen âge.

Peu à peu, cependant, le rôle du monarque s'agrandit : le clergé lui conféra l'onction du sacre et une part des prières publiques ; le peuple se tourna d'instinct vers un pouvoir qui représentait à ses yeux l'idée de justice, la noblesse elle-même se groupa autour du promoteur et du défenseur de l'unité nationale, et la royauté devint, avec Louis VI en France, la modératrice entre les diverses forces sociales et la gardienne de la paix publique. Saint Louis, en France, et saint Ferdinand, en Espagne, donnèrent à ce rôle sa plus haute expression, subordonnèrent la politique à la morale et ne virent dans leur puissance que le moyen d'assurer à chacun le libre exercice de ses droits.

L'introduction des légistes dans les conseils des souverains affaiblit, au quatorzième siècle, cette notion chrétienne et féodale de la royauté pour y substituer « la théorie du » pouvoir impérial, de l'autorité publique une et absolue, » égale envers tous, source unique de la justice et de la » loi. » (Aug. Thierry. *Essai sur l'histoire du Tiers-État*). Philippe IV et ses successeurs en France, Louis de Bavière en Allemagne, acceptèrent avidement ces maximes du vieux droit romain exhumées par les hommes des communes en haine de la féodalité.

Au quatorzième et au quinzième siècles, un fait excuse dans une certaine mesure ces théoriciens du césarisme et explique leur succès, c'est la décadence de la société féodale. A cette époque en effet, les fiefs, concentrés en quelques grandes agglomérations, sont exposés à plus de périls ; les peuples, travaillés par un malaise indicible, réclament plus impérieusement la sécurité publique ; la papauté affaiblie par le grand schisme d'Occident ne peut plus ni diriger les nations ni réformer l'Église ; les communes flamandes et

Digitized by Google

italiennes se perdent dans de misérables discordes et deviennent la proie de petits tyrans artificieux ou de princes étrangers, partout les âmes s'énervent dans le goût des jouissances faciles et se détachent de l'austère mais féconde liberté née du christianisme et de l'esprit germanique.

Mais, comme dans toutes les époques de transition, des progrès se mêlent à ces décadences; l'Europe remuée par une fermentation générale voit naître les grandes inventions et les grandes découvertes : la boussole, la poudre à canon, la renaissance païenne, l'imprimerie, les voyages de Vasco de Gama et de Christophe Colomb; les conditions de la vie sociale se modifient et l'esprit humain embrasse un plus vaste horizon.

Cette révolution fit grandir encore la royauté, servie par les intérêts nouveaux et seule capable de les sauvegarder, et à la fin du quinzième siècle son ascension progressive était un fait accompli dans toute l'Europe, sauf dans la Pologne et la Hongrie qui restèrent féodales et qui ont leur histoire à part.

Dès cette époque, les guerres intestines sont remplacées par les grandes guerres ou par les guerres de conquête; la politique se détache de la morale et une diplomatie cauteleuse éconduit la vieille courtoisie chevaleresque.

III

LES TEMPS MODERNES

Les besoins nouveaux rendant impossible le morcellement excessif de la force publique, la féodalité allait disparaître; mais le peuple n'avait point encore conquis sa libre initiative pour constituer le pouvoir, et l'époque moderne, qui va du milieu du quinzième siècle à la révolution

Digitized by Google

française, fut celle de la *monarchie administrative;* cette monarchie aurait pu maintenir et développer le système déjà existant des libertés générales, elle préféra reprendre les traditions du césarisme et devenir absolue, mais ce régime du bon plaisir, inconnu au moyen âge, ne devint possible que par suite de la renaissance païenne et la réforme.

La *renaissance* fut plus nuisible qu'utile à l'esprit moderne : sans doute les littératures grecque et latine offrent des modèles achevés de raison, de goût et d'éloquence, mais, comme l'art et la philosophie antiques, elles vont chercher leurs types dans la nature et non en Dieu, il leur manque le sens du divin ; le moyen âge, malgré sa rudesse native, était pénétré d'une conception plus haute des choses divines et humaines et en faisait découler une politique et des arts en rapport avec ses croyances : son architecture symbolisait dans la cathédrale gothique l'aspiration de l'âme vers l'infini, sa philosophie et sa science trouvaient dans la révélation chrétienne un point d'appui et une base d'élan, sa littérature enfin, qui a produit Dante et Shakespeare, était large, hardie, riche d'idées et d'avenir.

Après la chute de Constantinople et la dispersion des savants grecs, la renaissance vint arrêter ce travail ; au lieu de creuser son propre sillon en n'empruntant au monde païen que les règles éternelles du goût, l'esprit humain reprit servilement les traces de l'antiquité : la renaissance proclama les maximes politiques, morales et sociales de la Grèce et de Rome, réagit contre les coutumes germaniques, ranima le vieil antagonisme des races du Nord contre les races latines et fut ainsi le point de départ du protestantisme.

La papauté ne pouvait arrêter ce mouvement qui l'entraînait elle-même : un instant ranimée par l'immortel Pie II qui avait essayé d'arracher l'Europe aux musulmans, elle était retombée avec Jules II et Alexandre VI dans une poli-

Digitized by Google

tique d'agrandissement temporel, et avait perdu son prestige; avec Léon X elle propagea la renaissance et mit toute la chrétienté à tribut pour payer les splendides monuments de Rome et les merveilles de l'art païen.

L'Église cependant souffrait d'abus profonds dans sa discipline : ses ministres, amollis par la richesse, avaient perdu leur zèle; les conciles de Bâle et de Constance étaient restés stériles si même ils n'avaient aggravé le mal; enfin la renaissance des lettres et des idées païennes avait accru le désordre en provoquant jusque dans le clergé le mépris des sciences ecclésiastiques, la réhabilitation de la chair et l'affaiblissement de la foi.

L'Église avait ajourné sa réforme, elle vit se dresser contre elle *le Protestantisme,* au lieu de Savonarole, Luther; une partie du peuple chrétien, scandalisé par les vices de ses pasteurs, suivit des sectaires dont les uns ardents et convaincus lui prêchaient un retour à la foi primitive, et dont les autres violents et cyniques excitaient les ressentiments de l'esprit germanique contre l'esprit latin, ou cherchaient à éveiller l'ambition chez les princes, la luxure chez les moines et la cupidité chez les paysans.

Le principe commun à tous ces réformateurs était le libre examen substituant à l'enseignement de l'Église l'interprétation individuelle de la Bible par chaque chrétien.

Mais ce principe, fécond dans le domaine scientifique, était inacceptable dans le domaine religieux où il ne pouvait que détruire sans rien organiser; pour suppléer à son impuissance, les premiers réformateurs ne reculèrent pas devant la contradiction : ces fiers aggresseurs de l'autorité des papes et de l'infaillibilité de l'Église acceptèrent dans le domaine de la conscience l'autorité des princes et prétendirent imposer aux fidèles l'infaillibilité de leur sens privé; ils s'acquirent ainsi l'appui des souverains, empêchèrent le protestantisme de se perdre dans le chaos des doctrines individuelles et purent constituer en dehors de

Digitized by Google

l'Église de Rome des Églises territoriales dirigées souverainement par chaque prince et imposant leur dogme à tous dans les limites de chaque état; quant à la liberté religieuse et à la tolérance envers les dissidents, elles furent aussi inconnues aux protestants qu'aux catholiques, et les hérésiarques du seizième siècle, dont on a voulu faire les précurseurs de la liberté moderne, valent, à ce point de vue, les grands inquisiteurs d'Espagne.

Le Nord de l'Europe passa au protestantisme, le Midi, avec de vastes territoires allemands et slaves, resta fidèle à l'Église, mais chez les protestants comme chez les catholiques cette révolution fit crouler les vieilles libertés politiques et consolida le pouvoir absolu.

A Genève, Calvin inaugura une réforme plus radicale et fondit dans une habile et redoutable discipline la religion et la politique; sa doctrine se propagea d'abord en France par la noblesse et ne développa que plus tard en Écosse, avec les presbytériens et les puritains, le principe démocratique contenu dans la constitution de ses églises, mais cette démocratie fut toujours étrangère aux idées de tolérance et de liberté.

En Allemagne, où le protestantisme s'appuyait sur l'opposition naturelle de la race latine et de la race germanique, il agrandit le pouvoir des petits princes confédérés et les jeta dans l'alliance française par crainte de la centralisation impériale; ce protectorat des princes luthériens par François Ier, Henri IV et Richelieu, servit les intérêts de la France et même ceux de l'Église: de la France, en maintenant sur ses frontières de l'Est et du Nord une ceinture de petits états soustraits à l'unitarisme impérial; de l'Église, en l'empêchant d'être envahie par l'ambitieuse maison d'Autriche.

Ce qui acheva en effet de consolider le protestantisme, ce fut l'arbitraire et la force ouverte mises au service du catholicisme par les princes catholiques, et surtout par

Digitized by Google

ceux de la maison d'Autriche : les prétentions hautaines et despotiques des empereurs d'Allemagne aboutirent à la guerre de Trente Ans ; les bûchers de l'inquisition, allumés en Espagne par le sombre Philippe II, confirmèrent dans l'hérésie les Pays-Bas et l'Angleterre et provoquèrent de sanglantes représailles ; l'Église fut rendue responsable des exagérations de ses amis fanatiques ou de ses protecteurs intéressés, et malgré sa réforme intérieure accomplie avec le plus éclatant succès au concile de Trente, elle ne put ramener qu'une faible partie des dissidents. Désormais le protestantisme, consolidé par l'intervention des princes orthodoxes et hérétiques dans le domaine sacré, était un fait définitif, et il fallait en tenir compte en constituant le droit public ; ce fut l'œuvre des traités de Westphalie (1648).

Par ces traités, les gouvernements de l'Europe mirent sur la même ligne tous les états, protestants ou catholiques, et ne pouvant plus dès-lors recourir à l'arbitrage du pape entre les peuples chrétiens, ils établirent la légitimité des princes comme principe social, et l'équilibre européen comme principe diplomatique.

La prétention des souverains à ne relever que de Dieu les entraîna à l'absolutisme et à l'immixtion dans le domaine des consciences ; l'équilibre européen, sorte d'assurance mutuelle des princes contre leurs empiétements réciproques, protégea les petits états et garantit souvent la paix générale, mais il ne tint presque aucun compte du droit des peuples, partagés par lots d'âmes sans égard à leurs aspirations et placés, sans recours possible, sous des maîtres irresponsables.

La France avait eu dans cette transaction le rôle le plus honorable : puissance catholique, elle avait combattu avec succès pour les princes protestants et afin d'écarter le despotisme politique et religieux que la maison d'Autriche voulait faire peser sur l'Europe, elle avait grandi avec Henri IV, Richelieu, Mazarin, et quand Louis XIV commença à régner

Digitized by Google

par lui-même (1661) elle offrait d'admirables éléments de progrès : son Église, charitable, instruite et zélée, s'était retrempée dans les controverses avec le calvinisme ; — ses citoyens mûris par les souvenirs des luttes religieuses étaient unis dans l'amour des institutions nationales et notamment de la royauté, qui personnifiait la sécurité publique au dedans et la patrie au dehors ; — les protestants eux-mêmes, vaincus sans être opprimés, jouissaient de la liberté religieuse reconnue par l'édit de Nantes et donnaient à son gouvernement le droit de réclamer partout la liberté des catholiques ; — dans l'Europe livrée aux abus de la force, elle présentait enfin le spectacle d'un état fidèle au catholicisme et en même temps progressif et libéral.

Louis XIV eut à un rare degré le bon sens, l'énergie et le patriotisme nécessaires pour mettre en œuvre ces éléments de progrès : sûr de lui-même et de son peuple, sentant palpiter en lui la pensée et le cœur de la France, il n'eut qu'à exprimer ses volontés pour trouver dans ses sujets une adhésion prompte et absolue ; — ses ministres, et Colbert à leur tête, rétablirent l'ordre dans les finances, augmentèrent sans impôts les revenus de l'État, suscitèrent le travail national, le commerce maritime, la colonisation, et régularisèrent l'administration du pays par de savantes ordonnances ; — ses diplomates, souples, habiles, bien renseignés sur les moyens à employer et sur le but précis à atteindre, dominèrent dans les conseils de l'Europe ; — ses généraux, les meilleurs de l'époque, furent employés à des guerres politiques ayant pour objectif le Rhin, les Alpes et la mer, frontières naturelles de la France ; — une pléïade de grands écrivains fit de son siècle un nouveau siècle de Periclès, — et en 1680, après les traités de Nimègue, il fut l'arbitre de l'Europe et le plus envié des rois.

« Mais l'absolutisme, même le plus intelligent et le plus » honnête, est impuissant à faire tout seul et longtemps le » bonheur des peuples. » Louis XIV avait fait la grandeur

Digitized by Google

du pays, mais sans ce dernier, son gouvernement, dépourvu de grands conseils publics et d'assemblées provinciales, manquait d'appuis et de contrôle et dépendait des caprices du sort ; sa décadence ne pouvait tarder.

Dans l'enivrement d'une prospérité croissante, le roi manqua de mesure dans ses actes : il supprima les dernières libertés intérieures, interpréta à son gré les traités de paix avec les nations étrangères, puis comme si ce n'eût point été assez, il commit coup sur coup ses deux plus grandes fautes, l'une par orgueil en reprenant pour son compte les traditions de la maison d'Autriche, l'autre par faiblesse en révoquant l'édit de Nantes pour imposer à tous les Français la religion du roi.

La France eut dans ces actes sa grande part de responsabilité : toujours enthousiaste de gloire, de faste et de conquêtes, elle fit bon marché de ses propres libertés, de l'équilibre européen et du droit des gens pour suivre, tête baissée, son roi contre toute l'Europe ; cette communauté de sentiments persista dans le malheur et épargna en 1712 les derniers revers à la France, mais en la laissant ruinée et affaiblie devant l'étranger.

La part du pays fut plus grande encore dans la révocation de l'édit de Nantes ; la tolérance religieuse, repoussée dans tous les autres états, catholiques ou protestants, ne pouvait être populaire dans la France privée de ses libertés et oublieuse des guerres de religion, aussi les catholiques y demandaient impérieusement les uns la conversion, les autres la proscription des calvinistes, et le clergé y faisait appel au bras séculier pour anéantir l'hérésie, sans s'apercevoir que l'Église vit par la liberté, grandit par la lutte et s'affaiblit par la protection du pouvoir ; ce fut donc sous la pression de l'opinion publique que le roi révoqua l'édit de Nantes et voulut imposer sa religion aux dissidents. Suivant une loi toujours vérifiée, la persécution fut surtout nuisible aux persécuteurs : elle remplit l'Europe d'exilés ardents à

Digitized by Google

la vengeance et rendit plus implacable la guerre étrangère; à l'intérieur elle provoqua la guerre civile, les répressions terribles, la ruine de plusieurs provinces, l'affaiblissement de la foi et des mœurs; elle mit l'hypocrisie à l'ordre du jour, livra l'Église de France à un protectorat étroit, despotique et envahissant, et prépara enfin, au nom de la tolérance méconnue par les catholiques, les représailles de la philosophie anti-chrétienne.

Cependant le dix-huitième siècle commençait; l'Angleterre, débarrassée par sa révolution de 1688 de la monarchie du bon plaisir, avait grandi au-dehors par les fautes de la France et allait remplacer cette dernière à la tête de l'Europe; elle poursuivait alors avec persistance un double but: l'équilibre du continent et la liberté des mers.

Pour assurer l'équilibre européen, elle signa le traité d'Utrecht quand elle vit la France, épuisée par la lutte, céder en Italie à l'ascendant de la maison d'Autriche; grâce à la neutralité bienveillante de son ancienne rivale, la France prit sa revanche dans la guerre de la succession de Pologne et obtint à la paix de Vienne (1735-1738) la reversion de la Lorraine, le trône de Naples pour un Bourbon d'Espagne et l'autonomie des états italiens; — mais en l'absence de tout contrôle des peuples, la politique de cette époque était égoïste, dédaigneuse de la morale et variable suivant le caprice des souverains: la France perdit l'alliance anglaise et les sympathies publiques en s'engageant follement, contre Marie-Thérèse, dans une guerre provoquée par l'ambition éhontée du roi de Prusse Frédéric II; — bientôt empressée à défaire son œuvre, elle s'allia avec Marie-Thérèse contre ce même Frédéric et se vit enlever par la guerre de Sept Ans son influence politique et son prestige militaire au profit de la Prusse, son empire colonial au profit de l'Angleterre (1763), enfin par une dernière et plus poignante humiliation elle dut assister, tête basse, à l'odieux partage de la Pologne (1772), brigandage inouï dont les conséquences pèsent aujourd'hui sur l'Europe.

Digitized by Google

Sauf en Angleterre, où la notion chrétienne du pouvoir avait persisté, le despotisme monarchique se donnait pleine carrière au dix-huitième siècle ; les princes chrétiens se regardaient comme les maîtres absolus de leurs peuples, les rois philosophes allaient même plus loin et Frédéric II écrivait à Voltaire, alors son ami : « Je considère les hommes comme » une horde de cerfs dans le parc d'un grand seigneur et » qui n'ont d'autre fonction que de peupler et remplir » l'enclos ; » du reste, les uns et les autres supprimaient à l'envi les restes des anciennes libertés politiques, centralisaient à outrance l'administration, légiféraient dans le domaine religieux ou se préoccupaient exclusivement des intérêts matériels de leurs sujets, et, encouragés par l'école philosophique à faire table rase de la tradition, échafaudaient sur le despotisme des plans de gouvernement destinés à faire le bonheur des peuples sans jamais les consulter ; beaucoup de ces princes étaient honnêtes et animés d'intentions louables, mais ils gâtaient leurs plus utiles réformes par un double vice : le mépris du passé et l'infatuation d'eux-mêmes.

Les peuples, d'ailleurs, avaient perdu le goût de la liberté, et les coryphées de la philosophie sacrifiaient aux mêmes idoles que le vulgaire : leur héros était Frédéric II, despote habile, heureux, profondément égoïste, très-dégagé de scrupules religieux et imbu de cette maxime : « Tout pour le » peuple et rien par le peuple ; » après ce type des grands princes, ils exaltaient l'empereur d'Allemagne Joseph II qui appliquait son intelligence et son activité à supprimer les libertés religieuses de l'Allemagne, à tracasser le catholicisme et à régler en roi-sacristain les plus minutieux détails du culte.

L'Église présentait de son côté un affligeant spectacle : enchaînée par la peur des philosophes, elle s'attachait de toutes ses forces à un ordre social vermoulu et sacrifiait ses libertés au pouvoir en échange de priviléges ; le haut clergé

Digitized by Google

était plus souple envers les rois que docile envers Rome; les papes, honnêtes et pieux, mais mal renseignés et mal secondés, ne pouvaient entreprendre une réforme urgente, et pendant que l'Église méconnaissait les applications sociales et humanitaires de l'Évangile, des matérialistes, théoriciens de la force brutale, affectaient de les réclamer en son lieu et place et de s'en faire une arme contre elle.

La décadence était surtout visible en France : la royauté isolée dans son absolutisme, s'y affaissait sur elle-même en entraînant le clergé, trop dépendant du pouvoir civil; — la noblesse, oublieuse de son ancienne activité mais non de ses anciennes prérogatives, se séparait du reste de la nation, encourageait les libres-penseurs et se jetait à corps perdu dans l'incrédulité et le libertinage; — la haute magistrature, demeurée plus austère, prétendait s'ériger en interprète de la doctrine religieuse et en grand conseil politique de la nation, son esprit de corps dégénérait en opposition tracassière et incessante contre la cour, son gallicanisme étroit se changeait en jansénisme fougueux, et cette double attitude, après avoir provoqué des scandales et des violences dignes du Bas-Empire, amenait enfin le pouvoir à supprimer les parlements (1771); — toutes les forces vives de l'ancien régime se déshonoraient dans ces luttes misérables et, pour comble d'ignominie, des courtisanes présidaient du fond de l'alcôve royale au gouvernement de la France.

Mais dans cette France du dix-huitième siècle, il est une puissance qui domine le roi, le clergé, la noblesse et les parlements, qui domine même l'Europe et y continue l'influence française, c'est la littérature. — Elle représente les idées nées de la réaction contre le despotisme politique et religieux de Louis XIV et fortifiées sous la régence par le débordement des mœurs; hardie dans la spéculation, mais ignorante des traditions et de l'histoire, elle ne comprend ni le moyen âge qui lui inspire un profond dédain, ni le christianisme qu'elle poursuit d'une haine implacable et

Digitized by Google

elle se flatte de proclamer sur leurs ruines la réhabilitation du génie antique et l'émancipation de la raison.

Voltaire est le chef de cette littérature de combat : doué d'un génie médiocre mais universel et d'un incomparable esprit, il touche à toutes les branches de la littérature, effleure la philosophie et les sciences et reste, pendant cinquante ans, le dictateur d'une époque avide de connaissances et de réformes; égoïste et illogique, il harcèle l'Église de son perpétuel sarcasme, mais il s'incline devant le pouvoir absolu ; il flétrit l'intolérance, mais il s'accommode de l'arbitraire ; il parle de l'humanité, mais il manque de patriotisme et professe pour le peuple un insolent dédain.

Près de lui, l'esprit du siècle fait naître trois grandes écoles : *Montesquieu*, chef de la première, se livre dans l'*Esprit des Lois* à de profondes recherches sur les diverses formes du gouvernement et sur les institutions nationales, mais sans rompre avec la tradition ; — les *Encyclopédistes*, gênés par la réserve de Montesquieu et même par le déïsme de Voltaire, cherchent à ruiner les croyances, les institutions et les mœurs et à reconstruire, au point de vue sceptique et matérialiste, les sciences, la philosophie et l'histoire (1751-1772) ; — enfin *les Physiocrates* étudient avec Quesnay les lois de la richesse et les conditions du bien-être dans les masses et ils préconisent l'agriculture de préférence au commerce et à l'industrie.

Les excès des encyclopédistes produisent la réaction de *Rousseau* qui prétend ramener les hommes à la vertu ou, comme il dit, à la nature ; écrivain plein de contrastes, il poursuit d'éloquentes invectives les misères morales de son siècle et lui prêche la vertueuse ignorance des sauvages, l'immortalité de l'âme, la croyance en Dieu, la réforme de l'éducation, la souveraineté du peuple, mais en mêlant partout les paradoxes aux vérités ; ce moraliste démocrate attaque violemment toutes les puissances de son temps, les lettres, l'Église, la royauté et provoque leurs représailles,

Digitized by Google

mais il a pour lui les femmes, les jeunes gens, les âmes généreuses, ardentes et maladives, dans lesquelles prédominent l'imagination et la sensibilité.

Tous ces réformateurs, plus radicaux que les hérésiarques du seizième siècle, leur ressemblent par l'intolérance doctrinale et pratique, mais leur sont très-inférieurs sous le rapport moral, et l'humanité, qu'ils ont prétendu servir contre le fanatisme, proteste contre le cynisme de leur vie et de leurs écrits.

Ces philosophes du dix-huitième siècle n'ont pas conquis au monde moderne la liberté intellectuelle et la liberté politique, car avant eux et mieux qu'eux le moyen âge les avait comprises et pratiquées; — on ne leur doit pas davantage la vraie liberté religieuse, car elle repose sur le respect de la conscience individuelle et sur l'incompétence radicale de l'État en matière de croyances, et leur prétendue tolérance n'est qu'une forme raffinée de haine contre l'Église ou tout au plus de mépris pour les religions, — mais on leur doit d'avoir plaidé la cause de l'humanité contre l'exagération des rigueurs judiciaires, d'avoir revendiqué la liberté personnelle et l'égalité sociale contre une partie des abus de l'ancien régime, et ces quelques vérités ont fait leur force contre l'inertie des gens de bien.

Ce qui relève surtout le dix-huitième siècle devant la postérité, c'est sa passion pour les nobles plaisirs de l'intelligence et, dans le naufrage des croyances, son culte de l'honneur personnel et ses élans généreux : « il a mal conduit sa vie, mais il a su mourir. »

La monarchie avait été gravement compromise sous Louis XV, mais bien moins par ses scandales que par ses revers, et avec Louis XVI, la France se reprit à espérer dans le pouvoir royal. Appuyé sur les sympathies de l'opinion, le nouveau prince pouvait faire revivre le droit traditionnel de la France en donnant comme point de départ aux libertés nouvelles les états-généraux et les franchises

Digitized by Google

locales, ou prendre la dictature au nom de l'intérêt public et élaborer de toutes pièces une constitution équitable, rationnelle et libérale, mais il fallait s'engager résolument dans l'une ou l'autre voie; Louis XVI ne sut qu'hésiter entre les deux et montrer les vertus d'un saint au lieu de l'énergie d'un réformateur.

Tout d'abord son ministre Turgot le poussa hardiment dans la voie de la dictature: c'était un penseur éminent et un grand citoyen, mais il professait à l'égard de la tradition l'ignorance et le dédain qui caractérisent son siècle; il voulut plier les faits à ses théories et appliquer trop vite des réformes utiles mais impopulaires et le roi le sacrifia, bien qu'à regret, au déchaînement de l'opinion publique; après lui, Necker essaya de combler le déficit, de rétablir l'ordre dans les finances et d'associer les assemblées provinciales à la restauration du royaume, mais il succomba (1781) devant l'opposition de la cour et du parlement rappelé au début du règne, et la réforme intérieure devint, après chacun de ces ajournements, plus impérieuse et plus difficile.

Louis XVI, faible et malheureux dans ces tentatives, sut au moins rétablir à l'étranger le prestige militaire et l'influence politique de la France : le traité de Versailles (1783) effaça la honte du traité de Paris, et l'Angleterre vaincue dut reconnaître l'indépendance des États-Unis et la liberté des mers ; c'était là une œuvre féconde, contre-partie du démembrement de la Pologne. Grâce à la généreuse intervention de Louis XVI, une confédération d'états libres allait grandir sur les rives de l'Atlantique et montrer dans le développement d'antiques franchises l'influence civilisatrice de l'esprit chrétien.

Ce grand fait est véritablement le début de l'histoire contemporaine: pour comprendre et appliquer l'indépendance réciproque de l'Église et de l'État, il fallait une race d'hommes vigoureux et rebelles au joug mais fidèles au

Digitized by Google

christianisme, respectueux pour la tradition mais exempts de préjugés et de rancunes; elle se trouva parmi les fils des catholiques et des puritains anglais qui, au dix-septième siècle, s'étaient réfugiés dans les déserts de l'Amérique pour prier Dieu à leur manière sur une terre libre, et pendant que la révolution française mêlant le bien au mal, les idées chrétiennes aux utopies philosophiques, prétendait tout renverser pour tout établir et ne conquérait définitivement que l'égalité civile, les rudes pionniers américains maintenant leurs antiques franchises et les developpant par l'application des principes évangéliques arrivaient à réaliser la plus grande liberté civile et religieuse que le monde ait encore vue.

Ici finit notre tâche, car le caractère non politique de la *Revue de l'Est* nous interdit de suivre l'auteur dans ses considérations sur l'Église et la liberté, les nationalités et les races; nous le regrettons, car il y montre, avec une grande hauteur de vues, le même esprit chrétien et libéral que dans le reste de son ouvrage. Sous le charme de cette parole élevée et sympathique nous avons analysé sans critiquer, il nous reste cependant à faire quelques réserves: ainsi, dans le tableau de l'antiquité, M. Grancolas ne fait aucune mention du rôle civilisateur du peuple juif, ce gardien fidèle de la vie nationale, du monothéisme et des promesses divines au milieu du monde païen; — dans son esquisse du moyen âge, il montre la vigueur des institutions libérales mais en leur faisant une trop large part, — enfin, dans sa conclusion, il nous semble trop enclin au découragement quand il apprécie l'avenir de l'Europe.

La part de l'éloge dépasserait de beaucoup celle de la critique, mais le meilleur éloge de l'*Introduction à l'histoire contemporaine* résulte de la haute et sereine impartialité, des sentiments généreux, des idées justes et neuves qu'elle fait passer dans l'âme du lecteur. — Puisse ce livre aider

Digitized by Google

à l'apaisement des esprits, puisse-t-il hâter le moment où le christianisme et la démocratie libérale cesseront de paraître en désaccord et travailleront en paix, chacun dans sa sphère propre, à faire régner dans le monde l'ordre et la justice.

A. MATHIEU.

Digitized by Google

DE L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN

En 1844, la mort du titulaire ayant rendu vacante la chaire de dessin du collége alors communal de Colmar, la ville mit l'emploi au concours. Parmi les candidats se trouvait un jeune artiste à qui s'intéressa feu M. L. Hugot, bibliothécaire-archiviste de la ville. Au moment où les épreuves commencèrent, il donna lecture, à la Société littéraire qui existait à Colmar, du mémoire qui suit. Quoiqu'il l'annonçât comme l'œuvre de son protégé, tout le monde y reconnut les idées ordinaires de M. Hugot quand on parlait d'art. Il voulut bien à cette époque m'autoriser à prendre copie de ce travail; plus tard il convint même avec moi que la rédaction lui appartenait tout entière. M. Hugot a trop peu écrit pour qu'on puisse laisser ces pages dans l'oubli. On ne saurait rien trouver qui donne une idée plus vraie de l'étendue de cet esprit si net et si charmant. Que ne peut-on faire revivre de même ces conversations nourries de faits et d'idées qui ont fécondé l'intelligence de tous ceux qui l'ont approché! Cette justice lui est due.

X. Mossmann.

Messieurs,

Jai appris que la Société littéraire de cette ville devait

Digitized by Google

discuter sur la rédaction du programme d'un cours de dessin, et il m'a paru intéressant d'écrire quelques réflexions sur cet objet.

Des considérations, que l'on appréciera facilement, m'ont déterminé à ne point tracer de programme ; mais j'ai pensé qu'il pourrait m'être permis, abstraction faite de toute circonstance de personne et de localité, de chercher à découvrir quelles peuvent être les qualités essentielles d'un professeur de dessin.

Considérées chez le professeur comme artiste, ces qualités, ce me semble, résident dans la faculté de produire par le dessin le plus haut degré possible d'illusion ; elles consistent dans l'intelligence élevée de son art et dans le talent d'en exposer les principes.

Il faut en effet que le professeur, tout en formant les élèves à la pratique, puisse développer en eux le goût et le jugement.

De telles exigences n'ont assurément rien que d'honorable pour l'artiste, et cette considération me semble ne point devoir être non plus négligée ; car après avoir envisagé l'intérêt du bien public, il faut surtout considérer la dignité du maître.

Il faut que par la nature de son enseignement, il puisse donner à ses élèves la conviction que l'art et les leçons qui ont pour but d'en transmettre les principes, ont un caractère sérieux et élevé.

N'est-il point exact de dire que, dans l'esprit des élèves, le maître de dessin d'un collége n'occupe assurément pas le premier rang, et peut-être cette opinion devient-elle légitime si le professeur reste muet et ne s'élève point au-dessus des pratiques de la routine ?

Les élèves jugeront de l'art par le maître, et s'il ne suit qu'une routine, l'art ne sera point autre chose à leurs yeux.

Combien ne serait-il point malheureux de voir des jeunes gens, qui d'ailleurs reçoivent une instruction si complète, rester dans une pareille erreur?

Digitized by Google

L'étude du dessin est, plus qu'on ne se le persuade souvent, l'affaire de la pensée. C'est ce que je vais essayer de démontrer.

L'art du dessin est l'art de produire l'imitation du visible, suivant l'expression du Poussin. Et lorsque dans son œuvre l'artiste a su faire illusion, sous ce rapport la perfection est obtenue.

Mais il ne l'atteindra qu'en suivant les lois de la nature qui sait si bien produire les êtres et les rendre visibles.

Devant ses œuvres on sent parfaitement la présence de tous les objets dont on est environné : leur réalité est pressante, et au milieu d'une infinité d'objets composés d'une infinité de parties, il n'y pas le moindre vague, la moindre confusion, pas le moindre doute.

Quelles sont donc les lois de cette clarté si grande, de cette énergique et pressante réalité, de cet ordre et d'une si complète certitude ?

Car enfin la réalité visible a ses lois, et je crois pouvoir dire que ce sont également celles de l'imitation.

Le visible, dans la nature comme dans l'art, ne peut avoir qu'un même principe ; le même effet ne peut avoir qu'une cause.

A ne parler que de ce qui est rigoureusement indispensable pour produire l'illusion, on remarquera que la nature en créant un être, le compose au moyen de ses parties.

Ces parties sont chacune individuellement un tout, lequel est également formé d'éléments aussi puissamment déterminés que l'ensemble principal.

Car pour qu'une chose soit, il faut qu'elle forme un tout. Ce n'est qu'à cette condition qu'elle sera visible et intelligible, et je crois avoir retrouvé les traces de cette méthode naturelle, qui va de l'ensemble aux parties, avec la même énergie, dans les œuvres de quelques artistes éminents.

Pour n'en citer qu'un seul exemple, choisi dans le portrait de Léon X par Raphaël, si l'on veut examiner chacune des

Digitized by Google

parties dont cette tête est composée, l'observateur le moins attentif remarquera facilement combien elles sont nettement limitées et fortement distinguées les unes des autres.

Il semble que la plus petite d'entre elles vive d'une vie propre, tant elle a un caractère individuel et fortement tranché.

Et comment toutes ces parties animées, si énergiquement déterminées, si puissamment unies, n'imprimeraient-elles point à l'ensemble une masse saisissante de vie, si j'ose le dire?

Ici tout est réel, visible, palpable, et les raisons s'en feront facilement sentir par l'application des principes fort simples que je viens d'exposer en parlant des moyens de saisir le réel et de l'imiter clairement.

Quoique très simples, ces principes cependant m'ont paru n'être observés que rarement. On ne saurait croire, en effet, combien il est commun de voir l'artiste se relâcher, se plaire dans un vague qui repose son indolence et qui lui fait perdre le sentiment vif de la clarté et du réel.

La faculté de voir, de saisir ce qui est, constitue l'intelligence. Par le dessin on habituera cette noble faculté à la forte lumière du réel, et on lui inspirera l'horreur du vague et de l'indécision, véritables maladies de l'esprit.

L'art du dessin n'est point, en effet, un art de pur agrément. Son but est de servir d'interprète à la nature pour imprimer la réalité dans notre esprit. Les lois de la réalité illuminent l'artiste, et s'il doit les exposer, le pinceau ne suffira point aux exigences d'un bon esprit qui a besoin d'être persuadé. Pour arriver à ce résultat, la parole est d'une rigoureuse nécessité.

Trop souvent, qui ne le sait par sa propre expérience, le maître est muet, sa leçon machinale, et cette insouciance décourage et paralyse le talent à sa naissance. L'imagination est vive chez l'enfant, son désir de connaître un véritable besoin. Et quel mécompte n'éprouve-t-il pas lorsque

Digitized by Google

le maître ne semble éprouver aucun souci de lui répondre.

Je ne puis m'étendre ici sur les règles de l'art. J'ai voulu prouver seulement que, dès l'entrée, son étude est l'affaire de la pensée.

L'esprit d'un artiste, dit l'universel Léonard de Vinci, doit agir continuellement et faire autant de raisonnements et de réflexions qu'il rencontre de figures et d'objets. Il donne ce conseil aux élèves d'étudier la théorie avant que d'en venir à la pratique, et de se livrer à l'étude avec ordre et méthode.

L'enseignement de l'art, donné dans cet esprit, ne peut être muet, et la parole a toujours été et sera toujours le seul moyen employé par le maître pour communiquer les règles de son art, son enthousiasme et son énergie. Jamais il n'en pourra manquer s'il est animé d'un vif sentiment du beau, que l'on doit exiger assurément de l'homme chargé d'en faire connaître les principes.

Ces principes sont beaucoup plus simples qu'on est peut-être tenté de se le persuader. Ils reposent tout entiers sur le modeste bon sens, et si nous ne les trouvons pas toujours, c'est que notre ambition pleine de vanité nous fait chercher quelquefois bien loin ce que nous avons sous la main. Cette ambition vaniteuse est le propre du pédant, pour qui les lois de la nature sont mystérieuses, parce que son âme est sèche et stérile. Écoutez, Messieurs, le simple langage d'un grand maître.

« Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles, dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde, et cependant ce ne sont que quelques observations aisées, que le bon sens a faites et fait tous les jours. »

Le beau, comme toute chose, doit avoir ses lois. Il n'est, à vrai dire, que la manière la plus complète d'être. Et comme l'âme humaine est dans la nature ce que nous connaissons

Digitized by Google

de plus complet, il est bien évident que c'est en elle aussi que nous devons retrouver le plus de beauté. Les objets extérieurs eux-mêmes ne s'offrent à nos yeux sous le caractère sensible de la beauté, qu'autant qu'ils présentent avec notre âme une certaine analogie. C'est l'image de ses propres qualités morales qu'elle contemple et qu'elle admire dans la nature.

Quel est donc le charme si puissant qui arrête les regards de l'homme sur une vaste étendue dans la contemplation de l'*infini?* Pourquoi se plaît-il à suivre des yeux la course d'un grand fleuve dont la force est irrésistible? Pourquoi un rocher inébranlable rappelle-t-il à l'âme des idées de fermeté, et le calme des nuits des idées de paix?

C'est que de pareilles impressions provoquent dans l'âme un retour sur elle-même et lui donnent le sentiment de sa nature.

L'âme, dans les exemples choisis, n'admire que les idées d'infini, de force, de fermeté, de paix et de calme, et non la matière; et c'est là ce qu'elle fait sans cesse. C'est donc dans les lois de l'âme qu'est la source du beau; l'étudier, c'est chercher à les connaître et se préparer à leur obéir.

Ainsi, enseigner les lois du beau, c'est moraliser.

J'ai dit que le beau réside dans les lois de l'âme, leur énergique et légitime action constitue le beau moral, qui se manifeste à l'extérieur par les différentes expressions de la pensée.

Ce qu'il y a de sensible dans cette manifestation est du domaine élevé de l'art, et c'est à reconnaître comme à reproduire ses différents caractères que le maître devra pouvoir former l'élève. Ne sent-on pas, en effet, l'importance des études du geste, de la physionomie, du mouvement des passions, pour développer le goût et l'intelligence?

Cette étude pleine d'observation, et faite dans la nature comme dans les grands maîtres, facilita la connaissance de l'homme.

Digitized by Google

Est-il un plus noble but, un plus noble exercice du talent?

On me trouvera peut-être ambitieux; mais, je le demande, si l'on ne peut voir dans l'enseignement du dessin d'autre but que la reproduction de la forme, pourquoi ne point s'y exercer sur un sujet que nous avons tant d'intérêt à connaître, qui occupe si constamment notre pensée, que nous avons si constamment sous les yeux?

En parlant des qualités essentielles du maître de dessin, je devais être naturellement entraîné à dire quelques mots sur cette partie de l'art. Si je parais insister, et si j'essaie en quelque sorte de me justifier, c'est que je crois devoir combattre l'habitude, trop généralement répandue, d'occuper le temps des élèves à reproduire des choses mortes qui ne peuvent captiver l'intelligence.

Par la méthode que je viens d'indiquer, on a pu juger cependant que l'art peut ne point être sans influence sur le développement de la pensée, et c'est là un des nombreux avantages que doit chercher à obtenir un maître de dessin.

Digitized by Google

LE NOUVEAU CANON FRANÇAIS

OU

LA MITRAILLEUSE NOEL

Au moment où l'Europe entière se préoccupe des complications politiques qui l'agitent, chaque État s'occupe d'armements, des fusils à aiguilles, des chassepots et de toute autre espèce d'armes portatives : c'est la conséquence naturelle de la dernière guerre de 1866, qui a donné à la Prusse des résultats auxquels personne ne s'attendait. La guerre fut terminée en quelques jours : ce résultat fut dû à l'introduction dans l'armement de l'infanterie d'un nouveau fusil qui avait à peine, à son origine, arrêté l'attention des hommes les plus expérimentés dans l'art de la guerre. C'est après de grands efforts que Dreyse finit par faire accepter son fusil qui fit des prodiges, comme on sait, dans ces derniers temps.

Toutes les innovations, dès le principe, sont presque frappées d'ostracisme ; et ce n'est qu'après des efforts surhumains et une persistance qui ne puise sa force que dans la conscience de l'innovateur lui-même, qu'une invention, lorsqu'elle est sérieuse, finit toujours par percer et par s'imposer à l'opinion publique.

Il serait indispensable, dans un État comme le nôtre, qu'on donnât plus de facilités aux innovateurs pour exposer

Digitized by Google

les fruits de leurs recherches et de leurs travaux. Les innovateurs, ou plutôt les inventeurs, se divisent en plusieurs classes, que nous établirons ainsi : 1° les inventeurs en même temps *patriotes* et *négociants*, qui insisteront de toutes leurs forces afin de doter leur pays de leur invention tout en faisant leur fortune : juste rétribution que le pays doit au génie et au travail; 2° les inventeurs *essentiellement négociants*, dont le pays et la patrie se trouvent partout où ils seront le plus largement rétribués.

Tous les hommes ne sont pas faits pour être généreux et patriotes.

Il faut que l'État fasse, de son côté, tous ses efforts pour ne pas provoquer, par ses lenteurs, l'impatience des inventeurs et pour les empêcher de porter ailleurs ce qui doit rester chez nous comme monument de grandeur et de gloire nationale.

Nous ne citerons aucun exemple à ce sujet, car il faudrait ici faire revivre la mémoire des Galilée, des Christophe Colomb, des Palissy, des Jacquart, des Galvani, des Fulton et de tant d'autres inventeurs célèbres, qui ont dû porter à l'étranger leur génie, leurs sciences et leurs découvertes. Ces grands hommes ont trouvé tous, à force de talents et d'énergie, ce que chacun appelait inconsidérément l'impossible.

Il est vrai qu'il existe des commissions ou des comités pour recevoir toutes les innovations. Mais que font ces comités? Ils commencent par demander une description exacte de l'objet qu'on se propose de présenter; on fait accompagner la description de l'objet lui-même. Quant à l'inventeur, on lui écrit une lettre qui peut flatter sa vanité, mais qui ne remplit pas le moins du monde le but qu'il se proposait en principe. Quant à l'invention, elle reste dans la collection des innovations présentées, et on ne s'en occupe plus; ou si on s'en occupe, ce sera tout à fait autrement que selon les lois de la justice et de l'équité.

Digitized by Google

Nous pourrions, à l'appui de nos paroles, citer divers exemples; mais nous ne le ferons pas, car notre but n'est pas de faire des personnalités. Ce que nous attaquons dans ces observations, ce sont les comités en masse et non les individus qui les composent.

Ces quelques réflexions nous ont paru nécessaires et d'un grand à-propos, si l'on veut éviter pour l'avenir l'exil ou le découragement de nos hommes de génie, et leur faciliter plus largement la production de toutes les œuvres qui peuvent contribuer à la grandeur et au juste orgueil de la patrie. Nous serions heureux d'attirer l'attention publique sur cette question très-importante.

Toutes les inventions doivent être traitées comme toutes les choses qu'on ne connaît pas. Avant d'en parler ou de porter sur elles un jugement, il faut d'abord les comprendre; sans cela, on ne peut se prononcer sur leur rejet ou sur leur adoption.

Quand un inventeur présente son invention, il doit en préciser les avantages; et les comités spéciaux, de leur côté, doivent exiger, par des expériences pratiques, les preuves de l'invention préconisée. Personne mieux que l'inventeur ne peut être juge de son œuvre; car s'il ne peut prouver, par des expériences, ce qu'il a préalablement exposé, il condamne lui-même pratiquement son invention; et quel rôle jouera-t-il devant ce comité qui ne sera qu'impassible spectateur des résultats promis?

En adoptant ce système rigoureux, les comités ne seront plus mystifiés par un monde de songe-creux, et les véritables inventeurs ne perdront plus un temps infini pour remplir des démarches superflues, quand il s'agit de choses qui ne peuvent attendre sans léser les intérêts de la nation.

Arrivons maintenant à l'objet principal de cet écrit.

On s'occupe beaucoup, en ce moment, d'armements; l'artillerie est ce qui paraît intéresser le plus. Nous avons fait un canon nouveau, dont nous donnerons seulement la

Digitized by Google

description générale. Pour ce qui concerne les résultats qu'il peut produire, sa structure, son mouvement intérieur, ce qui constitue sa culasse, nous ne pouvons en parler pour le moment.

Ce nouveau canon se charge par la culasse, qui est mobile. Il a trois âmes, et il peut être appliqué à tous les corps qui composent les forces nationales, c'est-à-dire à l'armée de terre et à l'armée navale. Le système peut, sous divers calibres, servir au soldat d'infanterie comme au canonnier le plus expérimenté; il peut servir aux vaisseaux cuirassés aussi bien qu'aux chaloupes qui opèrent des débarquements, sans demander aux hommes chargés de les manœuvrer aucune autre science que celle de la rapidité des mouvements. Ce canon n'a aucun coin ni manivelle pour démonter sa culasse, qui s'adapte au canon lui-même. Après quelques heures d'exercice, le plus ignare des paysans devient un habile artilleur.

Nous venons de dire que notre canon pouvait être appliqué à tous les corps d'armée, et nous allons le prouver.

Réduit à plusieurs calibres, il remplit dans un régiment l'office de trois canons ou de trois fusils Chassepot. Le charger et tirer se fait bien plus rapidement qu'avec tous les fusils qui ont été inventés jusqu'à ce jour. Pendant qu'un habile fusilier tire douze coups dans une minute avec le Chassepot et que son fusil s'est échauffé dans ce court espace de temps, avec notre canon nous pouvons doubler le nombre des coups tirés, sans qu'on ait besoin de s'arrêter pour laisser l'arme se refroidir. Par le fait de sa structure, les courants d'air, habilement combinés, permettent de continuer à tirer sans qu'elle subisse un échauffement qui oblige à un temps d'arrêt; ce qui peut être pernicieux dans un combat.

Nous ne pouvons parler, on le comprend, ni des détails se rapportant à sa construction, ni des divers métaux qui peuvent servir à sa confection; nous y reviendrons plus

Digitized by Google

tard. Mais ce que nous pouvons déclarer d'avance, c'est qu'il peut être rayé selon n'importe quel système : celui de Mauton, ou d'Armstrong, ou Blakely, ou autres ; car, par la conformation interne de sa culasse, il est matériellement impossible qu'il y ait des déperditions de gaz, l'obturation étant des plus absolues, sans l'aide du caoutchouc ni du papier mâché, comme cela est pratiqué pour le fusil Chassepot et pour le canon prussien à une âme et se chargeant par la culasse ; l'obturation de notre canon est produite par des métaux solides qui, par leur combinaison, empêchent toute espèce de déperdition de gaz. Grand problème, que personne n'a pu encore résoudre et qui nous a coûté plusieurs années de travail, mais que nous avons résolu, comme nous espérons le démontrer bientôt et jusqu'à l'évidence.

Le canon prussien se chargeant par la culasse est fermé au moyen d'un coin massif, que l'on pousse au travers de l'âme pour empêcher la fuite des gaz ; il y a aussi une valve et un culot en papier mâché qui, par l'explosion de la poudre, se trouvent hermétiquement poussés contre le coin afin de s'opposer à tout échappement gazeux. Après la décharge, on repousse le culot jusqu'à la bouche avec un écouvillon qui laisse, il est vrai, l'âme ouverte de bout en bout. Quoique ce système soit déclaré recommandable par sa simplicité, nous le trouvons, en le comparant au nôtre d'une complication qui nous ferait presque préférer le vieux canon de marine lisse, de 68, des Anglais. Le coin dont il est question est sujet à se rouiller, puisqu'il est exposé au vent et à la pluie ; son fonctionnement peut être compromis par le moindre gravier. Tandis qu'avec notre nouveau canon, nous pouvons passer une rivière en le submergeant ; ni le gravier, ni la poussière ne peuvent rien sur lui, car l'obturation est aussi complète à l'extérieur qu'à l'intérieur de la culasse.

Rien ne serait plus avantageux que l'application de ce

Digitized by Google

nouveau canon à la marine pour l'armement des navires cuirassés; quelques pièces suffiraient pour former leur artillerie. Avec ce système on n'a plus besoin de sabords qui permettent aux projectiles de l'ennemi de pénétrer dans les batteries et d'occasionner de très-grands ravages dans les équipages. Une simple ouverture ronde, du diamètre du canon, suffit pour la mise en batterie des pièces. Le point de mire se prenant par l'anse même du canon, toute autre ouverture devient parfaitement inutile. Chaque vaisseau, au lieu d'avoir quarante-huit pièces d'artillerie, en aurait huit seulement de chaque bord, ce qui représenterait en réalité quarante-huit bouches à feu. Chaque pièce, desservie par trois hommes seulement, peut donner dans quelques instants les résultats les plus prodigieux.

Aujourd'hui que la question de volume et de poids n'est que secondaire en fait d'artillerie, on peut rayer ces pièces par le système adopté pour nos pièces de campagne, dont les qualités nous sont connues par les résultats obtenus, en 1859, en Italie et en Cochinchine. On pourrait aisément, par ce moyen, percer les plus fortes cuirasses et défaire l'ennemi en un clin-d'œil.

Quels résultats ne peut-on pas obtenir dans une guerre avec ces nouvelles pièces, si on songe qu'elles peuvent être à la fois mitrailleuses et pièces de position? Un débarquement doit-il s'opérer, des forces ennemies considérables veulent-elles s'y opposer? Que feront-elles contre des pièces qui peuvent lancer, par un feu continu, une grêle de boulets avec un très-petit nombre de canons et tirer vingt-quatre coups par minute? Il n'existe aucune arme, excepté la nôtre, pouvant donner de pareils résultats. Supposons que chacune des embarcations devant opérer soit armée d'une seule pièce, et que le nombre des embarcations soit de cent cinquante, cela nous produira complexivement, et par chaque minute, trois mille six cent coups de canon. Quelle est la force humaine qui pourrait essayer même de résister

Digitized by Google

à un pareil choc? Nous ne croyons pas qu'il en puisse exister. Une seule pièce, servie par trois hommes habitués à la manœuvre, suffit pour balayer un pont en quelques secondes et faciliter le passage à un corps d'armée, sans que l'ennemi puisse s'y opposer.

L'inventeur de ce nouvel engin s'est attaché, avant et par dessus tout, à n'exiger aucune espèce de savoir de la part des artilleurs. N'importe qui, après avoir vu charger et décharger la pièce une seule fois, en sait autant que l'homme qui aura vieilli sur l'affût d'un canon.

Ce que l'on n'a pu obtenir comme résultat en Angleterre avec les pièces de quarante et de cent dix de sir William Armstrong, on l'obtient réellement avec le canon Noël et ses trois âmes. Le monde militaire connaît aujourd'hui les résultats obtenus au Japon par les canons Armstrong; pour mieux les apprécier, nous citerons un extrait des rapports faits par les commandants anglais à leur gouvernement.

« Le 3 novembre 1863, le canon de douze se comporta assez bien pendant les deux jours; mais le canon de cent dix fut complètement en défaut le second jour. Le premier jour, quand nous étions pourvus de fusées à plusieurs durées et à percussion, nous avons fait quelques coups admirables. Le second jour, aucun des obus munis de la fusée à tige n'alla au-delà de deux cent soixante-quinze mètres; la plupart éclataient dans le canon. Presque tous les projectiles étaient dépouillés de leurs enveloppes; quelques-uns allèrent jusqu'à cinq cent cinquante mètres à gauche; plusieurs des rayures étaient éraflées sur la moitié de la longueur de l'âme. Ce pauvre canon est trop délicat pour tirer pendant six heures sous une pluie battante; de même il ne faut pas le laisser chargé pendant vingt-quatre heures, à tout événement. »

Les commandants du *Perseus*, du *Race-horse*, de l'*Argus* et de tous les autres navires expéditionnaires s'accordent sur la valeur réelle du système Armstrong, dans son appli-

Digitized by Google

cation à la marine. Le cri unanime de l'équipage du *Perseus* fut celui-ci : « Qu'on nous rende notre vieux canon de soixante-huit ! » Et cependant le canon Armstrong est encore celui qu'on s'est attaché à vouloir employer quand même.

J'affirme de la façon la plus catégorique que mon canon possède les qualités suivantes, en ce qui concerne la marine : 1° il peut être chargé avec le boulet rond ou le boulet allongé ; 2° il possède la vitesse la plus absolue pour tirer contre les forts ou les vaisseaux cuirassés ; 3° il permet de terminer, dans peu d'instants, toute une action en réduisant au silence l'ennemi le mieux équipé et muni des meilleurs canons actuels. Sa percussion étant centrale à la culasse, il résulte que, la poudre étant brûlée dans des proportions progressives, la propulsion devient plus active quand le boulet arrive à l'ouverture de l'âme.

Cette combinaison permet de donner au canon plus de force et de poids, selon toutes les applications dont il peut être susceptible. Que le projectile soit oblong ou sphérique, il produit les mêmes effets et avec beaucoup moins de dépense, tout en diminuant de la moitié le poids de charge des navires qui seraient armés de ces canons ; on évite, par ce moyen, le vide qui existe presque toujours entre le projectile et la gargousse, et qui est la cause déterminante du recul, car la poudre se changeant en gaz trouve immédiatement un vide qui, recevant sa dilatation, occasionne un recul avant même que le boulet ait terminé de parcourir sa trajectoire.

Avec notre canon, ce recul devient impossible, car la poudre se trouve hermétiquement enfermée par le projectile, et par la percussion directe qu'elle reçoit, aucune dilatation intempestive ne peut se produire. Cette force de compression du boulet sur la poudre agissant d'un côté et la culasse de l'autre, tout vide est supprimé, et partant tout recul. Il est prouvé par des rapports qui ne peuvent être révoqués en

Digitized by Google

doute, que la plupart des explosions de canons qui se produisent, sont occasionnées par le vide qui existe presque toujours dans la poudre, comme conséquence de ses inégalités de poids ou de densité, ou enfin par suite de l'espace qui existe entre elle et le boulet.

Cette théorie deviendra bien plus sérieuse après les expériences du canon Noël ; on pourra reconnaître toute l'influence que peut exercer sur la trajectoire du projectile une poudre mal comprimée ou la charge entière mal confectionnée.

Il ne nous reste que très peu de choses à dire, car nous ne pouvons, pour le moment, parler des détails du canon, puisqu'il est encore la propriété exclusive et le secret de l'inventeur. Nous ne saurions passer néanmoins sous silence toutes les formalités bureaucratiques qui paralysent ou empêchent souvent les grandes choses de se produire. Notre devoir, est de les signaler à l'opinion publique et de les dénoncer à la justice inexorable du pays.

Dans tous les cas, si jamais l'arme dont nous venons de parler pouvait devenir une chose utile à la puissance de notre beau pays de France, l'inventeur trouverait une suffisante récompense dans l'approbation du souverain et dans celle de ses concitoyens.

JULES NOEL.

Digitized by Google

PROPOS DE TABLE

J'avais un ami, originaire de Marseille, qui se croyait descendre directement des Phocéens. Il s'en faisait gloire, son orgueil était louable, et de peur de le froisser, je n'aurais osé combattre ses prétentions.

Chez lui tout rappelait Athènes et ses mœurs.

Sachant par cœur les philosophes et les grands poëtes grecs, il déclamait avec emphase leurs plus belles tirades, et je me croyais près de lui en compagnie d'un des sept Sages de la Grèce.

Nous avions lu ensemble les entretiens de Platon et ceux de Plutarque, intitulés: *Propos de Table.*

Voulant suivre l'exemple des philosophes grecs, il avait établi dans son triclinium un lit de repos où il se plaisait à nous faire asseoir.

Là, de jeunes esclaves couronnés de roses nous servaient des plats recherchés qui, heureusement, rappelaient plutôt les recettes du baron Brisse que celles des cuisiniers d'Athènes.

Nos propos roulaient sur des sujets littéraires.

Nous commentions le théâtre moderne et nous le comparions au théâtre ancien.

Bien entendu, les préférences de notre amphytrion étaient pour ce dernier. Il en détaillait les beautés, et à son admiration il ajoutait des termes de mépris à l'adresse de nos drames.

Digitized by Google

Tout lui paraissait immoral, absurde, sur notre scène. Il n'admettait que Corneille et Racine. Hors de là, il ne reconnaissait plus aucun génie.

Ruy Blas et *Antony* ne trouvaient pas grâce devant ses yeux. Le nom seul de la *Dame aux Camelias* le faisait pâlir et le mettait hors de lui.

C'était un classique par excellence.

Mais était-ce bien le cas de parler de choses aussi sérieuses à table?

Plutarque a discuté le pour et le contre.

C'est à table, disait-il, que Platon, Xénophon, Aristote, Speusippe, Épicure, Prytanis, Hieronymus et Dion l'académicien discouraient.

Quelques-uns cependant prétendent qu'il ne doit y avoir place à table que pour la musique, les farces et les plaisanteries.

D'autres répliquaient, et Plutarque avec eux, que « la philosophie doit régner à table aussi bien que partout, et qu'elle doit y être la compagne de la tempérance, mais sans être guindée, conduite par voies gaies et aimables. »

Mon ami établissait souvent cette théorie, et après avoir couvert sa tête d'une couronne de fleurs, alléguant que leurs odeurs chassaient l'ivresse, il nous donnait à chacun une branche de myrthe, il s'armait d'une lyre et nous chantait quelques strophes de Sapho qu'il avait mises en musique.

Nous pensions rêver et nous nous laissions aller à nos songes, nous croyant reportés à plusieurs siècles. Je me figurais être Aristodème, conduit par Socrate au festin d'Agathon.

Je m'enveloppais dans ma tunique de pourpre, et enivré par le vin de Lesbos, j'apercevais à travers la fumée des trépieds où brûlait l'encens, le plafond où un peintre célèbre avait représenté le triomphe d'Apollon. Les Muses qui l'environnaient semblaient répandre des fleurs sur nos

Digitized by Google

têtes. Je me sentais une éloquence qui aurait convaincu les juges de Socrate. Allons, Bacchus, disions-nous, préside à nos fêtes et inspire-nous quelques chants en l'honneur des Muses; puis discourons tranquillement sur mille choses qui nous frappent dans cette vie, émettons chacun nos idées les plus originales.

C'est ainsi que prenaient naissance parmi nous mille dialogues souvent interrompus, mais assez curieux pour que je me permette de vous les rapporter.

Pourquoi étudions-nous si longtemps les prosateurs et les poëtes anciens et si peu les modernes?

J'avais posé cette question à une de nos dernières réunions et je l'avais accompagnée de développements dont voici le résumé :

« Dès notre enfance, aussitôt que nous sommes parvenus à écrire tant bien que mal en français, on nous attèle à une grammaire latine, et les règles de Noël et Chapsal se confondent dans notre mémoire avec celles de Lhomond. Mais le latin passe avant tout.

» Dès le jeune âge, à peine commençons-nous à pouvoir exprimer en français nos idées d'enfant, que nous sommes courbés sur les faits se rapportant à l'histoire ancienne.

» On nous raconte les exploits de Romulus et de Rémus, on nous force à nous extasier devant leurs brigandages, on nous célèbre la tyrannie de Tarquin-le-Superbe et d'autres rois du même genre.

» Nous ignorons encore les annales de notre histoire. Nous connaissons les commencements des chroniques romaines, on nous échafaude une longue théorie sur les lois agraires avant de nous faire apprendre le nom de Clovis et de Charlemagne. Ce n'est pas tout. Nous possédons un fabuliste qui a écrit pour tous, dont le style charmant est à la portée des enfants, qui en avait le caractère, la naïveté, et on nous traduit Lucien et Ésope. Plus tard on nous fait pâmer d'enthousiasme sur le texte plus ou moins moral d'Ovide, qui

Digitized by Google

n'était qu'un amant malheureux et un poëte de l'amour. Nous traduisons Virgile, poëte inimitable, mais d'un enseignement fort scabreux. Ne rougit-on pas de nous faire apprendre ses églogues auxquelles heureusement nous ne comprenons rien, quand nous possédons Fénélon, Bernardin de Saint-Pierre, Châteaubriand et Lamartine? On nous explique en termes chaleureux les amours d'Énée pour Didon, et notre imagination se monte, s'exalte et demande à cors et cris des commentaires plus explicites. Nous étudions Salluste et Tacite où l'on nous parle d'incestes et d'adultères. Pourquoi ne pas nous faire apprendre les plus beaux passages du Tasse et de Shakespeare? Nous les ignorerions toujours, ces divins poëtes, si leurs œuvres ne nous tombaient plus tard sous la main. »

Mon ami, à ces arguments, voulant répliquer, j'avais eu bien du mal à l'empêcher de m'interrompre, je lui laissai la parole :

« Tu devrais savoir, me dit-il, que notre langue française s'est formée du latin, que son génie découle du génie grec et romain, que les plus sublimes beautés se trouvent dans les poëtes anciens, que notre religion chrétienne n'a jamais donné naissance à des fictions plus ingénieuses que celles de l'antiquité païenne. Qu'y a-t-il de plus aimable que Vénus et Diane, Vénus, la blonde aux bras d'argent, Vénus, la déesse de la mer; Diane, la blanche Hécate, chaste chasseresse qui habite les bois sacrés? quelles plus riantes créations qu'Apollon et les Nymphes?

» Que les entretiens des philosophes et des poëtes anciens devaient être charmants! Quelle histoire intarissable que celle de tous ces dieux et demi-dieux, et de ces déesses qui avaient chacun un culte propre, des attributions multiples, héros de mille romans, aventuriers de guerre et d'amour! »

Ici j'arrêtai mon ami et lui demandai si, franchement, exposés à des enfants chrétiens, nés dans une ère où la

Digitized by Google

morale est d'essence divine et la foi invariable, tous ces mythes n'étaient pas dangereux pour leur imagination.

Après avoir sucé près de nos mères la tradition des choses sacrées, il n'est pas naturel et bon de vivre continuellement, sans trève, avec ces glorifications de la morale la plus impure et de mêler dans nos cœurs la contemplation de l'Olympe avec celle du Golgotha. L'idée de la fatalité se retrouve partout parmi les anciens. Sommes-nous encore païens? Un nouveau sang doit couler dans nos veines. Pourquoi a-t-on brisé les statues des dieux si leur ombre se projette sur nos études enfantines? Qu'on nous fasse étudier quelques passages choisis des anciens à titre de comparaison, mais que leur étude n'absorbe pas les plus belles années de notre vie, l'âge où notre mémoire, fraîche encore, s'empreint de réminiscences heureuses, il est vrai, mais qui, trop nombreuses, ôtent à notre esprit et à notre style toute originalité.

A cela il répliquait que les auteurs anciens, bien qu'imbus de doctrines fausses, avaient écrit des ouvrages moraux; que Sophocle et Euripide, ainsi que Platon et Cicéron, n'enseignaient que des principes purs et qu'on les avait appelés les chrétiens de la veille.

J'avouai que j'admirais, comme lui, les beautés des écrivains de l'antiquité; mais qu'il était faux que notre langue procédât exclusivement des Grecs ou des Romains.

Elle est un alliage où les éléments du génie et des langues de plusieurs peuples se confondent. L'esprit gaulois s'y manifeste.

Si les auteurs du siècle de Louis XIV s'inspirèrent des classiques, bien que Corneille procédât plutôt du génie espagnol, Molière du génie italien ainsi que La Fontaine, qui prirent leur bien partout où ils le trouvèrent, les auteurs qui les précédèrent et que nous commençons à admirer, tels que l'auteur du *Roman de la Rose,* les créateurs des mystères et des soties, Rabelais et Marot procédèrent de

Digitized by Google

l'esprit gaulois. Il se reflète dans leurs œuvres ainsi que dans les pamphlets et les chansons du moyen âge et de la Fronde.

Vous autres, hommes du midi de la France, vous avez peut-être hérité plus que nous du génie antique. La nature qui vous environne possède les couleurs de l'Italie et de la Grèce, et vos flots sont baignés des flots de la même mer. Vous avez le sang bouillant et l'imagination vive des Grecs; mais, sans vous faire tort, vous n'avez pas l'atticisme des derniers ; vous avez hérité de la causticité et de la saillie gauloises.

Vos poëtes, sans être aussi profonds que les classiques, sont bien plus originaux et plus prime-sautiers.

C'est là l'essence du génie de la Gaule; peuple guerrier où la foule toujours armée était prête à la riposte, où les arts et l'industrie étaient presque nuls, où le mysticisme des forêts druidiques s'alliait aux mœurs bruyantes d'une nation de soldats.

Au collége nous n'apprenons rien de ce qui fait la gloire de notre siècle. Les chefs-d'œuvre de la littérature de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Espagne, nous restent inconnus.

Ce n'est que plus tard et fortuitement que ces horizons nous sont découverts. Nous-mêmes nous possédons des poëmes nationaux qu'il serait utile d'étudier : la *Table ronde* et le *Poëme de saint Graal;* le *Roman de Merlin, Lancelot du Lac,* la *Légende d'Adam* et celle de *Charlemagne.*

Les chroniques de nos aïeux, depuis celle de saint Grégoire de Tours jusqu'à celles de Commines et de Froissard, nous sont peu familières.

Ce sont pourtant là nos prédécesseurs qui ont posé les jalons de notre histoire, témoins oculaires, naïfs, éloquents parfois, de la formation lente mais homonogène de notre pays, de nos luttes intestines, de nos libertés conquises, de notre gloire. Cela vaut bien les guerres des Mèdes et des

Digitized by Google

Perses. Connaissons-nous les faits modernes et les écrivains qui illustrèrent notre siècle ? Qui de nous a entendu parler, dans son enfance, de Châteaubriand, de Benjamin Constant, de Guizot, de Lammenais, de Hugo et de Lamartine ?

Nous lisons les œuvres de ces hommes dans nos vacances, mais nos professeurs ne nous en parlent jamais ; nous en sommes aux Philippiques et aux Catilinaires.

Le règne de Louis-Philippe, aussi prodigue en gloires littéraires que celui de Louis XIV, nous l'ignorons, et c'est sans guides que nous l'étudions, si nous y pensons, car beaucoup savent par cœur Racine et Boileau qui n'ont jamais ouvert une œuvre contemporaine.

Le bruit des affaires, les préoccupations d'une carrière à parcourir ne leur en laissent pas le temps.

Mon ami rêvait pendant que je me laissais aller à la fougue de mes observations. Il songeait, songeait à Athènes et au livre de Platon. Il en était resté au jour où Socrate sacrifiait un coq à Esculape. Pour lui, cet homme était le type de l'homme parfait, il ne pensait pas aux héros de l'ère moderne beaucoup plus glorieux.

Il ne réfléchissait pas que ces héros tant admirés étaient bien pâles devant les héros de l'ère chrétienne.

Caton se suicidant et Cicéron tremblant devant ses ennemis, ne sont que des rhéteurs devant Bailly et Chénier mourant sur l'échafaud.

La Grèce et l'Italie sont de splendides pays que nous connaissons avant de nous connaître nous-mêmes. Nous apprenons les moindres détails de leur histoire, le nombre des esclaves qu'avait Verres et le nombre de drachmes que les archontes distribuaient au peuple. Nous connaissons l'histoire de l'Acropole et nous ignorons celle de nos monuments historiques. C'est par suite d'un travail assidu que nous reconstruisons nos annales dont on ne nous a donné que l'abrégé.

Le passé des différents états dont se compose la France

Digitized by Google

actuelle, nous ne le possédons qu'imparfaitement. Pouvant nommer toutes les villes qu'a conquises Alexandre durant sa marche triomphale, avons-nous assez étudié les ruses politiques des grands hommes qui conquirent une à une chacune de nos provinces et qui firent la France? Nous a-t-on fait assez admirer la grandeur d'Henri IV?

Nous nous sommes pâmés d'enthousiasme devant les lois de Lycurgue, et nous avons considéré Charlemagne comme un croquemitaine légendaire, un empereur fantastique. Nous n'avons pas assez remarqué tout ce qu'il a fait de grand.

Nous avons étudié la retraite de Xénophon et on a taxé devant nous l'héroïsme des croisades de fanatisme.

L'esprit de la Renaissance nous pénètre encore, nous en sommes imbus, nous sommes restés païens. Dans l'art, dans la littérature, rien ne nous plaît plus que la forme, la forme de convention.

Il faut des règles, c'est vrai ; mais de grâce n'excluez pas le naturel. Les dieux s'en vont, a dit Heine ; laissez les Français rester tels que Dieu les a créés, tels que César les a dépeints. Ne soyons ni Grecs ni Romains, restons les enfants de la Gaule.

Les Saxons, plus que nous, ont conservé l'esprit de leur race; nous avons tâché d'imiter tous les peuples pendant qu'ils nous regardaient comme leurs maîtres. Nous avons touché à tout, nous avons tout désiré, admirant ce qui était loin de nous. Nous avons voulu renverser les statues des grands hommes qui décoraient nos portiques, et nous avons été chercher bien loin des bouffons et des masques.

Ce que couvrait l'ombre de notre clocher, nous l'avons méconnu; nos yeux sont restés aveugles devant les fleurs qui croissaient à nos pieds.

Le produit d'un sol étranger nous parut toujours plus beau que la flore indigène.

Nous avons tour à tour imité les Romains, les Grecs, les Allemands et les Anglais.

Digitized by Google

Sachons rester nous-mêmes : le vin du terroir doit remplir notre verre et les chants de la patrie suffit à nos poumons. L'air que nous respirons est assez pur ; n'allons pas respirer l'air torride des pays méridionaux, ni l'air humide et brumeux du nord.

Nos maîtres sont assez nombreux, nos annales assez glorieuses, la liste de nos grands hommes assez longue pour absorber nos études et nos veilles. Restons-en là. Horace lui-même se plaignait déjà de cette sotte admiration pour les anciens, qui faisait que de son temps l'on n'avait d'enthousiasme que pour les œuvres anciennes et qu'on voulait en toutes choses imiter Athènes.

« Encore une fois, ce m'est un juste sujet d'indignation quand je vois rejeter avec mépris une œuvre moderne, non pas qu'elle soit sans esprit, sans forme, sans grâce, uniquement parce qu'elle est toute récente.... pendant que l'on réclame en même temps pour les anciens mieux que l'indulgence, à savoir l'enthousiasme et l'admiration. » [1]

Mon ami m'interrompant. « Ne croyez-vous pas, me dit-il, que le monde a une histoire commune, que les limites de la nature ne doivent qu'être fictives aux yeux de notre esprit, que les grands hommes de tous les pays appartiennent à tous, que la patrie de l'héroïsme, de la gloire et du génie n'est qu'une ?

» — Non, lui disais-je, je crois que chaque agglomération d'hommes a son génie propre, ses aptitudes particulières et qu'elle ne doit pas chercher ailleurs.

» Que notre curiosité nous pousse vers les rivages étrangers, laissons le vent enfler notre voile et confions-nous au gré des flots ; mais ramenons notre navire, avant la chute du jour, au port qui nous vit naître.

» Consacrons-nous à notre patrie, à son histoire, à sa littérature ; notre instinct nous y pousse.

[1] Trad. J. Janin. *Horace*. Epître I, livre II.

Digitized by Google

» Les races sont indépendantes d'elles-mêmes, et ne peuvent se confondre. Avant tout nous sommes des Gaulois. Que le sang des Romains et des Germains se soit confondu au nôtre, le génie de la vieille Gaule doit survivre.

» — Non, riposta mon ami en se soulevant à demi sur les coussins de son lit de repos, rien ne vaudra la contrée où l'on voit fleurir chaque jour le narcisse aux belles grappes et le safran doré, dont les grandes déesses ont de tout temps couronné leur tête.

» Là, les eaux errantes du Céphise, dont le cours ne sommeille jamais, arrosent, en facilitant leur fécondité, les plaines fertiles que le chœur des muses et Vénus à la ceinture dorée ne dédaignent pas de parcourir. » *(OEdipe à Colonne)*.

Et en même temps nous entendions, car nous étions à Marseille et mon ami logeait près du port, les vagues de la mer qui battaient la jetée avec un bruit monotone. La soirée était splendide, l'air parfumé; nous passâmes dans les jardins où la soirée se prolongea fort tard.

F. DES ROBERT.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

Roland furieux, imité en vers français, par M. F. Ragon. Paris, Hachette; 1 vol. in-18.

Nous recevons une nouvelle traduction de *l'Orlando furioso*, le Roland furieux, œuvre de l'*Arioste*, poète italien du seizième siècle. M. F. Ragon, auteur de ce livre, est un partisan du libre échange littéraire. On ne saurait trop le louer de s'être associé l'œuvre des savants et des littérateurs qui ont entrepris de faire participer notre pays aux richesses des autres nations.

M. Ragon, du reste, n'en est pas à son coup d'essai, et diverses traductions d'œuvres étrangères l'ont déjà fait connaître. Il a tenté, et avec un certain succès, de mettre sous les yeux de nos compatriotes qui ne possèdent point les langues portugaise et anglaise, les beautés magistrales des *Lusiades* du Camoëns et du *Child-Harold* de lord Byron. La traduction de l'Arioste qu'il nous donne aujourd'hui n'est pas très-fidèle, c'est plutôt une imitation. L'auteur s'est tiré de sa tâche d'une manière assez originale. Craignant d'ennuyer le lecteur en lui donnant une trop grande quantité de vers à lire, il s'est contenté de résumer en prose les lieux communs de la poésie épique, généalogies, dénombrement d'armées, etc., les narrations trop longues pour un lecteur français, et auxquelles l'Arioste se laisse souvent entraîner par l'abondance de son génie, en un mot les passages les moins intéressants. Ceux qui étaient plus propres à plaire ou à frapper l'esprit par la vivacité des descriptions, la hardiesse de conception, le naturel des peintures, il les a mis en vers très souvent heureux mais parfois surchargés d'épithètes inutiles.

Digitized by Google

Si M. Ragon nous le permet, et si, comme nous le croyons, il aime

Qu'on le conseille et non pas qu'on le loue

nous conseillerons de les ménager un peu et de s'abstenir de certaines inversions un peu trop fortes et contraires au génie de la langue française. Cependant nous sommes heureux de dire qu'il a souvent rendu l'original assez bien pour en faire ressortir toutes les beautés.

Il ne nous donne aujourd'hui que les vingt-trois premiers des quarante-six chants qui composent le poème de l'Arioste, en nous faisant toutefois espérer le reste. S'il ne lui faut que des encouragements pour mener à fin ce qu'il a si bien commencé, nous les lui donnons de grand cœur.

R. D.

Journal de Jean Bauchez, **greffier de Plappeville au XVIIe siècle, publié pour la première fois d'après le manuscrit original, par MM. Abel et de Bouteiller, de la Société d'histoire et d'archéologie de la Moselle. — 1 vol. grand in-8°, 1868. — Metz, Rousseau-Pallez.**

Jean Bauchez vécut entre 1600 et 1660. Il était bourgeois de Plappeville, petit village voisin de Metz. Son *Journal* fait suite à la *Chronique rimée de Metz* de Jean Châtelain, brûlé à Vic-sur-Seille, le 12 janvier 1525, pour cause d'hérésie. La chronique de Jean Bauchez va de 1551 à 1651 ; elle est en vers jusqu'en 1635, elle continue en prose jusqu'en 1650. L'intérêt qu'elle présente est considérable. Elle contient, en effet, la période la plus curieuse et la plus ignorée de l'ancienne histoire de Metz ; elle nous montre en détail quelle fut la résistance des bourgeois de Metz, Toul et Verdun, contre l'annexion de ces évêchés à la France. Il est piquant de voir le greffier d'un petit village nous faire assister à la lutte acharnée de la Lorraine contre la France, en racontant les pillages des Suédois, des Lorrains, des Croates, des Français, et en présentant le tableau douloureux des excessives misères du temps. « Grâce à Jean Bauchez, disent les éditeurs, nous restituons à l'histoire de France une page véridique qui lui manquait, et nous

Digitized by Google

enrichissons nos annales messines de plusieurs chapitres saisissants et fort instructifs. »

Une publication de ce genre est un grand service rendu à l'histoire. C'est aussi une leçon de morale et de politique écrite avec des larmes et retraçant les misères du pauvre monde sous des couleurs empruntées à la plus tragique éloquence. *Misère, cher temps, vignes engelées, fier vin, feu mis partout, feu à Scy, feu à Lessy, feu et tuerie à Plappeville, malheur, vaches prises, Lorry pillé, abbé brûlé à Metz, guerre criée, deux sorcières lapidées, mortalité de soldats, vaillantise des paysans de Semécourt, mauvais hiver, sel remonté, procès du tabac*, etc. ; tels sont les titres, pris au hasard, du précieux et curieux *Journal de Jean Bauchez*. Nous regrettons de ne pouvoir l'analyser plus en détail ; mais nous le considérons comme un livre nécessaire et indispensable pour la bibliothèque de tout homme qui se pique de quelque connaissance en histoire, Lorrain ou non.

MM. Abel et de Bouteiller ont fait précéder le *Journal de Jean Bauchez* d'une utile introduction de XXIII pages. Ils ont annoté l'ouvrage à chaque page, ou peu s'en faut ; et les notes qui sont ainsi multipliées à profusion sont une preuve irrécusable de l'érudition qui caractérise ces savants éditeurs. Nous leur en faisons nos compliments les plus sincères. A l'exception des notes relatives au tabac, que l'on pourrait contester, toutes ces notes ont la plus haute valeur et sont faites de main de maître. Quant à la vulgarisation du tabac, nous attendons encore la preuve qu'elle soit due au cardinal de Lorraine et partant d'origine catholique. Le livre même de Jean Bauchez ferait plutôt croire que le tabac est protestant.

FRANÇOIS JACQUOT.

L'Administrateur-Gérant,

A. ROUSSEAU.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU CINQUIÈME VOLUME

1868

Notes sur quelques chansons populaires du pays messin, par M. le comte de Puymaigre..... 1
Un artiste lorrain, par M. F. des Robert..... 44
Hamlet, par M. Louis Spach..... 51
Les œuvres de M. Jean Macé, par M. Albert Desjardins..... 77
Nécrologie : *Eugène Gandard.* Discours de MM. Aug. Prost et Girard. Notice de M. Em. de Beausire..... 89
Metz de 1864 à 1914, par M. B. Faivre..... 97
Études historiques sur l'esprit militaire et l'éducation nationale des Égyptiens, des Babyloniens, des Grecs et des Romains, par M. F. Jacquot..... 117, 181, 249
Le 11e bataillon des gardes nationaux d'élite du département de la Meurthe au siége de Longwy, par M. A. Benoit..... 173
Le marchand de Venise, drame de Shakespeare, par M. Louis Spach. 216
Revue critique : Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar, 6me année. — *Alsatia beitrage zur elsaessischen Geschichte,* etc., par M. X. Mossmann. — *Histoire de notre petite sœur*, dédiée aux enfants de la Lorraine, de Mlle Marie Edmée, par M. ***. — *La comtesse de Cournon,* par M. A. de Besancenet..... 233

Digitized by Google

Recherches sur la licorne, par le R. P. Bach..... 241
De l'avenir de la poésie en France, par F. des Robert..... 249
La guerre de Trente Ans en Bohême. — La destruction du protestantisme en Bohême, épisode de la guerre de Trente Ans, de Rodolphe Reuss, par M. X. Mossmann..... 301
Le blocus de Phalsbourg. — Histoire du 9e bataillon des gardes nationaux d'élite de la Meurthe, par M. A. Benoit..... 310
Recherches historiques sur la race des Jacquot, par François Jacquot. 347
La croix pectorale de saint François de Salles, par M. F. Jacquot.. 381
Revue critique : *Chansons de printemps*, de M. A. de Besancenet, par M. William-Caze..... 387
La marche et la loi de l'histoire. — *Introduction à l'histoire contemporaine*, de M. A. Grandcolas, par M. A. Mathieu..... 389
De l'enseignement du dessin, par M. X. Mossmann. 419
Le nouveau canon français ou la mitrailleuse, par M. Jules Noël... 426
Propos de table, par M. F. des Robert..... 435
Revue critique : *Roland furieux*, imité en vers français de M. F. Ragon, par M. R. D. — *Journal de Jean Bauchez*, publié par MM. Abel et de Bouteiller, par M. F. Jacquot..... 446

Metz. — Imp. Rousseau-Pallez, rue des Clercs, 14.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google